FIGURES BYZANTINES

— Première Série —

FIGURES BYZANTINES

— Première Série —

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

CHARLES DIEHL

Figures Byzantines (*Première série*). Un volume in-18 jésus (13e ÉDITION), broché.

(*Couronné par l'Académie française, Prix Marcelin-Guérin.*)

Figures Byzantines (*Deuxième série*). Un volume in-18 jésus (10e ÉDITION), broché.

Byzance et l'Occident à l'époque des Croisades. — Anne Comnène. — L'Impératrice Irène Doukas. — Les aventures d'Andronic Comnène. — Un poète de cour au siècle des Comnènes. — Princesses d'Occident à la cour des Comnènes. — Constance de Hohenstaufen, impératrice de Nicée. — Princesses d'Occident à la cour des Paléologues. — Le roman de Digénis Akritis. — Deux romans de chevalerie byzantins.

Excursions archéologiques en Grèce. Un volume in-18 jésus, avec 8 plans (13e ÉDITION), broché.

(*Couronné par l'Académie française, Prix Montyon.*)

Les découvertes de l'archéologie au XIXe siècle. — Les fouilles de Mycènes. — Tirynthe. — Dodone. — L'Acropole d'Athènes. — Délos. — Le temple d'Apollon Ptoïos. — Olympie. — Éleusis. — Épidaure. — Tanagra, etc.

En Méditerranée : *Promenades d'Histoire et d'Art.* Un volume in-18 jésus (8e ÉDITION), broché.

(*Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*)

Dans la Dalmatie romaine. — Le palais de Dioclétien à Spalato. — Les fouilles de Salone et les origines chrétiennes. — Chez les Slaves de l'Adriatique. — Les souvenirs de la France en Dalmatie. — En Bosnie-Herzégovine. — Les fouilles de Delphes. — La Sainte-Montagne de l'Athos. — Constantinople. — Notes et souvenirs. — Villes mortes d'Orient. — L'Art français à Chypre et à Rhodes. — Jérusalem.

Les grands problèmes de l'histoire byzantine. Un volume in-16 (de la *Collection Armand Colin*), broché.

CHARLES DIEHL
Membre de l'Institut
Professeur d'histoire byzantine à l'Université de Paris.

FIGURES BYZANTINES

— Première Série —

LA VIE D'UNE IMPÉRATRICE A BYZANCE
ATHÉNAÏS — THÉODORA — IRÈNE
LES ROMANESQUES AVENTURES DE BASILE LE MACÉDONIEN
LES QUATRE MARIAGES DE L'EMPEREUR LÉON LE SAGE
THÉOPHANO — ZOÉ LA PORPHYROGÉNÈTE
UNE FAMILLE DE BOURGEOISIE A BYZANCE
ANNE DALASSÈNE

Ouvrage couronné par l'Académie française

Treizième Édition

Librairie Armand Colin
103, Boulevard Saint-Michel, PARIS
1948

FIGURES BYZANTINES

CHAPITRE I

LA VIE D'UNE IMPÉRATRICE A BYZANCE

I

Dans la partie la plus reculée du palais impérial de Byzance, au delà des salles des gardes et des appartements de réception, au milieu des jardins pleins d'ombrages et d'eaux courantes qui formaient autour d'elle, selon le mot d'un chroniqueur, comme « un nouvel Eden », comme « un autre paradis », s'élevait l'habitation privée des empereurs grecs du moyen âge.

Les descriptions des écrivains byzantins nous permettent encore d'entrevoir ce qu'était cette élégante et somptueuse demeure, embellie d'âge en âge par plusieurs générations de princes, et où, loin des bruits du monde et des importunités du cérémonial, les *basileis*, représentants de Dieu sur la terre, trouvaient le loisir de redevenir des hommes. Ce n'étaient partout que marbres précieux, que mosaïques res-

plendissantes. Dans le grand salon du Palais-Neuf, construit par l'empereur Basile I[er], par-dessus la magnifique colonnade où les marbres verts alternaient avec les rouges onyx, de vastes compositions, monuments de cette peinture profane que ne dédaignaient point autant qu'on le croit les maîtres byzantins, représentaient le souverain trônant parmi ses généraux victorieux et racontaient la glorieuse épopée du règne, « les travaux herculéens du basileus, comme dit un auteur contemporain, sa sollicitude pour le bonheur de ses sujets, ses labeurs sur les champs de bataille, ses victoires octroyées par Dieu ». Mais surtout la chambre à coucher impériale était, paraît-il, une merveille. Sous le haut plafond constellé d'étoiles d'or où brillait, peinte en mosaïque de couleur verte, la croix, symbole du salut, une décoration somptueuse ornait toutes les parties de la vaste pièce. Sur le sol pavé de mosaïques, un médaillon central enfermait un paon au rutilant plumage, et dans les angles quatre aigles — l'oiseau impérial — étaient figurés dans des cadres de marbre vert, les ailes éployées, prêts à prendre leur vol. Au bas des murailles, des tablettes de mosaïque mettaient comme une bordure de fleurs; plus haut, sur des fonds d'or vif, d'autres mosaïques encore représentaient, en grand costume d'apparat, toute la famille impériale : Basile assis sur son trône, la couronne en tête, et près de lui sa femme Eudocie, et rangés autour d'eux, tels à peu près qu'on les peut voir dans les miniatures pâlies d'un beau manuscrit de la Bibliothèque Nationale, leurs fils et leurs filles, tenant en main des livres où étaient inscrites de pieuses sentences des Écritures; gravement tous levaient les mains vers le signe rédempteur de la

croix, et de longues inscriptions, tracées sur les murailles, appelaient sur la dynastie la bénédiction divine et imploraient pour elle les promesses du royaume éternel.

Ailleurs, dans l'appartement de la Perle, c'était la chambre à coucher d'été des souverains, à la voûte d'or soutenue par quatre colonnes de marbre, aux lambris garnis de mosaïques représentant des scènes de chasse, et qui, sur deux de ses côtés, s'ouvrait par des portiques sur la fraîcheur des jardins. C'était, dans l'appartement qu'on nommait le Carien, parce qu'il était bâti tout entier en marbre de Carie, la chambre à coucher d'hiver, protégée contre les vents violents qui soufflent de Marmara; c'était le vestiaire de l'impératrice, dallé en marbre blanc de Proconnèse, et tout décoré de peintures qui figuraient des images saintes. C'était surtout la chambre à coucher de l'impératrice, merveilleuse salle dont le pavé de marbre semblait « une prairie émaillée de fleurs », et dont les murs, revêtus de porphyres, de brèches vertes de Thessalie, de blancs marbres de Carie, offraient des combinaisons de couleur si heureuses et si rares que la pièce en avait reçu le nom de salle du Mousikos ou de l'Harmonie. C'était encore l'appartement de l'Amour, et celui de la Pourpre, où la tradition voulait que vinssent au monde les enfants de la famille impériale, ceux qu'on nommait pour cette raison « les porphyrogénètes ». Et c'était partout enfin la splendeur des portes d'argent ou d'ivoire, des portières de pourpre glissant sur les tringles d'argent, des tapisseries brodées d'or où passaient les figures d'animaux fantastiques, des grands lampadaires d'or suspendus à la voûte des coupoles des

meubles précieux finement incrustés de nacre, d'ivoire et d'or.

C'est dans cette demeure magnifique qu'au milieu de sa cour d'eunuques et de femmes, loin des pompes fastidieuses du cérémonial, loin des tumultueuses agitations de la capitale, vivait dans la paix tranquille des jardins fleuris, parmi le clair bruissement des fontaines, celle dont je voudrais décrire ici l'existence, « la gloire de la pourpre, la joie du monde », comme l'acclamait le peuple de Constantinople, « la très pieuse et très heureuse Augusta, la basilissa qui aime le Christ », comme la dénommait le protocole, d'un mot, l'impératrice de Byzance.

II

On se représente d'ordinaire sous un jour assez inexact la vie que menaient les souveraines de l'empire grec d'Orient. Par une inconsciente réminiscence des idées qui, dans la Grèce antique, dans la Russie du moyen âge, dans l'Orient musulman de tous les temps, ont réglé la condition de la femme, on considère volontiers les impératrices byzantines comme d'éternelles mineures et d'éternelles recluses, sévèrement cloîtrées dans le gynécée, étroitement gardées par le sabre des eunuques, n'admettant en leur présence que des femmes, des « hommes sans barbe », comme on disait à Byzance, et de vieux prêtres, ne se montrant en public qu'en de très rares cérémonies, et encore étroitement voilées, afin de se dérober aux regards indiscrets, tenant à part leur cour féminine, soigneusement séparée de celle du basileus, vivant,

en un mot, dans cette société chrétienne, d'une vie de harem musulman.

Pour être fort répandue, cette idée qu'on se fait de la vie impériale n'en est pas moins assez contestable. Peu d'États ont fait à la femme plus de place, lui ont accordé un rôle plus considérable, lui ont assuré une plus large influence sur les choses de la politique et les destinées du gouvernement, que n'a fait l'empire byzantin. C'est, comme on l'a justement remarqué, « un des caractères les plus saillants de l'histoire grecque au moyen âge[1] ». Non seulement beaucoup d'impératrices ont, par le prestige de leur beauté ou la supériorité de leur intelligence, exercé sur leurs époux une influence toute-puissante : ceci prouverait peu de chose, et toutes les sultanes favorites en ont fait autant. Mais dans la monarchie fondée par Constantin, à presque tous les siècles de son histoire, des femmes se sont rencontrées, qui tantôt ont régné par elles-mêmes, qui plus souvent encore ont souverainement disposé de la couronne et fait des empereurs. Rien n'a manqué à ces princesses, ni la pompe des cérémonies par où se manifeste l'éclat extérieur du pouvoir, ni les actes solennels d'autorité par où s'en atteste la réalité. Jusque dans la vie intime du gynécée, on retrouve les traces de la toute-puissance qu'exerçait légitimement une impératrice byzantine; et dans sa vie publique, dans le rôle politique que lui reconnaissaient les hommes de son temps, cette toute-puissance apparaît plus clairement encore. Et c'est pourquoi, pour qui veut connaître et comprendre la

1. Rambaud, *Impératrices d'Orient* (*Revue des Deux Mondes*, 1891, t. I p. 829).

société et la civilisation de Byzance, il y a des choses, assez nouvelles peut-être, à apprendre dans la vie de ces princesses lointaines et oubliées.

III

Dans les vastes appartements qui formaient le gynécée impérial, l'impératrice régnait en souveraine maîtresse. Comme l'empereur, elle avait, pour l'accompagner et la servir, une nombreuse domesticité de femmes et de dignitaires palatins. A la tête de sa maison était un préposite ou grand maître de la chambre, chef suprême des chambellans, des référendaires, des huissiers, des silentiaires attachés au service personnel de la basilissa, et qui tous, ainsi que les hallebardiers ou protospathaires qui veillaient sur sa personne, étaient soigneusement choisis parmi les eunuques du palais. Pour le service de la bouche, l'impératrice avait, comme l'empereur, son grand maître de la table et son grand échanson. A la tête de ses femmes était placée la grande maîtresse du palais, généralement décorée de la haute dignité de patricienne à ceinture (*zôstè*) et qui dirigeait, avec le concours de la protovestiaire, l'innombrable armée des dames d'honneur, des femmes de chambre et des demoiselles de compagnie. L'empereur d'ordinaire prenait soin de désigner lui-même les personnes qui devaient être attachées au service de l'Augusta, et il se réservait en particulier le privilège de remettre de ses mains à la grande maîtresse du palais les insignes de sa dignité et de recevoir l'hommage des nouvelles demoiselles d'honneur. Mais à la plupart des

serviteurs du gynécée l'impératrice donnait par surcroît une investiture spéciale, afin de bien montrer qu'ils lui appartenaient. Et quoique, au jour de leur installation, en revêtant le costume officiel de leur charge, la tunique dorée, le manteau blanc, la haute coiffure en forme de tour, le *propoloma*, d'où pendait un long voile blanc, les femmes de la basilissa fussent averties par le préposite qu'elles devaient avoir au cœur la crainte du Seigneur et garder une fidélité sincère, un entier dévoument au basileus et à l'Augusta, il y a lieu de croire qu'une fois admises dans la chambre impériale, elles oubliaient bien vite l'empereur pour n'être plus qu'à la souveraine.

Sûre de la fidélité de ses serviteurs, l'impératrice, dans l'intérieur du gynécée, était maîtresse absolue de tous ses actes, et selon son caractère et son tempérament, elle usait assez diversement de cette liberté. Pour beaucoup de ces belles princesses le soin de leur toilette était une de leurs occupations essentielles. On dit que Théodora, coquette et raffinée, avait de sa beauté un souci extrême : pour se faire un visage reposé et charmant, elle prolongeait son sommeil jusque fort avant dans la matinée; pour garder à son teint l'éclat et la fraîcheur, elle prenait des bains fréquents et prolongés; elle aimait la splendeur des costumes de parade, l'éclat des grands manteaux de pourpre violette brodée d'or, les joyaux éblouissants, les pierreries et les perles : elle savait que sa beauté était le meilleur gage de sa toute-puissance. D'autres étaient plus simples en leurs ajustements. Zoé, en dehors des grandes cérémonies de cour, ne portait que des robes légères qui allaient bien à sa beauté blonde; en revanche, elle avait le

goût des parfums et des cosmétiques, et son appartement, où flambaient été comme hiver les grands feux qui servaient à la préparation des pâtes et des aromates, ressemblait un peu à un laboratoire d'alchimiste. Et d'autres enfin, dédaignant ces recherches d'élégance, aimaient mieux, comme dit un contemporain, « se parer de l'éclat de leurs vertus », et tenaient pour méprisable et futile « l'art des cosmétiques cher à Cléopâtre ».

Certaines, comme Théodora, jugeaient qu'une table délicatement servie est une des prérogatives inséparables du pouvoir suprême; d'autres dépensaient peu pour elles-mêmes et trouvaient plaisir surtout à entasser l'argent dans de vastes coffres-forts. Beaucoup étaient pieuses : les exercices de dévotion, les longues stations aux pieds des saintes icônes, les graves entretiens avec les moines renommés pour leur austérité remplissaient des heures nombreuses dans la vie d'une impératrice. Beaucoup aimaient les lettres aussi. Elles rassemblaient autour d'elles tout un cercle de littérateurs, qui composaient pour elles des ouvrages en prose ou en vers, toujours libéralement récompensés; parfois même, quelques-unes de ces souveraines, une Athénaïs, une Eudocie, ne dédaignaient point d'écrire, et les princesses de la dynastie des Comnènes en particulier ont gardé une réputation méritée de femmes instruites, érudites et savantes. D'autres s'accommodaient mieux des grosses plaisanteries des bouffons et des mimes, et la grande Théodora elle-même, si intelligente pourtant, s'amusait parfois, avec son naturel génie de la mise en scène, à organiser, souvent aux dépens de ses visiteurs, des divertissements d'un goût assez douteux. Enfin les

intrigues de cour et de cœur occupaient bien des instants de ces existences de femmes et faisaient du gynécée un lieu inquiétant pour l'empereur lui-même.

Il ne faudrait point croire en effet qu'une impératrice byzantine partageât tout son temps entre la dévotion, la toilette, les réceptions, les festins et les fêtes. Des préoccupations plus hautes ont souvent agité le cerveau de beaucoup de ces souveraines, et plus d'une fois l'influence du gynécée s'est fait sentir sur la marche du gouvernement. L'Augusta avait sa fortune personnelle, qu'elle administrait comme elle l'entendait, sans consulter ni même avertir le basileus; elle avait sa politique personnelle, et il n'était point rare que cette politique s'accordât assez mal avec les volontés du prince. Chose plus curieuse, et qui surprend un peu dans une monarchie aussi absolue, sur beaucoup de questions, l'empereur laissait volontiers carte blanche à la basilissa et souvent même il ignorait entièrement ce qui se passait chez elle. Aussi le gynécée abritait-il d'étranges ou de redoutables mystères. Quand Anthime, patriarche de Constantinople, véhémentement suspect d'hérésie, fut cité à comparaître devant le concile, excommunié par l'Église, condamné à l'exil par Justinien, c'est au palais même, dans l'appartement de Théodora, qu'il trouva un asile. On s'étonna un peu tout d'abord de la brusque disparition du prélat; puis on l'oublia, croyant qu'il était mort. Et la stupeur fut grande lorsque plus tard, à la mort de l'impératrice, on retrouva le patriarche au fond du gynécée : il avait passé douze ans dans cette discrète retraite, sans que Justinien en eût jamais rien su, et sans que Théodora — chose plus admirable peut-être — eût jamais trahi son secret.

C'est dans le gynécée également que se trama la conspiration dont périt victime l'emperenr Nicéphore Phocas. Sans que le basileus se doutât de rien, Théophano put recevoir ses complices, introduire dans le quartier des femmes les conjurés armés, et les cacher si bien que, lorsque le prince, averti à l'heure suprême, par un billet obscur, du complot qui menaçait sa vie, ordonna de fouiller le gynécée, on ne découvrit personne et que l'on crut à quelque mystification. Deux heures plus tard, par une nuit de tempête, le chef de la conspiration était à son tour hissé, au moyen d'un panier d'osier, dans l'appartement de l'impératrice, et le basileus, surpris sans défense dans sa chambre, tombait, le crâne fendu d'un formidable coup d'épée, le corps criblé de blessures.

Assurément, de ces faits exceptionnels, il ne faudrait point vouloir tirer des conclusions trop générales. Mais ce qui est infiniment plus significatif, c'est qu'entre la cour masculine de l'empereur et la demeure de la souveraine ne s'élevaient nullement, comme on le croit trop, d'infranchissables barrières. De même que les dames de l'Augusta recevaient des mains du basileus, en présence de tous les hommes de la cour, l'investiture de leur dignité, ainsi la basilissa admettait dans ses appartements privés bien des hauts dignitaires qui n'appartenaient point à la rassurante catégorie des « officiers sans barbe », et l'étiquette elle-même, cette étiquette byzantine qu'on nous peint si rigoureuse et si prude, ouvrait, en certains jours solennels, largement, presque indiscrètement, les portes du gynécée.

Lorsque, trois jours après son mariage, la nouvelle impératrice sortait de l'appartement nuptial pour

aller prendre son bain au palais de la Magnaure, la cour et la ville formaient la haie dans les jardins que traversait le cortège. Et quand, précédée des serviteurs qui portaient ostensiblement les peignoirs, les boîtes à parfums, les coffrets et les vases, escortée de trois dames d'honneur qui tenaient en main, comme un symbole de l'amour, des pommes rouges incrustées de perles, la basilissa passait, les orgues mécaniques jouaient, le peuple applaudissait, les histrions de cour lâchaient leurs facéties, et les grands dignitaires de l'État accompagnaient la souveraine jusqu'à l'entrée du bain, et l'attendaient à la porte, pour la reconduire ensuite en pompe à la chambre nuptiale.

Lorsque, quelques mois plus tard, l'impératrice donnait un fils au basileus, huit jours après la naissance de l'enfant, la cour entière défilait devant la nouvelle accouchée. Dans la chambre à coucher, tendue pour la circonstance de tapisseries brodées d'or, et tout étincelante des feux d'innombrables lampadaires, la jeune femme était couchée dans un lit drapé de couvertures d'or; auprès d'elle était placé le berceau où reposait le jeune héritier du trône. Et successivement, le préposite introduisait chez l'Augusta les gens de la maison impériale, puis, chacune à son rang hiérarchique, les femmes des grands dignitaires de cour, et jusqu'aux veuves des hauts fonctionnaires, et enfin toute l'aristocratie de l'empire, sénateurs, proconsuls, patrices, officiers de toute sorte; et chacun, en s'inclinant à son tour devant la souveraine, lui offrait ses félicitations et déposait près du lit un petit cadeau pour le nouveau-né.

Ce ne sont guère là, on le voit, les mœurs du harem,

et, en face de tels spectacles, est-on bien fondé vraiment à parler toujours de la sévère réclusion du gynécée et de l'inflexible pruderie du cérémonial byzantin?

IV

Mais une vie d'impératrice byzantine ne se passait point tout entière entre les étroites limites de l'appartement privé. Le protocole lui-même lui faisait sa place dans la vie publique, et lui assignait, aux côtés du basileus, son rôle dans les pompes officielles et dans le gouvernement de la monarchie.

On sait quelle était, dans une existence d'empereur byzantin, l'importance des cérémonies de cour. Un des ouvrages les plus curieux qui nous soit parvenu de cette lointaine époque, un de ceux qui font le mieux revivre à nos yeux les aspects étranges et pittoresques de cette société disparue, le *Traité des Cérémonies*, que composa vers le milieu du x[e] siècle l'empereur Constantin VII, est consacré tout entier à décrire les processions, les fêtes, les audiences, les dîners, qu'une pesante et inflexible étiquette imposait comme autant de devoirs au souverain. Encore que, sur ce point comme sur tant de choses qui touchent à cette Byzance si mal connue, on commette d'assez graves erreurs, et qu'on exagère fort en particulier le poids dont le cérémonial chargeait les épaules du prince — un saint Louis, un Louis XIV même allaient assurément à la messe plus souvent que ne faisait un basileus, — il est certain pourtant que ces pompes officielles constituaient une bonne part du métier

d'empereur. Or l'impératrice y était constamment associée. « Quand il n'y a point d'Augusta, dit un historien byzantin, il est impossible de célébrer les fêtes et de donner les festins que prescrit l'étiquette. »

Ainsi, dans la vie publique de la monarchie, l'impératrice avait son rôle et comme sa part de royauté. C'est sur elle tout d'abord que l'empereur se remettait naturellement de presque tout ce qui concernait la partie féminine de la cour. Aux fêtes de Pâques, pendant que, dans la nef de Sainte-Sophie, le basileus recevait les hauts dignitaires de l'empire, qui venaient respectueusement, en mémoire de Christ ressuscité, lui donner le baiser de paix, dans les galeries de la Grande Église, spécialement réservées aux femmes, l'impératrice, assise sur son trône, entourée de ses chambellans et de ses gardes, recevait de son côté, dans le même ordre hiérarchique où leurs maris passaient devant l'empereur, les femmes des grands fonctionnaires, toutes celles à qui les charges de leurs époux donnaient rang à la cour; et toutes en grand costume de cérémonie, le *propoloma* sur la tête, le corps couvert de soie, de bijoux et d'or, venaient, chacune à son tour, embrasser l'Augusta.

Sans cesse des solennités nouvelles ramenaient aux pieds de l'impératrice ce brillant bataillon féminin En novembre, à la fête des Broumalia, vieille survivance d'une antique fête païenne, la basilissa dans l'appartement de pourpre, distribuait aux femmes de la cour de riches étoffes de soie, et le soir, dans les grands salons officiels, elle les conviait à de pompeux festins, où les chantres de Sainte-Sophie et des Saints-Apôtres faisaient entendre des poèmes composés en l'honneur de l'Augusta, où les comédiens et les bouf-

fous de cour amusaient l'assemblée de leurs intermèdes, où les représentants des factions du cirque et quelques-uns des plus hauts dignitaires de l'État exécutaient au dessert, devant la souveraine et ses hôtes, une lente et grave danse aux flambeaux. Et c'était l'impératrice encore qui, lorsque des princesses étrangères rendaient visite au palais de Byzance, secondait l'empereur dans la réception qui leur était faite. Comme le basileus, elle leur donnait audience; elle les priait à dîner avec les femmes de leur suite; elle les comblait de cadeaux et de prévenances. Par là elle participait en quelque manière à la politique étrangère de la monarchie, et de la bonne grâce de son accueil dépendaient bien des succès de la diplomatie impériale.

Mais le protocole ne limitait point aux seules réceptions féminines le rôle officiel de la basilissa. Souvent elle assistait plus directement encore l'empereur son époux. Au jour des Rameaux, elle recevait avec lui. Aux dîners de cour, elle prenait place avec lui à la table, parmi les sénateurs et les hauts fonctionnaires appelés à l'honneur du festin impérial. Associée enfin par l'étiquette à toutes les acclamations rituelles dont le peuple avait coutume de saluer ses princes, parfois même célébrée en des poèmes spécialement écrits à son intention, elle ne craignait point de se montrer en public aux côtés du basileus. Dans l'Hippodrome, aux jours des grandes courses, devant le Palais Sacré, quand s'accomplissent certaines cérémonies politiques de haute importance, la multitude chante des paroles comme celles-ci : « Empereurs couronnés par Dieu, apparaissez avec les Augustes », et encore : « Couple protégé de Dieu, basileus et toi,

gloire de la pourpre, venez éclairer vos esclaves et réjouir le cœur de votre peuple », et encore : « Apparaissez, impératrice des Romains » : toutes formules qui seraient absolument vides de sens, si la souveraine ne s'était point, en ces jours-là, montrée dans la loge du cirque ou au balcon du palais. Et l'usage exigeait si peu que l'impératrice se confinât dans l'intérieur de la résidence impériale, que bien des fois on la voit paraître en public, sans même que l'empereur l'accompagne. C'est ainsi qu'elle va sans lui à Sainte-Sophie en procession solennelle, qu'elle fait sans lui son entrée dans la capitale, qu'elle va au-devant de lui lorsqu'il revient d'une expédition militaire. C'est qu'aussi bien — et ceci explique le grand rôle politique qu'elle put jouer si souvent — la basilissa byzantine était quelque chose de plus que la compagne et l'associée du basileus. Du jour où elle s'asseyait sur le trône de Constantin, elle possédait en sa personne toute la plénitude de l'autorité souveraine.

V

Ce n'étaient point d'ordinaire, comme dans nos états modernes, des raisons politiques qui déterminaient à Byzance le choix que l'empereur faisait de sa femme. C'est par un procédé plus original et assez bizarre que le prince découvrait d'habitude celle qu'il allait épouser.

Lorsque l'impératrice Irène voulut marier son fils Constantin, elle envoya par tout l'empire des messagers chargés de découvrir et de ramener dans la

capitale les plus jolies filles de la monarchie. Pour limiter leur choix et leur rendre la tâche plus facile, la souveraine avait pris soin de fixer l'âge et la taille que devraient avoir les candidates à la main du basileus, et aussi la pointure des bottines qu'elles devraient chausser. Munis de ces instructions, les envoyés se mirent en route, et au cours de leur voyage ils arrivèrent un soir dans un village de Paphlagonie. Voyant de loin une grande et belle maison qui semblait appartenir à un riche propriétaire, ils décidèrent d'y prendre quartier pour la nuit. Ils tombaient mal : l'homme qui habitait là était un saint, mais, à distribuer des aumônes aux pauvres, il s'était ruiné complètement. Il n'en fit pas moins grand accueil aux mandataires de l'empereur, et appelant sa femme : « Fais-nous, lui dit-il, un dîner qui soit bon ». Et comme, fort empêchée, celle-ci répondait : « Comment ferai-je? tu as si bien gouverné ta maison que nous n'avons plus même une volaille dans la basse-cour. — Va, reprit le saint, allume ton feu, prépare la grande salle à manger, dresse la vieille table d'ivoire : Dieu pourvoira à ce que nous ayons à dîner. » Dieu y pourvut en effet; et comme au dessert les envoyés, fort satisfaits de la façon dont on les avait traités, interrogeaient obligeamment le vieillard sur sa famille, il se trouva qu'il avait justement trois petites-filles en âge d'être mariées. « Au nom de l'empereur couronné par Dieu, s'exclamèrent alors les mandataires, qu'elles se montrent, car le basileus a ordonné que, par tout l'empire romain, il ne se rencontre point une jeune fille que nous n'ayons vue. » Elles parurent; elles étaient charmantes; et précisément l'une d'elles, Marie, avait

l'âge requis, le tour de taille souhaité et chaussait la pointure demandée.

Enchantés de leur trouvaille, les messagers emmenèrent toute la famille à Constantinople. Une douzaine d'autres jeunes filles y étaient déjà rassemblées, toutes fort jolies, et la plupart issues de familles nobles et riches. Aussi ces belles personnes regardèrent d'abord la nouvelle venue avec quelque mépris, et comme celle-ci, qui n'était point sotte, disait un jour à ses compagnes : « Mes amies, faisons-nous une mutuelle promesse. Que celle d'entre nous à qui Dieu donnera de régner s'engage à s'occuper de l'établissement des autres », une fille de stratège lui répondit avec hauteur : « Oh! moi, je suis la plus riche, la mieux née et la plus belle; sûrement l'empereur m'épousera. Vous autres, pauvres filles sans ancêtres, qui n'avez pour vous que votre jolie figure, vous pouvez bien renoncer à toute espérance. » Il va de soi que cette dédaigneuse personne fut punie de son dédain. Quand les candidates parurent devant l'impératrice, son fils et le premier ministre, on lui dit tout aussitôt : « Vous êtes charmante, mademoiselle, mais vous ne feriez pas une femme d'empereur ». Marie, au contraire, conquit immédiatement le cœur du jeune prince, et c'est elle qu'il choisit.

C'était là, comme le pourraient montrer d'autres anecdotes semblables, la façon habituelle dont se faisait une impératrice byzantine, à moins que, plus simplement encore, le prince ne s'éprît de quelque belle aventurière, comme Justinien fit de Théodora. On voit par là en tout cas que les basileis ne tenaient point outre mesure aux quartiers de noblesse, et qu'une jolie femme leur semblait toujours une impé-

ratrice assez sortable. Mais c'est qu'aussi bien les cérémonies solennelles qui accompagnaient le couronnement et le mariage suffisaient à donner à la future souveraine un caractère tout nouveau, et à faire de la pauvre fille de la veille un être plus qu'humain, incarnation vivante de la toute-puissance et de la divinité.

Je ne décrirai point dans le détail le pompeux cérémonial — toutes ces solennités byzantines se ressemblent un peu en leur monotone magnificence — par lequel la jeune femme, introduite, le front voilé, dans le grand salon de l'Augoustaion, était revêtue par l'empereur de la chlamyde de pourpre, préalablement bénite par le patriarche, et couronnée par le basileus de la couronne aux pendeloques de diamants, ni la réception de cour qui avait lieu ensuite dans l'église de Saint-Étienne du Palais, ni le mariage enfin, où le patriarche posait la couronne nuptiale sur la tête des époux. De ce rituel compliqué il suffira de retenir quelques actes symboliques, quelques gestes caractéristiques, qui mettent en pleine lumière tout ce qu'enfermait de souveraineté le titre glorieux d'impératrice de Byzance.

Voici un fait tout d'abord : le mariage suit le couronnement et ne le précède point. Ce n'est point parce qu'elle est la femme de l'empereur que l'impératrice participe à la toute-puissance; ce n'est point un reflet d'autorité qu'elle reçoit de son époux. C'est par un acte antérieur au mariage et indépendant de lui qu'elle est investie de la souveraineté, et cette souveraineté à laquelle elle est, comme l'empereur, élevée par le choix même de Dieu, est égale en plénitude à celle du basileus. Cela est si vrai que ce

n'est point l'empereur qui présente au peuple la nouvelle impératrice. Quand l'imposition de la couronne lui a conféré le pouvoir suprême, elle s'en va, sans que le prince l'accompagne, escortée seulement de ses chambellans et de ses femmes; lentement, au milieu de la haie que forment sur son passage les soldats des gardes, les sénateurs, les patrices, les hauts dignitaires, elle traverse la suite des appartements du palais, et elle monte sur la terrasse au pied de laquelle sont rangés les grands corps de l'État, les soldats et le peuple. Dans son riche costume impérial tout éclatant de broderies d'or, elle se montre à ses nouveaux sujets et se fait solennellement reconnaître. Et devant elle les étendards s'inclinent, les grands et la foule se prosternent, le front dans la poussière, les factions font entendre les acclamations consacrées. Elle, très grave, tenant en main deux cierges, se courbe d'abord devant la croix, puis elle salue son peuple, tandis que monte vers elle un cri unanime : « Dieu sauve l'Augusta! »

Voici un autre fait encore. Assurément le couronnement de la basilissa est entouré d'un peu plus de mystère que celui de l'empereur : au lieu d'être célébré sous les voûtes de Sainte-Sophie, il a lieu dans l'intérieur du palais. Mais il ne faudrait point croire que ce soit là l'effet de certaines idées, prétendues byzantines, « qui imposaient, dit-on, à la femme une vie de réclusion et s'accommodaient mal d'une pompe trop publique ». En fait la cour entière, hommes et femmes, assiste à ce couronnement; et lorsqu'ensuite, la cérémonie terminée, les souverains tiennent cercle dans l'église de Saint-Étienne, ce ne sont point, comme on le croit parfois, deux réceptions distinctes,

l'une pour les hommes chez le basileus, l'autre pour les femmes chez l'Augusta. Assis côte à côte sur leurs trônes, les deux princes voient successivement défiler devant eux, d'abord tous les hommes, puis toutes les femmes de la cour; et chacun, hommes ou femmes, après avoir été introduit, soutenu sous les bras par deux silentiaires, se prosterne et embrasse les genoux de l'empereur et de l'Augusta.

Et voici un dernier trait. Au sortir de Saint-Étienne, après le mariage célébré, les époux, escortés de toute la cour, hommes et femmes, s'en vont vers la chambre nuptiale. Sur leur passage, le peuple fait la haie et salue de ses vœux la basilissa nouvelle. « Sois la bienvenue, Augusta choisie par Dieu ! Sois la bienvenue, Augusta protégée de Dieu ! Sois la bienvenue, toi qui pares la pourpre ! Sois la bienvenue, toi que tous désirent ! » Et la foule est admise jusque dans l'appartement nuptial, devant le lit d'or impérial, et les mariés y doivent subir à nouveau ses acclamations et ses souhaits de concorde et de bonheur. Et le soir enfin, au repas de noce, les plus grands seigneurs de la cour — ceux qu'on nomme les amis de l'empereur — et les plus grandes dames dînent tous ensemble, dans le triclinium des Dix-neuf lits, avec les souverains. Et ce qui frappe surtout dans tout ce cérémonial, c'est à quel point hommes et femmes se trouvent rapprochés dans cette cour que l'on dit si prude, et combien peu c'est une existence de recluse que celle de cette impératrice à qui le protocole même impose, comme premier acte de sa souveraineté, de montrer son visage à tout Byzance assemblé.

Assurément il faut se garder d'exagérer les choses. Sur ces délicates questions, l'étiquette et les mœurs

ont varié naturellement selon les temps. Il semble bien que, vers la fin du IXe et au courant du Xe siècle, sous l'influence peut-être de l'Orient musulman, un cérémonial un peu plus rigoureux enferme plus exactement l'impératrice dans le gynécée, l'enveloppe de plus de voiles, la convie moins volontiers à paraître dans les pompes publiques. Mais, entre le Ve et le IXe siècle, on n'observe rien de tel, et lorsque, à partir de la fin du XIe siècle, Byzance entra en contact chaque jour plus direct avec l'Occident, lorsque des princesses occidentales s'assirent sur le trône de Constantin, la rigueur de l'étiquette, si elle exista jamais, acheva de fléchir, et l'antique cérémonial tomba en poussière désormais.

Et veut-on enfin, par un dernier exemple, saisir en leur plénitude tout ce que les lois et les mœurs conféraient de droits à une impératrice byzantine, voici un fait encore qui est singulièrement caractéristique. Lorsque, en l'année 491, l'empereur Zénon mourut, sa veuve, l'impératrice Ariane, saisissant d'une main ferme le pouvoir, se rendit du palais au cirque, escortée des grands dignitaires de la cour et de l'État, et debout dans la loge impériale, en grand costume de cérémonie, elle harangua le peuple assemblé dans l'Hippodrome. Elle lui dit que, par son ordre, le Sénat et les hauts dignitaires allaient se réunir et qu'avec le concours de l'armée, sous la présidence de la souveraine, ils désigneraient un successeur au défunt. Et en effet ce conseil suprême de l'empire se rassembla au palais, mais il eut pour premier soin de remettre à Ariane elle-même le droit de choisir le nouvel empereur. Si surprenante que puisse paraître cette procédure, il faut bien se garder

d'y rien voir qui soit révolutionnaire. L'Augusta, légitimement investie depuis le jour de son couronnement de l'autorité suprême, l'exerce légitimement dans toute sa plénitude et la transmet comme il lui plaît. Le peuple qui l'acclame reconnaît formellement son droit. « C'est à toi, Ariane Augusta, crie la foule, qu'appartient la souveraineté impériale » ; et le ministre expérimenté, qui au VIe siècle rédigeait le code du cérémonial auquel ce récit est emprunté, constate expressément que la question de la succession devient étrangement troublante « quand, dit-il, il n'existe point d'Augusta ou d'empereur pour faire la transmission du pouvoir ».

Et c'est pourquoi, dans tous les actes qui peuvent modifier le gouvernement de la monarchie, élection ou association d'un basileus, toujours la basilissa apparaît officiellement, se montrant à l'Hippodrome, haranguant le peuple, énergique et agissante, sans que personne s'étonne ou songe à se scandaliser. Dépositaire de l'autorité, elle peut à son gré faire un empereur, exercer le pouvoir comme régente au nom de ses enfants mineurs, ou bien régner par elle-même. Au temps où l'Occident germanique eût vu avec indignation le pouvoir tomber en quenouille, l'orientale Byzance a connu et accepté sans révolte une souveraine qui, dans ses actes officiels, fièrement s'intitulait, comme un homme, « Irène, grand basileus et autocrator des Romains ».

Les miniatures byzantines nous ont conservé les portraits de beaucoup de ces princesses lointaines. Elles offrent au physique des types assez divers, et en effet toutes les races, toutes les nations ont fourni

des impératrices à Byzance, l'Europe et l'Asie, le Caucase et la Grèce, Constantinople et les provinces, la Syrie et la Hongrie, la France et l'Allemagne, et jusqu'aux peuplades barbares de la Khazarie ou de la Bulgarie. Elles ne présentent point au moral des différences moins profondes : « Parmi ces Augustæ, comme on l'a dit joliment, il y a eu tous les types imaginables de femmes : des femmes politiques, comme Théodora ou comme Irène l'Athénienne; des femmes de lettres, comme Eudocie ou comme Anne Comnène; des femmes galantes, comme Zoé la Porphyrogénète, et d'autres, confites en pureté et en dévotion, comme sa sœur Théodora; et d'autres qui ne songeaient qu'à inventer des combinaisons de parfums, des raffinements de toilette, des recherches de vêtements et de coiffure pour révolutionner le tout-Byzance féminin; celles dont on ne parlait pas et celles dont on parlait trop; celles dont la porte ne s'ouvrait qu'aux moines martyrs et aux prêtres zélateurs; celles qui admettaient les bateleurs et les diseurs de bonne aventure, et celles dont la fenêtre laissait passer de temps à autre un fardeau humain cousu dans un sac, qu'engloutissaient les flots silencieux du Bosphore [1] ». Il ne faut donc pas plus, si on les veut bien connaître, se laisser prendre à la somptueuse uniformité du costume impérial dont elles sont vêtues qu'il ne faut se laisser tromper aux apparences rigides du cérémonial qui semble régler leur vie. Leurs âmes sont diverses, et divers est aussi le rôle qu'elles ont joué : et c'est par là justement qu'elles méritent l'intérêt.

Dans l'histoire d'une société disparue, ce qui doit

1. Rambaud, *loc. cit.*, p. 838

le plus attirer l'attention, ce ne sont point les grands faits de guerre, si pittoresque qu'en puisse être le récit, ni les révolutions de palais ou de caserne, si tragique qu'en puisse être le tableau. Ce qu'il faut s'efforcer de retrouver, car cela en apprend bien davantage, ce sont les multiples aspects de l'existence journalière, ce sont les façons diverses d'être et de penser, ce sont les mœurs, les usages, c'est d'un mot la civilisation. Sur tout cela, la vie d'une impératrice byzantine nous apporte peut-être quelques clartés assez nouvelles; et si l'on ajoute qu'à côté de ces portraits de souveraines, telle grande dame, telle bourgeoise byzantine nous sont, elles aussi, assez bien connues pour qu'on puisse tenter de les peindre, peut-être jugera-t-on qu'en essayant de replacer dans leur cadre historique ces figures de femmes, en s'appliquant à reconstituer le milieu où elles ont vécu, on n'a point fait œuvre tout à fait inutile. De ces recherches en apparence un peu particulières se dégageront quelques vues plus générales, quelques tableaux assez vivants et assez pittoresques de cette société byzantine si lointaine et si mal connue.

CHAPITRE II

ATHÉNAÏS

I

Le 7 juin 421, le très pieux empereur Théodose, âgé alors de vingt ans environ, épousait une jeune fille originaire d'Athènes, où son père professait à l'Université. Née païenne, elle venait, pour monter sur le trône de Constantin, de se convertir au christianisme, et elle avait en même temps, au jour de son baptême, échangé son joli prénom d'Athénaïs pour le nom, plus convenable à une impératrice, et plus chrétien, d'Eudocie.

Comment s'était fait ce mariage assez surprenant entre la petite provinciale obscure et le tout-puissant basileus? L'explication en est simple. C'était un mariage d'amour, dont les chroniqueurs byzantins nous ont raconté avec complaisance la romanesque histoire. Du jour où le jeune Théodose avait atteint l'âge d'homme, il avait pensé à se marier. Il tourmentait sa sœur aînée Pulchérie, qui l'avait élevé et qui gouvernait l'empire en son nom, et il la pressait de lui trouver une femme. Peu lui importait qu'elle fût

de haute naissance; peu lui importait qu'elle fût riche; mais il la voulait belle, d'une beauté souveraine, et telle que Byzance n'eût jamais vu sa pareille. Et Pulchérie, pour complaire au jeune homme, cherchait par tout le monde oriental, sans trouver la perfection souhaitée, et avec elle Paulin, l'ami d'enfance et le confident du prince, cherchait pareillement, lorsqu'une circonstance inattendue mit sur leur chemin la beauté désirée.

Un professeur à l'Université d'Athènes, Léontius, avait deux fils et une fille. C'était un homme riche. Mais, au moment de mourir, il légua, par un caprice assez étrange, sa fortune tout entière à ses fils Valérius et Gésius. « A ma très chère fille Athénaïs, écrivit-il dans son testament, j'ordonne que l'on compte cent pièces d'or. Elle aura, pour se tirer d'affaire dans le monde, sa bonne chance — on traduirait volontiers : sa *veine*, — qui est supérieure à celle de toutes les autres femmes. » Vainement Athénaïs supplia ses frères de lui donner sa part de l'héritage paternel; elle dut quitter la maison familiale, et aller chercher asile chez une sœur de sa mère, qui l'emmena à Constantinople, où habitait une autre de ses tantes, la sœur de Léontius. Les deux femmes engagèrent la jeune fille à solliciter contre ses frères l'appui du palais, et elle obtint audience de l'Augusta Pulchérie. Athénaïs avait vingt ans. Elle était admirablement belle, assez grande, et merveilleusement faite; des cheveux blonds bouclés encadraient son visage d'une auréole d'or et faisaient valoir l'éclat de son teint clair; elle avait de beaux yeux, intelligents et vifs, qui se baissaient avec modestie, un pur nez grec, une démarche gracieuse et noble. Avec cela

elle parlait bien; elle exposa à ravir l'objet de sa requête. Pulchérie enthousiasmée fut tout aussitôt conquise. Elle fit à la jeune fille quelques questions sur sa famille, sur sa vie passée, et bien vite elle courut chez son frère pour lui dire quelle merveille elle venait de découvrir. Théodose, très ému, et déjà tout épris à la seule description que sa sœur lui fit d'Athénaïs, supplia l'Augusta de lui montrer incontinent la jeune enchanteresse; et s'étant, avec son ami Paulin, caché derrière une tapisserie, il attendit qu'on introduisît la belle solliciteuse. L'effet qu'elle produisit sur les deux jeunes gens fut prodigieux; elle plut fort à Paulin, et l'empereur l'aima. Peu de semaines plus tard, après qu'elle eut été, par les soins du patriarche Atticus, instruite dans la religion chrétienne et purifiée dans les eaux du baptême, Athénaïs-Eudocie devenait impératrice de Byzance.

Quelle part de vérité enferme ce joli récit? il n'est point fort aisé de le dire. Ce n'est guère qu'au VIe siècle qu'apparaissent les premiers traits de cette romanesque histoire, sur lesquels broda encore la fantaisie des siècles postérieurs. Les historiens contemporains de la jeune impératrice ne savent rien des détails que je viens de rapporter. Une seule chose peut donc être retenue avec certitude, c'est que la nouvelle souveraine était née Athénienne et païenne, et aussi qu'elle était fort jolie et parfaitement instruite. C'en était assez pour séduire Théodose, fort désireux du reste, pour des raisons politiques, d'assurer au plus tôt l'avenir de la dynastie; et l'on comprend d'autre part que l'ambitieuse Pulchérie, maîtresse du pouvoir et soucieuse de le conserver, se soit volontiers prêtée à un mariage où la nouvelle

épousée lui devrait tout. Elle fut sa marraine, elle voulut être sa mère adoptive et elle put croire qu'ainsi, dans le Palais Sacré, rien ne serait changé.

II

Au moment où Athénaïs-Eudocie devenait la compagne de Théodose, le palais impérial de Byzance offrait un aspect assez singulier. Depuis sept ans, une jeune femme y gouvernait en souveraine : c'était la sœur aînée du basileus, Pulchérie, qui avait alors vingt-deux ans. Intelligente, énergique, ambitieuse, c'était essentiellement une femme politique. De bonne heure, devenue par la mort d'Arcadius le chef de la famille, elle avait dirigé la minorité de son frère et, à l'âge de quinze ans, elle avait, en 414, pris le titre d'Augusta, qui consacrait son pouvoir. Désireuse de se donner tout entière à sa tâche, soucieuse aussi peut-être de ne partager avec personne son autorité, elle avait à seize ans fait vœu de ne point se marier, et en souvenir de cette promesse elle avait, dans la basilique de Sainte-Sophie, consacré une table d'or enrichie de pierres précieuses. Très pieuse, elle avait imposé à la cour des habitudes nouvelles et fait du palais un véritable monastère. Sous l'influence du patriarche Atticus, les deux sœurs de Pulchérie, Arcadia et Marina, avaient à son exemple fait vœu de célibat. Et l'entourage des dévotes princesses se modelant à leur image, c'étaient maintenant les chants sacrés et les exercices de piété qui nuit et jour remplissaient la demeure impériale. Au lieu de l'éclat des cérémonies, de la splendeur des costumes,

des acclamations joyeuses et des défilés militaires, on n'entendait que la monotone psalmodie des offices, on ne voyait que des robes sombres de prêtres et de moines. Purgé des courtisans corrompus qui le déshonoraient, minutieusement réglé par de graves et saints conseils, le palais semblait marqué d'une empreinte toute neuve. Dédaigneuses du luxe, des toilettes, de l'oisiveté habituels à leur rang, les princesses travaillaient de leurs mains, filaient et brodaient pour les pauvres, multipliaient autour d'elles les aumônes et les bonnes œuvres. Pulchérie fondait des églises, dotait magnifiquement des hôpitaux et des asiles; ses sœurs l'imitaient. Et un grand souffle de piété, de charité, de renoncement au monde traversait et vivifiait les grands appartements, jadis pleins d'intrigues, du Palais Sacré.

C'est dans cet esprit que Pulchérie avait élevé le jeune Théodose. Fort instruite elle-même — elle savait le grec et le latin, chose déjà assez rare à l'époque, — elle l'avait entouré de maîtres excellents et de compagnons soigneusement choisis. Le prince profita aux bonnes leçons qu'il reçut. C'était vraiment un très savant jeune homme. Il avait appris le grec et le latin, l'astronomie, les mathématiques, l'histoire naturelle, bien d'autres choses; il dessinait et peignait, et il aimait à enluminer de belles miniatures les manuscrits qu'il possédait. Il avait du goût pour la lecture, il s'était composé une riche bibliothèque; et, le soir, il se plaisait à travailler très tard, à la lumière d'une lampe dont il avait inventé le modèle. Il a mérité pour tout cela que l'histoire lui donnât le surnom de Théodose « le calligraphe ». Mais plus encore Pulchérie avait veillé à l'éducation morale de

son frère. Il était très pieux, chantait volontiers des hymnes avec ses sœurs, jeûnait très régulièrement deux fois par semaine, et aimait à discuter avec les théologiens. Enfin Pulchérie lui avait elle-même donné des leçons de maintien; elle lui avait enseigné comment un empereur doit porter son costume, comment il doit recevoir, quand il lui convient de sourire, et quand d'avoir l'air sérieux et grave, bref tous les raffinements que le cérémonial imposait à un basileus. Et ainsi, au moment de son mariage, Théodose était un beau garçon de taille moyenne blond avec des yeux noirs, très bien élevé, très poli, doux, humain, aimable, un peu ennuyeux et pédant. Des exercices du corps, il ne goûtait que la chasse; sans grande énergie morale, il ne sentait nul attrait pour la guerre et les combats. D'humeur casanière, il se plaisait au palais; de caractère faible, il était docile à toutes les influences. Bref, c'était un empereur consciencieux et médiocre, bon peut-être pour une époque paisible, tout à fait insuffisant pour le siècle trouble où il vivait.

Entre son impérieuse belle-sœur et son honnête homme de mari, qu'allait devenir Athénaïs? Elle aussi, il ne faut point l'oublier, était une femme savante. Au temps où elle naquit, Athènes sa patrie était toujours la grande ville universitaire de l'Orient hellénique, le plus beau musée de la Grèce ancienne, le dernier asile des lettres païennes. Fille de professeur, la jeune fille avait naturellement reçu une éducation incomparable. Son père enseignait la rhétorique; il lui fit connaître les chefs-d'œuvre de la littérature antique, Homère et les tragiques, Lysias et Démosthène; il lui apprit, selon l'usage des écoles,

à improviser brillamment sur des thèmes donnés, à tourner de jolis vers, à parler avec élégance. Elle fut initiée d'autre part aux mystères de la philosophie néoplatonicienne, dont Athènes avait accueilli les représentants les plus illustres; elle sut également l'astronomie et la géométrie, et en toutes choses elle réussit avec une égale perfection. C'est par son intelligence et son art de bien dire qu'elle plut à Pulchérie, et on peut croire qu'elle charma Théodose par sa science autant que par sa beauté.

C'était une éducation toute païenne qu'avait reçue Athénaïs, et le léger vernis de christianisme dont le patriarche para l'âme de la nouvelle convertie n'altéra guère sans doute les enseignements qu'avait reçus sa jeunesse. Aussi, dans les cercles demeurés attachés aux idées anciennes, le mariage de l'empereur avec la jeune Athénienne put-il sembler comme une victoire du paganisme, à tout le moins comme une promesse de tolérance. Et, en effet, l'impératrice demeura d'abord ce que la fille de Léontius avait été.

Aussi bien, malgré son caractère de capitale chrétienne, la Constantinople du ve siècle restait toujours profondément empreinte de souvenirs païens. Enrichie par Constantin et ses successeurs des plus admirables dépouilles dés sanctuaires antiques, elle montrait sur ses places et dans ses palais les chefs-d'œuvre les plus illustres de la sculpture grecque, et dans ce musée incomparable, les dieux déchus semblaient garder toujours leur prestige et leur gloire. A la cour, malgré le ton dominant de dévotion et de bigoterie, bien des cérémonies, bien des fêtes conservaient le souvenir des traditions païennes; et quoique les gens pieux tinssent pour un grave péché le commerce

des Grâces et des Muses, la poésie n'était point exilée du palais impérial. Eudocie aimait les vers; elle en faisait volontiers; elle trouva autour d'elle des gens pour partager et encourager ses goûts. L'un de ses premiers actes, au lendemain de son mariage, fut de composer, en vers héroïques, un poème sur la guerre de Perse qui venait de s'achever heureusement. Elle ne pouvait mieux faire pour plaire à Théodose et achever de gagner l'amour de son studieux époux. Quand, à la fin de 422, elle lui donna par surcroît une fille, son crédit s'en accrut encore : le 2 janvier 423, pour ses étrennes, le basileus lui accorda le titre d'Augusta, qui faisait d'elle officiellement l'égale de Pulchérie. Et dans l'intimité du ménage impérial, progressivement l'influence de la jeune femme grandit sur son faible mari.

On peut croire que ses conseils ne furent point étrangers à la fondation de l'Université de Constantinople, créée en 425, et où se manifeste de curieuse façon la place prépondérante accordée à la culture grecque. Tandis que treize professeurs étaient chargés de l'enseignement de la langue et de la littérature latine, quinze maîtres furent institués pour la langue et la littérature hellénique; une chaire de philosophie fut créée, et les hommes les plus éminents de l'époque, dont quelques-uns étaient des chrétiens de fraîche date, furent appelés à occuper les emplois dans la nouvelle Université. Toutefois il n'est point inutile de remarquer que, si cette fondation et la considération témoignée aux lettrés sont caractéristiques des goûts de ce temps, la nouvelle institution eut dans son ensemble, en particulier par la place subordonnée faite à la philosophie, un caractère plutôt chrétien et

qu'elle était destinée, dans l'intention de ses fondateurs, à faire quelque concurrence à l'Université trop païenne d'Athènes. Et ceci éclaire d'un jour assez vif l'évolution qui lentement s'accomplissait dans l'âme de l'impératrice Eudocie.

Vivant dans une cour dévote, insensiblement elle subissait l'influence de son pieux entourage. Son mariage avait pu paraître une victoire du paganisme ; en réalité elle n'avait rien fait en faveur de ses anciens coreligionnaires, et en 424 l'empereur Théodose, renouvelant les proscriptions édictées contre le culte des faux dieux, déclarait solennellement « qu'il croyait qu'il ne restait plus de païens ». Bien plus, en vraie Byzantine, Eudocie se passionnait pour les débats théologiqnes. Lorsque, en 428, Nestorius, patriarche de Constantinople, professsa l'hérésie qui a gardé son nom, lorsque l'ambitieux Cyrille, patriarche d'Alexandrie, alluma, moins par souci de l'orthodoxie que par jalousie contre un rival, un conflit redoutable dans l'Église orientale, Eudocie se trouva aux côtés de son mari pour soutenir contre ses ennemis le patriarche de la capitale et pour faire échec au remuant successeur d'Athanase, désireux de conquérir pour son église la primauté sur tous les sièges orientaux. Mais ce n'est point seulement par la part qu'on lui voit prendre aux querelles religieuses que cet épisode éclaire curieusement le caractère d'Athénaïs-Eudocie : il nous montre autre chose encore, la faveur grandissante de la jeune femme et la mésintelligence croissante qui la séparait de Pulchérie.

En mariant son frère, l'impérieuse Augusta n'avait point entendu se dessaisir du pouvoir que Théodose laissait entre ses mains. Mais, quoi qu'elle en eût,

peu à peu à côté d'elle l'étoile d'Eudocie montait à l'horizon. Elle poussait auprès du prince ses parents, ses amis; elle protégeait Paulin le maître des offices et l'Égyptien Cyrus de Panopolis, qui comme elle aimait les lettres et faisait des vers; elle avait ses flatteurs, son parti à la cour, et déjà elle ne craignait pas de mettre sa belle-sœur en échec. On percevait au delà même de l'enceinte du palais la rumeur de ces sourdes divisions et les habiles essayaient d'en profiter en opposant l'une à l'autre les deux femmes. Cyrille, en particulier, n'y manquait point pour combattre Nestorius; en même temps qu'il écrivait d'une part à l'empereur et à sa femme, il s'adressait d'autre part à l'Augusta Pulchérie, qu'il savait hostile à son rival et dont il escomptait l'influence sur le faible basileus. Et encore que Théodose eût en termes fort énergiques blâmé l'inconvenance de cette démarche — « Tu pensais donc, écrivait-il au prélat, que nous n'étions point d'accord, ma femme, ma sœur et moi, ou tu espérais que les lettres de Ta Piété mettraient entre nous la mésintelligence », — l'événement prouva, malgré ces protestations, que Cyrille n'avait point mal vu les choses. Théodose, après avoir convoqué le concile d'Éphèse avec le ferme propos de soutenir Nestorius, s'en laissa finalement imposer par l'audace illégale de Cyrille; par les criailleries des moines de la capitale, par les suggestions des hauts fonctionnaires gagnés par le patriarche d'Alexandrie, par les conseils surtout de Pulchérie. L'assemblée de 431 marqua la victoire des Alexandrins et le triomphe de l'impérieuse Augusta. C'était là pour Eudocie un sérieux échec : elle devait plus tard subir plus cruellement encore les consé-

quences de ces divisions de cour et de la lutte d'influence où elle s'était engagée.

III

De ce mélange en une même âme des souvenirs païens et des préoccupations chrétiennes, qui est proprement le trait caractéristique du personnage d'Athénaïs-Eudocie, nous trouvons un intéressant témoignage dans le voyage qui, en 438, conduisit l'impératrice à Jérusalem.

En 423, la cour de Constantinople avait reçu une visite d'importance. La sœur d'Honorius, la tante de Théodose II, la célèbre Galla Placidia, obligée de quitter le palais de Ravenne, était venue, avec sa fille Honoria et son jeune fils Valentinien, demander un asile à Byzance. Un projet de mariage avait été ébauché entre les enfants impériaux, la petite Eudoxie qui venait de naître et le César de cinq ans, que la mort d'Honorius faisait à ce moment même l'héritier de l'empire d'Occident, et Théodose II n'avait rien épargné pour faire reconnaître en Italie, sous la tutelle de Galla Placidia, l'autorité de son futur gendre. Quatorze ans plus tard, en 437, le projet caressé jadis devenait une réalité. Athénaïs-Eudocie avait toujours vivement souhaité cette union, qui devait placer sa fille sur le glorieux trône d'Occident, et elle avait fait vœu, si le mariage désiré s'accomplissait, d'aller, comme jadis sainte Hélène, en pèlerinage à Jérusalem, afin de rendre grâces à Dieu aux lieux mêmes où son divin fils était mort pour l'humanité. Heureuse aussi peut-être de faire ainsi diver-

sion au chagrin que lui causait le départ d'une enfant bien-aimée, l'impératrice en 438 se mit en route pour la Ville Sainte.

Son itinéraire la mena d'abord à Antioche. Dans cette ville toute pleine encore des traditions et des monuments de la culture antique, tous les souvenirs de sa jeunesse païenne se réveillèrent dans l'âme de la souveraine. Lorsque, dans le palais du sénat, assise sur un trône d'or étincelant de pierreries, elle reçut les fonctionnaires et les notables de la cité, l'Athénienne, se rappelant les leçons de son père, improvisa une brillante harangue en l'honneur de la ville qui l'accueillait, et faisant allusion au temps lointain où les colonies grecques portaient par tout l'Archipel et jusqu'aux rivages de Syrie la civilisation hellénique, elle termina son discours en citant le vers d'Homère : « Je suis fière d'être de votre race et de votre sang ». Les gens d'Antioche étaient trop cultivés, trop amis des lettres, pour ne pas saluer avec un enthousiasme prodigieux une princesse qui se réclamait ainsi des pures traditions de l'hellénisme. Et comme aux beaux jours de la Grèce ancienne, le sénat municipal vota en son honneur une statue d'or, qui fut placée dans la curie, et, sur une stèle de bronze déposée au musée, on consacra le souvenir de la visite impériale.

A cette vision tout antique le séjour à Jérusalem s'oppose en un frappant contraste. C'était une ville essentiellement chrétienne, toute remplie des pieux souvenirs du Sauveur, peuplée de moines et de religieuses, couverte d'églises et de monastères édifiés sur tous les emplacements qu'avait sanctifiés le passage du Christ. Eudocie y demeura une année entière, occupée d'exercices de dévotion et de bonnes

œuvres, visitant les saints lieux, assistant à des inaugurations d'églises, distribuant de riches offrandes aux sanctuaires les plus révérés. En échange elle obtint de précieuses reliques, une partie des ossements de saint Étienne et les chaînes que jadis avait portées l'apôtre Pierre. Pieusement elle rapporta à Constantinople ces dépouilles de Jérusalem, et solennellement les déposa dans l'oratoire de Saint-Laurent. Une partie en fut distraite par elle à l'intention de la fille chérie dont la pensée avait inspiré et accompagné son voyage. La moitié des chaînes de saint Pierre fut envoyée à Rome à la jeune impératrice Eudoxie, et pour les abriter on bâtit l'église de San Pietro in Vincoli.

Athénaïs-Eudocie devait, quelques années plus tard, revenir dans cette sainte Jérusalem, et cette fois pour le restant de sa vie.

En 439, au moment où elle rentrait dans sa capitale, la basilissa était à l'apogée de sa gloire. Sa fille était mariée à un empereur; elle-même venait de traverser l'Orient dans un appareil royal et au milieu des acclamations. Il semble bien qu'elle se crut alors de taille à entrer en lutte, plus ouvertement encore qu'autrefois, avec sa bienfaitrice de jadis, devenue sa rivale d'influence, l'Augusta Pulchérie. Du moins voit-on, entre les années 439 et 441, ses amis gagner chaque jour en crédit au palais; la préfecture du prétoire d'Orient échut à son protégé Cyrus de Panopolis, un lettré, un poète, que sa culture tout hellénique avait dès longtemps rapproché de la souveraine : un tel homme ne pouvait guère agréer à Pulchérie et au parti des dévots, et ce fut un triomphe personnel pour Eudocie de l'avoir

imposé à la faveur de Théodose. Encouragée par ce succès, elle osa davantage. A ce moment, au Palais Sacré, les eunuques étaient puissants sur la faible volonté du souverain; Eudocie lia partie avec le favori du moment, Chrysaphius, pour écarter définitivement Pulchérie des affaires : et un instant elle sembla réussir. L'Augusta dut quitter la cour, elle se retira dans sa résidence particulière; mais, en paraissant abdiquer, Pulchérie ne renonçait point à la lutte. Les orthodoxes ses amis, inquiets du cours nouveau des choses, de la faveur d'hommes politiques dont l'esprit leur semblait trop libre, allaient faire payer chèrement à Eudocie son éphémère victoire.

L'histoire de sa chute n'est guère moins romanesque que celle de son élévation au trône. Paulin, le maître des offices, était grand favori du prince, dont il avait, enfant, partagé les jeux et gagné la confiance, et de l'impératrice, dont il avait conseillé le mariage de toute la force de son crédit. Au jour des noces, c'est lui que le basileus avait choisi pour être son paranymphe; les honneurs s'étaient depuis lors accumulés sur sa tête : admis dans la familiarité des souverains, qu'il voyait librement à toute heure, son influence était puissante au palais. Or Paulin était beau, élégant, de fière mine; il avait, dit-on, fait impression sur l'austère Pulchérie elle-même. Les adversaires d'Athénaïs n'eurent point de peine à tirer parti de tout cela; le dévouement passionné que le maître des offices marquait à la basilissa, l'amitié très réelle qu'elle lui témoignait devinrent entre leurs mains des armes pour exciter la jalousie de Théodose et produire la plus déplorable des catastrophes.

L'empereur, raconte la chronique, se rendait un jour à l'église; Paulin, malade, s'était fait excuser de ne point prendre part à la procession solennelle. Chemin faisant, un mendiant présenta à l'empereur une pomme de Phrygie, d'une grosseur inaccoutumée. Théodose l'acheta et, toujours très épris de sa femme, il la fit porter à Eudocie. Celle-ci à son tour l'envoya à Paulin en cadeau d'amitié; et le maître des offices, ignorant de qui l'impératrice tenait le fruit, jugea que c'était là un présent fait pour plaire à l'empereur et il fit offrir la pomme à Théodose. Le prince, assez surpris, fait dès son retour au palais appeler l'impératrice et à brûle-pourpoint lui demande : « Où est la pomme que je t'ai fait envoyer? — Je l'ai mangée », répondit imprudemment Eudocie. Au nom de son salut éternel, Théodose adjure sa femme de lui dire la vérité; celle-ci persiste dans ses affirmations. Alors, sortant le fruit de sous son manteau, le basileus le montre à sa menteuse épouse. Une explication violente s'ensuivit. Furieux, jaloux, l'empereur se sépara de sa femme; quant à Paulin, tombé en pleine disgrâce, il fut éloigné de la cour et peu après, par l'ordre du prince, à Césarée de Cappadoce, où il avait été exilé, il fut assassiné.

Quel fond de vérité contient cette histoire? Ici encore il est difficile de le dire avec précision. Les récits les plus anciens qui nous soient parvenus de l'aventure ne datent que du VIe siècle et les contemporains n'en ont rien su ou rien dit. L'essentiel des faits semble exact pourtant. Non sans doute qu'Eudocie ait été coupable d'autre chose que d'imprudence; bien plus tard, étant sur son lit de mort, à la

veille de comparaître devant Dieu, elle jurait que dans l'affaire de Paulin elle était parfaitement innocente. Mais l'incident qui avait si furieusement allumé la jalousie de Théodose ne tarda guère à amener la disgrâce de la souveraine. Habilement ses ennemis l'exploitèrent contre elle, pour ressaisir leur influence sur l'esprit de l'empereur. Après Paulin, Eudocie vit tomber en disgrâce son autre ami, le préfet Cyrus. Alors, sentant son crédit perdu, presque brouillée avec son mari, isolée, suspecte dans sa propre cour, outrée d'ailleurs des calomnies qu'on répandait sur son compte, justement indignée enfin du meurtre odieux de Paulin, elle demanda à Théodose la permission de se retirer à Jérusalem. L'empereur y consentit volontiers, et peut-être même la poussa-t-il à prendre cette résolution. Pour la femme jadis tant aimée il n'éprouvait plus que haine, que soupçons, que rancune. Il se sépara sans peine et pour toujours de celle qu'il avait tant adorée.

C'est vers 442 environ qu'Eudocie revint dans la ville sainte : elle y vécut dix-huit longues années, jusqu'à sa mort. Cette triste et mélancolique fin d'existence paraît avoir étrangement altéré le caractère de la princesse. En quittant Constantinople, elle avait espéré, près du tombeau du Christ, trouver l'oubli et la paix; mais, jusque dans son lointain exil, les haines de ses ennemis la poursuivaient, les soupçons de son mari insultaient à son repos. En 444, deux de ses familiers, le prêtre Sévère et le diacre Jean, qu'elle avait emmenés avec elle de Byzance, et à qui elle avait laissé prendre une grande influence sur son esprit, furent dénoncés à l'empereur, qui les fit arrêter et mettre à mort. Outrée, l'impératrice à

son tour se vengea par du sang : Saturninus, le gouverneur de Jérusalem, tomba sous les coups d'assassins payés par elle. Ensuite son âme passionnée chercha d'autres aliments pour apaiser son besoin d'agir et de vivre. Elle versa dans la dévotion, elle vécut parmi les ascètes et les moines, elle se laissa tenter par la forme la plus mystique de la dogmatique chrétienne. La petite païenne d'Athènes se jeta dans les bras des monophysites qui, en ce temps même, avec Dioscore d'Alexandrie, faisaient triompher leur doctrine au conciliabule d'Éphèse (449) et imposaient à Théodose leur volonté. Crut-elle, en s'associant à eux, se venger en quelque manière de l'empereur, de Pulchérie, du parti qui avait causé sa disgrâce? il se peut. En tout cas, elle se lança à corps perdu dans la lutte, elle mit au service de ses amis tout ce qui lui restait d'influence, tout ce qu'elle possédait de richesse. Et alors même que le concile de Chalcédoine eut en 450 formellement condamné, avec le concours des légats romains, l'hérésie qu'elle aimait, elle s'obstina dans sa croyance, heureuse peut-être de faire encore opposition à cette Pulchérie qu'elle haïssait, et qui maintenant, depuis la mort de Théodose, occupait aux côtés d'un prince-époux ce trône qui avait été le sien. Ardemment elle encouragea les résistances des dissidents, et cette basilissa incita des rebelles à lutter les armes à la main contre les troupes de l'empereur. Il fallut, pour ramener Eudocie à l'orthodoxie, les instances de sa fille, de son gendre et les supplications du pape Léon le Grand lui-même.

Finalement elle céda aux admonestations du pontife, et pour mériter « la gloire éternelle » qu'il lui promettait, elle employa tout ce qu'elle gardait d'in-

fluence à apaiser les moines de Palestine soulevés contre leur évêque, à ramener à la foi de Chalcédoine les hérétiques repentants (453). Aussi bien chaque année qui passait apportait à la vieille femme des tristesses nouvelles. Son mari Théodose était mort en 450; sa belle-sœur Pulchérie était en 455 descendue dans la tombe; rien n'avait été changé dans sa condition d'impératrice déchue. En Occident, sa fille Eudoxie et ses petites-filles étaient en 455, dans le sac de Rome, tombées aux mains des Vandales et l'une d'elles avait dû épouser un fils de Genséric. En Orient, une autre dynastie avait remplacé sur le trône de Byzance la famille de Théodose le Grand. Oubliée de tous, Eudocie ne comptait plus dans le monde. Elle se consolait, dans cette ville sainte qu'elle aimait, en bâtissant des hôpitaux, des couvents, des églises, en réparant les murailles de la cité, en faisant des vers enfin, dernier souvenir des goûts lettrés de sa jeunesse. Elle mourut ainsi vers l'année 460; on l'ensevelit dans la basilique de Saint-Étienne, qu'elle avait élevée, et Jérusalem reconnaissante donna à la pieuse princesse, qui avait tant fait pour elle, le surnom de « la nouvelle Hélène ».

IV

C'est une étrange destinée que celle d'Athénaïs-Eudocie, née païenne à Athènes, devenue par un mariage d'amour impératrice de Byzance, morte en exil à Jérusalem, près du tombeau du Christ, en chrétienne mystique, dévote et passionnée. C'est précisément par ces contrastes de sa romanesque et

mélancolique existence que sa figure présente un si vif intérêt à l'historien. Placée sur la limite de deux mondes, au point de rencontre de deux civilisations, confondant en sa personne les traditions expirantes de la culture païenne et les enseignements du christianisme victorieux, assez intelligente avec cela et assez instruite pour comprendre l'évolution que son temps voyait s'accomplir, elle offre un curieux et significatif exemple de la façon dont pouvaient, en ce siècle, s'accommoder en une même âme les idées les plus contraires et les contrastes les plus violents. Sa vie déjà nous a montré en elle la fusion de ces choses si diverses; son œuvre littéraire la montre plus pleinement encore.

Eudocie avait toujours aimé la poésie. Au temps de sa puissance, elle avait, on l'a vu, célébré en vers héroïques les victoires remportées sur les Perses par les armées impériales, et peut-être l'éloge qu'elle fit d'Antioche était-il, lui aussi, écrit en vers. Dans les dernières années de sa vie, elle reprit goût à ces divertissements littéraires; mais cette fois elle donna pour thème à sa muse des sujets exclusivement religieux. Elle traduisit en vers héroïques des portions de l'Ancien Testament, les livres de Moïse, de Josué, des Juges et de Ruth, et au IXe siècle encore, le patriarche Photius, bon juge en matière de lettres, admirait fort cet ouvrage, et le jugeait tout à fait remarquable « pour une femme et pour une impératrice ». Elle traduisit de même les prophéties de Zacharie et celles de Daniel, où le grammairien Tzetzès appréciait vivement, lui aussi, le talent « de l'impératrice dorée, de la très sage fille du grand Léontius ». Elle composa aussi les *Homerocentra* ou

« Centons d'Homère », où elle entreprit de raconter les épisodes de la vie du Christ au moyen de vers homériques ingénieusement assemblés. C'était là, au reste, un genre de composition fort goûté de son temps, et Eudocie ne faisait, en s'y appliquant, que continuer, comme elle l'avoue elle-même, l'ouvrage d'un de ses contemporains, l'évêque Patricius. Il faut avouer pourtant, quoique les critiques byzantins des siècles postérieurs aient, ici encore, fort loué l'œuvre impériale, que le mérite en est assez mince. On n'y trouve pour le fond aucune sorte d'originalité; quant à la forme, quoi qu'en pensât Eudocie, et encore qu'elle se soit vantée « d'avoir donné l'harmonie aux récits sacrés », elle ne vaut guère davantage : la langue est faible, la versification médiocre. Et le seul trait intéressant en somme et caractéristique de cette production, c'est cet effort pour encadrer la vie du Christ dans les rythmes et dans la langue d'Homère, et pour unir ainsi étrangement le païen et le chrétien. Il y aurait donc assez peu de chose à dire de l'œuvre littéraire d'Athénaïs-Eudocie, si elle n'était l'auteur d'un plus curieux ouvrage : c'est le poème en trois chants sur saint Cyprien d'Antioche, que Photius admirait fort et dont il nous est parvenu des fragments importants.

Cyprien d'Antioche, d'après la légende, était un magicien célèbre. Un jour, un jeune païen, Aglaïdas, vint lui demander l'appui de sa mystérieuse science. Il aimait une jeune fille chrétienne, Justine, et celle-ci repoussait son amour; pour vaincre sa résistance, il ne voyait d'autre moyen que de recourir au concours du démon. Cyprien consentit, et pour triompher de la vierge, il mit en œuvre toute sa puissance,

avec d'autant plus de zèle que lui-même s'était épris bien vite de la radieuse beauté de Justine. Tous les efforts du magicien demeurèrent inutiles; les démons évoqués par lui s'enfuirent devant le signe de la croix fait par la jeune fille. Alors, édifié sur la vanité de sa science coupable, Cyprien brûle ses livres magiques, distribue ses biens aux pauvres, se convertit au christianisme. L'amoureux éconduit fait de même. Et finalement le magicien repentant devient évêque d'Antioche et courageusement il subit, avec Justine, le martyre pour sa foi.

La partie la plus intéressante du poème dont je viens d'indiquer brièvement le sujet est formée par le second chant, qui renferme la confession de Cyprien. Au moment d'abjurer ses erreurs, le sage païen avait voulu raconter publiquement sa vie, dire, en présence du peuple assemblé, tout ce qu'il avait appris dans les arts magiques du paganisme, tout ce qu'il avait accompli de choses coupables avec le concours maudit des démons et comment enfin, la lumière s'étant faite dans son âme, il avait été amené à se repentir et à se convertir. Dans ce long récit, Cyprien explique comment il a été initié dans tous les lieux saints du paganisme, à Athènes et à Éleusis, sur l'Olympe, « où les mortels ignorants disent qu'habitent les vains dieux », à Argos et en Phrygie, où l'on enseigne l'art des augures, en Égypte et en Chaldée, où l'on apprend les mystères de l'astrologie; en termes énergiques, il dit comment il s'est instruit « à ces formes passagères, imitation de la sagesse éternelle », comment il s'est nourri de cette science antique et néfaste que les démons colportent par le monde pour la perte de l'humanité. Grâce à son habileté maudite,

il est parvenu à évoquer le prince même des démons, et celui-ci « lui a donné l'empire du monde et a mis à ses ordres l'armée des mauvais esprits ». Mais ce Satan que Cyprien décrit n'est nullement le diable que se représentait le moyen âge ; dans sa sombre grandeur, il rappelle plutôt l'archange déchu que Milton peindra dans le *Paradis perdu*. « Son visage, dit le poème, semblait une fleur d'or pur, brillant dans la flamme de ses yeux. Sur la tête il avait un diadème étincelant de pierreries. Ses vêtements étaient splendides. Et la terre tremblait à chacun de ses mouvements. Serrée autour de son trône, une armée de gardes l'environnait et il se croyait un Dieu, se flattant de faire tout ce qu'a fait Dieu et ne craignant point de lutter avec le Seigneur éternel. » Père des illusions, c'est ce Dieu tombé qui construit avec des ombres vaines tout ce qui peut perdre et tromper les hommes, « des villes, des palais, des rivages ombreux, des bois touffus, le toit chéri de la maison paternelle, toutes les vaines images qu'aperçoivent les voyageurs nocturnes », décevants mirages par où les démons se jouent des mortels et les entraînent à la damnation.

Puis c'est le récit de la tentation de Justine. Contre elle, Cyprien déchaîne démons sur démons, et Satan lui-même : tout est inutile. Alors, pour la vaincre, le magicien forge des fantômes séducteurs, pour l'approcher plus aisément, pour la tenter plus sûrement, lui-même se transforme tantôt en une jeune femme, tantôt en un bel oiseau au chant mélodieux ; il change de même Aglaïdas en passereau, pour lui permettre de voler vers la bien-aimée. Mais, sous le regard calme et pur de la vierge, l'oiseau mensonger s'abat

lourdement sur le sol. Alors Cyprien essaie d'autres moyens. La famille de Justine est accablée des maux les plus divers; la peste désole sa ville natale : rien ne peut émouvoir l'inflexible jeune fille. Et devant tant d'échecs, le magicien impuissant commence à douter de lui-même; il invective Satan, il veut rompre le pacte qui le lie au prince des démons; lui aussi, comme Justine, oppose maintenant le signe de la croix chrétienne aux attaques du malin. Mais Satan, ironique, implacable, raille la victime qui pense lui échapper : « Christ ne t'arrachera pas de mes mains, Christ ne reçoit pas ceux qui m'ont une fois suivi ». Et le malheureux, épouvanté de la damnation éternelle qui le menace, termine sa confession par ces mots douloureux et suppliants : « Je vous ai dit ma vie. A vous de me dire si je pourrai fléchir Christ et s'il exaucera ma prière ».

Il y a dans tout ce poème de fortes et réelles beautés, et l'on voit aussi tous les souvenirs littéraires, tous les rapprochements qu'évoque immédiatement cette lecture. Cyprien et Satan, c'est déjà Faust et Méphistophélès; et dans le démon éblouissant et fier de l'auteur grec, dans les hautaines paroles qu'il place dans sa bouche, il y a quelque chose déjà de l'archange foudroyé du *Paradis perdu*. Ailleurs on pense à la *Divine Comédie*, dans le passage où Eudocie dépeint en traits énergiques les vices personnifiés que les mauvais esprits portent à travers le monde, le mensonge et la luxure, la fraude et la haine, l'hypocrisie et la légèreté. Et ce n'est point assurément un mince mérite pour l'ouvrage grec du v[e] siècle de faire penser ainsi à Dante, à Gœthe, à Milton Est-ce à dire qu'il faille en faire honneur à

Athénaïs-Eudocie? non pas. Ici encore sa part personnelle est mince, et de ces belles inventions que nous admirons, elle n'a rien créé. Dès le IVe siècle, la légende de saint Cyprien d'Antioche était née, probablement en Syrie, et elle avait rencontré assez de succès pour qu'il en existât une version en prose grecque. C'est ce récit que l'impératrice a mis en vers, comme elle mettait en vers les livres saints et la vie du Christ, et la beauté du thème qu'elle a traité ne prouve rien pour la supériorité de son génie.

Mais elle a eu du moins le mérite de le choisir, et c'est par où son œuvre devient singulièrement intéressante pour l'étude de son âme. On conçoit que l'aventure de Cyprien d'Antioche ait séduit tout particulièrement Athénaïs-Eudocie : c'était un peu sa propre histoire. De même qu'il était advenu au magicien, ses parents à elle avaient voulu qu'elle apprît « tout ce qu'il y a sur la terre, dans l'air et dans la mer ». Comme lui, elle avait été initiée « à la vaine sagesse des Grecs ». Comme lui, « elle avait cru vivre, alors que vraiment elle était morte ». Puis, comme lui, elle avait renié « la foi impie des idoles » et brisé « les vains simulacres des dieux ». Et comme lui enfin, devenue maintenant chrétienne et pieuse, elle était désireuse de convaincre « ceux qui prennent encore plaisir aux idoles perverses ». Et c'est pour cela qu'on a droit de croire que, dans l'édifiante histoire qu'elle racontait, Athénaïs-Eudocie a mis quelque chose d'elle-même.

Dirons-nous que cette sincérité lui a donné un éclair de génie? non pas. Ici comme ailleurs, la forme, qui seule lui appartient, est médiocre. Mais l'œuvre n'en garde pas moins tout son intérêt pour la psy-

chologie de notre héroïne. Du jour où le christianisme toucha Athénaïs, bien vite il effaça dans son âme toutes les grâces de l'antiquité païenne, tout le charme de ses souvenirs de jeunesse. Athènes, Éleusis, Argos, tous ces lieux saints où elle avait vécu ses premières années, ne furent plus désormais pour elle que les asiles des faux dieux. La science dont elle avait été nourrie lui parut une illusion des démons trompeurs; les belles légendes dont avait été bercée son enfance ne furent plus à ses yeux que « des contes de vieilles femmes ». « Ah! belles et chastes images, vrais dieux et vraies déesses, tremblez, a écrit Renan dans une page célèbre du *Saint Paul*. Le mot fatal est prononcé : vous êtes des idoles. L'erreur de ce laid petit Juif sera votre arrêt de mort. » De même le christianisme victorieux transforma en un jour Athénaïs. La savante jeune fille d'autrefois, la philosophe païenne ne fut plus que la très pieuse impératrice Eudocie; et quand de sa culture classique quelques échos obscurs s'éveillaient en son âme, quand de son éducation hellénique elle gardait le culte de la forme et le souvenir d'Homère, peut-être bien craignait-elle de céder une fois encore aux illusions décevantes de Satan, — à moins que, en consacrant ces prestiges païens au service de la gloire divine, elle ne pensât plutôt, en bonne chrétienne qu'elle les sanctifiait.

CHAPITRE III

THÉODORA

L'aventure de Théodora, impératrice de Byzance, qui des coulisses de l'Hippodrome monta sur le trône des Césars, a eu le privilège en tout temps de piquer la curiosité et d'exciter l'imagination. De son vivant, sa prodigieuse fortune étonna si fort les contemporains, que les badauds de Constantinople inventèrent pour l'expliquer les plus incroyables histoires, tout ce lot de commérages que Procope, dans l'*Histoire Secrète*, a soigneusement ramassés pour la postérité. Après sa mort, la légende s'empara d'elle davantage encore : Orientaux et Occidentaux, Syriens, Byzantins et Slaves embellirent à l'envi de détails romanesques sa romanesque destinée; et grâce à cette tapageuse renommée, de nos jours même, seule parmi tant de princesses qui passèrent sur le trône de Byzance, Théodora demeure connue et presque populaire[1].

1. Je renvoie le lecteur, pour le détail de l'histoire de Théodora, à la monographie que j'ai publiée sous ce titre : *Théodora, impératrice de Byzance*, Paris, 1904. Il m'a semblé toutefois que dans cette galerie de princesses byzantines on s'étonnerait de ne point rencontrer au moins une esquisse de cette célèbre souveraine.

Est-ce à dire pourtant que nous sachions très exactement ce que fut cette impératrice fameuse, en qui tant de gens ne voient qu'une illustre coureuse d'aventures? Je n'en suis pas entièrement assuré. Jusqu'ici la plupart de ceux qui ont entrepris de la peindre se sont servis principalement, et presque exclusivement, des anecdotes rapportées par Procope. Je suis loin assurément de dénier toute valeur à ce document, et je croirais même volontiers qu'on peut, en l'étudiant attentivement, dégager, plus complètement qu'on ne l'a fait encore, certains traits de la psychologie de Théodora au temps de son orageuse jeunesse. Mais il faut bien se rendre compte pourtant qu'il n'y a pas que l'*Histoire Secrète*. On a, en ces dernières années surtout, retrouvé d'autres documents, assez nouveaux, qui permettent de dessiner plus pleinement la figure de la célèbre souveraine. Les *Vies des bienheureux orientaux* que raconta vers le milieu du VIe siècle un des familiers de l'impératrice, l'évêque Jean d'Ephèse, les fragments inédits de la grande *Histoire ecclésiastique* composée par le même auteur, la chronique anonyme mise sous le nom de Zacharie de Mytilène, d'autres ouvrages, et pareillement contemporains, comme les biographies du patriarche Sévère et de Jacques Baradée, l'apôtre des monophysites, ont été publiés ou traduits d'après les manuscrits syriaques où ils dormaient oubliés, et ils éclairent d'assez curieuse façon le rôle que joua Théodora dans les choses de la religion et de la politique. On y peut joindre d'autres écrivains, plus anciennement connus, mais assez rarement consultés, tels que Jean Lydus ou les fragments nouveaux de Malalas, sans parler des *Novelles* impériales, dont la

fatigante verbosité, si pleine d'enseignements pourtant, a rebuté bien des courages, et de Procope lui-même, qui a laissé, heureusement pour nous, d'autres ouvrages encore que l'*Histoire Secrète*. Et de tout cela, si l'on veut prendre la peine de le lire attentivement, certains faits se dégagent, qui montrent les personnages du siècle de Justinien sous un jour un peu différent peut-être de celui où ils nous sont d'ordinaire représentés.

I

Vers les premières années du VIe siècle, Théodora, mime et danseuse, remplissait Constantinople de sa tapageuse célébrité.

D'où elle sortait, on ne sait trop. Parmi les chroniqueurs postérieurs, d'aucuns la font naître à Chypre, au pays passionné et brûlant d'Aphrodite; d'autres, avec plus de vraisemblance, lui donnent la Syrie pour patrie. Quoi qu'il en soit, tout enfant elle vint à Byzance avec les siens et c'est dans la capitale tumultueuse et corrompue de l'empire qu'elle grandit et fut élevée.

De quelle famille elle était issue, on ne le sait guère mieux. La légende, par une sorte de respect du rang impérial où elle s'éleva, lui fabriqua plus tard une généalogie illustre, ou du moins présentable, et lui donna pour père un sénateur bien posé et bien pensant. Au vrai, sa naissance paraît avoir été plus humble. Son père, s'il en faut croire l'*Histoire Secrète*, était un pauvre homme nommé Acacios, qui de sa profession était gardien des ours à l'amphithéâtre; sa

mère était une femme peu sévère, commme il s'en trouvait beaucoup dans ce monde assez mêlé des coulisses et du cirque. De ce ménage d'artistes, trois filles naquirent : la seconde, la future impératrice, vint au monde probablement vers l'an 500 environ.

De bonne heure, Théodora se trouva en contact avec ce peuple qu'elle devait plus tard charmer comme actrice, avant de le gouverner comme souveraine. Acacios était mort, laissant en grande détresse sa veuve et ses trois filles. Pour conserver l'emploi du défunt, seul gagne-pain de la famille, la mère ne vit d'autre moyen que de se mettre avec un autre homme qui, recueillant la succession du gardien des ours, prendrait soin tout ensemble de la maisonnée et des animaux. Mais, pour que la combinaison réussît, il fallait l'agrément d'Astérios, le régisseur en chef de la faction verte, et Astérios avait reçu de l'argent pour favoriser un autre candidat. Pour triompher de cette mauvaise volonté, la mère de Théodora se flatta d'intéresser le peuple à sa cause, et un jour que la multitude était rassemblée au cirque, elle parut dans l'arène, poussant devant elle ses trois fillettes couronnées de fleurs, et qui tendaient vers la foule leurs petites mains suppliantes. Les Verts ne firent que rire de cette touchante prière; heureusement l'autre faction du cirque, celle des Bleus, toujours empressée à faire pièce à ses adversaires, se hâta de faire droit à la requête que ceux-ci repoussaient, et d'accorder à la famille d'Acacios un emploi pareil à celui qu'elle perdait. Jamais Théodora ne devait oublier l'injurieuse indifférence dont les Verts avaient accueilli ses supplications, et dès ce moment on observe chez l'enfant ce trait de caractère qui apparaît si fort chez

la femme, les longues rancunes et l'implacable désir de se venger.

Ainsi Théodora grandit, dans le monde assez interlope qui fréquentait les coulisses de l'Hippodrome, et tout naturellement elle se trouva préparée à sa future destinée. L'aînée de ses sœurs avait réussi au théâtre : Théodora suivit. De bonne heure, elle accompagna sa grande sœur sur les planches, jouant auprès d'elle des rôles de petite femme de chambre; elle l'accompagna surtout dans les réunions mondaines et connut, dans la promiscuité des antichambres, bien des contacts impurs et d'indiscrètes familiarités. Puis à son tour elle monta sur la scène : mais elle ne voulut point, comme tant d'autres, être joueuse de flûte, chanteuse ou danseuse; elle aima mieux figurer dans les tableaux vivants, où elle pouvait déployer sans voiles une beauté dont elle était très fière, et dans les pantomimes, où son entrain et sa verve comique trouvaient occasion de se manifester librement.

Elle était jolie en effet, assez petite de taille, mais d'une grâce extrême; et son charmant visage, au teint mat un peu pâle, s'éclairait de grands yeux pleins d'expression, de vivacité et de flamme. De ce charme tout-puissant il reste bien peu de chose dans le portrait officiel qu'on voit à Saint-Vital de Ravenne. Sous le lourd manteau impérial, la stature paraît plus rigide et plus haute; sous le diadème qui cache le front, le visage menu, délicat, avec son ovale un peu amaigri, son grand nez droit et mince, a une gravité solennelle, presque mélancolique. Un trait seul subsiste dans cette figure flétrie : ce sont, sous la barre sombre des sourcils qui se joignent, les beaux

yeux noirs dont parle Procope, qui illuminent encore et semblent manger le visage.

Mais Théodora avait pour elle autre chose encore que sa beauté. Elle était intelligente, spirituelle, amusante : elle avait une verve de cabotine, qu'elle exerçait volontiers aux dépens des actrices qui jouaient avec elle, un tour d'esprit plaisant et drôle, par où elle s'attachait invinciblement les plus volages de ses adorateurs. Elle n'était point toujours bonne, et son humeur railleuse ne reculait point devant le mot dur, s'il faisait rire ; mais elle savait aussi, quand elle voulait plaire, déployer une irrésistible puissance de séduction. Avec cela, entreprenante, audacieuse, effrontée, elle n'attendait pas que les hommages vinssent à elle, mais elle mettait à les provoquer ou à les encourager une hardiesse délurée et joyeuse ; et comme elle avait enfin peu de sens moral — on voit mal au reste où elle l'eût appris — et par-dessus tout un rare et infatigable tempérament d'amoureuse, pour toutes ces raisons, elle réussit promptement, et ailleurs encore qu'au théâtre. Dans une profession qui n'implique point nécessairement la vertu, elle divertit, charma et scandalisa Constantinople. Sur la scène, elle risqua les exhibitions les plus audacieuses, les effets les plus immodestes. A la ville, elle fut bientôt célèbre par les folies de ses soupers, la hardiesse de ses propos et la multitude de ses amants. Mais surtout, à ces jeux-là, elle fut bientôt si parfaitement compromise, que les honnêtes gens qui la croisaient dans la rue s'écartaient d'elle, de peur de se souiller à ce contact impur, et que le seul fait de la rencontrer était considéré comme un mauvais présage. Elle n'avait pas vingt ans.

A ce moment, elle disparut brusquement. Elle avait pour amant un Syrien du nom d'Hécébolos, qui fut nommé au gouvernement de la Pentapole d'Afrique : Théodora se résolut à l'accompagner dans sa province lointaine. Malheureusement le roman dura peu : brutalement, on ne sait pourquoi, Hécébolos chassa Théodora, et sans argent, manquant du nécessaire, la malheureuse dut, pendant quelque temps, dit-on, traîner la misère à travers tout l'Orient. Elle fit alors à Alexandrie un séjour assez long et qui marqua dans sa vie. La capitale égyptienne n'était pas seulement en effet une grande ville de commerce, une cité élégante et riche, facile et corrompue, terre d'élection des courtisanes fameuses. Depuis le IVe siècle, elle était une des capitales aussi du christianisme. Nulle part les luttes religieuses n'étaient plus âpres, les disputes théologiques plus subtiles et plus ardentes, le fanatisme plus excité : nulle part non plus le souvenir des grands fondateurs de la vie cénobitique n'avait produit une plus riche floraison de couvents, de mystiques et d'ascètes. La banlieue d'Alexandrie était peuplée de monastères, le désert de Libye était si plein de solitaires qu'il méritait d'être appelé « le désert des saints ».

Dans la détresse morale où elle se trouvait, Théodora ne demeura point insensible à l'influence du milieu où l'avaient jetée les événements. Elle approcha ces saints hommes, le patriarche Timothée, Sévère d'Antioche, dont la prédication s'adressait volontiers aux femmes, et on peut se demander sans invraisemblance si, grâce à eux, la courtisane repentante ne naquit point, au moins momentanément, à une vie plus chrétienne et plus pure. Quand elle revint à

Constantinople, elle était assagie, mûrie, lasse de la vie errante et des folles aventures; elle s'appliqua, sincèrement ou non, à mener la vie la plus retirée et la plus chaste. Une tradition rapporte qu'elle habitait, correcte et discrète, une modeste petite maison, gardant le logis et filant de la laine, comme les matrones du bon vieux temps romain. C'est là qu'elle rencontra Justinien.

Comment s'y prit-elle pour séduire et garder cet homme qui n'était plus un jeune homme — il avait près de quarante ans, — ce politique qui avait une situation à ménager, un avenir à ne point compromettre? On ne sait. Procope parle de magie et de philtres : c'est vraiment trop compliquer les choses et oublier trop cette intelligence souple et déliée, cette grâce aisée, cette humeur spirituelle, par où Théodora avait fixé tant d'adorateurs, et surtout cet esprit lucide et ferme, par où elle devait puissamment agir sur l'âme indécise et faible de son amant. Toujours est-il que le prince fut pris tout entier. Éperdûment amoureux, il ne refusa rien aux exigences de sa maîtresse. Elle aimait l'argent : il la combla de richesses. Elle était friande d'honneurs et de considération : il obtint pour elle de la faiblesse de l'empereur son oncle la haute dignité de patricienne. Elle était ambitieuse, avide d'influence : il se laissa gouverner par ses conseils, se fit le serviteur docile de ses sympathies et de ses rancunes. Bientôt il en vint à ce point qu'il voulut à toute force l'épouser. Le bon empereur Justin, peu soucieux des quartiers de noblesse, ne paraît point avoir marchandé son consentement à son parent bien-aimé. C'est d'ailleurs, et d'où on pouvait le moins l'attendre, que vint l'opposition aux pro-

jets de Justinien. Dans son bon gros sens de paysanne, l'impératrice Euphémie était choquée de voir une Théodora destinée à lui succéder; et malgré sa tendresse pour son neveu, malgré son ordinaire complaisance à faire toutes ses volontés, sur ce point elle ne voulut rien entendre. Fort heureusement, Euphémie mourut à propos en 523. Dès lors tout s'arrangea sans peine. La loi interdisait aux sénateurs et aux hauts dignitaires d'épouser des femmes de condition servile, des filles d'auberge, des actrices ou des courtisanes : pour faire plaisir à Justinien, Justin abrogea la loi. Il fit plus. Lorsque, en avril 527, il associa officiellement son neveu à l'empire, Théodora partagea l'élévation et le triomphe de son époux. Avec lui, le jour de Pâques, dans Sainte-Sophie étincelante de la lumière des cierges, elle fut solennellement couronnée; puis, selon l'usage des souveraines de Byzance, elle vint recevoir les acclamations du peuple dans cet Hippodrome qui avait vu ses débuts. Son rêve était réalisé

II

Telle est l'histoire de la jeunesse de Théodora, telle du moins que l'a racontée Procope; et depuis deux siècles et demi environ qu'on a retrouvé le manuscrit de l'*Histoire Secrète*, ce récit passablement scandaleux a rencontré une confiance presque universelle. Est-ce à dire pourtant qu'il le faille pleinement accepter? Un pamphlet n'est point de l'histoire, et l'on a le droit de se demander ce qu'il y a de vrai dans ces étonnantes aventures.

« On n'invente point, déclarait jadis Gibbon, des choses aussi incroyables; il faut donc qu'elles soient vraies. » En ces dernières années, au contraire, de bons esprits ont à diverses reprises récusé l'autorité de ce témoin unique qu'est Procope, et on a pu parler fort sérieusement de « la légende de Théodora ». Sans vouloir à nouveau rentrer dans ce débat, et sans méconnaître la valeur de quelques-unes des remarques faites, je tiendrais pourtant pour imprudent de vouloir trop blanchir celle que l'*Histoire Secrète* a noircie si outrageusement. Il est fâcheux que Jean, évêque d'Éphèse, qui approcha et connut bien Théodora, ait omis, par respect pour les grands de la terre, de nous rapporter au long les injures dont de pieux moines, gens de rude franchise, accablèrent, à ce qu'il nous dit, plus d'une fois l'impératrice : du moins est-il certain que, parmi les contemporains, d'autres encore que Procope trouvaient à gloser sur son compte et que les gens de l'entourage impérial, le secrétaire Priscus, le préfet Jean de Cappadoce, savaient en elle des points faibles par où l'on pouvait la frapper. Je ne sais si vraiment elle eut en sa jeunesse le fils que lui attribue Procope, et dont la naissance lui fut, paraît-il, un si malencontreux accident : il est certain, en tout cas, qu'elle avait une fille, et qui, incontestablement, n'était point de Justinien, sans que d'ailleurs ce souvenir d'un passé un peu trouble semble avoir, si j'en juge par la fortune que fit à la cour le fils de cette fille, beaucoup gêné l'impératrice ou importuné l'empereur. Certains traits enfin de la psychologie de Théodora, la sollicitude qu'elle témoigna aux pauvres filles que, dans sa capitale, le besoin perdait plus souvent que le vice, les

mesures qu'elle prit pour sauver ces malheureuses et les affranchir, comme dit un auteur du temps, « du joug de leur honteux esclavage », la dureté un peu méprisante aussi qu'elle marqua toujours aux hommes, s'accordent assez bien avec ce qu'on rapporte de sa jeunesse. Et si l'on admet tout cela, qui est indéniable, ne faut-il point se résoudre à ne point rejeter en bloc tout ce que l'*Histoire Secrète* nous a raconté[1]?

Mais croira-t-on pour cela que les aventures de Théodora eurent le scandale retentissant que leur attribue Procope, qu'elle fut vraiment, comme il nous la montre, la courtisane grandiose, véritable ange du mal, qui, par la volonté du diable, promena à travers le monde son impudicité? Il ne faut point perdre de vue que Procope donne volontiers aux gens qu'il met en scène une grandeur de perversité presque épique, et quoiqu'il soit assurément délicat de vouloir déterminer jusqu'où Théodora a pu tomber, j'inclinerais volontiers, pour ma part, à voir en elle — et dût-elle en être diminuée — l'héroïne d'une plus banale histoire : une danseuse qui, s'étant conduite comme en tout temps se conduisent la plupart de ses pareilles, se lassa un jour des amours sans lendemain, et ayant trouvé l'homme sérieux qui lui assurait un établissement durable, se rangea dans le mariage et dans la dévotion; une aventurière, si l'on veut, mais intelli-

1. Il faut ajouter que, dans un passage, malheureusement assez obscur, de ses *Vies des bienheureux orientaux*, Jean d'Ephèse, qui connut bien l'impératrice, l'appelle assez brutalement, mais d'ailleurs sans paraître lui en faire reproche, « Théodora la fille publique ». Si la traduction ἐκ τοῦ πορνείου, par où Land a rendu le texte syriaque, est exacte, ce texte confirmerait d'un mot l'essentiel de ce que Procope a longuement raconté.

gente, discrète, assez adroite pour sauver les apparences, et qui put se faire épouser, même par un futur empereur, sans scandale éclatant. Cette Théodora, je le sais, s'appelle, chez Ludovic Halévy, Virginie Cardinal. Mais aussi bien n'est-ce point celle-là qui nous importe le plus. Il y en a une autre, que l'on connaît moins, et qui est tout autrement intéressante et curieuse : une grande impératrice, qui tint aux côtés de Justinien une place considérable et qui joua souvent dans le gouvernement un rôle décisif, une femme d'esprit supérieur, d'intelligence rare, de volonté énergique, une créature despotique et hautaine, violente et passionnée, compliquée et souvent déconcertante, mais séduisante toujours infiniment.

III

A Saint-Vital de Ravenne, dans l'abside solitaire où flamboient les mosaïques d'or, Théodora nous apparaît dans tout l'éclat de sa majesté. Le costume dont elle est vêtue est d'une incomparable splendeur. Drapée dans un long manteau de pourpre violette, au bas duquel une large broderie d'or se déroule en lumineux replis, elle porte sur sa tête ceinte du nimbe un haut diadème d'or et de pierres précieuses ; dans sa chevelure s'entrelacent les torsades de pierreries et de perles, et sur ses épaules d'autres torsades de joyaux retombent en cascades éblouissantes. Telle elle se manifeste, en ce portrait officiel, aux yeux de la postérité, telle elle voulut, en son vivant, se montrer à ses contemporains. Rarement parvenue s'habitua plus vite aux exigences de sa

›uvelle majesté; rarement souveraine de naissance ma et goûta davantage les joies multiples, plaisirs : luxe et menues satisfactions d'orgueil, que peut ›nner l'exercice de l'autorité suprême. Très femme, ujours élégante et désireuse de plaire, elle voulut ›s appartements somptueux, des habillements magni- [ues, des bijoux merveilleux, une table toujours rvie avec un goût exquis et recherché. Elle avait : sa beauté un soin attentif et constant. Pour se ire un visage reposé, elle prolongeait son sommeil .r d'interminables siestes; pour conserver l'éclat de n teint, elle prenait des bains fréquents, auxquels ccédaient de longues heures de repos. Elle sentait en que son charme était le plus sûr garant de son fluence.

Elle tenait plus fortement encore à l'appareil exté- :ur du pouvoir. Il lui fallut une cour, des suivantes, s gardes, des cortèges; en vraie parvenue, elle orait et multipliait autour d'elle les complications ı cérémonial. Il fallut, pour lui plaire, être assidu à i rendre hommage, se prosterner devant elle jusqu'à :re, faire chaque jour, à l'heure des audiences, de ıgues stations dans ses antichambres. De son pas- ge au théâtre, elle avait gardé le goût et la science la mise en scène; mais surtout, orgueilleuse mme elle était, elle tenait à marquer son rang et à ıintenir les distances, secrètement heureuse peut- :e de voir se courber humblement sur son brode- .in de pourpre tant de grands seigneurs qui jadis traitaient plus familièrement.

Est-ce à dire que ce goût de la pompe, ce souci ›parent de l'étiquette et de la dignité excluent néces- irement les aventures que Sardou a prêtées à Théo-

dora? Il serait un peu naïf de le croire et il est certain d'autre part que, dans le gynécée du palais impérial, bien des choses mystérieuses pouvaient se passer, dont Justinien ne se douta jamais : à preuve l'histoire du patriarche Anthime que j'ai contée déjà. Aussi ne voudrais-je point me donner le ridicule de défendre avec insistance la vertu de Théodora après son mariage. Outre que, selon un mot connu, il est toujours assez malaisé d'être sûr de ces choses-là, je ne tiens pas plus qu'il ne faut, on le pense bien, à ce que l'Augusta ait été irréprochable. Je crois volontiers qu'elle fit, au temps de sa jeunesse, la fête très librement; elle eût continué plus tard que je n'éprouverais nul besoin de m'en scandaliser, et Justinien seul, après tout, aurait quelque droit de s'en plaindre. Mais les faits sont les faits; et il faut les prendre comme ils sont.

Or c'est un fait qu'aucun des écrivains qui furent ses contemporains, aucun historien non plus des siècles postérieurs — et pourtant il en est parmi eux qui ont durement reproché à Théodora son avidité, son humeur autoritaire et violente, l'influence excessive qu'elle exerça sur Justinien, le scandale qu'elle donna par ses opinions hétérodoxes — n'a rien dit qui permette de mettre en doute, après son mariage, la correction de sa vie privée. Procope lui-même, qui l'a tant calomniée, qui a si libéralement prodigué les aventures à sa jeunesse, qui a raconté, avec le luxe de détails que l'on sait, les perfidies, les cruautés, les infamies de sa maturité, ne prête, après le mariage, — pour peu qu'on le veuille lire attentivement, et dans le texte, — pas la moindre velléité de galante aventure à cette femme si profondément corrompue.

On admettra sans difficulté, je pense, que si la souveraine y avait fourni le plus léger prétexte, le pamphlétaire ne se fût point fait faute de raconter longuement ses adultères. Il n'a rien dit : c'est que vraiment il n'y avait rien à dire.

Je n'en veut tirer nul avantage en faveur des qualités morales de Théodora. Outre qu'elle n'était plus toute jeune quand elle s'assit sur le trône, — elle avait environ trente ans : à cet âge, une Orientale est bien près de vieillir, — elle était trop intelligente, trop ambitieuse, pour risquer de compromettre en des intrigues d'amour la situation qu'elle avait su conquérir. Le pouvoir suprême valait que, pour le conserver, elle prît quelques ménagements, et sa dignité de vie fait autant d'honneur peut-être au sens pratique de Théodora qu'à son sens moral. Mais surtout cette femme d'esprit supérieur, cette grande ambitieuse âprement avide du pouvoir, avait en tête d'autres soucis que de poursuivre des amourettes vulgaires. Elle possédait quelques-unes des qualités éminentes qui rendent légitime la recherche de l'autorité suprême, une énergie fière, une fermeté virile, un courage calme, qui se montra à la hauteur des circonstances les plus difficiles. Par là, pendant vingt et un ans qu'elle régna aux côtés de Justinien, elle exerça une influence profonde — et légitime — sur un mari qui l'adorait.

IV

Il y a un fait qu'il ne faut jamais oublier quand on parle de Théodora, c'est le rôle qu'elle joua en

cette tragique journée du 18 janvier 532, où l'émeute triomphante grondait aux portes du palais impérial, où Justinien affolé, la tête perdue, ne voyait plus de salut que dans la fuite. Théodora assistait au conseil. dans le découragement général, seule elle gardait le courage et le calme. Elle n'avait rien dit encore : tout à coup, au milieu du silence, elle se leva et, indignée de la lâcheté générale, elle rappela leur devoir à cet empereur et à ces ministres qui s'abandonnaient : « Quand il ne resterait, déclara-t-elle, d'autre salut que la fuite, je ne voudrais point fuir. Ceux qui ont porté la couronne ne doivent jamais survivre à sa perte. Jamais je ne verrai le jour où l'on cessera de me saluer du nom d'impératrice. Si tu veux fuir, César, c'est bien : tu as de l'argent, les vaisseaux sont prêts, la mer est ouverte ; pour moi je reste. J'aime cette vieille maxime, que la pourpre est un beau linceul ». Ce jour-là, où, selon le mot d'un contemporain, « l'empire même semblait à la veille de sa chute, » Théodora sauva le trône de Justinien, et dans cette lutte suprême où se jouaient son trône et sa vie, vraiment elle s'éleva par l'ambition jusqu'à l'héroïsme.

En cette heure décisive, Théodora s'était révélée homme d'État, par son sang-froid, par son énergie ; et par là, comme on l'a dit spirituellement, elle avait vraiment mérité dans le conseil de l'empire la place que jusque-là elle ne devait peut-être qu'à la faiblesse de l'empereur. Elle la conserva désormais, et Justinien ne la lui marchanda point. Passionnément épris, et jusqu'aux derniers jours, de la femme que jeune il avait adorée, irrésistiblement subjugué par cette intelligence supérieure, par cette volonté

résolue et forte, il ne lui refusa rien, ni les honneurs, ni les réalités du pouvoir suprême.

Sur les murailles des églises du temps, par-dessus la porte des citadelles, on lit, aujourd'hui encore, associé à celui de l'empereur, le nom de Théodora; à Saint-Vital de Ravenne, son image fait pendant à celle de son impérial époux, et de même, dans les mosaïques qui décoraient les appartements du Palais Sacré, la volonté de Justinien avait associé Théodora aux triomphes militaires et aux gloires les plus éclatantes du règne. Comme à Justinien, la reconnaissance des peuples lui dressa des statues; comme à Justinien, les fonctionnaires prêtèrent serment de fidélité à celle qui toute sa vie fut l'égale de l'empereur. Dans les plus graves affaires, Justinien se plut à prendre conseil de la « révérendissime épouse que Dieu lui avait donnée », de celle qu'il aimait à nommer « son charme le plus doux », et les contemporains s'accordent à dire qu'elle usa sans scrupules de l'influence sans bornes que lui laissa prendre le prince, qu'elle exerça l'autorité autant que lui, et peut-être davantage.

Pendant vingt et un ans qu'elle régna, elle mit la main partout, dans l'administration qu'elle peupla de ses protégés, dans la diplomatie, dans la politique, dans l'Église, réglant toutes choses à sa guise, faisant et défaisant à son caprice les papes et les patriarches, les ministres et les généraux, aussi âpre à pousser la fortune de ses favoris, qu'ardente à ruiner le crédit et la puissance de ses adversaires, ne craignant même point, quand elle le jugeait nécessaire, de contrecarrer ouvertement les volontés du prince et de substituer ses ordres à ceux de Justinien. Elle

fut, dans toutes les grandes affaires, l'active collaboratrice de son époux, et si son influence fut fâcheuse parfois, si son avidité, sa violence, son orgueil, en excitant encore l'orgueil et l'avidité de l'empereur, inspirèrent des mesures regrettables, il faut reconnaître aussi qu'elle eut souvent une vue juste des intérêts de l'État, et que la politique qu'elle rêvait, si le temps lui avait permis de réaliser pleinement son œuvre, eût, en faisant l'empire byzantin plus solide et plus fort, changé peut-être le cours même de l'histoire.

Tandis que Justinien, séduit par la grandeur des souvenirs romains, s'exaltait aux conceptions d'une pensée tour à tour magnifique et fumeuse, tandis qu'il rêvait de restaurer l'empire des Césars et d'y assurer par l'union avec Rome le règne de l'orthodoxie, Théodora, plus fine et plus perspicace, tournait les yeux vers l'Orient. De tout temps, elle avait eu de la sympathie pour ces moines de Syrie et d'Égypte, les Zooras, les Jacques Baradée et bien d'autres, qu'elle recevait au palais, et dont elle sollicitait les prières, malgré l'inélégance de leurs haillons et les brutalités de leur rude franchise. Comme toute bonne Byzantine, elle était sincèrement pieuse. Mais elle avait en outre trop de finesse et de sens politique pour ne point comprendre quelle était, dans un État chrétien, l'importance des questions religieuses, quel péril il y avait à s'en désintéresser. Or elle sentait que ces riches et florissantes provinces d'Asie, de Syrie, d'Égypte, constituaient vraiment les forces vives de la monarchie; elle sentait le danger que créaient pour l'empire les dissidences religieuses par lesquelles, dans ces régions, les nationalités orientales manifes-

taient dès ce moment leurs tendances séparatistes; elle sentait la nécessité d'apaiser par d'opportunes concessions et une large tolérance les mécontentements menaçants, et lorsqu'elle s'efforçait de diriger vers ce but la politique impériale, on peut, sans paradoxe, affirmer qu'elle voyait plus juste que son impérial associé et pressentait plus clairement l'avenir.

Tandis que Justinien, théologien dans l'âme, s'occupait des questions religieuses par goût de la controverse, pour le stérile plaisir de dogmatiser, Théodora était de la famille des grands empereurs de Byzance qui, sous la forme passagère et changeante des querelles théologiques, ont toujours su voir le fond permanent des problèmes politiques. Et c'est pourquoi, au nom des intérêts de l'État, résolument elle poursuivit sa voie, protégeant ouvertement les hérétiques, bravant hardiment la papauté, entraînant à sa suite Justinien indécis et troublé, se jetant à corps perdu dans la bataille, sans jamais vouloir s'avouer vaincue. C'est à sa protection que l'Égypte hérétique dut de longues années de tolérance; c'est à sa protection que la Syrie hérétique dut la reconstitution de son église nationale persécutée; c'est à sa protection que les dissidents durent, d'abord de rentrer en grâce et de pouvoir librement recommencer leur propagande, plus tard de pouvoir braver les excommunications des conciles et les rigueurs du pouvoir séculier; c'est à ses encouragements enfin et à son concours que les missions monophysites durent leurs succès en Arabie, en Nubie, en Abyssinie. Jusqu'à son dernier jour elle lutta pour ses croyances, tenacement, en homme d'État, passionnément aussi,

en vraie femme, souple ou brutale selon les circonstances, assez audacieuse pour faire arrêter et déposer un pape, assez habile pour se flatter d'en soumettre un autre à ses volontés, assez courageuse pour protéger ses amis persécutés et leur fournir les moyens de reformer leur église, assez adroite pour imposer souvent, quoi qu'il en eût, sa politique à l'empereur.

L'Église n'a pardonné à Théodora ni la brutale déposition du pape Silvère, ni la fidélité tenace qu'elle garda au monophysisme, ni la violence autoritaire qu'elle apporta à satisfaire ses rancunes contre les personnes ecclésiastiques, et dont Vigile, en particulier, fit la dure expérience. De siècle en siècle, les historiens ecclésiastiques ont couvert son nom de malédictions et d'injures. Théodora mérite d'être jugée avec moins de passion et plus d'équité. Sans doute elle mit à servir ses desseins trop d'ardeur passionnée, trop d'impérieuse rudesse, trop de rancunes obstinées, trop de froide cruauté même; elle y apporta aussi des qualités éminentes, un sentiment très vif des nécessités du gouvernement, une vue claire des réalités possibles, et la politique qu'elle rêva fait honneur à la justesse de son esprit et apparaît, tout compte fait, assez digne d'un empereur.

V

Mais, — et c'est là le puissant intérêt qu'offre cette figure, — sous ces qualités d'homme d'État, Théodora restait femme. Elle l'était par ses goûts de luxe et d'élégance, elle l'était bien davantage encore par l'âpreté de ses passions et l'ardeur de ses haines

Quand son intérêt était en jeu, elle ne connaissait ni hésitations ni scrupules. Sans merci, elle écarta de sa route tous ceux dont l'influence pouvait contrebalancer la sienne; sans pitié, elle brisa tous ceux dont l'ambition rêva d'ébranler son autorité ou de ruiner son crédit. Pour venger ses injures, pour garder son pouvoir, tous les moyens lui furent bons, la force et la perfidie, le mensonge et la corruption, l'intrigue et la violence. Et si elle sentit parfois échapper à ses prises l'âme indécise de Justinien, si, devant les circonstances ou devant des influences plus fortes, momentanément elle sembla céder, toujours son esprit audacieux et souple sut se ménager pour l'avenir des revanches éclatantes : ambitieuse et rusée, toujours elle prétendit en toutes choses avoir le dernier mot; et elle y réussit.

Les badauds de Constantinople racontaient sur son compte de ténébreuses histoires d'exécutions secrètes, de cachots souterrains, de prisons silencieuses et redoutables, où Théodora faisait emprisonner et torturer ses victimes; il faut se garder de prendre à la lettre ces anecdotes. Quelques-unes des plus illustres victimes de l'impératrice se portèrent en somme assez bien, et firent, malgré de passagères disgrâces, une assez belle carrière; et c'est un fait, d'autre part, que ses plus dangereux adversaires payèrent non de la mort, mais simplement de l'exil, l'opposition qu'ils osèrent lui faire.

Mais, sans grossir à plaisir la liste de ses cruautés, il ne faut point vouloir pourtant faire Théodora trop clémente et trop bonne. Lorsqu'elle haïssait, elle était femme à ne reculer devant rien, ni devant le scandale d'une injuste disgrâce, ni peut-être même devant

l'éclat d'un assassinat. L'aventure de Germanos, le neveu de l'empereur, celle du secrétaire Priscus, celle de Photius, le beau-fils de Bélisaire, suffiraient à montrer la vivacité de ses haines. La chute du préfet Jean de Cappadoce, du redoutable et audacieux ministre qui balança un moment son crédit et lui fit craindre pour sa toute-puissance, atteste mieux encore l'énergie sans scrupule de son âme ambitieuse et les incroyables ressources de son perfide génie. De même, et par un semblable mélange d'habileté et de violence, elle fit expier au grand général qu'était Bélisaire ses rares velléités d'indépendance, et par l'ascendant qu'elle prit sur Antonine, la femme du patrice, elle sut faire de lui son très humble et très docile serviteur. Et ici encore il faut admirer, avec la prodigieuse ingéniosité à nouer une intrigue, l'indifférence de l'impératrice sur le choix des moyens et des instruments qui servaient ses desseins. Antonine, après une jeunesse orageuse, trompait copieusement un mari qui l'adorait; mais elle était intelligente, hardie, intrigante à plaisir, capable, dit Procope qui la connut bien, de faire réussir même l'impossible. Théodora comprit vite qu'en protégeant les amours de cette femme, elle ferait d'elle la servante dévouée de sa politique et le meilleur garant de la fidélité de Bélisaire. Entre elles l'alliance fut conclue. Antonine mit son habileté au service de la basilissa et, dans la déposition du pape Silvère comme dans la disgrâce de Jean de Cappadoce, elle prit largement sa part et donna la mesure de son savoir-faire; en échange, Théodora couvrit toutes ses imprudences, toutes ses incartades et, à plusieurs reprises, elle imposa à la faiblesse de Bélisaire la réconciliation et le pardon. Et

par là, ayant fort habilement pris barre sur sa favorite, l'impératrice par elle tint le général à sa discrétion[1].

De la faveur qu'elle marqua à Antonine, conclura-t-on, comme l'affirme l'*Histoire Secrète*, que la souveraine eut pour les faiblesses des femmes une large tolérance, et que complaisamment elle couvrit bien des fautes de son manteau d'impératrice? Les faits laissent plutôt une impression contraire. Sans doute il se peut que, par l'effet de son humeur autoritaire et par l'habitude qu'elle avait de subordonner toutes choses aux fins de sa politique, Théodora se soit mêlée parfois un peu indiscrètement d'affaires de famille et de ménage qui ne la regardaient point, et qu'elle ait fait des mariages avec le même despotisme qu'elle apportait à gouverner l'État. Mais dans les lois qu'elle inspira sur le divorce et sur l'adultère, aussi bien que dans ses actes, constamment elle se montra soucieuse de consolider l'institution du mariage, « cette chose sainte entre toutes », comme dit une loi de l'époque, et de faire respecter par tous ces liens légitimes et sacrés. Ce qui est vrai, c'est qu'elle était, selon le mot d'un historien, « naturellement portée à secourir les femmes dans l'infortune », et que cette sollicitude se manifeste dans les mesures qu'elle fit prendre en faveur des femmes maltraitées ou mal mariées, comme dans celles qu'elle conseilla à l'égard des comédiennes et des femmes perdues. Elle connaissait, pour les avoir traversés, les bas-fonds de la capitale, et savait tout ce qu'ils enfer-

1. Je renvoie, pour ces deux épisodes, aux chapitres de mon livre intitulés : *Théodora et Jean de Cappadoce*, p. 173-190; *Théodora et Bélisaire*, p. 191-216.

maient de misères et de hontes : de très bonne heure, elle usa de son influence pour y porter remède. Mais elle n'en fut pas moins très prude, sévère gardienne de la morale publique, et elle prit à tâche d'épurer et de moraliser sa capitale[1].

Faut-il croire que, dans ces mesures, il entrait, chez Théodora, quelque souvenir de ses expériences personnelles et quelque regret de son passé ? La chose est probable, pour ne point dire certaine, et elle n'est point pour nuire à l'idée que nous pouvons nous faire de Théodora. Il y a une noblesse singulière dans ces paroles d'une ordonnance impériale dont sans nul doute elle fut l'inspiratrice : « Nous avons constitué des magistrats pour châtier les brigands et les voleurs d'argent : ne devons-nous pas, à plus forte raison, poursuivre les brigands d'honneur et les larrons de chasteté ? ».

Il serait puéril assurément de vouloir dissimuler les défauts et les vices de Théodora. Elle aimait l'argent, elle aimait le pouvoir ; elle assura l'avenir des siens avec un souci peut-être excessif des affections de famille, et, pour conserver le trône où elle s'était haussée, elle fut sans scrupules perfide, violente, cruelle, implacable dans ses rancunes, inflexible pour tous ceux qui avaient attiré sa haine. Ce fut une grande ambitieuse, qui troubla profondément par ses intrigues le palais et la monarchie. Mais elle avait ses qualités aussi. Ses amis la nommaient « l'impératrice fidèle » ; elle méritait ce nom. Elle possédait d'autres vertus plus éminentes, une fermeté virile,

1. Voir, dans mon livre, le chapitre : *Le féminisme de Théodora*, p. 217-230.

une énergie fière, une intelligence lucide et puissante d'homme d'État. Son influence ne fut pas toujours bonne; mais elle a marqué d'une empreinte profonde le gouvernement de Justinien. Elle morte, une décadence commença, où s'acheva tristement un règne longtemps glorieux.

Lorsque, le 29 juin 548, Théodora mourut d'un cancer, après une assez longue maladie, Justinien pleura amèrement une perte qu'il jugeait à bon droit irréparable. Vivante, il l'avait adorée; morte, il garda pieusement son souvenir. Il voulut, en mémoire d'elle, conserver à son service tous ceux qui l'avaient approchée, et bien des années plus tard, quand il voulait faire une promesse solennelle, il avait coutume de prêter serment par le nom de Théodora, et ceux qui désiraient lui plaire lui rappelaient volontiers « l'excellente, belle et sage souveraine » qui, après avoir été en ce monde sa collaboratrice fidèle, priait maintenant Dieu pour son époux.

Il faut avouer qu'il y a quelque excès dans cette apothéose. Théodora la danseuse n'a point eu précisément les vertus qui mènent tout droit au paradis; Théodora l'impératrice, malgré sa piété, a eu des défauts et des vices qui s'accommodent mal de l'auréole des saints. Mais le trait valait d'être noté : tant, chez cette grande ambitieuse, qui fut si femme, il montre, jusque par delà la mort même, une incomparable puissance de charme et de séduction.

CHAPITRE IV

L'IMPÉRATRICE IRÈNE

Vers la fin de l'année 768, Constantinople était en fête : la capitale byzantine célébrait le mariage de l'héritier présomptif de l'empire, Léon, fils de Constantin V.

Le 1er novembre au matin, une flottille de bateaux de gala, somptueusement tendus de soieries éclatantes, était allée au palais d'Hiéria, sur la rive asiatique du Bosphore, chercher la jeune fiancée et l'avait ramenée à Byzance, où elle avait fait son entrée solennelle. Quelques semaines plus tard, le 18 décembre, au Palais Sacré, dans le triclinium de l'Augoustaion, en présence de la cour assemblée, les deux *basileis* couronnaient la nouvelle souveraine. Assis sur les trônes d'or, assistés du patriarche, Constantin et son fils avaient soulevé le voile qui cachait le visage de la future impératrice, passé la chlamyde de soie par-dessus sa longue robe d'or, posé sur sa tête la couronne, attaché à ses oreilles les pendeloques de pierreries. Puis, dans l'église de Saint-

Étienne, la nouvelle Augusta avait reçu les hommages des grands dignitaires de la monarchie; sur la terrasse du salon des Dix-neuf lits, elle s'était montrée au peuple et avait été saluée par les acclamations de ses nouveaux sujets. Enfin, avec son brillant cortège de patrices, de sénateurs, de cubiculaires et de dames d'honneur, elle était revenue à l'église de Saint-Étienne, et là, le patriarche Nicétas avait célébré les offices rituels et placé les couronnes nuptiales sur la tête des deux époux.

Le vieil empereur Constantin V, l'énergique adversaire des images, ne pensait guère, en ordonnant ces pompes, en posant le diadème des Césars sur la tête de cette jeune femme, que cette frêle *basilissa* allait détruire l'œuvre de sa vie et faire perdre le trône à sa dynastie.

I

Comme Athénaïs-Eudocie, Irène était Athénienne de naissance; comme elle, elle était orpheline, lorsque des circonstances ignorées de nous, et où sa beauté sans doute joua le rôle essentiel, firent d'elle une belle-fille d'empereur. Mais là s'arrête la ressemblance entre les deux princesses. L'Athènes du VIII[e] siècle en effet différait étrangement de celle du V[e]. Ce n'était plus la cité païenne et lettrée, la ville d'université, pleine de la gloire des écrivains antiques et du souvenir des philosophes illustres, gardant pieusement à l'ombre de ses temples la mémoire des dieux proscrits. C'était, au siècle d'Irène, une petite ville de province, tranquille et dévote,

où le Parthénon était devenu une église, où sainte Sophie avait chassé Pallas-Athénè de l'Acropole, où les saints avaient remplacé les dieux. Dans un tel milieu, une éducation, et surtout une éducation de femme, ne pouvait plus guère être ce qu'elle était au temps d'Athénaïs. Comme la plupart de ses contemporaines, Irène était croyante et pieuse, d'une piété exaltée et ardente, qu'enflammaient encore les événements de l'époque troublée où elle vivait.

Un grave conflit religieux agitait alors, depuis plus de quarante ans déjà, l'empire byzantin ; on était au plus fort de la lutte qu'on a nommée la Querelle des images. Il ne faudrait point pourtant que cette appellation, d'apparence trop strictement théologique, fît illusion sur le caractère véritable de cette crise redoutable : il s'agissait en l'affaire de bien autre chose que d'une mesquine question de discipline ou de liturgie. Assurément les empereurs iconoclastes, dévots comme tous les hommes de leur temps, apportaient dans le débat des convictions religieuses ardentes et sincères ; un des objets que se proposait leur réforme était de relever le niveau moral de la religion, en la débarrassant de cette sorte de paganisme renaissant que leur semblait être l'adoration excessive des images de la Vierge et des saints. Mais un autre point les préoccupait davantage : ils étaient effrayés surtout de la puissance qu'avaient acquise dans l'État, par leurs richesses, par leur influence, les défenseurs attitrés des images, les moines. Au vrai, c'était, dès le VIIIe siècle — si étrange que la chose puisse paraître dans un empire très chrétien comme était Byzance — la lutte entre le pouvoir civil et les congrégations.

Contre elles, l'empereur Constantin V, âme pas-

sionnée, volonté énergique, avait mené la bataille avec une particulière âpreté. Par ses ordres, on avait procédé à des exécutions brutales, souvent même sanglantes. Les couvents avaient été laïcisés, les religieux expulsés, emprisonnés, exilés; Constantinople était presque vide de moines. Et la société byzantine tout entière, entraînée dans la lutte, se partageait en deux camps. C'était d'un côté le monde officiel, l'épiscopat de cour, les fonctionnaires, les hautes classes sociales, l'armée enfin, toute dévouée à un victorieux comme était Constantin V. De l'autre côté, c'était le bas clergé, les classes moyennes, le peuple, les femmes, dont la mystique piété, éprise des magnificences du culte, amoureuse du luxe des églises, ne pouvait se résoudre à abandonner les icônes miraculeuses et vénérées

Irène était femme, et issue par surcroît d'une province ardemment attachée aux images. Ses sympathies n'étaient donc point douteuses. Mais, au moment où elle entrait dans la famille impériale, la persécution était dans toute sa force; et aux côtés du redoutable Constantin V, il n'eût point fait bon manifester des sentiments d'opposition trop déclarés. Irène cacha donc soigneusement ses croyances. Elle fit plus : elle prêta même, sur la demande de son beau-père, un solennel serment de ne jamais accepter les images; et on voit ici, dès ce moment, apparaître, en cette âme un peu trouble, quelque chose de cet esprit de dissimulation et de cette absence de scrupules qui y éclateront plus tard si fortement.

Toutefois, malgré cette apparente soumission, la piété de la jeune femme n'était point une piété stérile. On le vit bien quand, en 775, Constantin V mourut,

et que le nouvel empereur Léon IV, peut être sous l'influence d'Irène, très grande au début du règne, relâcha quelque chose des anciennes rigueurs. Résolument la basilissa agit. Aussi bien beaucoup de femmes gardaient-elles pieusement les images proscrites : la légende raconte qu'au palais même, Anthousa, une fille de Constantin V, conservait sans peur et sans scrupules sa dévotion aux icônes prohibées. Irène crut pouvoir imiter sa belle-sœur et se flatta de restaurer secrètement, dans la résidence souveraine, le culte interdit. La tentative devait avoir d'assez tragiques conséquences. Au mois d'avril 780, plusieurs personnes de l'intimité de l'impératrice furent, par ordre de Léon IV, arrêtées et suppliciées, comme manifestement suspectes de sentiments iconophiles. La basilissa elle-même fut compromise dans l'affaire. On raconte qu'un jour, dans son appartement, son mari découvrit, cachées sous des coussins, deux images de saints. A cette vue, Léon IV entra dans une violente colère ; et quoique Irène, toujours prête aux serments, jurât qu'elle ignorait qui les avait mises là, sa faveur chez l'empereur en éprouva une sérieuse atteinte ; et elle était tombée dans une demi-disgrâce, lorsque, fort heureusement pour elle, Léon IV mourut assez subitement, au mois de septembre de la même année 780. L'héritier du trône était un enfant, Constantin VI, âgé de dix ans ; tutrice de son fils et régente, Irène était impératrice.

II

Peu de personnages historiques sont plus difficiles à juger que la célèbre souveraine qui restaura l'ortho-

doxie à Byzance. On sait qu'elle était belle; tout fait croire qu'elle fut chaste et que, jetée toute jeune dans une cour corrompue et glissante, elle s'y garda toujours irréprochable; elle était pieuse enfin. Mais, cela dit, que savons-nous d'Irène? Que valut son esprit? Que fut son caractère? Sans doute, pour l'entrevoir, nous avons les actes de son gouvernement. Mais ces actes, les voulut-elle par elle-même? eut-elle sur le trône des idées personnelles? ou ne fut-elle qu'un instrument aux mains de conseillers habiles? Ce sont autant de problèmes malaisés à résoudre, et d'autant plus obscurs que les écrivains de son temps ont épuisé, pour cette princesse orthodoxe et dévote, toutes les formules d'une admiration sans réserves.

On a donc pu, à leur suite, peindre Irène sous les dehors les plus flatteurs, et l'on ne s'en est point fait faute en notre siècle. Un romancier célèbre, qui s'amusa au temps de sa jeunesse à esquisser le portrait de la très pieuse impératrice, et qui vient, en un pittoresque et magistral roman, de dessiner en pied cette curieuse figure [1], nous la montre initiée aux mystères de la philosophie platonicienne, aux dogmes occultes « de l'hermétisme cosmopolite », connaissant « les incantations théurgiques qui mènent au pouvoir », et employant ce pouvoir une fois conquis pour un but unique, la grandeur de Byzance et la reconstitution de l'antique hégémonie romaine. Et si l'on veut se la représenter telle que la rêva Paul Adam, qu'on lise cette page : « Assise sous les tendelets impériaux à l'extrême pointe du promontoire

1. Paul Adam, *Irène et les Eunuques*, Paris, 1906.

dominant les eaux rapides du Bosphore, elle passait les soirs devant la féerie immortelle du ciel levantin à se voir reflétée dans les vasques de métal poli, resplendissante eomme la mère de Dieu en la châsse pompeuse de ses vêtements, qui miraient les scintillantes étoiles à chaque facette de leurs joyaux uniques. Les pensées de triomphe vibraient en elle. Sa mémoire évoquait les enseignements mystérieux des écoles. L'amour de faire vibrer un peuple au souffle de son esprit la tenait haletante et pâmée[1] ». Et telle est, pour cette femme supérieure, la sympathie de l'auteur, que son crime même trouve à ses yeux une excuse et lui apparaît presque légitime. Si elle détrôna son fils et le fit aveugler, c'est, dit le romancier, « qu'elle préféra supprimer l'individu au profit de la race. Le droit absolu lui donnait raison[2] ».

Ce sont là, je le veux bien, imaginations de poète. Mais de graves historiens aussi nous peignent Irène sous un aspect non moins séduisant. L'un vante ses talents, son habileté supérieure, la souplesse de son esprit, la clairvoyance de ses vues, la fermeté de son caractère[3]. Un autre voit en elle une femme tout à fait remarquable, qui donna à Byzance « le meilleur gouvernement et le plus réparateur qu'eût peut-être vu l'empire byzantin ». Et il ajoute : « C'était une femme vraiment née pour le trône, d'une intelligence virile, admirablement douée de toutes les qualités qui font les grands souverains, sachant parler au peuple et s'en faire aimer, excellant à

1. Paul Adam, *Princesses byzantines*, p. 33, 34.
2. *Ibid.*, p. 80.
3. Gasquet, *L'Empire byzantin et la monarchie franque*, p. 252, 287.

choisir ses conseillers, douée d'un parfait courage et d'un admirable sang-froid[1] ».

Je confesse que, pour ma part, Irène m'apparaît beaucoup moins séduisante. Âprement ambitieuse — ses admirateurs notent en elle comme un trait dominant l'amour qu'elle eut du pouvoir (τὸ φίλαρχον), — toute sa vie elle fut conduite par une passion maîtresse, le désir de régner. Elle était jeune et belle : elle ne prit point d'amant, de peur de se donner un maître. Elle était mère : l'ambition étouffa en elle jusqu'au sentiment maternel. Pour parvenir au but qu'elle s'était assigné, elle n'eut aucun scrupule; tous les moyens lui furent bons, la dissimulation et l'intrigue, la cruauté et la perfidie. Toutes les puissances de son esprit, toutes les forces de son orgueil se tendirent vers cet objet unique, le trône. Et ce fut toute sa vie. Sa piété même, qui fut réelle et profonde, accrut et aida son ambition : piété étroite, superstitieuse, par laquelle elle se persuada qu'elle était l'instrument nécessaire des desseins de Dieu, qu'elle avait en ce monde une œuvre à accomplir, le devoir de la défendre et de ne point permettre à d'autres de la ruiner. Ainsi elle accommoda au mieux les conseils de sa religion avec les suggestions que lui inspiraient son intérêt et son amour du pouvoir; et comme elle fut, en conséquence, toujours convaincue de son droit et certaine de son devoir, sincèrement elle marcha à son but, sans hésiter devant aucun obstacle, sans se laisser détourner de sa voie par aucune difficulté. Orgueilleuse et passionnée, elle fut violente, brutale, cruelle; tenace et obstinée,

1. Schlumberger, *Les Iles des Princes*, p. 112.

elle poursuivit ses desseins avec une inlassable et prodigieuse persévérance; dissimulée et subtile, elle mit à servir ses projets une fécondité de ressources inouïe, un art incomparable de tisser des trames et de nouer des intrigues. Et il y a quelque grandeur assurément dans cette hantise du pouvoir suprême, qui absorbe une âme et la prend tout entière, dans cette véritable déformation psychologique, qui supprime tous les sentiments, pour ne laisser vivre que l'ambition.

Et, j'ajoute volontiers qu'Irène tint assez heureusement le rôle extérieur d'une grande ambitieuse. Elle eut de la majesté, le sens de la représentation, le goût du luxe, des pompes et des bâtiments : en quoi d'ailleurs elle était femme. Ses amis affirment par surcroît qu'elle gouverna bien, que le peuple l'aima et regretta sa chute, que son règne fut un temps de prospérité sans mélange. On verra plus loin ce qu'il faut penser de ces éloges. En tout cas, je ne saurais reconnaître à l'impératrice cette intelligence supérieure, cet esprit vigoureux, ce mâle courage, cette force d'âme dans l'infortune, que lui attribuent volontiers ses partisans. Une chose me fait douter de la portée de son esprit politique et de la lucidité de ses vues : c'est que toujours elle se flatta un peu trop tôt d'avoir réussi, et qu'à plusieurs reprises elle se heurta à des obstacles qu'elle aurait pu et dû prévoir. Elle était habile, si l'on veut, et puissante dans l'intrigue : mais dans ses façons d'agir, je trouve surtout de petites habiletés sournoises, des habiletés de femme rusée, qui parfois sans doute réussirent, mais qui ne prouvent rien pour la supériorité de son génie. J'accorde qu'elle eut de l'obstination, une belle persé-

vérance à revenir sur l'obstacle jusqu'à ce qu'elle l'eût brisé. Mais, elle ne m'apparaît, malgré la hauteur d'âme (τὸ κραταιόφρον) et l'esprit viril (τὸ ἀῤῥενωπὸν φρόνημα) dont on lui fait honneur, ni vraiment énergique, ni vraiment courageuse.

En 797, au moment où elle accomplit le coup d'état qui renversa son fils, elle perdit la tête à l'instant décisif; elle prit peur, elle songea à s'humilier, elle crut l'affaire manquée et pensa à tout abandonner. En 802, quand des conspirateurs préparèrent sa chute, elle se laissa détrôner sans tenter même de résistance. Faible dans la défaite, inversement, dans la victoire, elle se montra impitoyable. Et le traitement qu'elle infligea à son fils dispense, j'imagine, de parler de son cœur. Certes elle a fait de grandes choses pendant les vingt ans environ qu'elle régna; elle a osé une révolution politique et religieuse d'une importance sans égale. Elle-même, pourtant, ne fut pas grande, ni par l'esprit, ni par la volonté.

Mais quoi qu'ait été Irène, l'époque où elle vécut demeure étrangement intéressante et dramatique. Comme on l'a dit justement, « dans cette histoire byzantine qui nous fait assister à des événements si incroyables, le règne d'Irène est peut-être l'un des plus surprenants[1] ».

III

Au moment où la mort de Léon IV donnait à Irène la réalité du pouvoir suprême, bien des ambi-

1. Molinier, *Hist. des arts appliqués à l'industrie*, I, p. 84.

tions rivales s'agitaient autour de la jeune impératrice. A la cour, elle rencontrait la sourde hostilité de ses beaux-frères, les cinq fils de Constantin V, princes populaires et ambitieux dont elle avait tout à redouter. Vainement leur père, avant de mourir, leur avait fait jurer de ne jamais conspirer contre le souverain légitime; dès l'avènement de Léon IV, ils avaient été prompts à violer leurs serments; et quoique, après cette incartade, l'aîné d'entre eux, le César Nicéphore, eût été dépouillé de sa dignité et exilé dans la lointaine Cherson, un parti nombreux s'entêtait à travailler pour eux. D'autre part, toutes les hautes charges du gouvernement étaient occupées par de zélés iconoclastes. Le maître des offices, chef de la chancellerie, le domestique des scholes, commandant suprême de l'armée, étaient d'anciens et fidèles serviteurs du défunt basileus Constantin V. Le sénat, les hauts fonctionnaires de l'administration provinciale, n'étaient pas moins dévoués à la politique du précédent règne. L'Église enfin, que gouvernait le patriarche Paul, était toute pleine d'ennemis des images. Avec des hommes de cette sorte, Irène ne pouvait rien entreprendre; et aussi bien eux-mêmes suspectaient à bon droit les sentiments de la basilissa et craignaient de sa part de prochaines tentatives de réaction. Pour réaliser les desseins de sa piété, pour satisfaire les rêves de son ambition, il fallait que l'impératrice trouvât d'autres concours et cherchât d'autres appuis.

C'est ici qu'apparut son adresse à préparer sa voie. De ses adversaires, sans merci elle brisa les uns par la force, doucement elle écarta les autres des postes où ils gênaient. Un complot s'était formé pour

élever au trône les Césars; elle en profita pour obliger ses beaux-frères à entrer dans les ordres, et afin que nul n'ignorât leur irrémédiable déchéance, elle les contraignit, aux fêtes de Noël de l'année 780, à prendre part, dans Sainte-Sophie, en présence de tout le peuple de la capitale, aux offices solennels qui marquaient ce saint jour. En même temps, elle changeait peu à peu le personnel du palais. Elle poussait sa famille aux honneurs, établissait son frère, son neveu, sa cousine, d'autres parents encore. Elle disgraciait les vieux généraux de Constantin V, en particulier le terrible Michel Lachanodracon, stratège des Thracésiens, qui s'était rendu fameux par la haine farouche qu'il portait aux moines et par la joviale brutalité avec laquelle il leur imposait le mariage. A leur place, elle installa dans les grands commandements des hommes à elle, surtout des eunuques de sa maison et de son intimité. C'est à eux qu'elle remit insensiblement toutes les grandes charges du palais et de l'administration; c'est parmi eux qu'elle prit enfin son premier ministre, Staurakios.

Grand favori de la basilissa, ce personnage devint par sa grâce patrice, logothète du drome; bientôt il fut le maître incontesté et tout-puissant au Palais Sacré. Diplomate, c'est lui qui négocia la paix avec les Arabes; général, il dompta l'insurrection des Slaves et, pour rehausser encore son prestige, Irène lui accorda dans l'Hippodrome un triomphe solennel. Vainement l'armée, mécontente d'un tel chef, ne cachait point sa haine au parvenu; lui, sûr de sa faveur, redoublait de hauteur et d'insolences. En fait, pendant vingt années, fidèlement attaché à la fortune

d'Irène, toujours il tomba avec elle et remonta avec elle au pouvoir. Et peut-être cet homme énergique, actif, ambitieux, dont on ne saurait méconnaître le mérite, fut-il souvent l'intelligence directrice qui inspira les desseins de la souveraine : mais on voit aussi quel tour assez particulier et quel aspect de camarilla donna dès le début au gouvernement d'Irène cette mainmise par les eunuques de la chambre sur tous les ressorts de la monarchie.

En même temps qu'elle changeait le personnel du gouvernement, Irène modifiait la politique générale de l'empire. Elle terminait la guerre en Orient, elle cherchait en Occident un rapprochement avec la papauté et ébauchait un accord avec Charlemagne; surtout elle marquait en matière de religion une tolérance depuis longtemps inconnue. « Les hommes pieux, dit un chroniqueur contemporain, recommencèrent à parler librement, la parole de Dieu à se répandre sans obstacles; ceux qui cherchaient le salut éternel purent sans difficulté se retirer du monde, et la gloire de Dieu fut de nouveau célébrée; les monastères refleurirent et le bien apparut partout ». De nouveau, les moines se montrèrent à Constantinople; l'entrée des cloîtres se rouvrit aux vocations longtemps contrariées; avec ostentation, l'impératrice s'appliquait à réparer les sacrilèges du précédent régime; elle allait en grande pompe reporter à Sainte-Sophie la couronne précieuse que Léon IV avait jadis enlevée dans la basilique; elle replaçait solennellement dans leur sanctuaire les reliques de sainte Euphémie, jetées à la mer par l'ordre de Constantin V et miraculeusement retrouvées. Et le parti des dévots, enchanté de ces manifestations, saluait comme un

miracle inespéré l'avènement de la pieuse souveraine et remerciait Dieu qui, « par la main d'une femme veuve et d'un enfant orphelin, allait renverser l'impiété et mettre fin à l'esclavage de l'Église ».

Une intrigue habilement ourdie assura à Irène le seul pouvoir qui lui manquât encore, le patriarcat. En 784, brusquement — sans avoir pris l'avis du gouvernement, affirme Théophane, plus vraisemblablement pourtant sur des suggestions venues du palais, — le patriarche Paul donna sa démission et se retira dans un monastère, déclarant à qui voulait l'entendre que, plein du remords de ses péchés, il voulait expier les crimes commis par lui contre les images et mourir du moins en paix avec Dieu. Irène exploita fort adroitement cette décision, qui fit grand bruit dans la capitale et, à la place de Paul, elle choisit, pour le mettre à la tête de l'Église, un homme sûr, un laïque, le secrétaire impérial Tarasios. Celui-ci, un politique intelligent et souple, joua admirablement le rôle que lui avait sans doute prescrit la souveraine. Quand son nom fut mis en avant, quand l'impératrice elle-même le pria d'accepter la désignation qu'on faisait de lui et de se laisser élire, il se récusa, déclina la charge qu'on lui voulait imposer, demanda qu'on lui permît d'expliquer devant le peuple les causes de son refus. Et, dans un long discours, abondamment, il insista sur l'état déplorable de l'Église, sur les discordes qui la troublaient, sur le schisme qui la séparait de Rome, et très adroitement, mettant à ce prix son acceptation, il lança l'idée d'un concile œcuménique, qui restaurerait la paix et l'unité dans le monde chrétien. En même temps, par un détour habile, il désavouait le synode iconoclaste tenu en 753 et lui déniait

toute autorité canonique, comme n'ayant fait qu'enregistrer des décisions illégalement prises en matière de religion par l'autorité civile. Et ayant ainsi préparé le terrain aux projets de la basilissa, finalement il se laissa faire et, ayant reçu d'un seul coup tous les degrés du sacerdoce, il monta sur le trône patriarcal.

Avec un allié si précieux, Irène crut pouvoir agir à visage découvert. Des convocations, lancées par tout l'empire, appelèrent à Constantinople, pour le printemps de 786, les prélats de la chrétienté, et déjà l'on se croyait sûr de la victoire. Mais on avait compté sans l'opposition d'une partie des évêques, sans l'hostilité surtout des régiments de la garde impériale, fidèles au souvenir de Constantin V et fermement attachés à la politique de ce glorieux empereur. On s'aperçut de l'erreur commise dès le jour où le concile s'ouvrit dans l'église des Saints-Apôtres. Les évêques siégeaient solennellement; dans les catéchumènes de la basilique, Irène avec son fils assistaient à la séance; en chaire, Platon, abbé de Sakkoudion, l'un des plus ardents défenseurs des images, prononçait une homélie appropriée aux circonstances, lorsque brusquement, l'épée à la main, les soldats se ruèrent dans l'église, menaçant de mort les prélats. Vainement Irène, non sans courage, tenta de s'interposer et de calmer l'émeute; ses efforts furent impuissants, son autorité méconnue. Les évêques orthodoxes furent insultés, bousculés, dispersés; et à cette vue, les prélats du parti iconoclaste, s'associant à l'armée, se mirent à applaudir et à crier : « Nous avons vaincu! nous avons vaincu! » Irène elle-même n'échappa point sans quelque peine « aux griffes de ces lions », comme écrit un chroniqueur ecclésias-

tique, et ses partisans, encore que son sang n'eût point coulé, magnifiquement la proclamèrent martyre.

On avait été trop vite : tout était à recommencer. Cette fois on biaisa pour aboutir. La basilissa et son premier ministre déployèrent dans cette tâche tout leur esprit d'intrigue et toutes leurs ruses. Par de l'argent, par des promesses, on gagna aux vues du gouvernement les corps d'armée asiatiques, toujours jaloux des troupes qui tenaient garnison dans la capitale. Puis on annonça une grande expédition contre les Arabes. Les régiments de la garde partirent les premiers en campagne : aussitôt on les remplaça à Constantinople par les divisions dont on s'était assuré la fidélité ; en même temps, pour forcer les récalcitrants à l'obéissance, on arrêtait les femmes et les enfants, on saisissait les biens des soldats expédiés à la frontière ; maître de ces précieux otages, le gouvernement put sans péril casser, licencier, disperser les régiments mal disposés de la garde. Irène avait maintenant l'appui indispensable à ses projets, une armée à elle sous des chefs dévoués. Malgré cela, elle ne se risqua point à recommencer à Constantinople même la tentative manquée en 786. Le concile œcuménique se réunit à Nicée en 787 ; sous l'influence toute-puissante de la cour, du patriarche et des moines, il anathématisa sans hésitation les décisions iconoclastes de 753 et rétablit dans toute son ampleur le culte des images et l'orthodoxie. Puis, au mois de novembre 787, les pères du concile se transportèrent dans la capitale, et dans une dernière séance solennelle tenue au palais de la Magnaure, en présence des légats du pape Hadrien, Irène signa

de sa main les canons qui restauraient les croyances qu'elle aimait.

Ainsi, en sept années d'habileté patiente, Irène, malgré quelques accès de précipitation, s'était faite toute-puissante. Elle avait donné satisfaction à l'Église et aux vues de sa propre piété; surtout elle avait brisé sous ses pieds tout ce qui gênait son ambition. Et ses amis les dévots, fiers d'une telle souveraine, saluaient en elle pompeusement « l'impératrice soutien du Christ, celle dont le gouvernement, comme le nom, est un gage de paix » (χριστοφόρος Εἰρήνη, ἡ φερωνύμως βασιλεύσασα).

IV

Au moment même où Irène remportait cette victoire, au moment où son triomphe semblait le plus complet, son ambition était gravement menacée.

Constantin VI grandissait : il avait dix-sept ans. Entre le fils désireux de régner et la mère passionnément éprise de l'autorité suprême, le conflit était fatal, inévitable : il allait dépasser en horreur tout ce qu'on peut imaginer. Aussi, pour expliquer cette lutte scélérate, les pieux historiens de l'époque n'ont-ils trouvé d'autre issue que de faire intervenir le diable et, soucieux d'excuser la très pieuse impératrice, ils ont le plus possible rejeté le mal qu'elle fit sur ses funestes conseillers. En fait, ces excuses ne sont guère admissibles : telle que nous connaissons Irène, il est certain qu'elle eut la claire conscience et la parfaite responsabilité de ses actes. Elle avait à sauvegarder l'œuvre qu'elle venait d'accomplir, à

conserver le pouvoir qu'elle détenait : pour cela, elle ne recula ni devant la lutte ni devant le crime.

Autoritaire et passionnée, Irène continuait toujours à traiter en enfant le grand garçon qu'était devenu son fils. Jadis, à l'aurore du règne, elle avait, par intérêt politique, négocié un projet de mariage entre Constantin VI et une fille de Charlemagne, et l'on avait vu, à Aix-la-Chapelle, un eunuque du palais chargé d'instruire la jeune Rothrude dans la langue et les usages de sa future patrie, et les savants de l'Académie palatine, fiers de l'alliance qui se préparait, s'étaient mis à l'envi à apprendre le grec. La politique défit ce que la politique avait fait. La paix rétablie avec Rome, l'accord avec les Francs parut à Irène moins nécessaire; surtout elle redouta, dit-on, que le puissant roi Charles ne devînt un trop solide appui pour la faiblesse de son gendre, et ne l'aidât à se rendre le maître de la monarchie. Elle rompit donc le projet caressé, et malgré les répugnances de Constantin VI, qui s'était à distance épris de la jeune princesse d'Occident, elle lui imposa un autre mariage. J'ai raconté déjà, d'après un joli passage de la vie de saint Philarète, comment, selon l'usage, les messagers impériaux se mirent en route à travers les provinces pour découvrir une fiancée digne du basileus, et comment, entre les candidates à la main de Constantin, Irène et son premier ministre firent choix d'une jeune Arménienne, originaire du thème de Paphlagonie, Marie d'Amnia. Elle était jolie, intelligente, pieuse, et par surcroît issue d'une famille fort modeste; devant tout à Irène, on pensa qu'elle serait docilement soumise à la volonté de sa bienfaitrice, et que de cette belle-fille l'im-

pératrice n'aurait à craindre nulle ambition gênante et déplacée. Le mariage fut donc résolu, et Constantin, quoi qu'il en eût, dut obéir. C'était en novembre 788.

En outre, Irène tenait attentivement son fils à l'écart de toutes les affaires. L'empereur était comme isolé dans sa propre cour, sans amis, sans influence; en face de lui, le tout-puissant Staurakios gouvernait tout à son caprice, insolent et hautain, et devant le favori, chacun s'inclinait humblement. Finalement, le jeune souverain s'insurgea contre cette tutelle; avec quelques-uns de ses familiers, il conspira contre le premier ministre. Mal lui en prit. Le complot ayant été découvert, Irène se sentit du même coup directement menacée : de ce jour, l'ambition tua en elle l'amour maternel. Brutalement elle frappa. Les conjurés arrêtés furent torturés, exilés ou emprisonnés : chose plus grave, l'empereur lui-même fut battu de verges comme un enfant rebelle, tancé d'importance par sa mère, et mis pour plusieurs jours aux arrêts dans son appartement. Après cela, l'impératrice se crut sûre du triomphe. Ses flatteurs aussi bien entretenaient son illusion, lui affirmant « que Dieu même ne voulait point que son fils régnât ». Superstitieuse et crédule comme tous ses contemporains, elle se laissait prendre à ces paroles et aux oracles des devins qui lui promettaient le trône; et, pour se l'assurer, elle risqua le tout pour le tout. Un nouveau serment de fidélité fut demandé à l'armée; les soldats durent jurer d'après cette formule inattendue et singulière : « Aussi longtemps que tu vivras, nous ne reconnaîtrons point ton fils comme empereur »; et dans les acclamations officielles, le nom d'Irène fut mis avant celui de Constantin.

Cette fois encore, comme en 786, l'ardente et ambitieuse princesse était allée trop vite. En 790, un pronunciamiento éclata parmi les régiments d'Asie en faveur du jeune empereur tenu en tutelle. Du corps d'armée d'Arménie, la révolte gagna les autres *thèmes*; bientôt toutes les troupes rassemblées exigèrent la mise en liberté de Constantin VI et sa reconnaissance comme unique et véritable basileus. Irène prit peur; elle céda. Elle se résigna à relâcher son fils, à abdiquer le pouvoir; impuissante et furieuse, elle dut voir éloigner et disgracier ses amis les plus chers. Staurakios, le premier ministre, fut tonsuré et exilé en Arménie; Aétios, un autre de ses familiers, partagea sa disgrâce. Elle-même dut se retirer dans son magnifique palais d'Eleuthérion, et, autour du jeune prince solennellement proclamé, elle vit rentrer en grâce tous ceux qu'elle avait combattus, tous les ennemis des images restaurées par elle, et au premier rang le vieux Michel Lachanodracon, qui fut élevé à la haute charge de maître des offices.

Mais Constantin VI n'avait aucune haine contre sa mère. Un an à peine s'était écoulé depuis la chute d'Irène qu'au mois de janvier 792, cédant à ses prières, le jeune prince lui rendait le titre d'impératrice, la rappelait au Palais Sacré, l'associait au pouvoir; en même temps qu'elle, la faiblesse du basileus ramenait aux affaires l'eunuque Staurakios son favori. Irène revenait altérée de vengeance, avide de châtier ceux qui l'avaient trahie, et plus ardente que jamais à poursuivre son rêve ambitieux. Mais cette fois, pour le réaliser, elle allait se montrer plus habile. En 790, elle s'était crue trop sûre du succès; elle avait voulu précipiter les choses et enlever de haute lutte le

trône ; elle avait, par ses brutalités envers son fils, scandalisé l'opinion publique et soulevé l'armée. Avertie par son échec, maintenant elle mit cinq patientes années à préparer lentement son triomphe par les plus subtiles intrigues et les mieux combinées.

Constantin VI avait d'incontestables qualités. C'était, comme son grand-père, un prince courageux, énergique, intelligent et capable ; ses adversaires mêmes font son éloge et lui reconnaissent des mérites guerriers et une réelle aptitude au gouvernement. Les accusations portées contre lui, la vie de débauche en particulier qu'on lui reproche, n'ont point la portée générale qu'on pourrait croire d'abord et visent uniquement, dans la pensée de leurs auteurs, le scandale qu'il donna par son second mariage. D'une parfaite orthodoxie, il était fort populaire dans les classes inférieures, et l'Église ne le voyait point d'un mauvais œil ; général actif et brave, très disposé à recommencer la guerre contre les Bulgares et les Arabes, il plaisait à l'armée. Ce fut l'habileté suprême d'Irène de brouiller successivement ce souverain estimable avec ses meilleurs amis, de le faire paraître tout ensemble ingrat, cruel et lâche, de le déconsidérer auprès des soldats, de lui enlever la faveur du peuple et de le perdre enfin dans l'esprit de l'Église.

Tout d'abord elle employa son influence reconquise pour exciter les soupçons du jeune Constantin contre Alexis Mosèle, le général qui avait fait le pronunciamiento de 790, et elle compromit si bien ce personnage que l'empereur le disgracia et le fit emprisonner, puis aveugler. C'était pour Irène double bénéfice : elle tirait vengeance d'un homme qui avait trahi sa confiance, et elle soulevait contre Constantin VI les troupes d'Ar-

ménie, son meilleur appui. A la nouvelle du traitement infligé à un chef qu'ils aimaient, ces régiments en effet s'insurgèrent. Il fallut qu'en 793 le basileus lui-même allât écraser la sédition : il le fit avec une dureté extrême, et ainsi il acheva de s'aliéner l'esprit des soldats. En même temps, comme un parti continuait à s'agiter en faveur de ses oncles les Césars, sur le conseil d'Irène, l'empereur condamna l'aîné à perdre les yeux et fit couper la langue aux quatre autres : cruauté assez inutile, qui le rendit fort impopulaire, surtout chez les iconoclastes, qui aimaient dans les victimes le souvenir de Constantin V leur père. Enfin l'impératrice, pour achever de soulever l'opinion publique contre son fils, imagina un dernier moyen, le plus machiavélique de tous.

Constantin VI, on le sait, n'aimait point sa femme, encore qu'elle lui eût donné deux filles, Euphrosyne et Irène. Il avait des maîtresses. Après le retour d'Irène au palais, il ne tarda pas à s'éprendre vivement d'une des filles d'honneur de l'impératrice-mère; elle se nommait Théodote, et issue d'une des grandes familles de la capitale, elle était apparentée à quelques-uns des hommes les plus célèbres du parti orthodoxe, l'abbé de Sakkoudion Platon et son neveu Théodore. Irène encouragea complaisamment la passion de son fils pour sa suivante et ce fut elle-même qui l'engagea à répudier sa femme pour épouser la jeune fille; elle n'ignorait rien du scandale que produirait la démarche du prince, et d'avance elle en escomptait l'effet pour ses desseins. Constantin VI prêta volontiers l'oreille à ces conseils; et il se noua alors au palais, pour le débarrasser de Marie, une fort curieuse intrigue, sur laquelle je devrai revenir,

car elle est tout à fait caractéristique des mœurs byzantines de ce temps. Toujours est-il que finalement, malgré la résistance du patriarche, l'empereur mit sa femme au couvent et, au mois de septembre 795, il épousa Théodote.

Ce qu'Irène prévoyait ne manqua pas d'arriver. Dans toute la chrétienté byzantine, et jusque dans les plus lointaines provinces, un *tolle* général salua cette union adultère. Le parti des dévots, épouvantablement scandalisés, faisait rage; les moines, soufflant sur la flamme, tonnaient contre l'empereur bigame et débauché, et s'indignaient de la faiblesse du patriarche Tarasios, qui, toujours politique, tolérait de semblables abominations. Sous main, Irène encourageait et soutenait leur révolte, « parce que, dit un chroniqueur contemporain, ils résistaient à son fils et le déshonoraient ». Il faut voir dans les écrivains ecclésiastiques à quel paroxysme de fureur se haussa la pieuse colère des dévots contre le fils désobéissant et impudique, contre le prince débauché et corrompu. « Malheur, disait Théodore de Stoudion, reprenant à son compte les paroles de l'Ecclésiaste, malheur à la ville dont le roi est un enfant. » Constantin VI, plus calme, s'efforçait d'apaiser, à force de tempéraments, cette tempête formidable. Comme le principal foyer de l'opposition était le couvent de Sakkoudion en Bithynie, il se transportait, sous le prétexte d'une villégiature, dans la ville d'eaux de Pruse; et de là, profitant du voisinage, il entamait avec les moines du célèbre monastère toutes sortes de négociations courtoises. Il finit même, dans l'espoir de les pacifier par cette politesse, par leur rendre visite en personne. Rien n'y fit. « Même s'il faut

verser notre sang, déclarait Théodore de Stoudion, nous le verserons avec joie. »

Devant cette intransigeance, l'empereur eut le tort de perdre patience : il se décida à agir par la force. Des arrestations furent ordonnées; un certain nombre de religieux furent battus de verges, emprisonnés ou exilés; on dispersa le reste de la communauté. Mais ces rigueurs ne firent que compliquer la situation. Partout les moines fulminaient contre le tyran, contre « le nouvel Hérode », et jusque dans son palais, l'abbé Platon venait l'insulter en face. Constantin VI se ressaisit. Aux injures de l'higoumène, froidement il se contenta de répondre : « Je ne veux point faire des martyrs », et il le laissa dire. Malheureusement pour lui, il en avait trop fait déjà. L'opinion publique était exaspérée contre le jeune souverain : Irène sut en profiter.

Pendant le séjour de la cour à Pruse, l'impératrice-mère avait fort habilement manœuvré. Les circonstances d'ailleurs l'avaient servie à souhait. La jeune basilissa Théodote, avait dû revenir dans la capitale pour faire ses couches au Palais Sacré, et Constantin VI, très épris de sa femme, supportait impatiemment son absence, aussi, lorsque au mois d'octobre 796 il apprit qu'un fils lui était né, s'empressa-t-il de partir pour Constantinople. Il laissait ainsi le champ libre aux intrigues d'Irène. Par ses cadeaux, par ses promesses, par sa séduction personnelle, celle-ci eut vite fait de gagner à ses interêts les principaux officiers de la garde; elle leur fit accepter un projet de coup d'état qui la ferait seule impératrice, et les conjurés, dont Staurakios, comme toujours, dirigeait la conduite, convinrent d'attendre le moment

favorable. Un point noir subsistait pourtant, par où tout pouvait manquer. Il suffisait de quelque brillant succès militaire pour rendre à Constantin VI son prestige ébranlé : or justement, au mois de mars 797 le basileus venait d'entrer en campagne contre les Arabes. Les amis de sa mère ne se firent point scrupule de faire échouer l'expédition par un mensonge qui ressemblait fort à une trahison; l'empereur dut revenir à Constantinople sans avoir pu joindre l'ennemi et sans avoir rien fait.

La crise décisive approchait. Le 17 juillet 797, Constantin VI revenait de l'Hippodrome et rentrait au palais de Saint-Mamas. Les traîtres qui l'environnaient jugèrent l'occasion propice et tentèrent de l'arrêter. Mais le prince leur échappa, et, se jetant dans un vaisseau, il passa en hâte sur le rivage d'Asie, comptant sur la fidélité des troupes qui occupaient le thème anatolique. Et déjà Irène, qui à la nouvelle de l'attentat avait tout aussitôt pris possession du Grand Palais, s'effarait, perdait la tête; déjà, voyant ses amis hésiter et le peuple favorable à Constantin, elle songeait à s'humilier et à envoyer vers son fils des évêques pour mendier sa grâce, lorsque sa passion du pouvoir suprême lui inspira l'idée de jouer une dernière carte. Beaucoup de gens de l'entourage impérial s'étaient fort compromis avec elle; elle les menaça de les dénoncer au basileus, et de lui faire tenir les petits papiers qui prouvaient leur trahison. Épouvantés de ces déclarations, et ne voyant point d'autre moyen d'éviter à une perte certaine, les conjurés, retrouvant courage, se saisirent de leur infortuné souverain. On le ramena à Constantinople, on l'enferma au Palais Sacré, dans la chambre de la

Pourpre où il était né, et là, par l'ordre de sa mère, le bourreau vint lui crever les yeux. Pourtant il ne mourut pas. Relégué dans une somptueuse habitation, il finit par obtenir qu'on lui rendît sa femme Théodote, qui dans la crise suprême l'avait courageusement soutenu; il eut même d'elle un second fils, et il passa ainsi, dans une tranquille obscurité, les dernières années de son existence. Mais dès ce moment, sa vie impériale était finie.

Personne, ou à peu près, ne pleura le sort du malheureux prince. Les dévots, dans leur étroit fanatisme, virent dans sa disgrâce la punition légitime et divine de son union adultère, le juste châtiment des rigueurs qu'il avait ordonnées contre les moines, un exemple mémorable enfin, par lequel, comme dit Théodore de Stoudion, « les empereurs eux-mêmes apprendront à ne pas violer les lois de Dieu, à ne point déchaîner des persécutions impies ». Cette fois encore, les âmes pieuses saluèrent avec admiration et reconnaissance l'acte libérateur accompli par la très chrétienne basilissa Irène. Seul, le chroniquenr Théophane, malgré son dévouement à la souveraine, semble avoir vaguement senti l'horreur de son forfait : « Le soleil, écrit-il, s'obscurcit pendant dix-sept jours et n'émit point ses rayons, à ce point que les vaisseaux erraient sur la mer; et tous disaient que c'était à cause de l'aveuglement de l'empereur que le soleil refusait sa lumière; et ainsi monta sur le trône Irène, mère de l'empereur. »

V

Irène avait réalisé son rêve : elle régnait. Il semble qu'elle fut alors comme grisée de sa fortune et de sa toute-puissance. Elle osa en effet cette chose inouïe, qui ne s'était jamais vue à Byzance et qu'on n'y revit jamais : elle prit, elle femme, le titre d'empereur. En tête des Novelles qu'elle promulgua, elle s'intitula fièrement : « Irène, grand basileus et autocrator des Romains »; sur les monnaies qu'elle fit frapper, sur les diptyques d'ivoire qui nous ont conservé son image [1], elle apparut dans tout le pompeux appareil de la souveraineté. Telle, et plus magnifique encore, elle voulut se montrer à son peuple. Le lundi de Pâques de l'année 799, elle revint de l'église des Saints-Apôtres au palais en une procession solennelle, traînée sur un char d'or attelé de quatre chevaux blancs, que tenaient en main quatre grands dignitaires; vêtue du somptueux costume des *basileis*, étincelante de pourpre et d'or, elle, selon l'usage des consuls de Rome, jetait à pleines poignées l'argent à la foule assemblée. Ce fut comme l'apothéose de l'ambitieuse souveraine et l'apogée de sa grandeur.

En même temps, toujours habile, elle soignait sa popularité et affermissait son pouvoir. Les Césars ses beaux-frères, dont la tenace ambition survivait à toutes les disgrâces, s'agitaient de nouveau; cruellement elle réprima leurs tentatives, et les relégua à Athènes dans un lointain exil. A ses amis les moines

1. L'un est conservé à Vienne, l'autre au musée du Bargell à Florence. Cf. Molinier, *loc cit.*, I, p. 81-84.

au contraire, elle témoignait une attentive bienveillance : elle faisait bâtir pour eux de nouveaux monastères, elle dotait largement les couvents restaurés; grâce à sa faveur déclarée, les grands établissements monastiques de Sakkoudion en Bithynie et du Stoudion dans la capitale se développèrent alors en une prospérité inouïe. Enfin, pour se concilier le peuple, elle prenait toute une série de mesures libérales : elle accordait de larges remises d'impôts, remaniait le système de l'administration des finances, diminuait le poids des douanes de terre et de mer et la charge des taxes qui frappaient les objets de consommation et l'industrie, se faisait bien venir des pauvres par ses fondations charitables. Et Constantinople enchantée acclamait sa bienfaitrice.

Cependant, autour de la souveraine vieillie, de sourdes intrigues se tramaient à la cour : les favoris d'Irène se disputaient sa succession. Le trône en effet, elle morte, était vide : du premier mariage de Constantin VI, deux filles seulement étaient nées; quant aux enfants du second, le fils aîné Léon était mort, âgé de quelques mois à peine; l'autre, venu au monde après la chute de son père, était considéré comme un bâtard, issu d'une union illégitime et déchu de tout droit à l'empire. Aussi les deux eunuques qui gouvernaient la monarchie, Staurakios et Aétios, rêvaient-ils également de conquérir le pouvoir pour leurs proches et poussaient leurs parents sur la route des honneurs. La santé de plus en plus délabrée d'Irène autorisait au reste de prochaines espérances. Pourtant, jusqu'à la fin jalouse de son autorité suprême, âprement soupçonneuse contre quiconque semblait menacer sa couronne, la

vieille basilissa défendait tenacement le trône conquis par son crime.

Et ce fut, pendant plus d'une année, au Palais Sacré, une succession de dénonciations incessantes, de scènes violentes, de brusques disgrâces et de retours de faveur inattendus, Aétios dénonçant l'ambition et les complots de Staurakios, Staurakios fomentant des révoltes pour perdre Aétios, et entre les deux, Irène, flottante, inquiète, irritée, sévissant et pardonnant tour à tour. Et il y a quelque chose de tragique vraiment dans cette lutte entre la vieille impératrice épuisée, mais se cramponnant désespérément au pouvoir, et le tout-puissant ministre, malade lui aussi, crachant le sang, s'obstinant, entre les mains des médecins mêmes et à la veille de mourir, à conspirer encore et à espérer le trône contre toute espérance. Il succomba le premier, vers le milieu de l'année 800. Pendant que la cour byzantine se consumait en ces disputes stériles, à ce moment même, dans Saint-Pierre de Rome, Charlemagne restaurait l'empire d'Occident.

On dit qu'un projet grandiose germa dans la tête du César germanique et de la vieille souveraine de Byzance, celui d'un mariage qui unirait leurs deux monarchies sous leur commun sceptre, et reconstituerait, plus glorieuse et plus complète même qu'au temps d'Auguste, de Constantin ou de Justinien, l'antique unité de l'*orbis romanus*. Le fait ne paraît guère vraisemblable; mais en tout cas des négociations s'engagèrent pour établir un *modus vivendi* entre les deux États. Des ambassadeurs francs étaient à Constantinople, quand éclata la catastrophe suprême où Irène succomba.

A mesure que la vieille impératrice baissait, les intrigues devenaient autour d'elle plus ardentes et plus audacieuses. Aétios, tout-puissant maintenant depuis la mort de son rival, poussait ouvertement son frère et tâchait de lui assurer l'appui de l'armée. Contre l'insolente ambition et les hauteurs du favori, d'autres grands seigneurs s'insurgeaient; et un des ministres, le logothète général Nicéphore, profitait du mécontentement universel pour conspirer à son tour contre la basilissa. Sourdement enfin, le parti iconoclaste préparait sa revanche. Le 31 octobre 802, la révolution éclata. « Dieu, dit le pieux chroniqueur Théophane, la permit en son incompréhensible sagesse, pour punir les fautes de l'humanité. »

Irène était en villégiature au palais d'Eleuthérion, sa résidence préférée. Les conjurés, parmi lesquels se rencontraient d'anciens amis d'Aétios mécontents du favori, d'anciens familiers de Constantin VI, plusieurs officiers iconoclastes désireux de vengeance, de hauts fonctionnaires civils, des courtisans enfin et jusqu'à des parents de l'impératrice, tous comblés de ses dons, profitèrent de cette absence. A dix heures du soir, ils se présentèrent aux portes du Palais Sacré, exhibant aux gardes de la Chalcé de prétendus ordres de la basilissa, par lesquels elle commandait de proclamer sans retard Nicéphore empereur, afin qu'il l'aidât à résister aux intrigues d'Aétios. Les soldats se laissèrent persuader et livrèrent le palais.

Dans toute révolution byzantine, c'était là le point essentiel dont il fallait d'abord s'assurer, et comme le gage et le symbole du succès. Et, en effet, la nuit n'était pas achevée que par toute la ville des messa-

gers avaient annoncé l'élévation de Nicéphore et la réussite du coup d'état, sans que personne tentât de faire résistance. En même temps Irène, arrêtée par surprise à Eleuthérion, était sous bonne garde ramenée à Constantinople et enfermée au Palais Sacré; et dès le lendemain matin, dans Sainte-Sophie, par les mains du patriarche Tarasios, assez oublieux, semble-t il, de sa bienfaitrice, le nouveau basileus se faisait couronner en toute hâte. Cependant rien n'était terminé. Irène était populaire; revenue de sa première surprise, la foule témoignait ouvertement son hostilité aux conjurés. On insultait le nouveau maître, on injuriait le patriarche; et beaucoup de gens, rappelant les protestations de loyalisme par lesquelles les conspirateurs avaient abusé leur souveraine, leur reprochaient vivement leur ingratitude. On regrettait le régime renversé, la prospérité qu'il avait apportée, on redoutait l'avenir qui se préparait; et la multitude, ne pouvant croire aux événements qui venaient de s'accomplir, se demandait si elle n'était point le jouet de quelque mauvais rêve. La consternation, la désolation, étaient générales; et le temps sinistre, une froide et brumeuse matinée d'automne, rendait plus tragique encore l'aurore du nouveau règne.

Une femme vraiment énergique eût profité peut-être de ces conjonctures : Irène ne le fit point. Entre les deux sentiments, l'ambition et la piété, qui partageaient son âme et qui avaient guidé sa vie, la piété cette fois fut la plus forte. Non que sa chute eût en rien abattu son courage : elle ne marqua aucune faiblesse; mais devant le fait accompli, « en femme sage et aimant Dieu », selon le mot d'un contempo-

rain, elle s'inclina sans murmurer. Quand, le lendemain du couronnement, Nicéphore vint lui rendre visite, les yeux pleins de larmes feintes, et qu'avec la bonhomie affectée qui lui était coutumière, montrant les souliers noirs qu'il avait gardés au lieu de chausser les brodequins de pourpre, il protesta qu'on lui avait forcé la main et s'excusa presque d'être empereur, Irène, avec une résignation toute chrétienne, s'humilia devant le nouveau basileus comme devant l'élu de Dieu, bénissant les mystérieux desseins de la Providence et trouvant dans ses péchés la cause de sa chute. Elle n'eut pas une récrimination, pas une plainte; sur la demande de Nicéphore, elle livra même ses trésors, exprimant seulement le vœu qu'on lui laissât la libre jouissance de son palais d'Eleuthérion.

L'usurpateur promit tout ce qu'elle voulut : il l'assura qu'elle serait, sa vie durant, traitée « comme il convient à une basilissa ». Mais il ne tarda pas à oublier ses promesses. La vieille souveraine fut éloignée de Constantinople, et exilée d'abord dans le monastère qu'elle avait fondé à l'île de Prinkipo. Mais là encore elle semblait trop voisine. Dès le mois de novembre 802, malgré les rigueurs d'un hiver précoce, on l'expédia à Lesbos; elle y fut retenue sous bonne garde, et défense fut faite que personne l'approchât : tant on redoutait encore ses intrigues et la ténacité de son ambition. C'est dans cette captivité qu'elle mourut tristement, au mois d'août 803, abandonnée de tous. Son corps fut rapporté au monastère de Prinkipo, et plus tard à Constantinople, où on l'ensevelit dans l'église des Saints-Apôtres, dans la chapelle funéraire où dormaient tant d'empereurs.

A la souveraine pieuse et orthodoxe que fut l'impératrice Irène, l'Église a tout pardonné, même ses crimes[1]. Les chroniqueurs byzantins de son temps la nomment la bienheureuse Irène, la nouvelle Hélène, « celle qui avait en martyre combattu pour la vraie foi ». Théophane pleure sa chute comme une catastrophe et regrette les années de son règne comme une époque de rare prospérité. Théodore de Stoudion, un saint, lui a adressé les flatteries les plus basses, et n'a point trouvé de mots assez enthousiastes pour vanter « la toute bonne souveraine », « à l'esprit si pur, à l'âme vraiment sainte », qui, par sa piété, par son désir de plaire à Dieu, a délivré son peuple de l'esclavage, et dont les actes « brillent comme des astres ». L'histoire doit à Irène moins d'indulgence et plus de justice. On peut comprendre et, si l'on veut, excuser l'erreur des honnêtes gens, que l'esprit de parti aveugla sur son compte : on n'a pas le droit de la partager. Au vrai, cette souveraine fameuse fut essentiellement une femme politique, ambitieuse et dévote, que la passion du trône entraîna jusqu'au crime, et chez qui la grandeur des résultats obtenus ne compensa même point l'horreur de son forfait. Par ses intrigues, en effet, elle rouvrit pour quatre-vingts ans à Byzance, au grand détriment de la monarchie, l'ère des révolutions de palais que ses glorieux prédécesseurs, les empereurs iconoclastes, avaient fermée depuis près d'un siècle.

1. Il faut remarquer pourtant que certains Byzantins sentirent assez vite l'horreur du crime d'Irène et essayèrent d'atténuer sa responsabilité. Le chroniqueur Georges le Moine, qui écrivait au IXe siècle, déclare que Constantin VI fut aveuglé, « sans qu'elle fût présente, ni qu'elle connût le dessein de ses ministres ».

CHAPITRE V

UNE BOURGEOISE DE BYZANCE AU VIIIe SIÈCLE

Dans la plupart des sociétés disparues, ce que nous connaissons le moins, ce que les documents nous permettent le plus malaisément d'entrevoir, et ce qui peut-être nous intéresserait le plus vivement, ce sont les sentiments, les façons d'être et de penser, la condition et la vie intime des classes moyennes. Sur les grands personnages, empereurs et impératrices, papes et patriarches, ministres et généraux, sur tous ceux qui ont occupé les premiers plans et rempli la scène de l'histoire, nous sommes assez complètement et assez exactement informés; nous savons leurs actes, nous pouvons en démêler les mobiles, et nous flatter ainsi de pénétrer jusqu'en leur âme. Il n'en va plus de même dès qu'on descend de quelques degrés dans l'échelle sociale : ici, sauf quelques rares exceptions, c'est la nuit. Et pourtant, ces figures de gens qui ne sont point montés au grand soleil de l'histoire sont peut-être, plus que celles des personnages célèbres, riches d'enseignement pour l'historien.

Le grand homme, par cela même qu'il est un grand homme, garde toujours quelque chose d'individuel et d'anormal; la personne de condition moyenne, au contraire, n'est en général qu'un exemplaire d'un type bien des fois répété; et ainsi elle prend une valeur en quelque sorte représentative. En connaître une, c'est en deviner des milliers; et comme ces milliers sont la matière obscure à l'aide de laquelle se fait l'histoire, on voit tout aussitôt ce qu'une telle étude, quand elle est possible,apporte de clartés sur l'esprit et les sentiments d'une époque.

Il y a donc quelque intérêt peut-être, en face de la très pieuse impératrice Irène, à tâcher de dessiner la figure d'une femme de condition moyenne, qui fut sa contemporaine. Elle se nommait Théoctista, et c'est la mère du moine fougueux, de l'ardent polémiste, du lutteur courageux et passionné que fut Théodore de Stoudion. Grâce à la curieuse oraison funèbre que son fils a faite d'elle, grâce à d'autres documents encore, nous la connaissons assez bien. Avec elle nous pouvons donc pénétrer un peu dans les sentiments et la vie familière de cette bourgeoisie byzantine si ignorée, mais dont les sérieuses et fortes qualités ont tant fait pour la prospérité de la monarchie : et c'est un premier service qu'elle nous rendra pour la connaissance de cette société. Nous lui en devrons un autre. En nous montrant un type moyen, et assez général sans doute, de la femme de son temps, elle nous aidera, par le tour d'esprit et les passions qui se marqueront en elle, à entrevoir le tour d'esprit et les passions du siècle agité où elle vécut; elle nous aidera en particulier à mieux comprendre, à juger moins exceptionnelle peut-être cette impératrice

Irène, qui nous choque d'abord et nous déconcerte si fortement; elle nous aidera enfin à nous rendre mieux compte des événements de cette pittoresque et trouble époque, auxquels elle fut plus d'une fois mêlée, soit directement, soit par son fils.

I

Théoctista était née, vers le milieu du VIIIe siècle, et probablement aux environs de l'année 740, à Constantinople, d'une famille de bourgeois aisés, presque riches. Elle était le troisième enfant de la maison. Elle avait une sœur dont on sait peu de chose, sinon qu'elle vécut dans le monde, et un frère qui portait le prénom tout antique de Platon, et qui plus tard devait être célèbre et exercer sur sa sœur une profonde influence. Toute jeune, Théoctista se trouva orpheline. La grande peste de 747, qui ravagea si cruellement la capitale, emporta ses parents et la plupart de ses proches. Un oncle, qui servait dans l'administration des finances impériales, recueillit les abandonnés. Il fit élever le garçon fort attentivement, afin de le pousser dans les emplois publics. Cette éducation réussit à merveille. Platon fut un jeune homme sage, rangé, fuyant soigneusement les mauvaises sociétés, ne perdant point son temps au plaisir, ni son argent au jeu, un garçon prudent, qui de bonne heure sut gouverner et augmenter sa fortune, et sur qui les mères byzantines jetaient les yeux comme sur un excellent parti pour leurs filles. Mais cet objet de tant de rêves maternels détestait le monde; très pieux, il allait à l'église plus qu'au spectacle, il aimait

la lecture plus que les divertissements, il faisait par sa précoce perfection l'admiration de son confesseur. Et par le frère, on peut pressentir déjà ce que sera la sœur.

Assurément, selon l'usage des familles byzantines, l'oncle se préoccupa moins de l'éducation des filles qu'il n'avait fait de celle du garçon. Dans cette société, orientale par tant de côtés, la femme était toujours élevée dans la maison paternelle; on juge que, lorsque les parents manquaient, son éducation risquait d'être passablement négligée. C'est ce qui arriva à Théoctista. Elle resta fort ignorante, et elle eut plus tard beaucoup à faire pour réparer les lacunes de son instruction première. Son tuteur ne s'inquiéta guère que d'une chose, la bien marier. En ce temps-là, à Byzance, le type idéal du bon mari, c'était, pour les parents, un homme de bon sens, capable de se tirer d'affaire dans la vie : l'oncle de Théoctista rencontra ce phénix dans le service administratif où il était lui-même employé. C'était un haut fonctionnaire de l'administration des finances, bien vu à la cour et en passe d'arriver à tout; il s'appelait Photéinos. Comme la jeune fille était riche — elle avait dès ce moment ajouté à ses biens personnels une partie de la fortune de son frère Platon, qui venait d'entrer au cloître — les choses s'arrangèrent sans peine, et le mariage projeté fut conclu.

Théoctista était une femme selon le cœur de beaucoup de maris. Elle n'aimait pas la toilette, elle n'aimait pas le monde. Repoussant les vains ornements, elle était toujours vêtue de couleurs sombres. Quand elle devait sortir, quand il lui fallait par exemple assister à quelque repas de noces, elle observait dans

les compagnies une attitude réservée, modeste, baissant chastement les yeux quand commençaient avec le dessert les intermèdes comiques, osant à peine toucher aux plats qu'on lui présentait. Non qu'elle fût timide ou gauche : mais c'était essentiellement une femme vertueuse, par-dessus tout soucieuse de ses devoirs, et bornant son horizon à plaire à son mari, à bien conduire sa maison et à bien élever ses enfants.

Est-il besoin d'ajouter qu'elle était pieuse? « Adorer Dieu, l'aimer uniquement », c'était pour elle la vertu essentielle. Sa piété cependant était exempte de toute superstition, et ce trait fait honneur à son bon sens robuste, à la fermeté de sa raison. Au VIIIe siècle, en effet, le christianisme était encore fort mélangé de paganisme; la croyance à la sorcellerie, aux incantations, aux charmes, était extrêmement répandue. C'était par exemple un usage général, pour garder du mal les enfants nouveau-nés, de suspendre des amulettes dans les chambres où ils couchaient et au berceau où ils reposaient, de prononcer des formules magiques sur leur tête, de passer à leur cou des colliers et des talismans : car chacun savait que des périls sans nombre menaçaient leurs frêles existences, que d'invisibles sorcières les guettaient, capables de traverser les portes les mieux closes, et s'efforçaient de les faire mourir. Et contre ces maléfices, les mères précautionneuses appelaient des jeteuses de sort, qui conjuraient le danger. Théoctista, quoiqu'on l'en blâmât vivement dans son entourage, ne donnait point dans ces pratiques; elle estimait qu'un signe de croix fait au-dessus de l'enfant lui serait une suffisante et plus sûre protection Toutefois elle aimait

à prier, à faire jusque fort avant dans la nuit des lectures pieuses, à réciter des psaumes; elle jeûnait fréquemment, ne jurait ni ne mentait jamais. Elle s'appliquait aussi par ses bonnes œuvres, à mériter le salut éternel. Encore qu'elle ne fût pas très riche, elle était infiniment charitable. Les veuves, les orphelins, les vieillards, les malades — et ceux-là mêmes qui souffraient des plus répugnantes maladies, comme les épileptiques ou les lépreux — trouvaient en elle appui et secours; et il ne se passait point de jour de fête qu'elle ne voulût traiter à sa table, comme elle disait, « un pauvre du Christ ». Étant telle, elle professait naturellement un grand détachement des choses de la terre; et naturellement aussi sa dévotion était fort attachée aux images et très respectueuse des moines qui les défendaient.

Pourtant c'était un caractère énergique, une « femme forte », de celles qui aiment à gouverner et qui font volontiers marcher leur entourage à la baguette. Comme dans beaucoup d'intérieurs byzantins, elle semble avoir tenu dans la famille infiniment plus de place que son mari. Maîtresse de maison admirable, sa piété ne l'empêchait point de vaquer à toutes les occupations du ménage; elle pensait à tout, surveillait tout, mettant elle-même la main à l'œuvre, n'épargnant rien pour faire bien marcher et prospérer la maisonnée. Toujours l'œil ouvert, elle ne passait rien à ses domestiques. Elle était bonne pour eux et les traitait bien; au régime de pain, de vin et de lard qui était l'ordinaire de l'office, elle ajoutait volontiers, aux jours de fêtes, quelques douceurs, de la viande fraîche, des poissons, des volailles, des boissons de meilleure qualité, disant

qu'il n'était point juste qu'elle fût seule à jouir de ces friandises. Mais elle était intraitable sur tout ce qui touchait à la morale, sur les écarts de la conduite, sur les mille façons de faire « danser l'anse du panier ». Et comme cette femme de tempérament autoritaire était d'humeur facilement irritable, il n'était point rare qu'en ses admonestations elle joignît le geste à la parole. Elle avait la main leste, et quand elle s'emportait, les soufflets pleuvaient. Pourtant ses serviteurs l'aimaient bien : on savait qu'en elle l'intention était bonne, et puis, sa colère tombée, elle s'excusait si obligeamment. Quand elle avait battu une de ses femmes de chambre, elle en éprouvait des remords infinis : elle rentrait alors dans sa chambre à coucher, se frappait le visage, faisait pénitence, et finalement elle appelait la suivante battue, et se mettant à genoux devant elle, très humblement elle lui demandait pardon.

C'est de la même main ferme, un peu rude, qu'elle gouvernait sa famille. Elle aimait son mari, elle avait grand souci de ne le point contrister : elle lui persuada pourtant de vivre à côté d'elle comme un frère, lui représentant que la vie n'est en somme que la préparation de la mort, et que, pour s'entraîner à la séparation éternelle, le mieux est de supprimer dès ce monde les rapports trop intimes. Non moins attentivement, elle veillait à l'instruction et à la formation morale de ses enfants. Elle avait trois fils et une fille. Pour les bien élever, comme elle était, on le sait, assez ignorante, elle refit elle-même son éducation; mais, comme elle était consciencieuse, elle consacrait les nuits à ces lectures, veillant très tard, à la flamme d'une chandelle, de façon à ne rien prendre sur les

journées réservées à son mari et au soin de la maison. Surtout, pour former ces jeunes âmes, elle s'attachait à prêcher d'exemple; c'est ainsi que, dès l'enfance, elle associa sa fille à ses œuvres charitables, l'instruisant à secourir les pauvres, l'obligeant à soigner les lépreux. Elle lui faisait en même temps lire les livres saints, enflammant sa piété, la détournant du monde, ne lui montrant ni bijoux ni vêtements de pourpre, et d'avance déjà elle la consacrait à Dieu.

Mais son favori était son fils Théodore. C'était un enfant silencieux, mûr avant l'âge; il aimait peu le jeu et la compagnie de ses camarades; il se plaisait à la lecture, à celle surtout des livres pieux, et sa mère naturellement l'encourageait dans cette voie. Jusqu'au moment où il eut sept ans, elle le garda tout à elle, le couvant avec une attentive sollicitude; puis, quand on lui donna des maîtres, quand, après les études élémentaires, successivement il apprit la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la philosophie, la théologie, toujours elle continua à veiller sur lui soigneusement. Ici d'ailleurs, comme en toute chose, elle portait ce mélange de tendresse et de rigueur, qui était le fondement de son système d'éducation et de gouvernement : les bons conseils, les exhortations maternelles se renforçaient souvent de l'autorité de la verge. Malgré cela il régnait, dans les rapports entre les enfants et la mère, un tour charmant de simplicité, de piété, d'affection solide et profonde. Chaque soir, quand ses enfants étaient couchés, Théoctista venait faire le signe de la croix sur leurs têtes endormies; le matin, son premier soin était de leur faire dire leurs prières : et bien des années plus tard, écrivant à sa mère mourante, Théodore de Stou-

dion évoquait avec reconnaissance le souvenir de cette active et tendre sollicitude, qui nuit et jour priait Dieu pour le bonheur et le salut des siens.

II

Telle était Théoctista. Toutefois, dans les temps très durs que traversait alors l'Église, sous le gouvernement de Constantin V et de son fils, il n'était pas très prudent de déclarer trop ostensiblement ses sentiments, surtout quand on était la femme d'un fonctionnaire. On peut donc croire que, comme l'impératrice Irène, elle dissimula quelque chose de ses opinions. Mais lorsque, après la mort de Léon IV, de meilleurs jours revinrent, avec la régence d'Irène, pour les images proscrites et pour les moines persécutés, sa piété longtemps contenue s'exalta passionnément.

La tolérance du nouveau régime avait ramené à Constantinople le frère de Théoctista, Platon, et le premier soin de l'austère religieux avait été d'entreprendre dans la capitale une véritable mission de prédication morale. Il recommandait surtout dans ses discours le mépris du monde, l'amour des pauvres, le souci des bonnes mœurs; et comme il avait l'air fort ascétique et qu'il était éloquent, il eut bientôt un grand succès. Naturellement, il ne tarda pas à exercer une profonde influence sur sa pieuse sœur et sur son entourage, en particulier sur son jeune neveu Théodore. Dans la maison de Théoctista, les moines devinrent des hôtes assidus et fêtés, et bientôt, à leur contact, la dévote byzantine se

persuada qu'elle ne pourrait mieux faire que de se consacrer au Seigneur, et avec elle tous les siens. Son fils aîné était d'avance tout acquis à de tels desseins. A eux deux, ils persuadèrent le père, puis ils entraînèrent les autres enfants; finalement, Théoctista détermina même trois frères de son mari à les suivre au cloître, et tous résolurent de quitter ensemble le monde, ses tentations et ses pompes.

Cette décision, lorsqu'elle fut connue, fit grande impression dans la capitale, et tous ceux qui étaient en relation avec la famille de Théoctista étaient profondément émus de voir ces gens riches, considérés, heureux, renoncer ainsi à toutes les joies, à toutes les espérances de la vie publique et mondaine, rompre tous les tendres liens des affections humaines, abandonner volontairement tout désir de perpétuer une race illustre. L'impératrice Irène elle-même en fut, dit-on, vivement touchée. Mais aucune représentation n'ébranla Théoctista. « Au jour, écrit son fils, qu'elle avait fixé pour quitter sa maison, elle convoqua, comme pour une fête, toutes les personnes de sa famille. Les hommes étaient tristes, les femmes pleuraient, à cet étrange spectacle d'un départ volontaire; tous pourtant, sentant la grandeur de ce mystère, célébraient pieusement l'événement qui s'accomplissait. » En cette circonstance, comme toujours, ce fut Théoctista qui régla tout, avec son esprit d'ordre accoutumé et son minutieux souci du détail. Elle commença par faire partir son mari, plus ému qu'il n'eût fallu sans doute d'abandonner ce qui avait été sa vie; puis, par ses soins, la maison fut vendue et tout l'argent disponible distribué aux pauvres; on affranchit les domestiques,

et chacun reçut un petit legs en souvenir de ses anciens maîtres. Après quoi, quitte de ses devoirs envers le monde, Théoctista se donna toute à Dieu. Sa prise de voile fut une cérémonie solennelle et émouvante.

La curiosité publique, fort excitée par tous ces incidents, avait amené une foule énorme à l'église. « Nous étions là aussi, avec notre père, raconte Théodore de Stoudion, ne sachant si nous devions être joyeux ou pleurer. Nous perdions notre mère; déjà nous ne pouvions plus ni l'approcher, ni lui parler avec la liberté d'autrefois; et songeant que nous allions être séparés d'elle, nous avions le cœur serré. Nous-mêmes, aussitôt la cérémonie terminée, nous devions, avec notre père, aller nous faire tonsurer; et moi, qui étais grand déjà, au milieu de ma tristesse et de mes larmes, je supportais ce deuil avec un mélange de joie; mais le dernier de mes deux frères, encore tout enfant, lorsque sonna l'heure de la séparation et que vint le moment des adieux suprêmes et des derniers embrassements, courut à ma mère, se blottit dans son sein, s'accrochant à elle désespérément, et il suppliait qu'elle le gardât encore un peu de temps auprès d'elle, promettant qu'ensuite il obéirait docilement à ses volontés. Pensez-vous que ce cœur de diamant se laissa fléchir, qu'il se brisa aux supplications de l'enfant? Nullement. Que répondit la sainte femme? Triomphant de ses sentiments maternels, elle tourna vers son fils un visage sévère : « Si tu ne t'en vas pas tout de suite volontairement, mon enfant, lui dit-elle, c'est moi qui t'embarquerai de mes mains sur le vaisseau qui doit t'emporter ». Théodore admire fort cette stoïque dureté d'âme qui sacrifie

toutes choses à la religion, jusqu'aux sentiments les plus naturels et les plus légitimes du cœur humain. Nous avons quelque peine, je l'avoue, à partager cette admiration, et les pieux commentateurs eux-mêmes de l'œuvre de Théodore ne laissent pas de la trouver un peu excessive. Mais il n'en est pas moins intéressant de noter, chez la mère comme chez le fils, ces façons de sentir et de penser qui nous surprennent et nous choquent. En voyant de semblables états d'âmes, on comprend mieux le forfait d'Irène, et que Théodore de Stoudion n'ait pas trouvé une parole de blâme pour ce crime d'une mère sur son fils.

Après la prise de voile de Théoctista, toute la famille se retira dans une propriété qu'elle possédait en Bithynie et qui se nommait Sakkoudion. C'était une colline plantée d'arbres, au sommet de laquelle s'étendait une petite plaine ; un ruisseau l'arrosait; la vue, largement découverte, s'étendait sur de grands espaces de ciel que bordait, à l'horizon lointain, la ligne argentée de la mer. On ne pouvait trouver une retraite plus paisible, mieux appropriée à l'établissement d'un monastère. Mais le couvent de Sakkoudion ne fut point une de ces maisons mondaines, comme en fondaient à cette époque, par ostentation plus que par piété, beaucoup de gens riches, qui, en se retirant au cloître, conservaient leur fortune, leurs esclaves, leur ancien train de vie et, sans vocation sérieuse, sans expérience préalable, se mêlaient de gouverner une communauté religieuse, « novices hier, abbés aujourd'hui ». Sur la prière de Théoctista, l'austère Platon avait accepté d'organiser et de diriger le couvent où allaient vivre ses proches; il s'acquitta en conscience de sa tâche. Résolument, il

éloigna du monastère les esclaves et les femmes; bien plus, obéissant aux scrupules habituels des moines byzantins, il en interdit l'accès à tout être féminin. Théoctista elle-même dut se plier à la règle commune et se résoudre à vivre à l'écart; et comme on n'avait point eu le temps encore de construire une maison pour les femmes, elle habita d'abord, en recluse, dans une cellule isolée, avec sa fille et une de leurs parentes. Plus tard, elle entra dans un couvent; mais il ne semble pas que, malgré son humilité et son désir d'obéissance, cette femme autoritaire ait été une religieuse d'humeur fort commode. Son fils Théodore parle, avec une discrétion un peu embarrassée, des difficultés qu'elle eut avec les autres sœurs, des ennuis qu'elle éprouva; finalement, elle dut quitter le monastère et chercher une autre retraite. Heureusement pour elle, les événements allaient donner à sa piété l'occasion de se manifester d'une façon plus digne d'elle et plus haute.

III

On connaît l'histoire du premier mariage de l'empereur Constantin VI et l'ardent désir qu'il éprouvait, vers l'an 795, de le rompre. Pour répudier Marie d'Amnia et épouser Théodote, il s'avisa d'un curieux stratagème. Il déclara que sa femme avait tenté de l'empoisonner, persuadé, comme il le disait avec une naïveté assez caractéristique, que tout le monde le croirait, « puisqu'il était le basileus et qu'il parlait à des sujets ». Et en conséquence, il envoya un de ses chambellans dénoncer le fait au patriarche,

demandant que sans tarder l'Église rompît son union avec la coupable. Mais Tarasios, fort sceptique sur la réalité du crime qu'on lui rapportait, répondit que la loi ne connaissait qu'un seul motif de divorce, l'adultère dûment constaté, et il refusa de se prêter aux vues du souverain. Vainement Constantin VI manda le prélat au palais; il lui expliqua que le crime était évident, indéniable, et que la mort seule ou du moins la réclusion dans un monastère étaient capables de punir cet attentat de lèse-majesté. Vainement, pour appuyer ces accusations, il fit apporter des vases remplis d'une liqueur assez trouble, affirmant que c'était là le poison qu'avait voulu lui verser l'impératrice. Tarasios persista dans son refus, menaçant le prince d'excommunication, s'il passait outre, et à ses côtés le syncelle Jean l'appuyait dans sa résistance. Alors, sous les yeux de l'empereur, les gens de cour, patrices et stratèges, se mirent à injurier les deux prélats, et, l'épée nue à la main, à les menacer de mort s'ils ne cédaient. Rien n'y fit. Finalement, on le sait, Constantin passa outre : il fit entrer de force sa femme dans un monastère et, au milieu de fêtes somptueuses, qui ne durèrent pas moins de quarante jours, il épousa Théodote. Tarasios indigné refusa de bénir cette union adultère; mais le patriarche était un politique : il n'eut garde de mettre les choses à l'extrême. Il laissa sans rien dire un autre prêtre célébrer le mariage impérial, et, craignant de pousser à bout le basileus et de le mal disposer pour l'Église, il s'abstint de lancer les excommuniations dont il avait agité les foudres, et ne sévit même point contre l'abbé qui avait prêté son ministère aux noces du souverain.

On sait le scandale universel que produisit dans le parti des dévots la conduite de l'empereur. Il fut particulièrement vif au monastère de Sakkoudion, où l'aventure n'indignait pas seulement les moines dans leur respect des principes, mais les intéressait d'autant plus directement que Théodote, l'héroïne de ce roman, se trouvait être une proche parente de l'abbé Platon, de Théoctista et de Théodore. Aussi, tandis que les courtisans et les politiques s'inclinaient devant l'acte du souverain, les gens pieux, excités et soutenus par les religieux de Sakkoudion, se mirent à tonner contre « le nouvel Hérode », contre le fils indocile qui avait, disait-on, — et le reproche est piquant quand on pense à la conduite d'Irène en cette affaire — repoussé irrespectueusement les bons conseils de sa mère; et nettement Platon et ses moines refusèrent de rester en communion avec le prince adultère, et même avec les prélats qui soutenaient ou toléraient son inconduite.

Constantin VI, fort ennuyé de tout ce bruit, s'efforça de vaincre l'opposition de ces moines intransigeants et incommodes. Il essaya de les fléchir par des cadeaux, par de bonnes paroles : il n'obtint rien. Théodote, de son côté, tentait, pour désarmer ses parents, une démarche personnelle; elle se présenta au monastère : on la repoussa avec indignation. Constantin VI alors se transporta à Brousse : il vint lui-même au couvent, dans l'espoir de fléchir Platon et Théodore. Toutes ces négociations, en prouvant aux dévots leur force, ne faisaient qu'accroître leur obstination. A la fin, l'empereur se fâcha. Le domestique des scholes et le comte de l'Opsikion furent, avec des soldats, envoyés au Sakkoudion. L'abbé Platon fut

arrêté, expédié à Constantinople sous bonne garde; Théodore, avec trois autres moines, fut battu de verges cruellement. Puis les dix principaux meneurs, parmi lesquels se trouvaient, avec Théodore, son père et son frère Joseph, furent envoyés en exil à Thessalonique; le reste de la communauté fut dispersé, et défense fut faite à tous de donner asile aux moines proscrits. « Christ dormait », dit non sans quelque amertume Théodore de Stoudion, dans l'intéressant récit qu'il nous a laissé de cette persécution.

Dans cette crise qui éprouvait les siens, Théoctista montra une force d'âme singulière. On la vit, malgré sa tristesse et son deuil, encourager, soutenir, consoler et fortifier les victimes : « Allez, mes fils, disait-elle aux religieux expulsés, et que Dieu vous protège partout où vous irez, puisque c'est pour obéir à sa loi que vous avez choisi d'agir comme vous faites ». On la vit, toujours joyeuse et forte, venir dans la prison où étaient enfermés les détenus, soigner les plaies sanglantes, relever les âmes effrayées et troublées. On la vit, quand les moines durent quitter le couvent, partir avec eux, insoucieuse des insultes et des haines dont la foule les poursuivait. Quand les soldats la séparèrent brutalement des siens, elle trouva moyen de les rejoindre sur la route de l'exil, et là, durant la nuit, dans une pauvre cabane, elle eut avec eux de suprêmes entretiens. Au matin, elle leur fit ses adieux. « Il me semble, mes fils, leur disait-elle, que je prends congé d'hommes qui vont mourir »; et, dans une attitude pathétique, gémissant et pleurant, elle couvrait de baisers toutes les parties de ces corps chéris, qu'elle ne pensait plus revoir.

Puis elle retourna à Constantinople, toujours éner-

gique, toujours courageuse. Platon, qui n'avait point craint d'aller réprimander en face l'empereur, venait d'être mis en prison; le jeune Euthymios, le dernier fils de Théoctista, avait été cruellement flagellé. Ici encore la pieuse femme ne ménagea ni ses efforts ni sa peine. On la vit, malgré les défenses impériales, recueillir les moines dispersés et proscrits; on la vit, dans le cachot où il languissait, soutenir le courage de son frère. Elle fit tant que finalement on l'arrêta, et pendant tout un mois, elle fut incarcérée, fort mal traitée au reste par ses geôliers, mal nourrie et accablée d'injures. Mais dans le monde des dévots, elle gagnait, à être ainsi persécutée pour la bonne cause, l'auréole du martyre et le renom d'une mère de l'Église; et sa gloire était grande, d'avoir, comme dit un écrivain du VIII[e] siècle, d'une expression devenue depuis lors fameuse, « souffert pour la justice et pour la vérité » (ἕνεκεν δικαιοσύνης καὶ ἀληθείας).

IV

Lorsque, en 797, le coup d'état d'Irène mit fin à la crise et termina la persécution, Théoctista, tranquille désormais sur le sort des siens, rentra dans son monastère de Bithynie. Et jusqu'à son dernier jour, elle s'y montra telle qu'elle avait été toute sa vie.

Sa piété, exaltée d'abord par les souffrances, enflammée ensuite par la joie du triomphe, était devenue plus ardente que jamais. Méditer incessamment la parole divine, prier jour et nuit pour l'Église, pour ses proches, pour son propre salut, assister

dévotement à d'interminables offices, tel était le principal soin de la pieuse femme et son véritable bonheur. Plus que jamais elle donnait dans l'ascétisme. Pour mortifier son corps, elle voulait coucher dans un lit étroit et court, s'habiller de vêtements misérables, ne prendre qu'une nourriture tout à fait insuffisante. Elle eût rougi de manger à sa faim, et tout ce qu'elle accordait à la nature, c'était de goûter, une seule fois par jour, quelques légumes cuits à l'eau, sans assaisonnement d'huile; et jamais elle ne buvait de vin à ses maigres repas. Elle s'était pareillement imposé une pauvreté absolue; elle n'avait ni servante, ni argent qui lui appartînt, ni habits de rechange. Quand elle mourut, toute sa garde-robe, ou, pour dire mieux, toute sa fortune se composait d'un cilice de crin et de deux pauvres couvertures.

Pourtant Théoctista ne versait point dant le mysticisme. Dans sa « solitude avec Dieu », comme dit son son fils d'une belle expression, elle gardait, comme au temps où elle était dans le monde, un constant besoin d'agir. Elle ne se perdait point en d'inutiles rêves; elle tenait à travailler de ses mains, et elle s'était donné pour tâche de tisser les vêtements qui habillaient toute la communauté. Elle multipliait autour d'elle les œuvres charitables, réunissant au monastère et soignant les pauvres femmes dans le besoin, s'ingéniant à trouver de l'argent pour leur venir en aide. Surtout elle avait, comme jadis dans sa maison, un affectueux souci de ses proches, de leur perfectionnement moral, de leur salut éternel. Elle se préoccupait de son mari, dont la tiédeur était parfois grande, de son fils Euthymios, dont la vocation monastique lui semblait peu profonde; et veillant

sur eux à distance, elle suivait attentivement leur conduite et dirigeait leur âme,

Elle se piquait plus que jamais d'humilité chrétienne. Comme Platon son frère était encore en prison, elle voulut que son fils Théodore devînt son confesseur et son directeur de conscience, et elle s'agenouillait humblement à ses pieds, se déclarait sa servante et prétendait lui obéir en tout, ne voyant en lui que le chef vénéré de la communauté monastique : et malgré les sentiments qu'il professait sur l'excellence de la religion, Théodore se trouvait embarrassé parfois de l'excès de ces respects. Pourtant, chez cette humble pénitente, le vieil esprit combatif et autoritaire, qui l'animait autrefois, se réveillait parfois. Au couvent comme dans le monde, Théoctista restait impérieuse et colère. Quand les autres sœurs manquaient d'assiduité aux offices, de zèle au travail ou au chant, elle les grondait aigrement et les réprimandait; elle avait toujours, comme autrefois, la main leste, et elle appuyait volontiers de bons soufflets ses admonestations charitables. On excusait pourtant ses vivacités, car on savait que ses intentions étaient bonnes, et, comme jadis dans son intérieur, tout le monde dans son couvent l'aimait bien.

Elle vivait ainsi, « ayant tout laissé, pour donner tout à Dieu; elle marchait dans la voie étroite et ardue du Seigneur ». Universellement respectée, elle était considérée dans sa communauté comme une vraie mère spirituelle, et dans le parti des dévôts, comme une vraie mère de l'Église. Et pour rendre plus éclatante encore son auréole de sainteté, on lui prêtait le don de prévoir l'avenir, elle avait des rêves

prophétiques, qui lui annonçaient sa propre destinée, celle des siens et celle de l'Église.

Pourtant, elle s'éteignait lentement. Elle avait plus de soixante ans, et la vie lui avait été dure, attristée encore en ses dernières années par une succession de tristesses et de deuils. L'un après l'autre, elle avait perdu son mari, sa fille, son fils Euthymios; et les deux enfants qui lui restaient étaient presque pour elle comme s'ils n'existaient pas. Son fils préféré, Théodore, vivait à Constantinople, où il gouvernait le monastère du Stoudion, et elle ne le voyait plus qu'en de très rares occasions; son autre fils Joseph était également séparé d'elle; tous ses amis d'autrefois étaient morts ou dispersés. Aussi, dans sa solitude, parfois elle se sentait mortellement triste; mais elle ne cédait pas longtemps à cette faiblesse trop humaine, et, songeant à Dieu, elle reprenait courage. Et elle mourut ainsi, loin des siens, sans même que son fils Théodore, retenu par les affaires de son monastère, pût venir assister à son heure dernière et lui fermer les yeux. Cependant elle s'en alla « joyeuse, comme quelqu'un qui retourne vers sa patrie », priant pour son fils, et bénissant chacun des assistants. C'était un peu avant l'année 802.

La nouvelle de la mort de cette pieuse femme eut dans toute l'Église un grand retentissement. Au couvent de Stoudion en particulier, dont son fils était l'higoumène, où l'on avait suivi avec une attention passionnée les phases de sa maladie suprême et adressé à Dieu pour elle de solennelles prières, on célébra sa mémoire dans une pompeuse cérémonie. Théodore lui-même voulut prononcer l'éloge funèbre de sa mère, et c'est à ce discours, heureusement con-

servé, que nous devons de connaître la curieuse figure de Théoctista.

Assurément, dans cette âme de femme, qui par bien des côtés fut ordinaire ou médiocre, certains traits nous paraissent étranges et surprenants. Il y a, chez la mère comme chez le fils, une dureté d'âme qui nous étonne et nous choque. Théoctista aimait ses enfants : résolument elle les sacrifia à l'ardeur de sa foi religieuse. Théodore aimait sa mère : dans la curieuse lettre qu'il lui adressa au cours de sa maladie suprême, tout en pleurant sa fin prochaine, résolument il lui souhaite la mort, comme la récompense glorieuse de sa vie. Nous avons quelque peine à comprendre une exaltation du sentiment religieux qui produit de telles déformations, et j'ajoute que même des âmes pieuses y ont trouvé quelque excès. Mais, quelque jugement qu'on puisse faire de ces gens du VIIIe siècle, il faut accorder qu'ils aident puissamment à comprendre l'histoire du temps où ils ont vécu. A étudier ces dévots, en qui la religion abolit tout le reste, on comprend mieux un caractère comme celui de l'impératrice Irène, on s'étonne moins que son œuvre ait pu réussir et ses actes rencontrer l'applaudissement presque universel. Car il faut bien se rendre compte enfin que Théoctista n'offre point un cas isolé dans l'histoire psychologique de son siècle. Bien d'autres femmes de cette époque, la mère de Tarasios et la mère de Nicéphore, la mère de Théophane et les pieuses femmes de la famille de saint Philarète nous apparaissent toutes semblables dans les récits des hagiographes. Sans doute toutes celles que je viens de nommer sont, comme notre Théoctista, des saintes ;

et je ne prétends point que toutes leurs contemporaines aient été faites sur ce modèle. Il y a eu, à côté d'elles, des femmes mondaines, comme la sœur de Théoctista, et des femmes légères, comme sa parente Théodote. Seulement — et c'est ce qui leur donne, aux yeux de l'historien, leur importance — ce sont, pendant quelques années, ces saintes qui ont mené le monde.

CHAPITRE VI

LA BIENHEUREUSE THÉODORA

I

En l'année 829, Michel II d'Amorium, empereur de Byzance, mourait, laissant le trône à son fils Théophile. Le nouveau souverain n'était point marié ; aussi l'impératrice douairière Euphrosyne remplit-elle d'abord dans les cérémonies de la cour le rôle que l'étiquette réservait à l'Augusta. Mais Euphrosyne détestait le monde. Fille de cet infortuné Constantin VI, si cruellement aveuglé par l'ordre de sa mère Irène, et de sa première femme Marie, elle s'était, lors de la catastrophe qui renversa les siens, retirée dans un monastère et elle vivait, tranquille et cachée, dans l'un des couvents de Prinkipo, lorsque, non sans quelque scandale, l'ardente passion du basileus Michel avait tiré du cloître la belle religieuse pour l'asseoir sur le trône des Césars. Mais, son mari mort, Euphrosyne n'avait plus qu'un désir, de rentrer au plus tôt en quelque saint asile, et tous ses soins s'appliquaient à marier sans retard le jeune empereur, son beau-fils

Pour trouver une femme au basileus, on envoya, selon l'usage traditionnel du palais byzantin, des messagers à travers les provinces, avec mission de découvrir et d'amener à Constantinople les plus jolies filles de la monarchie, et dans le grand salon de la Perle on rassembla les élues, afin qu'entre elles Théophile désignât la future souveraine. Par une première sélection, le prince en distingua six, les plus charmantes, et ne pouvant se décider entre ces beautés rivales, il remit au lendemain de faire un choix définitif. Ce jour-là il apparut au milieu des jeunes filles, tenant, comme Pâris entre les trois déesses, une pomme d'or à la main, gage d'amour qu'il devait offrir à celle qui fixerait son cœur, et ainsi accommodé il commença sa revue. Il s'arrêta d'abord devant une fort jolie femme, de haute naissance, qui s'appelait Kasia, et un peu troublé sans doute et ne sachant trop comment engager l'entretien, sentencieusement il lui débita ce compliment assez discourtois : « C'est par la femme que nous est venu tout le mal ». Kasia avait de l'esprit, elle riposta sans se déconcerter : « Oui, mais c'est par la femme aussi que nous vient tout le bien ». Cette réponse ruina sa fortune. Fort effrayé par cette belle personne si prompte à la repartie et d'humeur aussi féministe, Théophile tourna le dos à Kasia et il alla porter ses hommages et sa pomme à une autre candidate, également fort jolie, et qui se nommait Théodora.

Kasia se consola d'avoir manqué l'empire en fondant, selon une habitude très byzantine, un couvent où elle se retira ; et comme elle était femme d'esprit, elle occupa sa retraite à composer des poèmes religieux et des épigrammes profanes qui sont parvenus

jusqu'à nous et ne sont point dépourvus d'intérêt. Pendant ce temps, son heureuse rivale était couronnée en grande pompe dans l'église de Saint-Étienne au palais de Daphné et, selon l'usage, toute sa famille participait à sa haute fortune. Sa mère Théoctista reçut la dignité fort enviée de « patricienne à ceinture », ses trois sœurs appelées à la cour épousèrent de grands dignitaires; ses frères Pétronas et Bardas firent un chemin rapide dans la voie des honneurs. Ils devaient témoigner au reste peu de reconnaissance à celle dont l'élévation imprévue et l'amitié fraternelle les avait approchés ainsi des marches mêmes du trône.

La nouvelle impératrice était une asiatique, née en Paphlagonie, d'une famille de fonctionnaires. Ses parents étaient des gens pieux, fort attachés au culte des images, contre lesquelles, sous les successeurs de la très pieuse Irène, le gouvernement impérial venait de recommencer la lutte, et il semble même qu'ils aient fait preuve d'un zèle assez ardent pour leurs croyances. Élevée en un tel milieu, Théodora était naturellement pieuse et fort respectueuse des saintes icônes; aussi se trouva-t-elle d'abord un peu déconcertée dans ce monde de cour où son mariage l'avait brusquement transportée.

Depuis une vingtaine d'années en effet, la querelle des images s'était rallumée, plus âpre encore peut-être et plus violente qu'au VIIIe siècle, maintenant surtout que sur le débat proprement religieux s'était greffée une question politique et que le conflit mettait aux prises l'État réclamant le droit d'intervenir dans les affaires ecclésiastiques et l'Église revendiquant et défendant ses libertés. Michel II avait persécuté

ses adversaires sans ménagements et sans scrupules; Théophile, prince intelligent, autoritaire, énergique, suivait l'exemple et la politique de son père. Aussi Théodora tenta-t-elle vainement d'employer son influence en faveur de ses amis et de tempérer par ses prières l'excès des rigueurs persécutrices. Théophile n'était point un souverain d'humeur fort commode; quand il fronçait le sourcil, quand il prenait sa voix sévère, sa femme terrifiée n'avait garde d'insister, et elle-même était obligée de dissimuler attentivement ses sentiments et ses sympathies secrètes. Il lui fallut cacher soigneusement sous ses vêtements les saintes images qu'elle s'obstinait à porter sur elle, elle dut prendre mille précautions pour dérober aux regards, dans les coffres de son appartement privé, les icônes proscrites, et ce n'est point sans quelque péril parfois qu'elle put accomplir ses discrètes et prudentes dévotions.

Un jour, le bouffon de l'empereur, un nain qui amusait tout le palais de ses malicieuses saillies, la surprit dans ses pieux exercices. Fort curieux de nature, il demanda à voir les objets qui absorbaient à ce point l'attention de la souveraine. « Ce sont mes poupées, lui dit Théodora, elles sont jolies et je les aime beaucoup. » Tout courant, le nain alla conter à l'empereur l'histoire des belles poupées que la basilissa gardait sous son oreiller. Théophile comprit sans peine de quoi il s'agissait, et furieux de voir jusque dans le palais ses ordres méprisés, il se précipita au gynécée et commença à faire à l'impératrice une scène violente. Mais Théodora était femme, elle sut se tirer d'affaire. « Il ne s'agit nullement, dit-elle à son mari, de ce que vous pensez. J'étais tout simplement occupée

à me regarder au miroir avec mes suivantes, et ce sont les formes reflétées dans la glace que votre nain a prises pour des images et dont il est venu vous entretenir assez sottement. » Théophile se calma ou feignit de se laisser convaincre; mais Théodora sut rattraper l'indiscret. A quelques jours de là, pour quelque peccadille, elle fit fouetter le nain d'importance, après quoi elle lui recommanda de ne plus jamais à l'avenir parler des poupées du gynécée. Et quand l'empereur, après boire, revenait parfois sur l'incident et interrogeait le bouffon, celui-ci, avec une mimique expressive, mettait une main sur sa bouche, l'autre sur la partie de sa personne qui avait reçu les verges, et très vite : « Non, non, Sire, disait-il, ne parlons plus des poupées ».

Aussi bien, dans toute la haute société de la capitale, la conspiration était générale en faveur des icônes. Dans le cloître où elle achevait sa vie, la vieille impératrice Euphrosyne professait les mêmes sentiments que Théodora, et lorsqu'on lui envoyait en visite les petites filles du basileus, elle ne cessait de leur parler des images vénérées. Théophile, qui se doutait de la chose, s'efforçait au retour de confesser les enfants, sans réussir d'ailleurs à en tirer aucun renseignement précis. Pourtant, une fois, la plus jeune des princesses impériales se trahit et, après avoir raconté à son père les beaux cadeaux dont on les comblait au monastère, les fruits magnifiques qu'on leur offrait à goûter, elle se mit à expliquer que sa grand'mère avait aussi un coffre tout rempli de belles poupées, et que souvent elle les leur appliquait sur le front, à elle et à ses sœurs, et les leur faisait pieusement embrasser. Théophile de nouveau

se fâcha, et il défendit qu'on envoyât désormais les petites chez la vieille basilissa. Mais, jusque dans l'entourage du prince, beaucoup d'hommes politiques pensaient comme les deux impératrices; des ministres, des conseillers intimes demeuraient discrètement mais profondément attachés au culte des images, et les choses en étaient à ce point que les devins qu'aimait à consulter l'empereur lui prédisaient ouvertement la ruine prochaine de son œuvre. Lui-même le sentait si bien que, sur son lit de mort, il exigea de sa femme et du logothète Théoctistos, son premier ministre, le serment solennel de ne rien changer après lui à la politique qu'il avait suivie et de ne point toucher à la situation de son ami le patriarche Jean, qui en avait été le principal inspirateur. Rarement précaution suprême devait être plus inutile.

II

Le successeur de Théophile, son fils Michel III, était un enfant; il avait, en 842, lorsque son père mourut, trois ou quatre ans à peine. Aussi, comme jadis Irène, Théodora prit-elle la régence pendant la minorité du jeune souverain. Auprès d'elle, pour la guider, elle garda les ministres principaux du règne précédent, le logothète Théoctistos, qui exerçait une grande influence sur l'impératrice et le magistros Manuel. Tous deux étaient des hommes pieux, secrètement attachés, comme la basilissa elle-même, au culte des images, des gens de sens aussi, justement soucieux de la trop longue durée d'un conflit inutile

et dangereux : l'idée leur vint donc tout naturellement de restaurer l'orthodoxie. Pourtant, malgré leurs suggestions, la souveraine semble avoir d'abord hésité quelque peu à les suivre dans cette voie. Théodora avait fort aimé son mari, elle conservait à sa mémoire un pieux attachement; et puis elle redoutait les difficultés de l'entreprise. Mais tout son entourage s'appliquait à la convaincre; sa mère, ses frères la pressaient de leurs conseils. Vainement la basilissa objectait : « Mon mari, le défunt empereur, était un homme sage; il savait ce qu'il convenait de faire; nous ne pouvons vraiment mettre en oubli ses volontés ». On lui représenta le péril de la situation, l'impopularité dont elle se chargerait en s'obstinant dans la politique de Théophile; on lui fit craindre une révolution où sombrerait le trône de son fils. Sa piété l'encourageait au reste à écouter les avis qu'on lui prodiguait. Elle se décida.

Un synode fut convoqué à Constantinople. Mais pour qu'il pût mener à bien son œuvre, il importait au préalable de se débarrasser du patriarche. Jean, que Théophile avait en 834 installé sur le trône patriarcal, était l'ancien précepteur du prince; homme intelligent, actif, énergique, il avait puissamment servi les desseins du souverain : aussi les adversaires du parti iconoclaste le détestaient. Ils lui ont fait une sombre réputation de magicien, le surnommant le Lécanomante — ce qui veut dire le sorcier, — le nouvel Apollonius, le nouveau Balaam; ils ont répandu sur son compte les plus effroyables histoires : comment, par ses incantations, il trouvait moyen de détruire les ennemis de l'empereur; comment il s'en venait la nuit, en marmottant de mystérieuses formules, déca-

piter le serpent de bronze qui décorait l'Hippodrome et comment, dans sa maison des faubourgs, il avait aménagé un antre souterrain et diabolique, où, avec le concours de femmes perdues, généralement de beauté rare, et dont quelques-unes, par un raffinement de scandale, étaient des nonnes consacrées à Dieu, il évoquait les démons par d'impurs sacrifices et interrogeait les morts pour savoir d'eux les secrets de l'avenir. Quoi qu'il en soit de ces commérages, Jean était un homme d'esprit supérieur, de volonté forte, et par là fort gênant. Pour se défaire de lui, on le somma de consentir au rétablissement de l'orthodoxie ou bien de se démettre, et il semble bien que les soldats chargés de porter cet ultimatum au prélat firent la commission avec quelque brutalité. Toujours est-il que le patriarche fut destitué, enfermé dans un monastère; et comme, enragé de sa chute, il osa manifester sa mauvaise humeur en faisant mutiler les images du couvent qui lui servait de résidence, il fut, par ordre de la régente, battu de verges cruellement.

A sa place on installa l'une des victimes du précédent régime, Méthode; et tout aussitôt une réaction générale commença. Par les soins des évêques, le culte des images fut restauré; les exilés, les proscrits furent rappelés et reçus en triomphe; les prisonniers furent remis en liberté et honorés comme des martyrs; sur les murailles des églises les peintures pieuses réapparurent et, de nouveau, comme jadis, au-dessus de la porte de la Chalcé, l'image du Christ, replacée solennellement, attesta la piété des hôtes du palais impérial. Enfin, le 19 février 843, une cérémonie dévote et magnifique rassembla le clergé, la cour et la ville. Toute la nuit, dans l'église des Blachernes,

l'impératrice pieusement pria avec les prêtres; au matin une procession triomphale se déroula à travers Constantinople; au milieu des évêques et des moines, parmi la foule enthousiaste, Théodora alla des Blachernes à Sainte-Sophie et rendit dans la Grande Église grâces au Tout-Puissant. Les vaincus, tenant en main des cierges, durent figurer dans ce cortège qui consacrait leur défaite et se courber humblement sous les anathèmes dont on les accabla. Puis, le soir, au Palais Sacré, la basilissa offrit un festin aux prélats et se félicita avec eux du succès de son entreprise. Ce fut la fête de l'orthodoxie. Et depuis lors, en souvenir de ce grand événement, et en mémoire de la bienheureuse Théodora, chaque année, au premier dimanche de carême, l'Église grecque célébra pompeusement le rétablissement des images et l'écrasement de ses ennemis. Elle le célèbre aujourd'hui encore avec une pieuse et reconnaissante dévotion.

La révolution fit aux morts mêmes leur part. Triomphalement on ramena dans la capitale les restes des confesseurs illustres, de Théodore de Stoudion, du patriarche Nicéphore, qui avaient souffert pour la foi et étaient morts en de lointains exils. L'empereur et toute la cour, portant en main des cierges, tinrent à honneur d'aller recevoir les reliques vénérées, d'escorter dévotement la châsse que portaient les prêtres et, au milieu d'un immense concours de populaire, de la conduire jusque dans l'église des Saints Apôtres. Inversement on viola le tombeau où dormait Constantin V et, sans respect de la majesté impériale, on jeta à la voirie les restes du grand adversaire des images, et de son sarcophage de marbre

vert, débité en minces plaques, on fit un revêtement pour décorer l'un des appartements du palais.

Ce que les historiens byzantins, à qui nous devons ces détails, n'ont point malheureusement su nous dire, c'est comment cette grande révolution put s'accomplir si vite et sans rencontrer en apparence de bien sérieuses difficultés. Une chose surtout semble y avoir contribué : c'est la lassitude que tout le monde éprouvait d'une lutte interminable. Mais une autre considération encore rallia peut-être les politiques aux solutions que fit prévaloir Théodora. Si, au point de vue des dogmes, la victoire de l'Église fut complète, elle dut en revanche renoncer aux velléités d'indépendance qu'avaient manifestées quelques-uns de ses plus illustres défenseurs. Vis-à-vis de l'État elle demeura dans une sujétion absolue; l'autorité impériale en matière de religion s'exerça sur elle plus entière que jamais. Par là, malgré le rétablissement de l'orthodoxie, la politique des empereurs iconoclastes avait porté ses fruits.

Pour la grande œuvre qu'elle accomplit, Théodora a mérité d'être canonisée par l'Église orientale. Pourtant bien des scrupules avaient au cours de sa tâche troublé l'impératrice. Une chose surtout la préoccupait. Elle avait, on le sait, aimé son mari passionnément; elle se résignait mal à ce qu'il fût englobé dans les terribles anathèmes qui frappaient les persécuteurs des images. Lorsque donc les pères rassemblés au synode vinrent solliciter de sa bienveillance le rétablissement des saintes icônes, elle leur demanda une grâce en échange de son consentement : c'était d'absoudre l'empereur Théophile. Et comme le patriarche Méthode objectait que, si

l'Église a le droit incontestable de pardonner aux vivants qui font acte de repentance, elle ne pouvait rien pour un homme mort notoirement en état de péché mortel, Théodora fit un pieux mensonge. Elle déclara qu'à l'heure suprême le basileus s'était repenti de ses fautes, qu'il avait dévotement embrassé les images que sa femme présentait à ses lèvres et qu'il avait en bon chrétien remis son âme entre les mains de Dieu. Les évêques acceptèrent sans se faire prier cette édifiante histoire, d'autant mieux qu'ils sentaient bien que la restauration de l'orthodoxie était à ce prix; et, se conformant au désir de la régente, ils décidèrent qu'une semaine durant ils feraient, dans toutes les églises de la capitale, des prières pour le salut de l'empereur défunt. Théodora voulut elle-même prendre part à ces pieux exercices, et se flatta d'avoir ainsi obtenu pour le prince pécheur et repentant les miséricordes de Dieu.

La légende a fort embelli plus tard la touchante anecdote de l'amour conjugal de Théodora. On conta que des rêves terribles avaient averti la princesse du sort qui menaçait son époux. Elle avait vu la Vierge tenant entre ses bras le Christ, assise sur un trône qu'environnaient des anges, citant à son tribunal le basileus Théophile et le faisant cruellement battre de verges. Une autre fois, il lui avait semblé qu'elle était sur le forum de Constantin, et que tout à coup une grande foule envahissait la place, et qu'un cortège passait de gens portant des instruments de torture et de supplice, et qu'au milieu d'eux, tout nu et chargé de chaînes, était traîné l'infortuné Théophile. Tout éplorée, Théodora avait suivi la foule et avec elle était arrivée sur la place qui précédait le palais,

devant la porte de la Chalcé. Là, un homme était assis sur un trône, grand, à l'air terrible, à l'aspect redoutable d'un juge. Alors l'impératrice, se jetant à ses pieds, lui demandait grâce pour son époux, et l'homme répondait : « Femme, ta foi est grande. En considération de ta piété et de tes larmes et par égard pour les prières de mes prêtres, je pardonne à Théophile ton mari ». Et il le fit délier. Pendant ce temps, le patriarche Méthode, de son côté, instituait une expérience pour s'assurer des desseins de la Providence. Sur le grand autel de Sainte-Sophie, il déposa un parchemin où il avait écrit les noms de tous les empereurs iconoclastes; puis, s'étant endormi dans l'église, il vit en songe un ange qui lui annonçait que l'empereur avait trouvé miséricorde auprès de Dieu; et s'étant reveillé, et ayant repris le parchemin sur la table sainte, il constata en effet que, là où il avait écrit le nom de Théophile, la place était miraculeusement redevenue blanche, en gage de pardon.

Quelques hommes pourtant se montrèrent plus rigoureux que Dieu. Le peintre Lazare, un des plus célèbres enlumineurs d'icônes, avait eu la main droite tranchée par ordre du défunt empereur; et bien que, d'après la légende, cette main coupée eût repoussé par miracle, le martyr gardait âprement sa rancune contre son bourreau, et à toutes les observations de l'impératrice il répondait obstinément : « Dieu n'est point assez injuste pour oublier nos misères et honorer notre persécuteur ». Au dîner de cour qui termina la fête de l'orthodoxie, un autre confesseur ne se montra pas moins intraitable. C'était Théodore Graptos, qu'on appelait ainsi parce que, en manière de châtiment, Théophile lui avait fait

inscrire sur le front au moyen d'un fer rouge quatre vers injurieux. L'impératrice, très soucieuse de flatter les martyrs, fit demander au saint homme le nom de celui qui lui avait infligé un si atroce supplice. « De cette inscription, répondit l'autre avec solennité, j'aurai à demander compte devant le tribunal de Dieu à l'empereur ton mari. » A cette sortie imprévue, Théodora tout en larmes, s'adressant aux évêques, voulut savoir si c'est ainsi qu'ils entendaient tenir leurs engagements; fort heureusement le patriarche Méthode s'interposa et non sans peine il parvint à calmer l'irascible confesseur et à rassurer la souveraine : « Nos promesses, déclara-t-il, subsistent tout entières, et le mépris que quelques-uns en font est chose sans importance ». Mais ce qui, en revanche, n'est point indifférent, c'est de constater par ces anecdotes tout ce qu'il entra de considérations politiques et humaines dans la restauration de l'orthodoxie, et à quels compromis de conscience se prêtèrent avec une égale facilité les saints évêques et la très pieuse Théodora.

III

« La première des vertus, dit un chroniqueur de l'époque c'est d'avoir l'âme orthodoxe. » Théodora possédait cette vertu pleinement. Mais elle avait d'autres qualités encore. Les historiens byzantins vantent son intelligence politique, son énergie, son courage, ils lui prêtent des mots héroïques, comme celui-ci, par lequel elle arrêta, dit-on, une invasion du roi des Bulgares : « Si tu triomphes d'une femme,

lui manda-t-elle, ta gloire sera nulle; mais si tu te fais battre par une femme, tu seras la risée du monde entier ». En tout cas, pendant les quatorze années qu'elle détint le pouvoir, elle gouverna bien. Assurément, comme on pouvait s'y attendre, son gouvernement eut un tour assez dévot. Très fière d'avoir restauré l'orthodoxie, elle n'eut pas moins à cœur de combattre l'hérésie; par son ordre, les Pauliciens furent sommés d'opter entre la conversion et la mort; et comme ils ne cédèrent point, le sang coula à flots dans les parties de l'Asie Mineure où ils étaient établis. Les inquisiteurs impériaux chargés de dompter leur résistance firent merveille : par leurs soins, plus de cent mille personnes périrent dans les supplices : chose grave, et qui devait avoir des conséquences plus graves encore; en jetant ces désespérés dans les bras des musulmans, le gouvernement impérial se préparait bien des malheurs pour l'avenir.

Mais par ailleurs le zèle pieux qui animait la régente lui inspira d'heureuses initiatives; ce fut elle qui préluda à la grande œuvre des missions qui devaient, quelques années plus tard, porter l'Évangile chez les Khazars, les Moraves, les Bulgares. Elle eut la gloire aussi de remporter sur les Arabes quelques succès durables, et de réprimer vigoureusement l'insurrection des Slaves de l'Hellade. Mais surtout elle prit à tâche la bonne administration financière de la monarchie. Elle s'entendait, dit-on, aux questions d'argent, et la légende raconte à ce propos une anecdote assez piquante. L'empereur Théophile était un jour à une des fenêtres du palais, lorsqu'il vit entrer dans le port de la Corne d'Or un grand et magnifique vaisseau de commerce. S'étant informé à qui appartenai

ce beau bâtiment, il apprit qu'il était à l'impératrice. A cette réponse, le souverain garda le silence; mais le lendemain, comme il se rendait aux Blachernes, il descendit au port, et ayant fait décharger la cargaison du navire, il ordonna d'y mettre le feu. Puis, se retournant vers ses familiers : « Vous ne saviez pas, leur dit-il, que l'impératrice ma femme eût fait de moi un marchand! Jamais jusqu'ici on n'avait vu un empereur romain faire métier de négociant » Quoi qu'il en soit de l'aventure, Théodora sut gérer la fortune de l'État non moins bien que la sienne. Quand elle quitta le pouvoir, elle laissait dans le trésor une réserve considérable. Et par tout cela elle eût été sans doute une assez grande souveraine, sans les intrigues de cour et les rivalités de palais, toujours promptes à se former sous un gouvernement de femme, et sans le fils déplorable que le ciel lui avait donné.

IV

Sous le règne de Théophile, le palais impérial, depuis tant de siècles résidence des basileis byzantins, avait pris une splendeur nouvelle. L'empereur aimait les bâtiments : aux anciens appartements des Constantin et des Justinien, il avait ajouté toute une suite de constructions somptueuses, décorées avec le luxe le plus élégant et le plus recherché. Il aimait la pompe et la magnificence : pour rehausser l'éclat des réceptions palatines, il avait commandé à ses artistes des merveilles d'orfèvrerie et de mécanique, le Pentapyrgion, célèbre armoire d'or où l'on exposait les

joyaux de la couronne, les orgues d'or qui jouaient aux jours d'audiences solennelles, le platane d'or dressé auprès du trône impérial, et sur lequel des oiseaux mécaniques voletaient et chantaient, les lions d'or couchés aux pieds du prince et qui à certains moments se dressaient, battaient de la queue et rugissaient, et les griffons d'or à l'aspect mystérieux qui semblaient, comme dans les palais des rois asiatiques, veiller sur la sécurité de l'empereur. Il avait en outre fait remettre à neuf toute la garde-robe impériale, les beaux habits tout étincelants d'or que portait le basileus dans les cérémonies de cour, les vêtements splendides, tissés d'or et constellés de pierreries, dont se parait l'Augusta. Il aimait enfin les lettres, les sciences et les arts. Il avait comblé de faveurs le grand mathématicien Léon de Thessalonique, et il avait, dans son palais de la Magnaure, installé l'école où le savant donnait à ses disciples cet enseignement qui était une des gloires de Byzance; il s'était même, lui l'iconoclaste farouche, montré plein de tolérance pour Méthode le confesseur, du jour où il l'avait trouvé capable de résoudre certaines difficultés scientifiques qui le préoccupaient. Fort épris des chefs-d'œuvre de l'architecture arabe, très soucieux de remplacer le pieux décor des images proscrites par des représentations d'un style plus libre et plus profane, il avait orienté vers des voies nouvelles l'art byzantin de son temps; et grâce à ses efforts et à son intelligente protection, dans ce merveilleux Palais Sacré, tout plein de splendeur raffinée et de luxe rare, dans ce décor incomparable de pavillons, de terrasses, de jardins largement ouverts sur les horizons lumineux de Marmara, la vie

de cour avait pris un nouvel et magnifique éclat. Mais maintenant que l'empereur était mort, c'est de disputes surtout et d'intrigues qu'était rempli et troublé ce somptueux palais.

Le véritable chef du gouvernement était, sous la régence de Théodora, le logothète Théoctistos. C'était un homme d'assez médiocre valeur, général incapable et toujours malheureux, politique d'intelligence ordinaire, de caractère froid, triste et dur. Peu sympathique et peu aimé, il se maintenait grâce à la faveur que lui témoignait l'impératrice. Il avait obtenu d'être logé à l'intérieur même du palais, il exerçait sur la souveraine une influence prodigieuse, et tel était son crédit auprès d'elle, que d'assez mauvais bruits couraient à Byzance sur la nature des relations que le ministre entretenait avec la basilissa. On le savait ambitieux, on se rappelait avec quelle hâte fébrile, à l'annonce d'une prétendue révolution de palais, il avait quitté l'armée de Crète pour venir surveiller les événements dans la capitale; on le soupçonnait d'aspirer au trône, et on allait jusqu'à dire que Théodora, favorisant ses désirs, songeait à l'épouser ou à lui donner une de ses filles en mariage, toute prête, pour lui frayer le chemin du pouvoir, à renverser, comme jadis avait fait la grande Irène, et à faire aveugler son propre fils. En tout cas, très profondément dévoué à la régente et tout-puissant sur son esprit, le logothète s'efforçait d'exciter sa défiance contre tous les conseillers qui partageaient le pouvoir avec lui.

Il eut vite fait par ses intrigues d'écarter ses rivaux. Le magistros Manuel qui était, avec Théoctistos, tuteur du jeune Michel III, fut accusé de conspirer

contre la famille impériale et obligé de se démettre de ses fonctions. Les frères de l'impératrice, Pétronas et Bardas, étaient plus redoutables, le second surtout, dont l'intelligence supérieure était servie par une prodigieuse absence de scrupules et de moralité. Avec le consentement de Théodora elle-même, Bardas fut, sous quelque prétexte, éloigné de la cour, et le logothète crut avoir définitivement assuré sa puissance. Il n'avait point prévu qu'il allait avoir à compter avec le jeune empereur.

Michel III en effet grandissait, et en grandissant il s'annonçait déplorable. Vainement sa mère et le ministre s'étaient appliqués à lui faire donner une éducation excellente; vainement on l'avait confié aux soins des meilleurs maîtres, on l'avait entouré des meilleurs camarades; la légende nomme, parmi les compagnons d'études du prince impérial, Cyrille, qui devait plus tard être l'apôtre des Slaves. Tout avait été inutile : le fond chez Michel était mauvais. A quinze ou seize ans, — c'était l'âge qu'il avait à présent, — il aimait surtout la chasse, les chevaux, les courses, les spectacles, les luttes d'athlètes, et lui-même ne dédaignait pas, dans l'hippodrome du palais, de monter sur un char et de se produire devant ses familiers. Ses mœurs privées étaient plus fâcheuses encore. Il fréquentait la pire société, passait à boire une partie de ses nuits; il avait une maîtresse en titre, Eudocie Ingerina.

Théodora et Théoctictos se dirent que, dans ces conditions, il n'y avait qu'une chose à faire, c'était de marier au plus tôt le jeune empereur. De nouveau, selon l'usage, les messagers du palais parcoururent les provinces, pour amener à Constantinople les plus

belles filles de la monarchie : entre elles, Eudocie, fille du Décapolite, fut choisie et tout aussitôt couronnée basilissa. Mais au bout de quelques semaines, Michel III, vite lassé de sa femme et de la vie conjugale, revenait à ses habitudes, à ses amis, à sa maîtresse, et reprenait le cours de ses folies. Et sans doute il faut se garder de prendre à la lettre tous les actes ridicules ou odieux que les historiens byzantins ont attribués à Michel III : les chroniqueurs dévoués à la maison de Macédoine étaient trop intéressés à excuser et à justifier l'assassinat qui mit Basile Ier sur le trône pour n'avoir point la tentation de noircir un peu sa victime. Mais, malgré ces réserves, des faits certains attestent tout ce qu'il y avait de démence dans la conduite du misérable empereur. Constamment entouré d'histrions, de débauchés, de bouffons, il s'amusait avec ses indignes familiers à des farces grotesques ou obscènes, il scandalisait le palais par ses facéties de mauvais goût, où il ne respectait rien, ni la famille, ni la religion. Un de ses grands divertissements était d'habiller ses amis en évêques; l'un figurait le patriarche, les autres les métropolitains; le prince lui-même se parait du titre d'archevêque de Colonée; et, ainsi costumés, ils s'en allaient en mascarade par la ville, chantant des cantiques orduriers ou grotesques, parodiant les cérémonies sacrées. Un jour, pour faire comme le Christ, Michel s'en allait dîner chez une pauvre femme, tout ahurie de recevoir le basileus de façon aussi inopinée; une autre fois, ayant croisé sur sa route le patriarche Ignace et ses clercs, l'empereur s'amusait à lui donner un charivari, et avec son cortège d'histrions il l'escortait longuement, chantant à ses oreilles des chan-

sons licencieuses, avec accompagnement de cymbales et de tambourins.

Puis, c'était à sa mère qu'il faisait des plaisanteries détestables. Il lui manda un jour que le patriarche se trouvait au palais, et qu'elle serait heureuse sans doute de recevoir sa bénédiction. La pieuse Théodora accourut en toute hâte, et, en effet, dans le grand Triclinium d'Or, elle trouva, assis sur un trône à côté du souverain, le prélat en grand habit sacerdotal, son capuchon rabattu sur le visage, et qui semblait, silencieux et grave, perdu en de profondes méditations. La régente tombe aux pieds du saint homme et le supplie de vouloir bien penser à elle dans ses prières, lorsque tout à coup le patriarche se lève, pirouette sur les talons, présente le dos à l'impératrice... et il faut aller voir dans le texte des chroniqueurs ce qu'il laissa échapper au visage de Théodora. Puis se retournant : « Vous ne direz point, Madame, déclara-t-il, qu'en ceci même nous n'ayons tâché de vous faire honneur », et, rejetant son capuchon, il montre sa figure : le prétendu patriarche n'était autre que le bouffon favori de l'empereur. A cette facétie de haut goût, Michel éclate de rire. Théodora indignée accable son fils de malédictions : « Ah ! méchant enfant ! Dieu en ce jour a retiré sa main de toi ! » et elle quitte la salle tout en larmes. Mais, malgré tant de grossières inconvenances, les tuteurs n'osaient intervenir et ils se gardaient de blâmer le basileus, soit par un excès d'indulgence soit parce qu'ils pensaient par ces complaisances ménager leur crédit.

C'est en se montrant plein de tolérance pour les amusements de son neveu que Bardas en particulier

s'efforçait de prendre sur lui de l'influence. Il avait, grâce à l'intervention de son ami le grand chambellan Damianos, réussi à se faire rappeler d'exil par l'empereur, et très vite il était arrivé à se faire bienvenir de Michel III. Naturellement il détestait Théoctistos, qui faisait obstacle à ses ambitions; aussi excitait-il sans cesse contre le ministre la défiance du basileus. Il lui faisait craindre que le logothète ne préparât quelque coup d'Etat, il ne se faisait pas même scrupule de calomnier sa sœur la régente Théodora, et de représenter au fils sous le jour le plus fâcheux la conduite de sa mère. Il fit si bien qu'à propos d'un incident futile (il s'agissait d'un ami personnel du prince, auquel le ministre refusait quelque avancement) un conflit assez violent éclata entre le souverain et Théoctistos. C'était en 856. Bardas, profitant de son avantage, s'attacha à aigrir encore davantage les rancunes de Michel : il lui fit remarquer qu'on le tenait à l'écart des affaires; par de brutales déclarations il piqua son amour-propre. « Tant que Théoctistos, lui disait-il, sera avec l'Augusta, le basileus sera sans pouvoir; » surtout il trouva moyen de lui faire croire qu'on en voulait à sa vie. Un complot fut ourdi contre le logothète. Une bonne partie des gens du palais étaient gagnés aux intérêts de Bardas; le prince consentait à tout, et, contre Théodora et son favori, une sœur même de l'impératrice s'associait à Bardas son frère. L'attentat réussit donc sans grandes difficultés.

Un jour que, selon l'usage de sa charge, Théoctistos se présentait, ses papiers à la main, à l'audience de la régente, il trouva dans la galerie du Lausiacos, qui précédait les appartements de la sou-

veraine, Bardas qui, sans se lever devant lui, le toisa d'un air fort insolent. Un peu plus loin, il rencontra l'empereur, qui lui interdit de pénétrer chez l'Augusta et lui donna ordre de lui faire à lui-même son rapport sur les affaires du jour; et comme le ministre interdit hésitait, le basileus le congédia brusquement. Mais pendant qu'il se retirait, Michel crie aux chambellans de service : « Arrêtez cet homme ». A cet appel, Bardas se jette sur le logothète; l'autre s'enfuit; Bardas le rejoint, le renverse sur le sol, et mettant l'épée à la main, s'apprête à repousser quiconque tenterait de secourir l'infortuné. Il ne semble point pourtant qu'on tînt essentiellement à la mort de Théoctistos : l'empereur ordonna simplement d'abord qu'on l'emmenât sous bonne garde dans le vestibule des Skyla et qu'on attendît ses ordres. Malheureusement pour le logothète, au bruit qui s'était élevé, Théodora était accourue, les cheveux épars, la toilette en désordre, réclamant à grands cris son favori, se déchaînant en injures contre son fils et contre son frère, criant d'une voix menaçante qu'elle défendait de mettre à mort Théoctistos. C'est peut-être cette sollicitude qui perdit le malheureux. On eut peur, dans l'entourage de Michel, que, s'il vivait, la régente ne le rétablît bien vite au pouvoir et qu'il ne se vengeât cruellement de ses ennemis; par mesure de sûreté, on décida sa mort. Vainement quelques officiers des gardes, restés fidèles à sa personne, tentèrent de le défendre : vainement le pauvre homme, se cachant sous les meubles, essayait d'échapper à son destin. D'un grand coup d'épée, un soldat se baissant lui perça le ventre. Bardas l'emportait.

L'assassinat du premier ministre était un coup

droit contre Théodora : elle le sentit bien. Déjà, dans le tumulte qui troublait le palais, elle avait entendu monter contre elle des voix menaçantes : on lui avait crié de prendre garde à elle, et que c'était le jour des meurtres. Aussi, dans son indignation, refusa-t-elle toutes les excuses qu'on lui offrit, toutes les consolations qu'on voulut lui prodiguer; farouche, tragique, elle appelait sur les coupables, et surtout sur son frère Bardas, les vengeances divines, et ouvertement elle souhaitait leur mort. Par cette attitude intransigeante elle acheva de se rendre importune; Bardas, dont elle gênait au reste les ambitions, résolut de se débarrasser d'elle. On commença par lui enlever ses filles qu'on enferma dans un monastère, comptant bien qu'elle ne tarderait pas à les y suivre volontairement. Comme elle hésitait à prendre parti, on la mit en demeure de se retirer au couvent de Gastria. Ne voulant point troubler l'État par une inutile résistance, noblement elle descendit du pouvoir, après avoir officiellement fait remise au Sénat des sommes que sa bonne administration financière avait mises en réserve dans le trésor. C'était la fin de sa vie politique.

Dans le cloître où elle chercha asile, Théodora vécut pieusement, avec ses filles, de longues années encore, pardonnant à son fils, auprès duquel elle semble même avoir plus tard retrouvé quelque crédit, toujours ulcérée contre Bardas, qu'elle rendait justement responsable de la mort de Théoctistos. Elle en vint à ce point, elle la pieuse et orthodoxe impératrice, qu'elle conspira contre ce frère détesté, et tenta, de concert avec plusieurs familiers du palais, de le faire assassiner. Elle échoua dans cette entreprise,

et il semble même qu'elle en fut punie assez sévèrement. C'est à ce moment sans doute qu'on lui confisqua tous ses biens et qu'on lui retira les honneurs qui restaient attachés à son rang impérial. Pour la consoler de sa disgrâce, la destinée allait se charger de lui susciter un vengeur, qui devait satisfaire ses haines au delà même de ses espérances. C'était Basile, le fondateur illustre de la dynastie des empereurs macédoniens.

CHAPITRE VII

LES ROMANESQUES AVENTURES DE BASILE LE MACÉDONIEN

I

Au temps où l'impératrice Théodora partageait le trône avec son mari Théophile, vers l'an 840 environ, un jeune homme pauvrement vêtu, mais à qui sa haute taille, sa complexion robuste, son teint hâlé faisaient une mine assez fière, entrait un soir, la besace au dos et le bâton à la main, à Constantinople par la Porte d'Or. C'était un dimanche, et la nuit était proche. Harassé et poudreux, le voyageur alla se coucher sous le porche de l'église voisine de Saint-Diomède, et là il ne tarda pas à s'endormir profondément. Or, pendant la nuit, l'abbé du monastère dont dépendait l'église s'éveilla brusquement, et il entendit une voix qui lui disait : « Lève-toi, va ouvrir la porte de l'église à l'empereur ». Le moine obéit; mais n'ayant vu dans la cour qu'un pauvre diable en haillons étendu sur les dalles, il crut avoir rêvé et retourna se coucher. Alors, une seconde fois, la voix l'éveilla de son sommeil et lui répéta la même injonction : et de

nouveau s'étant levé, et n'ayant rien vu que le loqueteux dormeur, il regagna son lit. Alors, une troisième fois, la voix plus impérieuse résonna dans le silence et en même temps, afin qu'il ne doutât point qu'il était éveillé, l'higoumène recevait dans les côtes un rude et mystérieux coup de poing. « Lève-toi, ordonnait la voix, fais entrer celui qui est couché devant la porte. C'est lui qui est l'empereur. » Tout tremblant, le saint homme quitte en hâte sa cellule, descend, appelle l'inconnu. « Me voici, seigneur, répond l'autre en se secouant; qu'ordonnes-tu à ton esclave? » L'abbé l'invite à le suivre, le fait asseoir à sa table; au matin il lui fait prendre un bain, lui présente des vêtements neufs; et comme le voyageur surpris ne comprend rien à tant d'égards dont on l'accable, le moine, sous le sceau du secret, lui révèle le mystère de son avenir et lui demande d'être désormais son ami et son frère.

C'est par ce pittoresque récit, dont Paul Adam, dans son roman de *Basile et Sophia*, a tiré un ingénieux parti, que fait son entrée dans l'histoire l'homme qui, sous Théodora et Michel III, allait si adroitement gouverner sa fortune, Basile le Macédonien, qui devait quelques années plus tard asseoir sa famille sur le trône de Byzance.

Les historiens qui vécurent à la cour de l'empereur Constantin VII, petit-fils de Basile, et Constantin VII lui-même, se sont complu naturellement à fabriquer pour ce fondateur de dynastie une généalogie présentable et même glorieuse. A les entendre, l'illustre basileus descendait par son père de la maison royale d'Arménie, il était apparenté par sa mère à Constantin et même à Alexandre le Grand. La vérité

semble avoir été infiniment plus modeste. Basile était né fort humblement, vers l'année 812, d'une obscure famille de paysans des environs d'Andrinople, pauvres colons d'origine arménienne que les circonstances avaient transplantés en Macédoine, que la guerre bulgare avait ruinés et que la mort du père, dernier malheur, acheva de laisser sans ressources. Basile, resté le seul soutien de sa mère et de ses sœurs, avait alors vingt-cinq ou vingt-six ans. C'était un grand et fort garçon à la poigne solide, à la robuste carrure; une épaisse chevelure bouclée encadrait son visage énergique. Parfaitement illettré au reste, — il ne savait ni lire, ni écrire, — c'était avant tout un bel animal humain. Ce fut assez pour faire sa fortune.

Les chroniqueurs byzantins, fort épris de merveilleux, ont soigneusement raconté les présages par où s'annonça la grandeur future de Basile : comment, un beau jour d'été qu'il s'était endormi dans les champs, un aigle planant au-dessus de l'enfant l'avait abrité de l'ombre de ses ailes; comment sa mère avait en rêve vu sortir de son sein un arbre d'or, chargé de fleurs et de fruits d'or, qui devenait immense et ombrageait la maison tout entière; et comment, une autre fois, un songe lui avait fait apparaître saint Élie le Thesbite sous les traits d'un grand vieillard à barbe blanche, dont la bouche laissait échapper des flammes, et comment le prophète avait annoncé à la mère les hautes destinées qui attendaient son fils. La superstition de la société byzantine colorait volontiers de ces prestiges la jeunesse des grands hommes et sincèrement elle croyait à la valeur de ces prédictions. En fait, Basile le Macédonien devait parvenir par d'autres moyens et d'autres

qualités, par son intelligence adroite et souple, par son énergie sans scrupules, par le prestige de sa force, et enfin par les femmes, qui subirent puissamment le charme de son athlétique séduction.

Dans son pauvre pays de Macédoine, Basile, ayant charge de famille, comprit vite que l'agriculture ne suffirait point à le nourrir avec les siens et il commença par s'aller mettre au service du gouverneur de la province. Puis, il vint chercher fortune à Constantinople et là les circonstances l'aidèrent à souhait. L'abbé de Saint-Diomède, qui l'avait recueilli, avait un frère, médecin de sa profession ; celui-ci vit le jeune homme au monastère, le trouva bien râblé et de bonne mine et le recommanda à un de ses clients, parent de l'empereur et de Bardas, qui s'appelait Théophile et qu'on surnommait à cause de sa petite taille Théophilitzès (le petit Théophile). Ce petit homme avait une manie : c'était d'avoir à son service des gens de haute stature, de force herculéenne, qu'il habillait de magnifiques costumes de soie, et rien ne lui faisait plus de plaisir que de se produire en public avec son escorte de géants. Dès qu'on lui parla de Basile, il voulut le voir, et, ravi de sa prestance, tout aussitôt il l'engagea pour soigner ses chevaux, et familièrement il le baptisa du sobriquet de Képhalas, — ce qui veut dire la « forte tête ».

Durant plusieurs années, Basile resta dans la maison de Théophilitzès, et c'est pendant ce temps qu'il eut une aventure qui acheva d'assurer sa fortune. Son maître ayant été envoyé en mission en Grèce, Basile, en qualité d'écuyer, l'accompagna ; mais au cours du voyage il tomba malade et dut s'arrêter à Patras. Il y rencontra Daniélis. Daniélis était une

riche veuve, un peu mûre déjà; elle avait, quand Basile la connut, un grand fils, et il semble bien qu'elle était même grand'mère. Mais sa fortune était prodigieuse, « une fortune de roi, dit le chroniqueur, plutôt que de particulier ». Elle avait des esclaves par milliers, des propriétés immenses, des troupeaux innombrables, des fabriques où des femmes tissaient pour elle des soieries magnifiques, des tapis admirables, des toiles de lin d'une finesse merveilleuse. Sa maison était pleine d'une somptueuse vaisselle d'argent et d'or; ses coffres étaient remplis de vêtements splendides; ses caisses regorgeaient de lingots de métal précieux. Elle possédait en propre une grande partie du Péloponnèse et, selon le mot d'un historien, elle semblait vraiment « la reine du pays ». Elle aimait le luxe, la pompe : quand elle allait en voyage, elle ne se servait point de char ni de cheval, elle avait une litière, et trois cents jeunes esclaves l'accompagnaient, qui se relayaient pour la porter. Elle aimait aussi les beaux hommes : par là Basile l'intéressa. Faut-il penser qu'elle aussi, comme l'indiquent les superstitieux chroniqueurs, pressentait le glorieux avenir du Macédonien? Je croirais volontiers que sa sympathie tint à des raisons plus matérielles. Tant est-il qu'elle lui fit bon accueil dans sa maison; et lorsque enfin Basile dut se résoudre à partir, elle lui donna de l'argent, de beaux habits, trente esclaves pour le servir; avec cela le pauvre diable devint un grand seigneur, il put faire figure dans le monde et acheter des propriétés en Macédoine.

Jamais au reste il ne devait oublier sa bienfaitrice. Lorsque, quelque vingt ans plus tard, il monta sur le trône, son premier soin fut d'accorder au fils de

Daniélis une haute dignité, puis il invita la vieille dame, « qui, dit-on, avait un ardent désir de revoir l'empereur », à lui rendre visite dans la capitale. Il la reçut comme une souveraine au palais de la Magnaure, solennellement il lui conféra le titre de mère du basileus. De son côté Daniélis, toujours magnifique, avait apporté avec elle pour son ancien ami des cadeaux précieux; elle lui offrit cinq cents esclaves, cent eunuques, cent brodeuses d'une habileté étonnante, des étoffes splendides, que sais-je encore? Elle fit mieux. Basile à ce moment faisait construire la Nouvelle Église; elle voulut s'associer à cette œuvre pieuse en faisant tisser dans ses fabriques du Péloponnèse des tapis de prière qui couvriraient tout le sol de la basilique. Enfin elle promit que dans son testament elle n'oublierait point le fils de son favori d'autrefois. Après quoi elle retourna à Patras; mais chaque année, tant que Basile vécut, lui arrivaient d'Hellade des présents somptueux que sa vieille amie lui envoyait; et quand il mourut, avant elle, elle reporta sur le fils du souverain l'affection qu'elle avait vouée au père. Elle revint une fois encore à Constantinople pour le voir, et par son testament elle l'institua son légataire universel. Quand le mandataire impérial, chargé de dresser l'inventaire de l'héritage, arriva dans la maison de Daniélis, il demeura stupéfait d'une si prodigieuse richesse. Sans parler de l'argent monnayé, des bijoux, de la vaisselle précieuse, des milliers d'esclaves — l'empereur en affranchit trois mille qu'il envoya comme colons dans l'Italie du Sud, — le basileus pour sa part hérita de plus de quatre-vingts domaines. On voit quelle était au IXe siècle la richesse de l'empire

byzantin, quelles fortunes énormes possédaient ces grandes familles de l'aristocratie provinciale, qui jouent un si grand rôle dans l'histoire de la monarchie. Mais n'est-ce point surtout une curieuse et piquante figure que celle de cette vieille dame, dont l'amitié soigneusement cultivée fut si utile à la maison de Macédoine?

Revenu de Patras à Constantinople, Basile était rentré au service de Théophilitzès, lorsqu'une circonstance imprévue le rapprocha de l'empereur. Un jour le cousin de Michel III, le patrice Antigone, fils de Bardas, donnait en l'honneur de son père un dîner d'apparat; il y avait convié beaucoup de ses amis, des sénateurs, de grands personnages, et aussi des ambassadeurs bulgares qui se trouvaient de passage à Byzance. Selon l'usage des festins byzantins, des lutteurs vinrent au dessert divertir les convives par le spectacle de leurs exercices. Alors, avec leur jactance coutumière, un peu excités aussi peut-être par le repas, les Bulgares se mirent à vanter un certain athlète de leur nation, déclarant que c'était un homme invincible et qu'il triompherait de quiconque lui serait opposé. On les prit au mot: et en effet le champion barbare fit toucher les épaules à tous ses adversaires. Les Byzantins étaient assez humiliés, et plus agacés encore, quand Théophilitzès, qui assistait au dîner, se prit à dire: « J'ai à mon service un homme qui, si vous le désirez, soutiendra la lutte contre votre fameux Bulgare. Car vraiment il serait un peu honteux pour les Romains que cet étranger s'en revînt chez lui, sans avoir trouvé son maître ». On accepte; on appelle Basile; on sable soigneusement la salle pour faire un bon terrain aux deux com-

battants, et la lutte s'engage. D'un bras vigoureux, le Bulgare s'efforce de soulever Basile de terre et de lui faire perdre l'équilibre; mais, plus robuste encore, le Byzantin l'enlève, le fait vivement tourner sur lui-même, et par un coup habile, fort célèbre alors dans les salles de lutte, il jette sur le sol son rival, évanoui et passablement endommagé.

Cet exploit avait attiré sur le Macédonien l'attention des gens de la cour. Or, à quelques jours de là, l'empereur reçut en cadeau d'un gouverneur de province un fort beau cheval; et tout aussitôt il voulut l'essayer. Mais quand le souverain s'approcha de l'animal et voulut, pour examiner ses dents, lui ouvrir la bouche, la bête se cabra formidablement, et ni le prince ni ses écuyers n'en purent venir à bout. Michel III était fort mécontent, quand l'obligeant Théophilitzès intervint : « J'ai chez moi, Sire, dit-il, un jeune homme fort adroit à manier les chevaux; si Votre Majesté veut le voir, il se nomme Basile ». On mande aussitôt au palais le Macédonien, et alors, « comme un autre Alexandre sur un autre Bucéphale, selon l'expression d'un historien, comme Bellérophon sur Pégase », il saute sur le dos de la bête et en quelques instants la dompte absolument. Le basileus était dans le ravissement : il n'eut de cesse que Théophilitzès ne lui eût cédé ce beau garçon qui était si bon écuyer et si robuste lutteur. Et tout fier de son acquisition, il s'en vint présenter Basile à sa mère Théodora : « Venez voir, lui disait-il, quel beau mâle j'ai trouvé ». Mais l'impératrice, ayant longuement dévisagé le nouveau favori de son fils, se prit à dire tristement. « Plût au ciel que je n'eusse jamais vu cet homme! c'est lui qui détruira notre race ».

Théodora avait raison. Cet athlète qui savait plaire aux femmes allait montrer qu'il était capable d'autre chose encore. C'est vers 856 qu'il entrait au service de Michel III : onze ans plus tard il était empereur.

II

Au moment où Basile arrivait à la cour, Bardas, l'oncle du basileus, y devenait tout-puissant. L'assassinat de Théoctistos, la retraite de Théodora, faisaient bientôt de lui le chef véritable du gouvernement ; et successivement nommé magistros et domestique des scholes, bientôt curopalate, enfin presque associé à l'empire avec le titre de César, il régnait en maître sous le nom de Michel III.

Malgré ses vices, Bardas était un homme supérieur. Âprement ambitieux, passionnément avide de pouvoir, de richesse et de luxe, il se piquait pourtant d'être bon administrateur, justicier sévère, ministre incorruptible ; et par là, malgré son absence de scrupules et sa profonde immoralité, il s'était rendu très populaire. Fort intelligent, il aimait les lettres, s'intéressait aux sciences. C'est à lui qu'appartient l'honneur d'avoir fondé la célèbre université de la Magnaure, où il appela les maîtres les plus illustres de son temps ; on y enseignait la grammaire, la philosophie, la géométrie, l'astronomie ; et pour encourager le zèle des professeurs et l'ardeur des élèves, Bardas faisait à l'école de fréquentes et attentives visites. Il comptait parmi ses familiers et ses amis le fameux Léon de Thessalonique, mathématicien éminent, philosophe et médecin renommé, l'un des plus grands esprits du

IXe siècle, et qui, comme tous les grands savants du moyen âge, avait chez ses contemporains une assez noire réputation de devin et de magicien. Et sans doute, par ailleurs, Bardas scandalisait la ville et la cour; il entretenait avec sa belle-fille des relations fort suspectes et ce fut même là la cause initiale du grave conflit qui éclata entre le légat et le patriarche Ignace, lorsque le prélat crut devoir interdire au tout-puissant régent l'entrée de Sainte-Sophie. Mais en somme les ennemis mêmes de Bardas sont obligés de reconnaître ses hautes qualités. Sous son administration, des succès militaires considérables furent remportés sur les Arabes; l'attaque audacieuse que les Russes tentèrent sur Constantinople fut repoussée vigoureusement; et surtout, avec le concours du patriarche Photius, successeur d'Ignace, Bardas eut la gloire de mener à bien la grande œuvre des missions chrétiennes, qui porta l'Évangile chez les Moraves et chez les Bulgares : c'est sous sa protection que Cyrille et Méthode, les apôtres des Slaves, entreprirent la grande œuvre, par laquelle toute une race a été conquise à l'orthodoxie.

Pendant que le César gouvernait ainsi, l'empereur continuait le cours de ses folies. Il dilapidait en de ridicules dépenses l'argent qu'avaient amassé ses parents; il étonnait et choquait la capitale par son goût effréné des courses et des chevaux. Il avait fait bâtir une écurie magnifique, décorée comme un palais des marbres les plus précieux, et il en était plus fier que Justinien même n'avait été d'avoir construit Sainte-Sophie. Il vivait dans la société des cochers, les comblant d'or, se plaisant à tenir leurs enfants sur les fonts du baptême; lui-même en

casaque de cocher, présidait aux courses de l'Hippodrome : et souvent, sur la piste particulière du palais de Saint-Mamas, il courait en personne, obligeant les hauts dignitaires de l'empire à faire comme lui et à prendre les couleurs du cirque pour lui disputer le prix. Et, par une dérision assez scandaleuse, une image de la Vierge, placée sur le trône impérial, tenait la place du basileus et présidait la fête.

Quand Michel III était à ses plaisirs, il n'entendait point que, sous aucun prétexte, on l'en vînt déranger. Un jour qu'il était à l'Hippodrome, on lui annonça que les Arabes avaient envahi les provinces asiatiques, et comme le messager du domestique des scholes attendait anxieusement, debout devant le basileus, les ordres souverains : « Mais quelle audace, s'exclama tout à coup le prince, de venir me parler de ces choses, quand je suis tout occupé à une course de la plus haute importance, et que la question est de savoir si le char de droite ne va pas se briser au tournant ». Entre la frontière de Cilicie et la capitale, il existait un système de signaux de feu, sorte de télégraphie optique qui permettait de signaler promptement les incursions des musulmans : Michel III le fit détruire, alléguant que cela donnait aux jours de fête des distractions au peuple et que les mauvaises nouvelles ainsi transmises empêchaient les spectateurs, en les attristant, de goûter pleinement le plaisir des jeux. On sait déjà ses débauches et les plaisanteries qu'il imaginait avec son cortège de bouffons et d'histrions; on sait son ivrognerie, qui lui a valu dans l'histoire le surnom de Michel l'Ivrogne, et comment, après boire, ne sachant plus bien ce qu'il disait indifféremment il

ordonnait des exécutions capitales ou inventait les pires folies. Le seul moyen de lui plaire était de s'associer à ces étranges divertissements, et chacun à la cour s'y empressait. On conte que le patriarche Photius lui-même trouvait très drôles les amusements de l'empereur et volontiers lui faisait raison à table en buvant encore plus que lui. En tout cas, Basile avait vite compris qu'il y avait là un moyen de pousser sa fortune.

Habilement il se prêtait à tout, consentait à tout et profitait de tout. En 856, la charge de grand écuyer se trouva vacante, le titulaire ayant conspiré contre l'empereur : ce fut Basile qui l'obtint. En 862, le grand chambellan Damianos, l'ancien ami de Bardas, fut destitué pour avoir manqué de respect au César, avec qui il était brouillé : ce fut Basile qui lui succéda dans ce poste de confiance, qui introduisait dans l'intimité du prince celui qui l'occupait. Michel III, au reste, adorait son favori; il disait à qui voulait l'entendre que seul le Macédonien lui était un serviteur vraiment dévoué et fidèle. Aussi le fit-il patrice et finalement il le maria. A la vérité Basile avait déjà une femme, une Macédonienne comme lui, qui se nommait Marie; le basileus l'obligea à divorcer, et Marie fut, avec quelque argent, renvoyée dans son pays natal. Après quoi, le prince fit épouser à son ami sa maîtresse Eudocie Ingerina.

C'était une fort belle personne, dont Michel était l'amant depuis plusieurs années déjà, et qu'il aimait toujours : aussi stipula-t-il, en l'établissant, qu'il la conserverait comme maîtresse, et le contrat fut si bien observé que les chroniqueurs indépendants attribuent sans ambages à l'empereur la paternité

des deux premiers enfants de Basile. Les écrivains de cour, plus discrets naturellement en si délicate matière, se sont complu au contraire à vanter, non seulement la beauté et la grâce d'Eudocie, mais encore sa sagesse et sa vertu; leur insistance même montre qu'il y avait là un point douloureux, un peu gênant pour la maison de Macédoine. Basile seul semble s'être accommodé sans peine de cette situation embarrassante : il avait au reste où se consoler. Il était l'amant de Thécla, la sœur de l'empereur; et Michel III fermait les yeux sur cette liaison, comme Basile fermait les yeux sur l'adultère de sa femme. Et c'était le plus joli ménage à quatre qui se pût imaginer.

Basile, on le peut croire, ne montrait point tant de complaisance pour rien. Dans cet aventurier macédonien, si bon courtisan et si souple, Bardas démêlait bien l'ambition latente qui préparait ses voies. « J'ai chassé le renard, disait-il à ses familiers, après la chute de Damianos; mais, à sa place, j'ai introduit un lion, qui nous dévorera tous. » Et, de fait, une lutte ardente s'engagea bientôt entre le favori et le ministre. Basile s'efforçait de persuader à l'empereur que le César en voulait à sa vie : mais Michel ne faisait que rire de ces absurdes accusations. Alors, pour venir à ses fins, l'intrigant Macédonien chercha un complice; il s'aboucha avec Symbatios, le propre gendre de Bardas, et, sous la foi des plus terribles serments, il l'avisa que l'empereur, le tenant en grande estime, lui voulait beaucoup de bien, mais que seul son beau-père s'opposait à son légitime avancement. Cela fait, il revint à la charge chez l'empereur, et, pour corroborer ses dires, il invoqua le

témoignage de Symbatios, qui, dupé et furieux, n'hésita point à jurer avec Basile qu'en effet Bardas conspirait. Fort ébranlé par ces déclarations, Michel III accepta peu à peu l'idée d'agir contre le ministre. Mais le César était puissant; à Constantinople, on le respectait autant et plus que l'empereur; par son fils Antigone, commandant en chef de la garde, il tenait les troupes de la capitale; tenter un coup contre lui à Byzance, c'était se condamner d'avance à un échec certain. Pour trouver l'occasion propice, il fallait éloigner Bardas de ses partisans; on décida donc l'empereur à annoncer une campagne en Asie contre les Arabes : obligé d'accompagner le basileus, Bardas se livrerait ainsi sans défense aux mains de ses ennemis.

Le César était informé de toutes ces intrigues, et dans son entourage on lui conseillait même de se défendre, de déclarer hardiment qu'il ne suivrait pas l'empereur à l'armée. Naturellement aussi les âmes superstitieuses découvraient toutes sortes de présages sinistres qui annonçaient la fin prochaine du ministre. On racontait qu'à l'église, comme il était absorbé dans ses prières, brusquement il avait senti une main invisible qui par derrière lui arrachait des épaules son manteau de cérémonie. On interprétait de façon inquiétante le cadeau inattendu que venait de lui envoyer sa sœur Théodora : c'était un habit brodé de perdrix d'or et qui se trouva n'être pas assez long; or les devins s'accordaient à dire que la perdrix signifie traîtrise, et que le vêtement trop court indiquait une mort imminente. Bardas lui-même avait des rêves troublants. Il se voyait entrant à Sainte-Sophie aux côtés de l'empereur, un jour de proces

sion solennelle, et, dans l'abside de l'église, il apercevait tout à coup saint Pierre assis sur un trône parmi les anges, et, à ses pieds, le patriarche Ignace demandant justice contre ses persécuteurs. Et l'apôtre, tendant un glaive à un serviteur tout vêtu d'or, faisait passer l'empereur à sa droite, le César à sa gauche et ordonnait de le frapper de l'épée. Mais Bardas était trop intelligent, trop esprit fort pour attacher beaucoup d'importance à ces incidents. Aussi bien l'empereur et son favori n'épargnaient rien pour lui rendre confiance et l'attirer au piège plus sûrement. Avant le départ, tous deux s'en allèrent avec le César dans l'église de Sainte-Marie de Chalkopratia, et là, en présence du patriarche Photius, qui reçut leur serment, tous deux jurèrent solennellement sur le sang du Christ que Bardas n'avait rien à redouter d'eux. Presque convaincu, le régent se décida à partir avec la cour : Basile, trois fois parjure, était arrivé à ses fins.

Les chroniqueurs favorables à la dynastie macédonienne ont tout fait pour disculper Basile du meurtre de Bardas, et se sont efforcés de montrer qu'il ne joua nul rôle dans ce grave événement. La vérité est tout autre. L'armée et la cour avaient passé en Asie. Basile, avec les quelques conjurés, ses frères, des parents, des amis intimes, qu'il avait associés à son projet, se tenait prêt à agir dès que l'empereur lui en donnerait l'ordre; et, pour précipiter l'événement, ses complices et lui excitaient la mauvaise volonté de Michel contre son oncle, soulignaient l'insolence du César, dont la tente était dressée sur une colline qui dominait le pavillon impérial. Bardas n'ignorait rien du complot qui se tramait; mais, dans un beau

témoignage de Symbatios, qui, dupé et furieux, n'hésita point à jurer avec Basile qu'en effet Bardas conspirait. Fort ébranlé par ces déclarations, Michel III accepta peu à peu l'idée d'agir contre le ministre. Mais le César était puissant; à Constantinople, on le respectait autant et plus que l'empereur; par son fils Antigone, commandant en chef de la garde, il tenait les troupes de la capitale; tenter un coup contre lui à Byzance, c'était se condamner d'avance à un échec certain. Pour trouver l'occasion propice, il fallait éloigner Bardas de ses partisans; on décida donc l'empereur à annoncer une campagne en Asie contre les Arabes : obligé d'accompagner le basileus, Bardas se livrerait ainsi sans défense aux mains de ses ennemis.

Le César était informé de toutes ces intrigues, et dans son entourage on lui conseillait même de se défendre, de déclarer hardiment qu'il ne suivrait pas l'empereur à l'armée. Naturellement aussi les âmes superstitieuses découvraient toutes sortes de présages sinistres qui annonçaient la fin prochaine du ministre. On racontait qu'à l'église, comme il était absorbé dans ses prières, brusquement il avait senti une main invisible qui par derrière lui arrachait des épaules son manteau de cérémonie. On interprétait de façon inquiétante le cadeau inattendu que venait de lui envoyer sa sœur Théodora : c'était un habit brodé de perdrix d'or et qui se trouva n'être pas assez long; or les devins s'accordaient à dire que la perdrix signifie traîtrise, et que le vêtement trop court indiquait une mort imminente. Bardas lui-même avait des rêves troublants. Il se voyait entrant à Sainte-Sophie aux côtés de l'empereur, un jour de proces

sion solennelle, et, dans l'abside de l'église, il apercevait tout à coup saint Pierre assis sur un trône parmi les anges, et, à ses pieds, le patriarche Ignace demandant justice contre ses persécuteurs. Et l'apôtre, tendant un glaive à un serviteur tout vêtu d'or, faisait passer l'empereur à sa droite, le César à sa gauche et ordonnait de le frapper de l'épée. Mais Bardas était trop intelligent, trop esprit fort pour attacher beaucoup d'importance à ces incidents. Aussi bien l'empereur et son favori n'épargnaient rien pour lui rendre confiance et l'attirer au piège plus sûrement. Avant le départ, tous deux s'en allèrent avec le César dans l'église de Sainte-Marie de Chalkopratia, et là, en présence du patriarche Photius, qui reçut leur serment, tous deux jurèrent solennellement sur le sang du Christ que Bardas n'avait rien à redouter d'eux. Presque convaincu, le régent se décida à partir avec la cour : Basile, trois fois parjure, était arrivé à ses fins.

Les chroniqueurs favorables à la dynastie macédonienne ont tout fait pour disculper Basile du meurtre de Bardas, et se sont efforcés de montrer qu'il ne joua nul rôle dans ce grave événement. La vérité est tout autre. L'armée et la cour avaient passé en Asie. Basile, avec les quelques conjurés, ses frères, des parents, des amis intimes, qu'il avait associés à son projet, se tenait prêt à agir dès que l'empereur lui en donnerait l'ordre; et, pour précipiter l'événement, ses complices et lui excitaient la mauvaise volonté de Michel contre son oncle, soulignaient l'insolence du César, dont la tente était dressée sur une colline qui dominait le pavillon impérial. Bardas n'ignorait rien du complot qui se tramait; mais, dans un beau

mépris du danger, il traitait de billevesées les avertissements de ses amis et, confiant dans son génie, il comptait que ses ennemis n'oseraient. Pour en imposer davantage, il revêtit un somptueux costume, et, à cheval, avec une nombreuse escorte, il se rendit de bon matin, selon l'usage, à l'audience impériale. Basile l'attendait. En sa qualité de grand chambellan, c'était à lui que revenait la charge de recevoir le César et de l'introduire, en le conduisant par la main, auprès du basileus. Entré dans la tente, Bardas s'assit à côté du souverain et la conversation s'engagea. Alors, d'un coup d'œil, Michel indiqua à ses fidèles que le moment était venu. A ce signal, le logothète Symbatios sort du pavillon impérial, et, traçant sur son visage le signe de la croix, par ce mouvement convenu d'avance, il avertit les meurtriers et les introduit dans le fond de la tente. Déjà Basile, debout derrière Bardas, et se contenant à peine, faisait à l'adresse du ministre des gestes menaçants, lorsque brusquement le César se retourna et comprit. Se sentant perdu, il se jette aux pieds de Michel, le supplie de le sauver. Mais Basile met l'épée à la main; à ce signal, les conjurés se précipitent, et sous les yeux de l'empereur impassible ou impuissant, ils hachent en morceaux l'infortuné César. On s'acharna à ce point sur ce cadavre ensanglanté, qu'à peine put-on ensuite en recueillir quelques débris informes, qui furent ensevelis dans ce même monastère de Gastria, où Théodora, par l'ordre de son frère, avait dû jadis se retirer.

La version officielle, visiblement faite pour excuser ce lâche assassinat, affirma que les conjurés, après bien des hésitations, n'avaient agi que pour sauver

la vie menacée de l'empereur, et que dans le tumulte qui avait suivi le meurtre, Michel III avait couru les plus sérieux dangers. Mais ce récit ne trompa personne. Sans doute le patriarche Photius, bon courtisan, se hâta de féliciter l'empereur d'avoir échappé à de si grands périls; le peuple, plus sincère et qui avait aimé Bardas, criait sur le passage du souverain : « Tu as fait là un beau voyage, basileus, toi qui viens de tuer ton parent et de verser le sang de tes proches. Malheur à toi! malheur à toi! »

III

Basile l'emportait. Quelques semaines plus tard, l'empereur, qui n'avait point d'enfants, l'adoptait et l'élevait à la dignité de magistros; un peu après, il l'associa au trône.

Le jour de la Pentecôte de l'année 866, le peuple vit avec étonnement qu'on dressait deux trônes dans Sainte-Sophie, et les badauds étaient fort intrigués, se disant qu'il n'y avait qu'un seul basileus. Tout s'expliqua bientôt. A l'heure accoutumée la procession impériale entra dans la basilique : Michel III marchait en tête, en grand costume de parade; Basile le suivait, portant les insignes et l'épée de grand chambellan. D'un pas ferme, le prince s'avança jusqu'à l'iconostase et se plaça sur les degrés supérieurs; au-dessous de lui Basile s'arrêta; plus bas se rangèrent le secrétaire impérial, le grand maître de la cour ou préposite, les chefs des factions qui représentaient le peuple officiel. Et alors, en présence de la cour et de la foule assemblées, le secrétaire

impérial donna lecture d'un message du basileus : « Bardas le César, disait ce document, a conspiré contre moi pour me tuer, et pour cela il m'a emmené hors de la capitale. Et sans les bons avis de Symbatios et de Basile, je ne serais plus du monde des vivants. Mais il a péri victime de son péché. J'ordonne donc que Basile le parakimomène, mon serviteur fidèle, qui garde ma majesté, qui m'a délivré de mon ennemi, et qui m'aime, soit désormais le gardien et l'administrateur de mon empire et qu'il soit par tous salué comme empereur ». Basile, tout ému, fondait en larmes à cette lecture, qui sans doute ne le surprenait pas. Et Michel, remettant sa propre couronne au patriarche, qui la bénit, la posa ensuite sur la tête de Basile, cependant que les préposites lui passaient le *dibetesion* et le chaussaient des bottines rouges. Et le peuple cria, selon le protocole : « Longue vie aux empereurs Michel et Basile. »

La reconnaissance n'avait jamais été la vertu dominante du Macédonien. Comme ses complices de la veille, Symbatios surtout, lui réclamaient leur part de pouvoir et d'honneurs, n'ayant plus besoin d'eux, sans scrupule il les envoya promener ; et lorsque, mécontents, ils se révoltèrent, rigoureusement il châtia leur soulèvement. Mais, avec un prince comme était Michel, la faveur la mieux assise en apparence demeurait toujours incertaine : d'autant mieux que beaucoup de gens de cour, jaloux de la rapide élévation du favori, s'efforçaient de le compromettre chez l'empereur et de persuader au basileus que son nouveau collègue en voulait à sa vie. Vainement, pour maintenir son crédit, Basile faisait le nécessaire, assistait aux festins impériaux, buvant avec le prince,

lui laissant prendre avec sa femme Eudocie toutes sortes de familiarités : avec un esprit inconstant et mobile comme était celui de Michel, sans cesse il devait craindre pour son pouvoir et pour son existence même.

Il eut bientôt très nettement la sensation du danger qui le menaçait. Un soir, pour fêter la victoire que le basileus avait remportée aux courses, on dînait en grande pompe au palais de Saint-Mamas. Au dessert, l'un des assistants, le patrice Basiliscianos, bien vu du souverain, se mit à féliciter l'empereur d'avoir conduit son char avec tant d'adresse et de bonheur. Michel alors, déjà un peu ivre, eut une idée drôle, comme il lui en venait après boire : « Lève-toi, dit-il au patrice, ôte-moi mes bottes rouges et chausse-les ». L'autre, interloqué, regardait Basile comme pour lui demander conseil; alors le basileus, se mettant en colère, lui ordonna impérieusement d'obéir sur-le-champ; puis se tournant vers son associé : « Ma foi, dit-il ironiquement à Basile, je trouve qu'elles lui vont mieux qu'à toi », et il se mit à improviser des vers en l'honneur de son nouveau favori : « Regardez-le tous, chantait-il, et admirez-le. N'est-il pas digne d'être empereur? il est beau; la couronne lui sied bien; tout concourt à sa gloire ». Basile exaspéré dévorait sa rage en silence; Eudocie tout en larmes essayait de faire entendre raison à Michel : « C'est une grande chose, Sire, lui disait-elle, que la dignité impériale : il ne faudrait pas la déshonorer ». Mais Michel de plus en plus ivre répliquait en riant : « Ne t'inquiète pas de cela, ma fille. Cela m'amuse de faire Basiliscianos empereur ».

Peut-être aussi Théodora, qui était, semble-t-il,

rentrée en grâce auprès de son fils, intriguait contre Basile et tâchait de le renverser. Toujours est-il que le Macédonien, sentant que son collègue s'émancipait, jugea qu'il était temps d'en finir. Pour excuser ce dernier acte du drame, Constantin VII, le petit-fils de Basile, s'est appliqué à nous présenter Michel sous les plus noires couleurs et, dans un violent réquisitoire, il a ramassé le récit de toutes ses folies, de tous ses scandales, de tous ses crimes : pourtant il n'a point osé dire la part que prit son aïeul au meurtre de l'homme qui était son maître et son bienfaiteur. Ici encore cependant la vérité n'est point douteuse.

Le 23 septembre 867, l'empereur soupait au palais de Saint-Mamas. Malgré les dénonciations qu'il avait reçues contre Basile, malgré la haine qu'il portait maintenant à son ancien ami, le prince avait invité à sa table son impérial associé et sa femme Eudocie. Comme d'habitude, le souverain avait beaucoup bu, et on savait que, lorsqu'il était ivre, il était capable de tout. Basile, bien décidé à agir, s'était depuis quelques jours déjà arrangé avec la plupart de ceux qui jadis l'avaient aidé à se défaire de Bardas. Jugeant l'heure venue, il sort, sous un prétexte vulgaire, de la salle du festin, et allant à la chambre à coucher impériale, il en fausse les serrures de sa poigne athlétique, pour empêcher que l'empereur ne s'y pût enfermer à clef; puis il revient prendre place à table; selon l'usage, Eudocie faisait mille grâces à son amant. Quand, assez tard dans la nuit, les convives se levèrent, Basile lui-même voulut soutenir l'empereur chancelant, il le conduisit à sa chambre et sur le seuil il lui baisa la main respectueusement. Sous la garde de deux serviteurs fidèles, Michel ne tarda

pas à s'endormir profondément : alors, avec les conjurés, Basile entra dans la chambre. Ils étaient huit en tout. A cette brusque irruption, le chambellan Ignace épouvanté crie, essaie de résister : au bruit de la lutte, le basileus se réveille et, subitement dégrisé, regarde. Alors Jean Chaldios, l'un des amis de Basile, tire son épée et d'un grand coup tranche les deux mains de l'empereur; un autre renverse Basiliscianos; pendant ce temps, le reste de la troupe montait la garde à la porte pour empêcher les soldats de service de porter secours à leur maître. Le coup fait, les conjurés tinrent conseil : « Nous lui avons coupé les mains, dit l'un, mais il vit toujours; et s'il vit, qu'allons-nous devenir? » Alors l'un des meurtriers rentre dans la chambre où Michel, dressé sur son lit, tout couvert de sang, gémissait et invectivait ses assassins, et surtout Basile. D'un grand coup d'épée, l'homme lui traverse le ventre; puis, tout fier, il vient annoncer à Basile que cette fois tout est bien fini.

Constantin VII a senti l'horreur de ce tragique et lâche assassinat, Dans la biographie qu'il a écrite de son grand-père, il dit simplement : « L'élite des grands et du Sénat fit périr l'empereur au palais de Saint-Mamas, par les soins de quelques soldats de la garde; et, rendu insensible par l'ivresse, il passa sans souffrir du sommeil à la mort ». La fin de Michel III fut autrement atroce et terrible. Il périt, sinon par la main, du moins par l'ordre de celui-là même qu'il avait fait empereur; et, brusquement dégrisé à l'heure suprême, il put, pendant sa cruelle agonie, sentir toute la perfidie de ce Basile doublement parricide, meurtrier de son prince légitime et de son père adoptif.

La sombre prédiction de Théodora était réalisée : écartant tous les obstacles qui le séparaient du trône, le Macédonien était empereur. En hâte, pour achever la révolution, les conjurés, traversant la Corne d'Or, prirent possession du Palais Sacré, et au matin, le premier soin du nouveau maître fut d'y installer en grande pompe, dans les appartements de l'impératrice légitime, sa femme Eudocie Ingerina, qui, jusqu'à la fin, avait été la maîtresse de Michel III. Avec elle, sans pudeur, il se produisit, aux fêtes de Noël de 867, dans les rues de la capitale, traîné sur un magnifique char attelé de quatre chevaux blancs; quelques années plus tard, il eut même d'elle un fils, qui fut son premier enfant légitime, et ensuite quatre filles encore. L'âme demeurée rustre du paysan macédonien ne s'embarrassait point, on le voit, de vaines délicatesses.

Aussi bien tel il avait toujours été. Basile avait rencontré trois femmes dans sa vie. Daniélis, la matrone de Patras, était riche; elle lui donna, avec l'argent, le moyen de parvenir : aussi garda-t-il précieusement son souvenir et cultiva-t-il sa lucrative amitié. Eudocie avait été et était la maîtresse de l'empereur : complaisamment il l'accepta pour femme, et complaisamment il ferma les yeux sur les écarts de sa conduite. C'est qu'elle servait son ambition, c'est qu'elle lui était une associée utile; et c'est pourquoi, même après la mort de Michel III, et malgré les nouveaux scandales de sa vie, toujours il la garda, sentant que c'eût été compromettre la dynastie que de n'avoir point pour elle d'inépuisables trésors d'indulgence. Thécla enfin, la sœur de Michel III, avait eu pour le bel homme qu'était Basile une faiblesse amoureuse : à

elle seule il se montra rigoureux. Ayant appris plus tard qu'elle avait pris un autre amant, ancien ami du César Bardas, il fit battre l'homme de verges et fouetter la femme cruellement. Et ce n'était point, comme on pourrait le croire d'abord, transport de jalousie rétrospective chez l'empereur vieilli; esprit pratique, Basile confisqua en même temps à son profit la fortune de Thécla.

Ainsi toute sa vie il resta l'animal humain, primitif et fruste, aux passions fortes, aux instincts rudes et brutaux, qu'il était bien des années auparavant, quand il commençait sa fortune; et cela jette une singulière lumière sur la psychologie de ce fondateur de dynastie. Ce fut un ambitieux habile et heureux, et aussi un grand politique, qui par son gouvernement prépara à l'empire byzantin deux siècles de gloire et de splendeur. Ce fut toujours une âme intéressée et basse, sans scrupules et sans délicatesse, sans reconnaissance et sans honneur.

IV

Il semble que les aventures de Basile de Macédoine nous aient éloignés quelque peu de la très pieuse impératrice Théodora : le tragique événement du 23 septembre 867 nous ramène à elle. C'est en ce jour de deuil en effet qu'elle apparaît pour la dernière fois dans l'histoire. Lorsque, après l'installation de Basile au Palais Sacré, on se préoccupa de rendre les derniers devoirs à l'empereur assassiné, les émissaires du basileus, en venant au palais de Saint-Mamas, furent les témoins d'une scène lamen-

table. Ils trouvèrent le cadavre de Michel III, gisant sur le plancher, les entrailles pendantes, mal enveloppé dans la couverture de l'un de ces chevaux qu'il avait tant aimés. Autour du corps, quelques femmes en deuil pleuraient et priaient. C'était la vieille impératrice Théodora et ses filles, accourues à la nouvelle du drame et qui pieusement imploraient pour l'infortuné les miséricordes de Dieu.

Par les circonstances où elle parvint au pouvoir, par le grand effort qu'elle fit pour restaurer l'orthodoxie, la bienheureuse Théodora ressemble à une autre impératrice de Byzance, la basilissa Irène. Elle n'en a pourtant ni la figure impérieuse et hautaine, ni l'ardente et criminelle ambition. Pieuse et tendre, elle aima les images, son mari et son fils, et peut-être, après la mort de Théophile, son ministre Théoctistos; et si elle eut des haines, contre Bardas son frère en particulier, ce ne fut point par regret de son pouvoir perdu, mais plutôt en mémoire de son favori traîtreusement égorgé. Elle descendit du trône simplement, sans amertume; elle eut, en sa longue vieillesse, la douleur d'assister à la fin de sa race et à la chute de sa dynastie. Si elle est aujourd'hui célèbre dans l'histoire, c'est surtout pour avoir été la restauratrice de l'orthodoxie; mais elle mérite par ailleurs encore de retenir l'attention et le souvenir. Les événements où elle fut mêlée jettent, comme les aventures de Basile, un jour curieux sur cette Byzance du IXe siècle, où l'on trouve tout ensemble, pour reprendre ici le titre d'un beau livre de Maurice Barrès, « du sang, de la volupté et de la mort ».

CHAPITRE VIII

LES QUATRE MARIAGES DE L'EMPEREUR LÉON LE SAGE

Le 29 août 886, l'empereur Basile Ier mourait inopinément des suites d'un accident de chasse assez singulier. Un jour qu'aux environs de la capitale il se livrait à son divertissement favori, il s'était écarté de ses compagnons pour se lancer à la poursuite d'un cerf de haute taille; brusquement l'animal acculé fit tête, chargea, les cornes basses, le cheval du basileus, et ayant par hasard engagé ses bois sous la ceinture du prince, il enleva au bout de sa ramure l'infortuné souverain. Quand le cheval affolé rejoignit la chasse sans son cavalier, ce fut dans la suite des courtisans un émoi prodigieux; il s'accrut encore quand de loin on aperçut le cerf emportant l'empereur dans une course folle. Vainement on essaya de forcer la bête : chaque fois qu'on semblait gagner un peu sur lui, l'animal d'un brusque élan reprenait du champ. Finalement, quelques soldats de la garde réussirent par un détour habile à couper au cerf la retraite, et l'un

d'eux, ayant rejoint la bête, parvint d'un coup d'épée à trancher la ceinture du prince. Basile tomba sur le sol, évanoui; on le rapporta au Palais Sacré en assez méchant état. Aussi bien il avait près de soixante-quatorze ans, et depuis plusieurs mois déjà sa santé était sérieusement altérée. Dans ces conditions l'accident dont il venait d'être victime, — le cerf l'avait emporté sur un espace de seize milles — prenait une toute particulière gravité. Des troubles internes se déclarèrent, et huit jours plus tard le fondateur de la maison de Macédoine mourait, laissant le pouvoir à l'aîné de ses fils, Léon.

I

Ni au physique, ni au moral, Léon VI ne ressemblait à son père; et ce que le bruit public contait de sa naissance — tout le monde faisait de lui le fils de l'empereur Michel III — explique suffisamment au reste cette dissemblance profonde. Assez chétif, le nouveau basileus était de santé médiocre : et ce détail déjà fait pressentir les ambitions qui, pendant toute la durée du règne, devaient s'éveiller autour d'une succession toujours prête à s'ouvrir. D'humeur sédentaire avec cela, nullement enclin aux fréquents déplacements et aux rudes fatigues de la vie militaire, Léon VI se confina volontiers au palais, fort préoccupé de ces questions de cérémonial qui constituaient le fond de l'existence officielle d'un empereur : et ceci fait comprendre la grande place que tinrent les favoris sous son gouvernement, et l'abondance des intrigues de cour dont son règne fut marqué. C'était

un prince lettré aussi. Élève de Photius, il avait, sous ce maître éminent, pris le goût de la culture classique; très instruit de tout, il aimait à écrire : on a de lui des poésies, des ouvrages d'édification, des morceaux théologiques, un traité de tactique, un recueil d'oracles. Ses contemporains le nommaient le « très savant » empereur (σοφώτατος); les âges postérieurs ont embelli encore sa figure d'une auréole légendaire, et jusqu'aux derniers siècles de Byzance son souvenir s'est conservé très populaire, comme d'un érudit profond et universel, également au fait des mathématiques, de l'astronomie, de la musique et de toutes choses.

Il était très pieux enfin : on a de lui une collection d'homélies qu'il se plut, aux jours de grandes fêtes, à prononcer du haut de la chaire; il avait un respect extrême pour son confesseur, qu'il consultait sans cesse, encore que parfois il se disputât avec lui, et une vive prédilection pour la société des moines, à qui il rendait volontiers des visites imprévues et familières, s'asseyant à leur table, buvant avec eux et dissertant sur la qualité de leur vin. Et par-dessus tout, c'était, en paroles du moins, un homme d'une pruderie extrême. Il a flétri énergiquement, dans une de ses Novelles, les gens qui, « au lieu de s'abreuver aux ondes pures du mariage, se vautrent dans la boue des relations illicites ». Il ne s'est pas montré moins rigoureux pour ceux qui se remarient en secondes ou en troisièmes noces : « La plupart des animaux, écrit-il dans une de ses ordonnances, lorsque leur femelle est morte, se résignent à un veuvage éternel. La nature humaine, au contraire, ne voyant pas que cette faiblesse est une honte, ne se contente

pas d'une première union, mais sans pudeur procède à un second mariage et, sans s'arrêter là, passe du second mariage à un troisième », au mépris de la loi ecclésiastique et des peines canoniques qu'elle inflige, sans souci de la loi civile et du blâme qu'elle jette sur de telles unions.

Pourtant, comme on l'a justement observé, le règne de Léon VI fait époque dans l'histoire de la monarchie byzantine. Par son œuvre législative, par la réorganisation qu'il fit de l'administration provinciale, par la façon dont il remania la hiérarchie ecclésiastique, ce prince a laissé une trace durable dans les institutions de l'empire grec d'Orient. C'est qu'au vrai, malgré les favoris dont il subissait l'influence, il était, plus peut-être qu'on ne l'a dit, capable de volonté personnelle et d'énergie, et si faible et inconsistant qu'il nous apparaisse parfois, si capricieux et passionné qu'il nous puisse sembler, c'était néanmoins un souverain intelligent, poursuivant avec une ferme ténacité le but qu'il s'était proposé, et sachant avec une souple habileté trouver les moyens et l'occasion d'y parvenir. Toutefois, et quelques réserves qu'il convienne donc de faire sur la façon dont on nous représente trop communément l'empereur Léon VI, il est certain que ce législateur austère, si respectueux des convenances sociales, si soucieux des lois ecclésiastiques, devait par ses mariages successifs scandaliser étrangement ses contemporains et troubler profondément l'Eglise de son temps. C'est que Léon VI montait sur le trône à vingt ans et qu'il était marié à une femme qu'il n'aimait pas.

II

Quoique Basile, par raison dynastique, eût dès 869 associé Léon au pouvoir suprême, quoiqu'il l'eût fait, avec un soin extrême, élever en héritier présomptif de l'empire, jamais pourtant il ne l'avait aimé, et aux côtés de ce père soupçonneux, irascible et sévère, l'existence du jeune homme semble avoir été assez triste. Basile avait une préférence marquée pour son fils Constantin, né sans doute de son premier mariage et en qui il reconnaissait avec certitude son légitime descendant; à Léon il témoignait au contraire une visible malveillance, jusqu'à accueillir, dit-on, contre lui les plus invraisemblables accusations.

A mesure qu'il avançait en âge, Basile avait perdu quelque chose de ce ferme bon sens qui l'avait longtemps distingué : il se laissait dominer par des favoris, en particulier par un certain abbé Théodore Santabarenos, protégé du patriarche Photius, et que les contemporains soupçonnaient fort de pratiques magiques et de sorcellerie. La mort prématurée de son fils préféré Constantin avait achevé de troubler la solide raison de l'empereur : inconsolable de cette perte, il ne voyait plus dès lors autour de lui qu'intrigues et complots pour le renverser. Quand donc Santabarenos, depuis longtemps brouillé avec le prince héritier, dénonça Léon au basileus comme coupable de conspirer contre la vie de son père, Basile se laissa sans peine convaincre par les plus futiles apparences. Par son ordre, Léon fut mis aux arrêts dans l'un des appartements du palais, dépouillé

de ses brodequins rouges, insigne de son rang impérial, et le souverain songea, paraît-il, sérieusement à faire aveugler le jeune homme. En tout cas les gens de la cour qu'on soupçonna d'avoir favorisé la prétendue intrigue furent torturés ou exilés; pendant trois longs mois, Léon lui-même fut maintenu en prison, et il fallut, pour que la liberté lui fût rendue, l'énergique intervention du patriarche Photius, et surtout de l'un des familiers de Basile, Stylien Zaoutzès, qui commandait pour lors l'un des régiments de la garde et qui osa parler à son maître avec une loyale et courageuse franchise.

Aussi bien tous les grands dignitaires, et le Sénat entier, assez inquiets de l'état de santé chaque jour plus chancelant de Basile, conseillaient la clémence. Certains chroniqueurs racontent même à ce propos une anecdote assez piquante. Dans la grande salle à manger du Palais Sacré, un perroquet était placé dans sa cage : l'animal avait l'habitude de crier : « Hélas! hélas! pauvre Léon! » Un jour de grande réception, comme le perroquet répétait sa phrase accoutumée, beaucoup des invités, émus au souvenir du prisonnier, dissimulaient mal leur tristesse. L'empereur finit par s'en apercevoir et les interrogea. « Comment aurions-nous le cœur à manger, répondirent-ils, quand un simple animal semble nous reprocher notre conduite? Il appelle son maître, lui, et nous pourrions, nous, au milieu des plaisirs, oublier notre prince innocent? Ou bien il est coupable, et nous sommes prêts alors à le condamner; ou il n'a rien fait, et jusqu'à quand alors la langue d'un calomniateur prévaudra-t-elle contre son innocence? » Quoi qu'il en soit de cette histoire, Basile

se laissa fléchir; le jour de la fête du prophète Elie, le prince fut élargi, rétabli dans ses honneurs et dignités, et de nouveau il figura dans la procession impériale. Mais le vieux basileus, en faisant grâce, n'avait point oublié ses antipathies. Comme, sur le passage de Léon, le peuple applaudissait et criait : « Gloire à Dieu ! — C'est au sujet de mon fils, s'exclama Basile, que vous glorifiez Dieu ! Eh bien ! vous lui devrez de connaître bien des tristesses et de traverser de pénibles jours ».

On voit par ces détails qu'entre l'empereur et son fils les rapports n'étaient rien moins que tendres, et on conçoit que Léon redoutât fort ce père violent et terrible qui le pliait sans merci à toutes ses volontés. De bonne heure il avait dû prendre l'habitude de la soumission. Il allait avoir seize ans quand Basile décida de le marier. Selon l'usage, on réunit dans une des salles du palais de la Magnaure une douzaine de jeunes filles choisies parmi les plus belles de la monarchie. En attendant la venue du basileus, ces petites personnes, fort excitées, s'amusaient à chercher à prévoir quelle serait parmi elles l'heureuse élue. Une Athénienne qui, dit le chroniqueur, « savait, grâce aux usages de son pays, deviner l'avenir par les présages », proposa alors, en manière de jeu, l'épreuve singulière que voici. Toutes les candidates devaient s'asseoir par terre et chacune placer devant elle ses chaussures : celle des douze qui, à un signal donné, saurait se relever le plus vite et, s'étant prestement rechaussée, faire la première une belle révérence, celle-là sûrement deviendrait impératrice. Tandis qu'elles se divertissaient à cet exercice, voici que l'empereur entra. La première

étoffes, et d'heure en heure elle se relevait pour prier Dieu. Une telle femme était une sainte; ce n'était ni une impératrice ni une compagne faite pour un prince de vingt ans.

La mort de l'unique enfant née du mariage, la petite Eudocie, qui survint dans l'hiver de 892, aggrava encore le désaccord entre les époux. Après ce malheur, Théophano fut plus triste que jamais, plus détachée du monde; en outre, les excès de son ascétisme l'avaient rendue malade sérieusement. « L'empereur, dit le biographe de la pieuse souveraine, ne pouvait plus espérer avoir d'elle un nouvel enfant; car son corps affaibli et tout consumé par la contemplation spirituelle n'était plus capable de se prêter aux voluptés de la chair. » De plus en plus, on le conçoit, Léon se lassait d'une femme qui ne lui avait jamais donné que des ennuis. Il n'avait pas oublié d'autre part l'amie de sa jeunesse; il se décida à prendre Zoé pour maîtresse.

L'impératrice en fut vite avertie, et comme, par une étrange contradiction, cette sainte femme était demeurée jalouse, la mésintelligence du ménage impérial faillit tourner en rupture déclarée.

En ce temps vivait à Constantinople, au couvent de Psamathia, un saint homme nommé Euthymios, dont la biographie, récemment découverte, est un des documents les plus instructifs que nous possédions sur le règne de Léon VI. Fort bien vu chez le prince, à qui il avait, du vivant de Basile, rendu des services importants, il avait pris l'habitude de lui parler avec une rude franchise et il ne lui ménageait pas les admonestations. C'est à lui qu'en sa détresse l'impératrice eut recours. Elle lui expliqua que, depuis la

mort de sa fille chérie, elle n'avait plus de raison de vivre au palais, qu'elle souffrait trop cruellement de la situation qui lui était faite, qu'elle ne demandait qu'une chose, l'autorisation de se retirer dans le couvent attenant à l'église des Blachernes, où depuis longtemps elle aimait à faire ses dévotions, et qu'à ce prix elle consentirait à tout, même au divorce. Euthymios la réconforta, lui représenta la grave responsabilité qu'elle prendrait en quittant un époux déjà trop enclin à se perdre; après quoi il alla voir l'empereur. Il le trouva enchanté du projet de sa femme et tout radieux à la pensée qu'il pourrait bientôt épouser sa maîtresse. Euthymios le gronda vertement, et comme le basileus, après avoir rappelé toutes les rancunes, tous les griefs qu'il avait depuis dix ans accumulés contre Théophano, finissait par dire : « Après tout, ce n'est pas moi qui la chasse, et la loi comme les canons de l'Église me donneront raison si j'en prends une autre », le saint indigné déclara qu'il ne le verrait plus, s'il persistait dans sa coupable résolution.

Malgré une telle menace, singulièrement grave pour l'homme pieux qu'était Léon, le prince ne voulut rien entendre. C'est d'abord qu'il aimait Zoé passionnément. Mais il avait pour s'obstiner une autre raison encore : il désirait ardemment un fils pour garantir la perpétuité de la maison de Macédoine. Lui-même se savait de santé assez médiocre ; son frère Alexandre se ruinait en de folles débauches; l'intérêt de la dynastie comme celui de la paix publique lui commandaient donc d'assurer au plus tôt un légitime héritier au trône. Depuis longtemps au reste, c'était son grand souci; pour obtenir du ciel cet

enfant tant souhaité, il se rendait en pèlerinage aux plus illustres sanctuaires; pour savoir si son vœu serait réalisé, il consultait assidûment les astres; et comme ceux-ci lui promettaient un fils, « jugeant, dit un chroniqueur, qu'il obéissait à l'ordre même de Dieu et à une inéluctable fatalité », il ne se faisait point scrupule de conserver sa maîtresse.

Il convient de remarquer au reste qu'aux yeux des contemporains, et des panégyristes même de Théophano, cette raison politique semble avoir suffi pour expliquer et excuser l'adultère de Léon. L'impératrice aussi finit par s'incliner devant la nécessité. Chapitrée par Euthymios, qui lui représenta le mérite éminent de la résignation, elle consentit à ne point donner au monde le scandale d'une séparation, et elle laissa le champ libre à sa rivale, tâchant de se consoler en Dieu. Elle n'eut au reste pas longtemps à souffrir : peu après les incidents que j'ai contés, Théophano mourut, le 10 novembre de l'année 893; elle n'avait pas trente ans. Léon, ainsi qu'il convenait, fit à sa femme de splendides funérailles. Elle fut ensevelie dans le sanctuaire impérial des Saints Apôtres, où reposait déjà la petite Eudocie sa fille; le basileus décida qu'en son honneur une église serait bâtie et consacrée sous son nom. Bientôt de nombreux miracles, de prodigieuses guérisons accomplies sur sa tombe, apprirent à Byzance entière les vertus de sa défunte souveraine; l'Église plaça au rang des saintes la triste et mélancolique princesse, et pendant bien des années le cérémonial prescrivit à l'empereur lui-même d'aller chaque année offrir à sa mémoire de l'encens et des prières.

III

Léon était libre.

Il avait jadis déclaré à Euthymios : « Jamais je n'oublierai Zoé, et il viendra un jour où j'aurai pitié d'elle et de moi ». Ce jour était venu. Seulement, pour qu'il pût épouser sa maîtresse, il restait un obstacle, le mari. Goutzouniatès eut l'esprit de mourir peu de temps après Théophano, avec tant d'à-propos que des esprits malveillants pensèrent que ces deux morts si opportunes n'étaient peut-être pas tout à fait accidentelles. Mais Léon était empereur; Zoé était la fille du premier ministre; on n'eut garde d'approfondir l'incident.

Tout conspirait donc au mariage souhaité. Plus que jamais le basileus adorait sa maîtresse, qui venait, quelques mois auparavant, de lui sauver la vie, en découvrant un complot tramé contre ses jours. Le père de Zoé, Stylien Zaoutzès, qui depuis le début du règne gouvernait les affaires et qui avait reçu de la faveur du prince le titre, nouvellement créé et en quelque manière symbolique, de βασιλεοπάτωρ ou père de l'empereur, poussait à cette union de toutes ses forces, y trouvant un moyen d'affermir un crédit qu'il sentait alors un peu ébranlé; et, pour faciliter les choses, il avait installé la jeune veuve dans l'appartement que lui-même occupait au palais. Seul Euthymios, qui jamais n'avait été en bons termes avec le ministre, résistait. Il affirmait à l'empereur que ce qu'il voulait faire était une impiété et une illégalité. Mais Léon ne faisait que rire de ses objurgations : « Voyons, mon père, disait-il au saint

homme, écoutez-moi et ne dites pas de bêtises. J'ai perdu ma femme, comme vous savez; je dois comme tout le monde songer à me remarier. Or Zoé se trouve justement dans le même cas que moi; elle est libre. Pourquoi donc voulez-vous empêcher ce que les lois ordonnent et ce que l'Écriture conseille? » Euthymios se fâchait : « Personne ne vous empêche d'en épouser une autre; mais celle-là, qu'on accuse de tant de mal, il ne faut pas. Si ce mariage se fait, tout le monde tiendra pour vrais les méchants bruits qui courent sur son compte. » Et de nouveau il déclarait que, si Zoé devenait impératrice, jamais il ne reverrait l'empereur.

Un homme amoureux ne raisonne pas : entre son confesseur et sa maîtresse, Léon n'hésita guère; il invita Euthymios à se retirer dans un monastère et il épousa Zoé. Mais son bonheur fut court : moins de deux ans après, à la fin de 896, la jeune impératrice mourait d'une maladie assez mystérieuse, suivant de quelques mois à peine dans la tombe son père Stylien Zaoutzès. Et tout aussitôt, malgré la douleur de Léon, les gens de cour prévirent ce qui allait arriver, et les parents de Zoé, dont elle avait en son vivant vivement poussé la fortune, déclaraient ouvertement : « L'empereur va prendre une autre femme et il nous éloignera tous ».

IV

Il faut avouer au reste que Léon n'avait pas de chance. De sa liaison avec Zoé une fille seulement était née, la princesse Anne; la raison dynastique

commandait donc à l'empereur un troisième mariage. Mais c'était pour le prince chose grave de se résoudre à un tel parti. Les canons de l'Église blâmaient formellement une semblable union; l'opinion publique la tenait pour indigne d'un basileus; et Léon lui-même venait, dans une de ses Novelles, de flétrir en termes sévères les hommes qui en peuvent venir à ce point d'incontinence. Ce n'est pas tout. L'empereur avait aimé Zoé passionnément; il regrettait profondément sa perte. Il faut voir en quels termes émus il parlait à Euthymios « de ma pauvre femme, comme il disait, que tu n'aimais guère ». Dans ces dispositions d'âme, il n'avait point eu de peine à retomber sous l'influence de son confesseur; et encore qu'il n'entendît point, comme il le déclarait fort nettement, « trouver en celui-ci un nouveau Stylien, commandant et gouvernant tout », il n'en était pas moins fort déférent pour le moine, dont il connaissait et craignait un peu la rude et intraitable franchise. Pour toutes ces raisons, le basileus hésita donc assez longtemps à se remarier. Comme l'étiquette impériale exigeait impérieusement qu'il y eût une femme au Palais Sacré pour présider les cérémonies où figuraient les dames de la cour, il fit proclamer Augusta la jeune princesse Anne, et cet expédient montre assez les répugnances qu'il éprouvait à une nouvelle union. Mais Anne était fiancée à un prince carolingien, le jeune Louis de Provence; elle était sur le point de quitter Constantinople pour aller vivre dans sa nouvelle patrie. Pour la remplacer, il fallait absolument une impératrice. Et aussi bien Léon était jeune : il avait trente-deux ou trente-trois ans; sa douleur avec le temps s'était calmée, et ses scru-

pulcs s'apaisaient avec elle. En 899 il franchit le pas. Il épousa une fort jolie femme d'origine asiatique, Eudocie Baianè ; mais comme décidément l'empereur n'avait pas de bonheur en ses desseins, il advint que la nouvelle basilissa mourut, un an après, en donnant le jour à un fils, qui malheureusement ne vécut point.

Tout était donc à recommencer, puisque l'héritier rêvé faisait toujours défaut. Or le problème devenait maintenant d'une extraordinaire gravité. Le troisième mariage de l'empereur, bien qu'il se justifiât par des raisons assez plausibles, et que l'Église, tout en le tenant pour « un acte malpropre », ne l'eût point formellement blâmé, avait scandalisé cependant beaucoup d'âmes pieuses. On l'avait bien vu, quand, après la mort d'Eudocie, l'abbé du monastère de Saint-Lazare avait nettement refusé de recevoir dans son couvent la dépouille mortelle de la souveraine et qu'on avait dû rapporter au palais le cadavre de l'infortunée ; et le même sentiment de blâme apparaissait dans l'attitude d'Euthymios, lorsqu'il conseillait à Léon de faire à sa femme des funérailles discrètes et sans pompe, remarquant qu'il convenait mal de troubler par des manifestations de deuil l'éclat et la joie de la grande fête de l'Anastasis (Eudocie était morte le jour de Pâques), et qu'aussi bien tous ces cortèges officiels, ces gémissements des pleureurs, ces lamentations funèbres aboutissaient toujours au même tombeau, à la même fin misérable, au même néant. Pour des hommes qui pensaient ainsi, un quatrième mariage devait paraître une simple abomination. L'Église l'interdisait de la façon la plus formelle ; la loi civile ne prévoyait même pas qu'on en

pût arriver à ce degré inouï de perversité. Aux yeux des Byzantins, une telle union était chose pire que l'adultère. Mais quoi! Léon avait besoin d'un fils.

Les complots se multipliaient en effet autour de l'empereur. Au palais même, le frère du basileus, le trouble et douteux Alexandre, intriguait contre son impérial associé qu'il avait toujours cordialement détesté, se jugeant plus que lui le légitime descendant de Basile; et il s'en était fallu de peu que le prince ne fût victime de ces machinations. L'attentat préparé contre lui dans l'église de Saint-Mocius avait failli réussir, et c'était pur hasard si l'empereur n'avait point été, ce jour-là, assommé par le bâton d'un assassin. Tout cela inquiétait Léon, qui sentait bien combien ces conspirations étaient encouragées par l'absence d'un héritier présomptif. N'osant tout de suite en venir au mariage, il commença donc par prendre une maîtresse. Ce fut une certaine Zoé Carbonopsina, Zoé « aux yeux noirs », qui appartenait, à ce qu'il semble, à une des grandes familles de l'aristocratie byzantine, et qui avait des liens de parenté avec le célèbre chroniqueur Théophane. C'était une femme intelligente, ambitieuse, énergique et habile tout ensemble : elle sut vite prendre sur son amant une influence considérable, elle profita de son crédit pour pousser ses parents à la cour et s'y former un parti, et bientôt elle songea à se faire épouser.

Dès le début de la liaison, Léon de son côté paraît avoir pensé à un mariage. C'est probablement même dans ce but qu'il installa en 901 sur le trône patriarcal un parent de Photius, le « mystikos » ou secrétaire intime Nicolas. Frère adoptif de l'empereur (Basile Ier

l'avait tenu sur les fonts du baptême), ce personnage avait été élevé avec lui et était demeuré son ami; le basileus pensait donc pouvoir compter sur sa complaisance pour lever les obstacles que l'Église opposait aux quatrièmes noces, et de bonne heure il le sonda sur les dispositions qu'il apporterait en l'affaire. Mais Nicolas était un de ces prélats comme il n'en manquait pas à Byzance, « à la fois courtisans et religieux, versés dans les sciences sacrées et dans l'art de l'intrigue, qui savaient à l'occasion fermer les yeux et à l'occasion donner un grand exemple de courage[1] ». Entré dans l'Église un peu contre son gré, il nourrissait dans son âme impérieuse et hautaine des ambitions mondaines et terrestres. Se sentant l'étoffe d'un homme d'État, il s'occupait des choses de la politique plus volontiers que de l'administration de l'Église; il aspirait à gouverner, et pour réaliser son rêve, il jugeait superflu de s'arrêter aux vains scrupules de la reconnaissance ou de la fidélité : il a été à plusieurs reprises accusé, et non sans vraisemblance, d'avoir conspiré contre son souverain légitime. Dans sa haute dignité ecclésiastique il voyait surtout un moyen de parvenir et comme le marchepied de sa future grandeur. Très-fier de son rang, il se croyait le droit de traiter de haut l'autorité impériale et il n'hésitait point à discuter les ordres qui émanaient du basileus. Il a écrit quelque part ceci : « Si l'empereur ordonne, sous l'inspiration du diable, quelque chose de contraire à la loi de Dieu, on ne lui doit point obéissance; on doit tenir pour nul un ordre impie venant d'un homme impie. Jamais un serviteur

1. Rambaud, *L'Empire grec au X[e] siècle*, p. 10.

de Dieu n'obéira à ces ordres criminels, et il aimerait mieux perdre la vie que de servir un tel maître. » Non moins hautain à l'égard du pape, il ne craignait point de faire de la morale au pontife romain, de critiquer ses décisions et son intervention inopportune dans les affaires de l'Église orientale, et se sentant dans sa résistance soutenu par tout son clergé, nettement, malgré les ordres du basileus, il refusait de communiquer avec les légats romains, bravant à la fois de cette sorte le pape et l'empereur.

Fort intransigeant et insolent, quand il se sentait le vent en poupe, Nicolas savait pourtant, quand il le fallait, se montrer souple et prêt à tous les accommodements : c'est que, si l'intelligence était chez lui supérieure, l'âme en revanche était un peu basse. Violent avec cela et passionné, plein de longues rancunes et de haines vigoureuses, jamais il n'oubliait un outrage ni ne pardonnait à un ennemi ; et quand le jour de la vengeance était arrivé, il mettait à poursuivre ses adversaires la cruauté la plus impitoyable. Son âpreté était alors inexorable contre ceux qu'il avait jadis le plus humblement flattés ; sans scrupules, sans merci, il piétinait ses ennemis à terre, non moins prêt, si la chance tournait et que son intérêt le commandât, à redevenir bien vite leur très déférent et très dévoué serviteur.

Un tel homme devait mal servir les espérances que Léon avait mises en lui. Quand l'empereur s'ouvrit à Nicolas de ses intentions matrimoniales, le patriarche refusa tout net, à ce qu'il semble, de prêter les mains à une violation des canons de l'Église. En tout cas, il est visible que la situation se tendit promptement entre le prélat et le basileus ; à la cour, les favoris,

Samonas en tête, excitaient ouvertement le souverain contre le patriarche, et Léon était à ce point irrité qu'il songea à rendre Nicolas responsable de l'attentat essayé à Saint-Mocius, et qu'il fallut l'intervention d'Euthymios pour empêcher des poursuites. Mais, malgré ses soupçons et sa colère, l'empereur demeurait assez embarrassé de fléchir l'intransigeance du patriarche, qu'il sentait soutenu par la presque unanimité de son clergé, quand, fort heureusement pour Léon, une circonstance inattendue lui donna barre sur le prélat.

Se voyant mal en cour, Nicolas n'avait point hésité à conspirer avec Andronic Doukas, qui s'était en 904 soulevé contre l'autorité impériale. Or il advint, lorsque le révolté dut s'enfuir chez les Arabes, que certains de ses familiers, pour acheter leur pardon, livrèrent à Léon les papiers du rebelle : parmi eux on trouva une lettre autographe du patriarche, qui prouvait péremptoirement sa trahison. Le basileus avait maintenant en main le moyen de plier la fière opposition de Nicolas; et en effet celui-ci, quand l'indiscrétion d'un serviteur du palais lui apprit l'aventure, comprit qu'il n'avait qu'une façon désormais de sauver sa place et sa tête, c'était de cesser toute résistance, et à force de complaisances de désarmer, s'il se pouvait, le souverain. Et dès lors, changeant brusquement d'attitude, il se montra prêt à tout.

C'était en 905. Zoé Carbonopsina allait être mère, et l'empereur était ravi de l'espoir de sa prochaine paternité. On vit alors le hautain patriarche venir chaque jour au palais. Il dînait avec le basileus et sa maîtresse, il affirmait à Léon que l'enfant attendu serait un garçon, et il prescrivait à cet effet de dire

pendant sept jours dans Sainte-Sophie des prières solennelles; puis, gravement, de ses mains sacerdotales, il bénissait le ventre de la favorite, et déclarait que le prince qui allait naître ferait la grandeur et la gloire de l'Église. Le sort justifia les promesses du prélat et exauça les vœux de l'empereur. A la fin de 905, l'enfant naquit : c'était un fils. Faire légitimer cet héritier tant désiré fut désormais l'unique pensée du prince. Nicolas s'y prêtait volontiers; mais les autres évêques résistaient, déclarant que « la naissance d'un enfant ne pouvait rendre licite une union prohibée », et ils refusaient en conséquence de célébrer le baptême, surtout avec les honneurs impériaux dont Léon voulait l'entourer. Finalement on s'avisa d'un expédient. Comme, après tout, ainsi que le patriarche l'expliquait plus tard, « c'était un sentiment humain, d'aimer son enfant », le clergé promit de baptiser le fils, si Léon promettait de se séparer de la mère. A ce prix, le 6 janvier 906, le baptême fut célébré dans Sainte-Sophie par les propres mains du patriarche : Alexandre, frère du basileus, et Euthymios furent les parrains du jeune Constantin Porphyrogénète. Le vœu de l'empereur était réalisé.

Mais Léon tenait à Zoé. Trois jours après le baptême, malgré ses promesses, malgré ses serments, il reprenait au palais sa maîtresse; bien plus, il se décidait à l'épouser. Nicolas ne crut point pouvoir pousser la condescendance jusqu'à bénir cette union scandaleuse; mais il se trouva pour le faire un prêtre complaisant, qu'on déposa ensuite, et de ses mains Léon plaça la couronne sur la tête de la nouvelle impératrice. L'émoi naturellement fut très grand dans la capitale; l'Église, ouvertement bravée, répondit au

mariage de l'empereur tétragame en lui interdisant formellement l'accès des lieux saints. Alors, afin d'obtenir les dispenses nécessaires pour légitimer son union, Léon eut une idée ingénieuse, qui fait grand honneur à son habile et tenace diplomatie. De l'intransigeance du clergé byzantin il fit appel à l'Église universelle; il décida de consulter sur la question des quatrièmes noces le pontife romain et les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem; et l'ambitieux Nicolas, quoique fort mécontent de ces interventions étrangères qui diminuaient le prestige de sa toute-puissance, dut se résigner à obéir. Il comptait bien au reste que la consultation tournerait contre les espérances de l'empereur. Mais, en tout cas, en attendant le résultat de ses ambassades, Léon garda Zoé au palais, refusant de se séparer d'elle même pour un jour; il lui faisait rendre tous les honneurs dus à une souveraine, et la seule concession qu'il consentit à l'Église, ce fut de se soumettre docilement à l'interdit lancé contre lui.

Le patriarche Nicolas, dans le récit qu'il a fait plus tard de ces événements, a, comme il était naturel, présenté sa propre attitude sous les couleurs les plus favorables. A l'en croire, il n'aurait, au lendemain du mariage, ménagé à son souverain ni les conseils ni les représentations; il l'aurait supplié, en attendant la sentence des patriarches, d'éloigner momentanément Zoé, et de ne point, par son obstination, déchaîner un schisme dans l'Église; à toutes ses belles paroles Léon n'aurait opposé que des refus. Au vrai, le patriarche semble avoir montré à l'égard du prince beaucoup moins d'énergique intransigeance; dans le grand désir qu'il avait de se faire

pardonner, il semble au contraire s'être attaché à plaire au basileus par son empressement à accommoder les choses. Dans les sources moins sujettes à caution que la lettre de Nicolas, on voit le prélat tantôt cherchant dans les écrits des Pères des textes pour justifier les quatrièmes noces, tantôt encourageant Léon à franchir, malgré l'interdit et sans attendre les décisions des patriarches, le seuil des églises, déclarant hautement que lui-même l'y recevrait. Nicolas espérait-il, en incitant l'empereur à une fausse démarche, soulever encore davantage contre lui l'opinion publique déjà fort excitée? Voulait-il plutôt, à force de prévenances, faire oublier le malencontreux papier qui prouvait sa déloyauté? De la part d'un homme comme lui, les deux choses sont possibles. En tout cas l'empereur évita de se prêter aux suggestions du prélat. « Tant que je ne verrai point ici les évêques venus de Rome, disait-il, je ne veux point user d'une liberté que vous m'accordez en dehors d'eux. »

Sur ces entrefaites, de bonnes nouvelles arrivèrent d'Occident. Les envoyés impériaux mandèrent au basileus que le pape ne désapprouvait point les quatrièmes noces et que des légats allaient se mettre en route, porteurs de la dispense souhaitée. Ceci provoqua un brusque changement dans l'attitude du patriarche. Tant que la question du mariage, demeurant en suspens, mettait en une certaine mesure l'empereur dans la dépendance du prélat, Nicolas avait pu croire légitimement que le prince, ayant besoin de lui, serait obligé de le ménager et que dans ces conjonctures il lui serait aisé, à force de bons offices, de se faire pardonner son crime de haute trahison. Maintenant les choses prenaient un autre tour. Sûr de l'approbation

de l'Église universelle, Léon n'avait plus aucune raison de compter avec le chef de l'Église byzantine, et déjà il déclarait aux gens de son entourage que son premier soin serait, après la réunion du synode, de se débarrasser d'un patriarche hostile et traître à son souverain. Nicolas comprit qu'il n'avait plus qu'une ressource, se jeter à fond dans l'opposition. Il savait l'hostilité ancienne que le clergé d'Orient nourrissait contre Rome, il se croyait sûr d'être suivi, s'il se posait en défenseur de l'indépendance byzantine en face de l'intervention pontificale. S'il réussissait, grâce à cette tactique, à mettre en échec le pape et l'empereur, quel triomphe pour ses ambitions! S'il succombait dans la lutte, du moins la chute serait belle, et l'auréole du martyre entourerait le champion inflexible des canons ecclésiastiques transgressés. Nicolas, qui d'ailleurs était fort réellement blessé dans son orgueil de voir Rome se mêler des affaires de son patriarcat, reprit donc l'attitude la plus intransigeante et la plus hautaine.

Or, à ce moment même, Léon, escomptant les décisions romaines, jugeait superflu de garder plus longtemps l'humble posture d'un homme frappé d'interdit, qui ne laissait pas à la longue de nuire un peu à son prestige impérial. Le jour de Noël de l'an 906, suivi du sénat et de toute la cour, il se présenta à Sainte-Sophie, pensant que le patriarche ne lui refuserait pas l'accès qu'il lui avait tant de fois offert durant les mois précédents. Mais, au seuil de la porte royale, il trouva le prélat, qui nettement lui interdit l'entrée de l'église : Nicolas toutefois laissa espérer au prince qu'à la fête prochaine de l'Épiphanie il consentirait à le recevoir. Léon jugea habile de ne

point insister et accepta l'humiliation qui lui était infligée : aussi le prélat crut-il pouvoir être plus insolent encore. Le 6 janvier 907, de nouveau il arrêta le prince aux portes de la basilique. « Sans le consentement unanime des métropolitains, déclara-t-il, je ne puis t'admettre ici ; et si tu prétends entrer de force, c'est nous qui sortirons. » Cette fois le patriarche était allé trop loin. « Il me semble, seigneur patriarche, s'exclama le basileus, que vous vous moquez de notre majesté. Est-ce donc que vous espérez que Doukas le rebelle va revenir de Syrie? et est-ce par confiance en lui que vous nous méprisez de la sorte? » A cette sortie inattendue, le patriarche atterré ne savait plus quelle contenance tenir : debout au seuil de la porte royale, il ne répondait rien, et semblait n'oser ni avancer ni reculer. Léon, au contraire, gardait tout son sang-froid et sa dignité. Comme les gens de cour l'excitaient à pénétrer dans la basilique, d'un geste il les fit taire, et sentant combien par cette attitude il mettait Nicolas dans son tort, tranquillement il rentra au palais impérial.

Mais le soir, au dîner officiel, en présence des évêques et des grands dignitaires, l'empereur se mit, vers la fin du repas, à apostropher violemment le prélat. Il lui rappela ses promesses, ses flatteries, ses complaisances passées, et nettement il le traita de menteur et de parjure. Puis, emmenant avec lui les métropolites dans les appartements privés, il leur rappela avec des larmes les malheurs de ses successifs mariages, et s'étant fait porter son fils, il le prit dans ses bras et il leur demanda à tous de le bénir et de prier pour lui. Cette scène attendrissante émut beaucoup d'évêques, qui ne suivaient que par

crainte la politique intransigeante de Nicolas. Aussi bien la solution du conflit approchait. Les légats romains étaient arrivés, apportant la dispense : en Occident, où les quatrièmes races n'étaient point défendues, la demande impériale avait semblé toute naturelle. Vainement Nicolas refusa d'entrer en rapports publics avec ces étrangers, espérant déchaîner ainsi les vieilles rancunes byzantines contre ces Latins, « qui semblaient, comme il disait, ne venir chez nous que pour nous déclarer la guerre ». Une partie de l'épiscopat grec, gagnée à prix d'argent, abandonna son chef : on envoya en exil quelques-uns des plus récalcitrants; surtout, pour soustraire le clergé à l'influence du patriarche, on se décida à agir contre Nicolas.

Le 1er février, au palais, à la fin du grand dîner de cour, l'empereur entama contre le prélat un véritable réquisitoire, qu'il termina en dénonçant formellement ses intrigues avec Doukas et sa trahison; après quoi il donna ordre d'arrêter Nicolas et de l'expédier sous bonne garde dans un monastère d'Asie. Peu de jours après, le synode assemblé accordait à Léon les dispenses nécessaires pour son mariage, et le relevait des peines ecclésiastiques prononcées entre lui. Et comme le patriarche Nicolas s'obstinait dans son opposition, l'empereur l'invita à se démettre de sa charge. Par crainte des poursuites dont on le menaçait pour son crime de haute trahison, Nicolas finit par céder; et encore qu'il se soit plaint amèrement plus tard des libelles calomnieux répandus contre lui, et de l'odieuse partialité que mirent les légats à accueillir les mensonges colportés sur son compte, le fait indéniable qu'il aima mieux se démettre volon-

tairement que se laisser déposer prouve assez qu'il ne se sentait point la conscience pleinement tranquille. A sa place, les métropolites élevèrent au trône patriarcal le pieux et austère Euthymios, et celui-ci, malgré ses répugnances, finit par se rendre à l'unanime prière des évêques, des légats romains et de l'empereur.

Par l'accommodement intervenu, Léon se flattait d'avoir terminé selon ses vœux l'affaire de son quatrième mariage; en réalité il venait d'ouvrir un schisme dans l'Église orientale. Entre Euthymios et Nicolas, le clergé et les fidèles se partagèrent; il fallut exiler les plus éminents des métropolitains, qui s'obstinaient à prendre le parti du patriarche déposé, ordonner des poursuites, incarcérer les opposants; et ces rigueurs accrurent d'autant la réprobation publique contre Léon, contre Zoé, et même contre le nouveau patriarche. Sans doute Euthymios ne s'était prêté qu'à un arrangement (οἰκονομία); en relevant l'empereur des censures ecclésiastiques, il n'avait nullement reconnu en droit la légitimité des quatrièmes noces, et il avait fermement maintenu la déposition du prêtre qui avait béni le mariage impérial. Les pamphlets néanmoins ne l'épargnaient pas plus que son maître, et aussi bien Léon comptait-il sur lui pour effacer les dernières traces d'illégitimité qui entachaient encore son union. Il fit demander au prélat que Zoé fût nommée officiellement, en qualité d'Augusta, dans les prières dites à Sainte-Sophie. Mais sur ce point, malgré les supplications et les menaces de l'impératrice, malgré la colère du prince qui songea un moment à déposer Euthymios, le prélat resta inflexible. Pourtant il con-

sentit, le 9 juin 911, à couronner solennellement dans Sainte-Sophie le jeune Constantin Porphyrogénète comme basileus des Romains. Par son habile ténacité, Léon VI, malgré tout, était arrivé à ses fins.

V

L'affaire de la tétragamie devait cependant longtemps encore troubler le monde byzantin. Quand, au mois de mai 912, Léon VI mourut, tout en effet fut remis en question. Pendant sept ans, deux ambitions rivales allaient se trouver en présence et en lutte : Zoé, ardente à défendre son rang impérial, son mariage et son fils, et le patriarche Nicolas, non moins ardent à chercher sa revanche et à réaliser, en faisant prévaloir les idées qu'il avait soutenues, son éternel désir du pouvoir.

Sans doute, conformément aux promesses que le sénat avait faites au basileus mourant, le jeune Constantin VII fut proclamé empereur. Mais il eut pour associé et pour tuteur son oncle Alexandre, et le premier soin de celui-ci fut de chasser brutalement Zoé du palais et de rappeler Nicolas au trône patriarcal. Le prélat revenait d'exil altéré de vengeance; plus hautain dans le triomphe et plus insolent que jamais, il poursuivit donc âprement l'assouvissement de toutes ses rancunes et, sûr de plaire par là au basileus Alexandre, dont il servait ainsi la politique, il ne ménagea rien ni personne. Le vénérable Euthymios fut le premier frappé. Cité à comparaître devant une assemblée tenue au palais de la Magnaure, non seulement il fut disposé et anathématisé. mais

Nicolas s'oublia jusqu'à l'injurier bassement, et les serviteurs du patriarche, se jetant sur l'infortuné, déchirèrent ses vêtements sacerdotaux, le renversèrent sur le sol, lui arrachèrent la barbe, lui brisèrent les dents et finalement le battirent si fort à coups de pied et à coups de poing qu'il resta évanoui sur la place et n'échappa qu'à grand'peine à la mort.

Cela ne suffit point à apaiser les haines de Nicolas. Il entendait prendre sa revanche sur tous ceux qui lui avaient infligé la disgrâce et l'exil, sur Zoé, sur le pontife romain, sur le défunt empereur même. Dans un long mémoire adressé au pape Anastase, il exposa à son point de vue toute l'affaire du quatrième mariage, traitant avec une outrageante sévérité la conduite du basileus, blâmant avec une insultante pitié la faiblesse de Serge III trompé par ses légats, faisant la leçon aux Latins, réclamant surtout impérieusement la réparation des scandales commis. Il ne voulait voir dans le quatrième mariage du basileus qu'un acte de débauche (πορνεία), qu'une union immonde, digne d'une brute et honteuse pour la nature humaine; et s'il consentait à ce qu'on pardonnât aux morts, il exigeait en revanche une condamnation rigoureuse contre les coupables encore vivants, c'est-à-dire contre Zoé et contre son fils. L'empereur Alexandre agissait à Rome dans le même sens. Il haïssait le fils de son frère, dont l'existence lui fermait les chemins du pouvoir suprême; il souhaitait passionnément faire proclamer sa bâtardise. Il songeait même, dit-on, à se débarrasser, en le faisant eunuque, de cet enfant gênant; et c'est à grand'peine qu'on parvint à le détourner de son cruel dessein. Heureusement pour

le jeune Constantin, Alexandre mourut en juin 913; mais, avant de mourir, il prit soin de désigner comme chef du conseil de régence le patriarche Nicolas. Il savait qu'il pouvait compter sur le prélat pour continuer sa politique et assouvir sa haine.

Au moment où Alexandre était à l'agonie, Zoé, toujours énergique, avait tenté un coup d'audace : elle s'était présentée au Palais Sacré, déclarant qu'elle voulait voir son fils, et s'entretenir avec le mourant; elle pensait ainsi ressaisir le pouvoir. Nicolas l'avait fait chasser brutalement. Puis, pour se délivrer définitivement de cette rivale possible, le tout-puissant régent, maître suprême de l'État, avait pris un décret qui interdisait à Zoé l'accès de la demeure impériale et lui retirait jusqu'au titre de basilissa; un peu plus tard, il l'obligea même à entrer dans un monastère et pensa qu'ainsi elle serait morte au monde désormais Mais Zoé était une adversaire digne du patriarche : du fond du couvent où malgré elle on l'avait reléguée, elle n'attendait qu'une occasion de perdre son rival. Elle la trouva bientôt. La rigueur avec laquelle les régents avaient réprimé l'insurrection de Constantin Doukas avait excité contre eux de violents mécontentements; au palais, d'autre part, le jeune empereur réclamait sa mère. Il fallut se décider à la lui rendre : c'était en octobre 913.

Ainsi rentrée dans la place, elle en profita pour mettre des gens à elle dans les emplois importants; elle écarta les favoris du défunt empereur Alexandre, installés par lui au conseil de régence, puis, hardiment, elle s'attaqua au patriarche. En femme audacieuse qu'elle était, elle pensa tout simplement à le faire assassiner; Nicolas réussit à échapper aux meur-

triers, il se réfugia dans Sainte-Sophie et, pendant vingt-deux jours, il n'osa quitter cet inviolable asile. Zoé était victorieuse. Déjà elle songeait à faire prononcer la déchéance du prélat, et elle offrait sa succession à Euthymios. Mais celui-ci se déroba; Nicolas, d'ailleurs, était puissant encore; on négocia donc. Le patriarche promit de ne plus s'occuper que des affaires de son église, de renoncer au gouvernement de l'État, de ne plus paraître au palais sans y être mandé; il s'engagea à nommer Zoé dans les prières officielles à côté du basileus son fils, à la proclamer solennellement en qualité d'Augusta. A ce prix, il obtint amnistie pleine et entière pour le passé et le maintien dans sa dignité ecclésiastique. Dans cette lutte pour la couronne engagée entre Zoé, et Nicolas, l'homme d'Église semblait définitivement vaincu (février 914).

Pourtant c'est lui qui devait l'emporter et régler finalement selon sa volonté la longue querelle issue du quatrième mariage de Léon VI. Zoé, en effet, devenue régente, se montra incapable de résister aux intrigues qui l'environnaient. Depuis longtemps l'impératrice avait un favori, le parakimomène Constantin, pour lequel, au temps même où Léon VI vivait, elle avait été soupçonnée d'avoir plus que de la bienveillance. Ce personnage, qui avait partagé la disgrâce de l'impératrice, était naturellement revenu au pouvoir avec elle et il exerçait sur l'esprit de la souveraine une influence toute-puissante. On réussit à éveiller à ce sujet l'inquiétude du jeune empereur; ses familiers lui représentèrent le favori comme préparant sa chute et songeant à pousser au trône son propre gendre, le stratège Léon Phocas. Un complot

se noua. Contre le parakimomène et son parent, on chercha un appui dans la flotte, et le grand amiral Romain Lécapène reçut du basileus l'ordre écrit et accepta la mission d'arrêter le favori. C'était un coup droit contre l'impératrice. Exaspérée, elle se précipita sur la terrasse du Boucoléon, demandant à son fils, à ses familiers, ce que signifiait cette rébellion. On lui répondit que son règne était fini, que le pouvoir passait en d'autres mains; et dès le lendemain on songea à la chasser du palais. Alors, tout en larmes, se jetant dans les bras de son fils, elle invoqua ses droits de mère et supplia qu'on la gardât. Le jeune Constantin se laissa toucher : « Laissez, dit-il, ma mère auprès de moi ». Mais si elle restait au palais, elle perdait l'autorité suprême. C'était en 918.

Dans ces conjonctures critiques, un seul homme avait paru capable d'exercer le pouvoir. C'était le patriarche Nicolas, qui n'avait dans sa disgrâce rien perdu de son énergie ni de son ambition. C'est vers lui que, au moment de la révolution où son favori succombait, Zoé elle-même s'était tournée, comme vers le seul appui qu'elle pût trouver; c'est à lui que le basileus confia la charge de premier ministre. Il l'occupait lorsque, en mars 919, Romain Lécapène se souleva à son tour, s'empara du palais et de la personne du prince, en attendant le jour prochain où il se ferait associer à l'empire, le premier de cette série d'usurpateurs qui, plusieurs fois, au cours du xe siècle, gouvernèrent sous le nom des basileis légitimes la monarchie byzantine.

C'est autour de Romain Lécapène que se rencontrèrent une dernière fois les deux adversaires, dont l'ambition et les luttes remplissaient depuis vingt

ans bientôt l'histoire du Palais Sacré. On dit que Zoé, toujours jolie, songea, pour ressaisir le pouvoir, à séduire le parvenu et à se faire épouser; il est certain en tout cas qu'elle tenta, après que son parti eut été définitivement écrasé dans l'insurrection de Léon Phocas, de faire empoisonner l'usurpateur. Elle échoua et dut aller, exilée de la cour cette fois pour jamais, finir dans le monastère de Sainte-Euphémie du Petrion sa tumultueuse et dramatique existence. Pendant ce temps Nicolas triomphait.

En juin 920, autant pour plaire à Romain et satisfaire sa vengeance personnelle que pour terminer le schisme né de la tétragamie, le patriarche promulguait l'acte fameux connu sous le nom de *tomus unionis*. En une fête solennelle, l'Église grecque, en présence des basileis Romain et Constantin, célébra l'accord rétabli entre les partisans de Nicolas et ceux d'Euthymios. C'est aux dépens de l'empereur Léon VI que se faisait la réconciliation. Sans doute, à titre exceptionnel, l'Église, admettant le fait, consentait à excuser, à légitimer même le quatrième mariage du souverain; mais elle se montrait d'autant plus inflexible à maintenir les principes canoniques et elle condamnait en termes sévères les unions de cette sorte. « D'un commun accord, disaient les prélats dans leur sentence, nous déclarons qu'un quatrième mariage est chose absolument interdite. Quiconque osera le contracter sera exclu de tout office religieux, tant qu'il persistera dans son concubinage. Les Pères avant nous en ont jugé ainsi, et nous, précisant leur pensée, nous proclamons que c'est là un acte contraire à toute l'institution chrétienne. » Avec une égale sévérité, les prélats flétris-

saient les troisièmes noces. « Il faut, disaient-ils, nettoyer cette turpitude, comme on balaie les ordures, lorsque, au lieu d'être jetées dans un coin, elles sont répandues dans toute la maison. » Et, commentant ces paroles, le patriarche Nicolas écrivait triomphalement au pape que, par égard pour la majesté impériale, on avait usé d'indulgence, mais que les quatrièmes noces demeuraient contraires aux bonnes mœurs et à la discipline de l'Église.

Le jeune empereur Constantin VII dut assister à la lecture de l'acte qui flétrissait les mariages semblables à celui dont il était né; il dut, chaque année, célébrer solennellement cette fête de l'union qui lui rappelait de si pénibles souvenirs. C'était là pour l'autorité impériale une humiliation grave, pour l'Église une victoire dont elle était justement fière, pour le patriarche Nicolas, son chef, un triomphe sans égal, après tant de luttes, de disgrâces et de retours de fortune inespérés. Pourtant, malgré ces apparences, si l'on considère le fond des choses, on estimera que, par son désir obstiné d'avoir un fils, par les mariages successifs qu'il contracta dans ce but, par l'habile ténacité qu'il apporta dans l'affaire des quatrièmes noces, Léon VI rendit un service signalé à l'empire et à la dynastie. C'est la présence d'un héritier légitime, autour duquel se groupèrent toutes les fidélités, qui seule empêcha Byzance de sombrer, après la mort du basileus, dans le chaos des révolutions. C'est l'existence de cet enfant, représentant de la maison de Macédoine, qui fit échouer les ambitieuses visées des Constantin Doukas et des Léon Phocas et qui empêcha Romain Lécapène d'installer définitivement ses héritiers au pouvoir. Si

la famille princière de Macédoine, au lieu de passer quelques brèves années sur le trône, a gouverné Byzance pendant près de deux siècles et lui a donné une gloire et une prospérité prodigieuses, c'est à la prévoyance de Léon VI qu'elle le doit essentiellement, à la souple diplomatie et au calme courage avec lesquels ce prince poursuivit, à travers toutes les difficultés, malgré l'opposition de l'Église, le but qu'il s'était proposé et le réalisa.

CHAPITRE IX

THÉOPHANO

Dans la série des impératrices de Byzance, Théophano est célèbre presque à l'égal de Théodora. Depuis que, il y a quinze ans environ, M. Gustave Schlumberger, dans un beau livre, a tenté de faire revivre sa pittoresque et séduisante image et nous a raconté sa romanesque destinée, cette princesse oubliée est rentrée tout d'un coup dans l'histoire et presque dans la gloire. Des écrivains fameux comme Maupassant, des littérateurs de talent comme le vicomte de Vogüé, se sont laissés prendre au charme de cette belle personne, « qui a remué le monde autant et plus qu'Hélène[1] », et jusque dans les fictions des romanciers tels que Hugues Le Roux, on a pu voir passer « cette jeune femme d'une beauté surnaturelle, dont les lignes de camée enfermaient dans leur harmonie ce pouvoir qui trouble le monde ». Il convient donc que nous aussi fassions place dans cette

1. Vogüé, *Regards historiques et littéraires*, p. 189.

galerie de portraits à « cette grande pécheresse, comme dit M. Schlumberger, dont les charmes devaient avoir une influence si fatale et qui devait successivement se faire aimer de trois empereurs ». A la vérité, il faut le dire tout de suite, sa figure en bien des points nous restera obscure, et de cette énigmatique et mystérieuse souveraine, d'avance il faut nous résigner à ignorer beaucoup. Quand les documents se taisent, l'imagination, si ingénieuse soit-elle, n'a point, je crois, le droit de suppléer à leur silence : c'est en prenant avec les textes de semblables libertés qu'on risque de faire non plus de l'histoire, mais du roman. Or Byzance n'est point du tout, comme l'affirme M. de Vogüé, « un domaine de féerie, un pays vierge et inconnaissable » : c'est un pays fort réel, qu'on peut et qu'on doit s'efforcer de connaître scientifiquement. Il se peut qu'à l'étudier ainsi, Théophano semble à quelques-uns moins pittoresque qu'on ne la représente d'ordinaire; mais du moins, je l'espère, elle apparaîtra plus vraie.

I

D'où sortait cette impératrice fameuse lorsque, vers la fin de l'année 956, elle épousa le fils unique du basileus Constantin VII, le jeune Romain, héritier présomptif de l'empire? On ne le sait trop. Les chroniqueurs de cour, soucieux du bon renom de la dynastie, affirment gravement qu'elle était issue d'une très ancienne et très noble famille, et que l'empereur et sa femme éprouvèrent une joie indicible d'avoir découvert pour leur fils une épouse

d'aussi bonne race. S'il en faut croire les historiens moins complaisants à la maison de Macédoine, la naissance de la future basilissa aurait été infiniment plus modeste. Son père, Cratéros, d'origine laconienne, était un plébéien obscur qui tenait un cabaret dans quelque bas-fond de la capitale : elle-même, avant son mariage, s'appelait Anastasie, et plus familièrement même, Anastaso; et c'est seulement en s'approchant du trône qu'elle reçut le nom mieux sonnant de Théophano, « pour marquer, disent ses panégyristes, qu'elle avait été manifestée par Dieu et choisie par lui ».

Par un point en tout cas elle méritait ce nom : sa beauté était radieuse, surhumaine, divine. « Par sa beauté, dit un contemporain, par son élégance, elle l'emportait sur toutes les femmes de son temps ». « Elle était, écrit un autre chroniqueur, d'une beauté incomparable, une véritable merveille formée par la nature. » C'est par là sans doute qu'elle séduisit Romain. Mais où le rencontra-t-elle? Comment le conquit-elle? on l'ignore. Dut-elle sa prodigieuse fortune à l'un de ces concours de beauté qu'on avait coutume d'instituer à Byzance quand on cherchait une femme pour un prince, et où les plus jolies filles de la monarchie étaient passées en revue par l'empereur et ses proches? Pour ma part, je le croirais volontiers. Y eut-il au contraire entre la belle plébéienne et l'héritier du trône quelque intrigue d'amour, qui se termina par un mariage? L'aventure de Théodora prouve que ces choses étaient possibles, et ce qu'on sait du caractère de Romain n'est point pour exclure cette hypothèse.

C'était un beau garçon, grand, large d'épaules,

« droit comme un cyprès ». Il avait de beaux yeux, le teint clair, l'air aimable; ses paroles étaient douces et séductrices. Fait pour plaire, il aimait à s'amuser. Grand chasseur, grand amateur de tous les sports, il était sans cesse en mouvement, et sa robuste nature goûtait fort les plaisirs de la table et d'autres encore. Mal entouré avec cela, mal conseillé par ses familiers, il n'avait en tête qu'aventures et fredaines, et il récompensait assez mal tout le soin que son père avait pris pour l'élever. Le vieil empereur Constantin VII, si cérémonieux et si pieux, s'était efforcé d'inculquer ses qualités à son fils. « Il lui avait appris, dit la chronique, comment un basileus doit parler, marcher, se tenir, sourire, s'habiller, s'asseoir; » et gravement, après ces leçons, il disait au jeune homme : « Si tu te conformes à ces préceptes, tu gouverneras longuement l'empire des Romains ». Pour l'instruction politique et diplomatique de son héritier, Constantin VII avait en outre écrit des livres très savants — et fort précieux pour nous — sur les *Thèmes* et sur l'*Administration de l'Empire*. Mais Romain avait dix-huit ans, et il s'inquiétait peu de devenir un homme d'État. Quoi qu'il en soit, comme au reste son père l'adorait, il ne fit assurément nulle difficulté sérieuse à céder à son désir et à lui laisser épouser Théophano, d'où qu'elle vînt. Bientôt après le mariage, en 938, la jeune femme donnait à son mari un fils, qui sera Basile II, et par là elle affermit encore sa position à la cour et accrut son crédit au palais. Lorsque, au mois d'octobre 959, Constantin VII mourut, Théophano monta tout naturellement avec Romain II sur le trône. Elle avait alors dix-huit ans et le jeune empereur vingt et un.

Ce qu'était au moral cette jeune femme, il n'est guère plus aisé de le déterminer. Le chroniqueur de cour que j'ai cité déjà dit d'elle, avec une bienveillance sans restrictions : « Elle était belle de corps, charmante de visage, et d'âme tout à fait honnête ». Le plus moderne historien de Théophano déclare au contraire, et avec insistance, qu'elle était « profondément vicieuse, profondément corrompue », et que cette séduisante enchanteresse, cette « sirène couronnée », était une créature tout à fait « impudique et lascive ». Ce sont là de bien gros mots et de bien désobligeantes épithètes, si l'on considère surtout le peu que nous savons d'elle. Il faut observer toutefois qu'à Byzance déjà elle eut, parmi ses contemporains, et plus encore chez les chroniqueurs des siècles postérieurs, un renom bien établi de femme terrible et fatale. Un historien raconte que, pour parvenir au trône plus promptement, elle tenta, de concert avec son mari, de faire empoisonner l'empereur son beau-père. D'autres écrivains rapportent que, lorsque ce mari mourut, ce fut un bruit public dans la capitale que Théophano lui avait versé du poison. A en croire d'autres témoignages, elle se serait débarrassée de la même façon d'un prince de la famille de Romain Lécapène, qui lui semblait un prétendant et un rival possible, et de la même façon encore elle se serait vengée, dit-on, de l'abandon de Jean Tzimitzès, son amant. Des chroniqueurs arméniens vont jusqu'à affirmer que « l'infâme impératrice » songeait à empoisonner ses propres fils. Au vrai, tous ces bavardages, provenant de gens qui vivaient loin de la cour, et qui sont pour la plupart postérieurs de cent ou deux cents ans au temps où régnait Théophano,

signifient assez peu de chose. Dans certains cas, ces méchants bruits sont nettement contredits par les faits; dans d'autres, ils paraissent vraiment par trop invraisemblables. Et aussi bien ne faut-il pas oublier que, lorsque Théophano jugea bon de commettre un crime, — cela lui arriva une fois au moins dans sa vie, — ce ne fut point par le poison qu'elle agit, mais crânement, ouvertement, par l'épée.

Je n'ai, en remarquant ceci, nul dessein, on le peut croire, de tenter de réhabiliter la mémoire de Théophano. Mais on a à lui reprocher assez de choses certaines et précises, pour ne point inutilement grossir son dossier d'épithètes vagues et d'assertions impossibles à prouver. Telle qu'elle m'apparaît, je la vois surtout ambitieuse, avide de pouvoir et d'influence, capable, pour garder l'empire où elle s'était élevée, de tout, et même du crime; je la vois intrigante souvent, violente parfois et passionnée, et toujours sans scrupules; je la vois enfin, quand ses intérêts, ses rancunes ou ses caprices étaient en jeu, volontiers dissimulée et perfide. Elle exerçait, quand elle monta sur le trône, une influence considérable sur l'esprit de Romain II : elle n'admit point que nul la partageât. Non seulement tous les familiers du règne précédent furent écartés, tout le haut personnel administratif changé : mais le premier soin de la jeune impératrice, quand elle fut maîtresse souveraine au palais, fut d'en éloigner sa belle-mère, la basilissa Hélène, et ses cinq belles-sœurs.

C'étaient des princesses charmantes, qui avaient été admirablement élevées par un père qui les adorait. Sous le gouvernement de Constantin VII, elles avaient même été mêlées parfois à la direction des

affaires politiques l'une d'elles, Agathe, la préférée du vieil empereur, lui servait souvent de secrétaire, et les bureaux comme les fonctionnaires connaissaient son crédit. Ceci n'était point fait pour plaire à Théophano. Aussi, sur l'ordre qu'elle arracha à la faiblesse de Romain II, les cinq sœurs du souverain furent-elles invitées à entrer dans un monastère. Vainement leur mère suppliait pour elles; vainement, se tenant étroitement embrassées, les jeunes filles demandaient grâce en pleurant. Rien n'y fit. La basilissa Hélène fut seule autorisée à demeurer au palais, où elle mourut tristement quelques mois plus tard. Ses filles durent obéir à la volonté inflexible qui les jetait au cloître, et, par un raffinement de rigueur, on les sépara même les unes des autres. En vain, une dernière fois, les princesses s'insurgèrent. Quand le patriarche Polyeucte eut fait tomber leurs cheveux sous les ciseaux, quand on leur eut passé l'habit des religieuses, elles protestèrent, dépouillèrent leurs vêtements de bure, prétendirent manger de la viande tous les jours. Finalement Romain II ordonna qu'on leur laissât la même pension et le même train de vie qu'elles avaient jadis au Palais Sacré. Elles n'en étaient pas moins mortes au monde pour toujours, et Théophano triomphait.

Faut-il croire, parce qu'elle se comporta de la sorte à l'égard de parentes aussi proches, qu'elle empoisonna ensuite son mari? « La plupart des gens soupçonnent, dit un contemporain, Léon Diacre, à propos de la mort de Romain II, que du poison lui fut versé au gynécée. » Cette terrible accusation prouve bien de quoi les gens de son temps jugeaient Théophano capable, et il est certain, en effet, qu'une femme qui

fit assassiner son second mari, afin d'en épouser un troisième, aurait aussi bien pu faire empoisonner le premier, à l'effet d'en épouser un second. Malgré cela, et si grave que soit le témoignage de l'historien, l'accusation semble ici purement absurde. D'abord les chroniqueurs nous ont donné une explication amplement satisfaisante de la mort prématurée du jeune empereur, vite épuisé par son amour du plaisir et par ses excès de tout genre; et le contemporain même qui fait intervenir le poison dans l'affaire indique d'autre part que le basileus mourut de troubles internes survenus à la suite d'une folle chevauchée. Mais surtout on voit mal quel intérêt Théophano aurait eu à faire disparaître son mari. Elle était impératrice, elle était toute-puissante; elle s'entendait fort bien par surcroît avec Romain, à qui, en six ans et demi de mariage, elle avait donné quatre enfants; c'est deux jours avant la mort de l'empereur qu'elle mit au monde sa fille Anne. Pourquoi eût-elle empoisonné le basileus, alors que cette mort, la laissant seule avec des enfants en bas âge, l'exposait, plus que n'importe quelle autre conjoncture, à perdre brusquement ce pouvoir qu'elle aimait? Théophano était trop intelligente pour courir sans raison un semblable risque.

Mais ce qu'il convient particulièrement d'observer dans les faits qui viennent d'être rapportés, c'est qu'on n'y rencontre vraiment rien qui puisse être jugé vicieux, lascif ou impudique. Aussi longtemps que Romain II vécut, il y a tout lieu de croire que la jeune femme fut irréprochable. Après lui, elle épousa, surtout pour des raisons politiques, un mari qui avait quelque trente ans de plus qu'elle : ce n'est point là,

dans la vie des souverains, et même dans celle des particuliers, un événement si rare ni si extraordinaire; et sans vouloir insister sur ce point, que ce mariage était peut-être pour Théophano le seul moyen de conserver le trône à ses fils, du moins ne la blâmera-t-on guère d'avoir jugé que le pouvoir suprême valait bien quelque sacrifice. Le seul reproche grave qu'on lui puisse faire ce n'est point d'avoir, cinq ans plus tard, trahi ce vieux mari pour un plus jeune amant — pour être regrettable, ceci n'est point exceptionnel — mais c'est de n'avoir point hésité, pour pouvoir épouser ce dernier, à se débarrasser par un meurtre horrible du basileus son époux. Et il faut ajouter que d'ailleurs elle expia durement son forfait.

II

Au moment où, le 15 mars 963, Romain mourait presque subitement, Théophano avait vingt-deux ans. Elle restait seule avec quatre enfants, deux garçons et deux filles. Sans tarder, elle prit la régence au nom des deux jeunes porphyrogénètes, Basile qui avait alors cinq ans, et Constantin qui en avait deux; mais la situation était étrangement difficile pour une femme, et surtout pour une femme ambitieuse. A côté d'elle, elle trouvait un ministre tout-puissant, le parakimomène Joseph Bringas, qui avait gouverné despotiquement les affaires sous le règne de Romain, et qui pouvait être tenté d'écarter la régente, afin de détenir seul le pouvoir pendant la longue minorité

des petits basileis. En face d'elle, à la tête de l'armée d'Asie, elle rencontrait un général victorieux, dont elle pouvait à bon droit redouter les ambitions, le domestique des scholes Nicéphore Phocas.

Nicéphore Phocas était à cette date l'homme le plus en vue et le plus populaire de la monarchie. Issu d'une grande famille de l'aristocratie cappadocienne, descendant d'une lignée de généraux illustres, il avait par d'éclatantes victoires accru encore son prestige et sa renommée. Il avait reconquis sur les Arabes la Crète perdue depuis cent cinquante ans; il avait, au-delà du Taurus, fait reparaître en Cilicie les étendards impériaux; il venait d'emporter d'assaut la grande cité d'Alep et il avait brisé l'orgueil des émirs hamdanides de Syrie. Admirable soldat, tacticien habile, général incomparable, sachant parler aux troupes et se faire suivre d'elles partout où il voulait les conduire, il était l'idole des soldats, dont il partageait toutes les fatigues et tous les périls. « Il ne vivait que pour l'armée, » a dit justement de lui un de ses biographes. Il n'était pas moins populaire à Constantinople. Lorsque, au retour de l'expédition de Crète, il avait paru en triomphateur dans l'Hippodrome, il avait étonné la ville par les splendeurs de son pompeux cortège, « où toutes les richesses des barbares semblaient affluer dans le cirque, comme un fleuve immense qui ne s'arrête jamais ». Chargé d'autant d'honneurs « que, dans les temps anciens, en avaient reçu les généraux de Rome », extrêmement riche, et entretenant dans ses domaines d'Asie toute une clientèle de vassaux passionnément dévoués à sa personne; il était aimé et admiré de tous; il passait pour le seul chef capable de défendre l'empire contre les

Sarrasins, et Romain II mourant avait ordonné de façon formelle qu'on le maintînt dans son commandement.

Si, aux yeux d'un politique, un tel homme pouvait paraître un danger assez redoutable, il faut ajouter qu'aux yeux d'une jeune femme, ce victorieux général n'offrait rien qui fît de lui un héros de roman. Nicéphore Phocas, en 963, avait cinquante et un ans, et il n'était pas beau. Petit, assez gros, il montrait un torse robuste planté sur des jambes un peu courtes, et par là-dessus une tête puissante, au teint noir et hâlé, encadrée de longs cheveux noirs; il avait le nez busqué, la barbe courte et déjà grisonnante, et sous d'épais sourcils, des yeux noirs au regard pensif et sombre. Luitprand, l'évêque de Crémone, qui vint en ambassade à sa cour, a dit de lui qu'il était d'une laideur rare, « noir de peau comme un nègre, à ce point qu'il ferait peur à qui le rencontrerait la nuit ». Avec cela, c'était un homme austère et dur, d'humeur mélancolique et volontiers taciturne. Depuis qu'il avait perdu sa femme, et qu'un malheureux accident lui avait enlevé son fils unique, il s'était avec une ardeur passionnée jeté dans la dévotion et dans le mysticisme. Il avait fait vœu de chasteté, il ne mangeait plus de viande, il couchait sur la dure, comme un ascète, enveloppé dans le cilice de son oncle Maléinos, un religieux mort en odeur de sainteté; il se plaisait dans la compagnie des moines. Il avait pris pour directeur de conscience Athanase, le futur fondateur du plus ancien monastère de l'Athos et, ne pouvant se passer de ses conseils, il l'emmenait avec lui jusque dans les camps. Dans la société de ce saint homme, il prenait comme lui la nostalgie du

cloître et songeait très sérieusement à quitter le monde. Déjà il se faisait bâtir une cellule dans le couvent qu'Athanase édifiait sur la Sainte-Montagne. Ascète et guerrier, dur, sobre, sévère, avide d'argent et détaché des choses de la terre, capable de clémence comme de perfidie, Nicéphore Phocas, comme beaucoup d'hommes de son temps, réunissait en son âme complexe les contrastes les plus inattendus, et surtout, sous ces froids dehors, dormait un cœur profondément passionné.

Était-ce un ambitieux? il est bien difficile de le dire. Ayant entre les mains des troupes dévouées et victorieuses, Nicéphore Phocas, dans la crise ouverte par la mort de Romain II, pouvait tout oser, et la tentation en était d'autant plus grande que l'intérêt de sa sûreté même semblait lui commander un soulèvement. Le général n'ignorait pas que Bringas le détestait et qu'il avait tout à craindre du tout-puissant ministre. Pourtant d'abord il ne bougea pas, en soldat loyal et pieux, surtout préoccupé de poursuivre la guerre contre les infidèles. Et s'il se décida enfin à prendre parti, celle surtout qui le fit agir, ce fut Théophano.

Dans l'histoire des rapports entre Nicéphore Phocas et la belle impératrice, il faut se garder attentivement de vouloir introduire trop d'éléments romanesques. Il est certain qu'entre le domestique des scholes et la basilissa, il n'y eut rien du vivant de Romain II, ni sympathie, ni intrigue. Mais son mari mort, parmi les périls multiples qui la menaçaient, la régente comprit vite que ce général était une force, et qu'elle pourrait en faire usage pour neutraliser l'ambition de Bringas. Elle comprit qu'il fallait, pour assurer son

trône, qu'elle gagnât Nicéphore à sa cause, et sans doute la jolie femme élégante qu'elle était jugea que la tâche ne serait pas bien malaisée. Quoi qu'il en soit, c'est sur l'initiative de l'impératrice, et malgré l'opposition du premier ministre, que Phocas fut mandé dans la capitale, et il semble que sans grande peine il se laissa prendre aux beaux yeux de la princesse et conquérir à ses desseins. « Ce n'était, dit M. Schlumberger, un secret pour personne à Byzance que les charmes capiteux de l'exquise souveraine avaient produit sur l'âme simple de l'austère domestique des scholes d'Orient une impression ineffaçable. » On peut croire, en effet, encore que les contemporains nous en aient dit peu de chose, qu'entré tout d'abord en simples relations de service et d'affaires avec la régente, Nicéphore bientôt laissa voir son amour et se déclara prêt à tout pour la mériter. Rien n'autorise à penser que Théophano l'ait payé de retour : elle ne l'aima jamais; mais elle sentait la puissance dont il disposait et tout le parti qu'elle en pouvait tirer pour ses intérêts et son ambition. Par politique, elle encouragea sa passion, comme plus tard, par politique, elle l'épousa.

Il importe d'ajouter qu'au cours de ce séjour à Constantinople, d'autres raisons encore, et non moins décisives, étaient venues se joindre aux prestiges de Théophano pour tirer Nicéphore de ses incertitudes. C'était la révélation qu'il avait eue de la haine implacable de Bringas. Sans doute le premier ministre n'avait pu refuser au général un nouveau et éclatant triomphe. Mais la popularité croissante de Phocas inquiétait l'homme d'État, qui soupçonnait aussi, dit-on, l'intrigue qui se nouait entre le domestique des

scholes et la régente. Vainement, avec cette diplomatie cauteleuse si chère aux Byzantins, Nicéphore s'efforçait d'endormir les appréhensions du parakimomène; il déclarait à qui voulait l'entendre que son rêve le plus cher était d'entrer au couvent. Mais Bringas n'était pas dupe. Il pensa que le plus sûr moyen de se débarrasser de ce rival était de lui faire crever les yeux. Heureusement pour Phocas, lorsque, sous un prétexte, on le manda au palais, il se défia ou reçut à temps quelque avertissement amical; il courut se réfugier dans la Grande Église, et implora la protection du patriarche. Polyeucte avait des défauts : il était obstiné, intransigeant, d'esprit borné parfois et de vues courtes, mais il avait du courage, il savait parler net, et il n'aimait pas le premier ministre. Il se précipita au Palais Sacré, exigea que l'on convoquât le Sénat sans retard, et il s'exprima avec une si énergique franchise que Nicéphore fut renouvelé dans son commandement avec des pouvoirs extraordinaires, malgré la mauvaise volonté de Bringas. Sans tarder, le domestique des scholes quitta la ville et gagna son quartier général de Césarée : il était le maître de la situation.

Dans cette sourde lutte d'intrigues, Théophano n'avait point paru. Il est pourtant infiniment probable qu'elle servit son allié de tout son crédit et appuya de toute sa force l'intervention du patriarche Polyeucte. De même, dans les événements qui suivirent, lorsque, au mois de juillet 963, les circonstances obligèrent Phocas à se prononcer, lorsque, de plus en plus menacé par la haine de Bringas et craignant pour sa vie, le général, malgré ses répugnances, se laissa proclamer basileus par ses troupes et chaussa,

au camp de Césarée, les brodequins de pourpre, lorsqu'enfin, en août 963, il parut devant Constantinople et qu'une révolution populaire, balayant Bringas et ses amis, ouvrit à l'usurpateur les portes de la capitale, Théophano ne joua aucun rôle apparent et sembla laisser les destins s'accomplir. Mais au vrai, si Nicéphore Phocas était devenu ambitieux, si ensuite, malgré ses hésitations, ses scrupules, il s'était décidé à prendre la pourpre, l'amour que lui avait inspiré la belle impératrice avait été pour beaucoup dans ses résolutions. Et de même, dans les journées tragiques d'août 963, pendant que la multitude soulevée, comme « prise de folie furieuse », chargeait les soldats du ministre et détruisait son palais, pendant que le patriarche Polyeucte et l'ancien parakimomène Basile dirigeaient ostensiblement le mouvement en faveur du prétendant, on peut croire que, du fond du gynécée, Théophano s'entendait discrètement avec les chefs de la révolte. Quoique son nom ne soit prononcé nulle part, cette femme intrigante et ambitieuse avait été l'âme même des grands événements qui venaient de s'accomplir.

Quoiqu'il en soit, le 16 août 963, au matin, Nicéphore Phocas fit dans Constantinople son entrée solennelle. A cheval, en grand costume impérial, il franchit la porte d'Or, accueilli par la ville entière, salué par les acclamations populaires comme le sauveur de l'empire et de la chrétienté. « L'État réclame Nicéphore comme basileus, criait sur son passage la foule enthousiaste. Le palais attend Nicéphore. L'armée demande Nicéphore. Le monde attend Nicéphore. Tels sont les vœux du palais, de l'armée, du sénat, du peuple. Seigneur, exauce-nous! longue vie à

Nicéphore ! » A travers la Mésè, il gagna le Forum de Constantin, où pieusement il fit ses dévotions à l'église de la Theotokos; puis à pied, processionnellement, et précédé de la Sainte Croix, il se rendit à Sainte-Sophie et, reçu par le patriarche, il alla, les cierges en main, se prosterner au pied des saints autels. Ensuite, avec Polyeucte il monta sur l'ambon, et solennellement il fut couronné basileus des Romains, comme associé des deux jeunes empereurs Basile et Constantin. Enfin il entra au Palais Sacré. Pour être pleinement heureux, il ne lui restait plus qu'à obtenir la récompense la plus douce promise à ses ambitions, celle dont l'espérance avait armé son bras et conduit sa marche : il ne lui restait plus qu'à épouser Théophano.

Certains chroniqueurs affirment pourtant que l'impératrice fut d'abord éloignée du palais par ordre du nouveau maître. Si le fait est exact, ce n'était là à coup sûr qu'une feinte : depuis plusieurs mois, les deux alliés s'étaient mis d'accord. Nicéphore, cela n'est point douteux, était passionnément épris de la jeune femme, et la raison d'État par surcroît lui conseillait un mariage qui légitimait en quelque manière son usurpation. Théophano, tout en éprouvant peut-être, comme quelques écrivains le déclarent, peu d'enthousiasme pour cette nouvelle union, sentait bien de son côté que c'était le seul moyen pour elle de garder le pouvoir, et pour cela elle était prête à tout. Les deux partenaires n'eurent donc point de peine à se persuader l'un l'autre. Le 20 septembre 963, dans la Nouvelle Église, le mariage fut solennellement célébré.

Nicéphore était au comble de la joie. Il se reprenait

à la vie. Il oubliait ses austérités, ses rêves mystiques, ses promesses, tout entier au bonheur que lui donnait la possession de Théophano. Mais ses amis les moines n'avaient point, comme lui, oublié le passé. Quand, dans sa solitude de l'Athos, Athanase apprit les noces impériales, déçu dans ses espérances et profondément indigné, il accourut à Constantinople. Reçu par l'empereur, il le tança avec son habituelle franchise et durement lui reprocha son manque de parole et le scandale qu'il donnait. Phocas s'efforça de calmer le moine. Il lui expliqua que ce n'était point pour son plaisir qu'il avait accepté le trône, il lui jura qu'il entendait vivre aux côtés de Théophano comme un frère; il lui promit qu'aussitôt que les affaires publiques lui en laisseraient le loisir, il viendrait rejoindre le religieux dans son monastère. A ces belles paroles il joignit de riches présents, et Athanase, un peu apaisé, s'en retourna à la Sainte-Montagne.

A Constantinople, l'étonnement causé par le mariage ne fut pas moins vif, et le scandale plus grand. Le patriarche Polyeucte, on le sait, était un homme vertueux, austère, sans complaisance pour les choses du monde, dont il était pleinement détaché, uniquement soucieux des prescriptions et des intérêts de l'Église dont il avait la garde, et mettant à leur service un courage indomptable, une inflexible obstination et une franchise redoutable. Quand il était parvenu au patriarcat, son premier acte avait été de réprimander sévèrement l'empereur Constantin VII si pieux pourtant et si respectueux des choses sacrées : cette fois, son esprit rigide et passionné se manifesta plus âprement encore. Ce n'est point qu'il

ressentît aucune hostilité contre Nicéphore, ni qu'il eût dessein de faire opposition à un usurpateur : dans la révolution de 963 il s'était montré fort dévoué à Phocas, et son attitude n'avait pas peu contribué à la chute de Bringas et au succès du domestique des scholes. Mais, au nom des canons, il jugeait intolérable le mariage du basileus, veuf d'une première femme, avec une princesse également veuve; et résolument, lorsque, dans Sainte-Sophie, Nicéphore voulut, conformément à son privilège impérial, franchir la clôture sacrée de l'iconostase et recevoir la communion, le prélat le repoussa de la sainte table et, comme pénitence de ses secondes noces, il lui en interdit l'approche pour un an. Malgré son irritation, le prince dut céder devant la fermeté intransigeante du patriarche.

Bientôt une autre difficulté surgit. On vint révéler à Polyeucte que Nicéphore avait été le parrain de l'un des enfants de Théophano. Or, d'après les règles ecclésiastiques, une parenté spirituelle de cette sorte était un empêchement absolu au mariage contracté : nettement, sans aucun ménagement, le patriarche donna le choix au basileus entre la répudiation de Théophano et l'interdit. Pour un homme pieux comme Phocas, une telle menace était chose singulièrement grave. Pourtant la chair fut la plus faible : Nicéphore refusa de se séparer de Théophano, n'hésitant pas à déchaîner ainsi un conflit redoutable entre l'État et l'Église. Finalement pourtant un accommodement intervint. Un prêtre vint jurer que le parrain de l'enfant impérial avait été Bardas, le père de l'empereur, et non point Nicéphore lui-même. Polyeucte voyait clairement le mensonge; mais il était

abandonné de tous, et de son clergé même; il céda devant la nécessité et feignit de croire ce qu'on lui disait. Dans sa détresse, il n'exigea même pas que l'empereur accomplît la pénitence qu'il lui avait d'abord infligée pour ses secondes noces. Mais le basileus n'en avait pas moins été profondément ulcéré de cette atteinte à son prestige et de cette entreprise sur son amour. Jamais il ne pardonna à Polyeucte son intempestive ingérence, et Théophano ne garda pas une moindre rancune au prélat. Et de toute cette affaire finalement un bruit fâcheux subsista pour l'empereur et sa femme : quelques années plus tard encore, Luitprand, écho des bruits qui couraient Constantinople, déclarait tout net que le mariage de Nicéphore était un inceste

III

Une union aussi mal assortie, et qui débutait sous d'aussi fâcheux auspices, risquait fort de tourner mal. C'est ce qui arriva assez promptement. Ici encore nous savons très imparfaitement le détail des événements qui remplirent, pendant ces dix années, l'intimité du ménage impérial, et le rôle de Théophano, toujours discrète et habile, se laisse deviner dans les coulisses plus qu'il n'apparaît en pleine lumière. Il faut se résigner à ne saisir que les lignes générales de l'aventure et la catastrophe tragique qui la termina.

Passionnément épris de Théophano, grisé de sa radieuse beauté, Nicéphore faisait pour elle, selon le

mot réservé et bref de l'historien Léon Diacre, « plus qu'il n'était convenable ». Cet homme économe, grave, austère, comblait la belle princesse de cadeaux somptueux, de toilettes merveilleuses, de bijoux splendides; il l'entourait de tous les raffinements du luxe le plus éblouissant; il lui constituait une fortune en la dotant de propriétés admirables et d'élégantes villas. « Rien, dit M. Schumberger, n'était trop coûteux, rien n'était trop beau pour être offert par lui à sa basilissa bien-aimée »; surtout il ne pouvait se passer de sa présence. Lorsque, en 964, il partit pour l'armée, il emmena Théophano avec lui dans les camps, et pour la première fois peut-être au cours de sa longue carrière militaire, il interrompit brusquement la campagne commencée pour revenir plus vite auprès d'elle.

Mais, au fond, ce vieux soldat n'était nullement un homme de cour. Après un court moment donné à sa passion, la guerre, son autre amour, reprit vite son empire sur son âme, et chaque année le vit désormais repartir pour les frontières, où il allait combattre les Arabes, les Bulgares, les Russes : et maintenant il n'emmenait plus Théophano avec lui. Puis il se piquait de faire en conscience son métier d'empereur; et, par là, peu à peu, le prince, si acclamé jadis, se rendait de plus en plus impopulaire. Le peuple écrasé d'impôts murmurait; le clergé, dont Nicéphore restreignait les privilèges, les moines, dont il prétendait réduire la richesse territoriale trop énorme, ne cachaient pas leur mécontentement; le patriarche était en opposition déclarée avec l'empereur. Dans la capitale, des émeutes éclatèrent. Nicéphore fut insulté par la populace, on lui jeta des

pierres ; et, malgré l'admirable sang-froid qu'il montra en cette circonstance, peu s'en fallut qu'il n'y laissât la vie, si ses familiers ne l'eussent entraîné à temps. Enfin il était ressaisi de ces accès de religiosité mystique qui le troublaient autrefois : il devenait triste, il ne voulait plus coucher dans son lit impérial, et il dormait dans un coin, étendu sur une peau de panthère où l'on plaçait un coussin de pourpre, et de nouveau il se mettait sur la chair le cilice de son oncle Maléinos. Il avait l'âme inquiète, troublée, préoccupée ; il craignait pour sa sûreté et il avait fait une citadelle de son palais du Boucoléon. Sans doute il adorait toujours Théophano et restait, plus qu'il n'était prudent et raisonnable, soumis à sa douce et secrète influence. Mais, entre le rude soldat et l'élégante princesse, le contraste était trop grand. Il l'ennuyait, et elle s'ennuyait. Ceci devait avoir de graves conséquences.

Nicéphore avait un neveu, Jean Tzimitzès. C'était un homme de quarante-cinq ans, petit, mais bien pris et fort élégant. Il avait le teint blanc, des yeux bleus, une chevelure d'un blond doré qui auréolait son visage, la barbe rousse, le nez mince et charmant, un regard hardi, qui ne redoutait rien et ne se baissait devant personne. Fort, adroit, agile, généreux et magnifique avec cela, un peu viveur par surcroît, il était infiniment séduisant. Dans l'ennui où se traînait son existence, il plut naturellement à Théophano. Et c'est alors que la passion la conduisit au crime. Tzimitzès était ambitieux ; il était fort irrité en outre de la disgrâce qui venait de le frapper ; à la suite d'un incident de guerre, il avait été destitué par l'empereur de sa charge de domestique des scholes

d'Orient et invité à se retirer dans ses terres; il ne songeait qu'à tirer vengeance d'un outrage qu'il jugeait immérité. Théophano, de son côté, était plus que lassée de Nicéphore; à l'entente d'autrefois avaient succédé les rancunes, les soupçons; l'impératrice en était à ce point qu'elle affectait de craindre de son mari quelque entreprise sur la vie de ses fils. Plus encore, elle supportait impatiemment d'être séparée de son amant; Tzimitzès paraît avoir été en effet le grand, et sans doute le seul amour véritable de sa vie. Dans ces conditions, elle glissa insensiblement à l'idée du plus épouvantable forfait.

Depuis que Nicéphore était revenu de Syrie, au commencement de 969, il était agité de sombres pressentiments. Il sentait autour de lui des complots se nouer dans l'ombre. La mort de son vieux père, le césar Bardas Phocas, avait accru encore sa tristesse. Pourtant il aimait toujours Théophano. Perfidement, celle-ci usa de son crédit pour faire rappeler Tzimitzès à la cour. Elle représenta à l'empereur combien il était fâcheux de se priver des services d'un tel homme et, fort habilement, pour écarter de l'esprit de Nicéphore les soupçons qu'aurait pu éveiller cette sympathie trop déclarée pour Jean, elle parla de le marier avec une de ses parentes. Comme toujours, le basileus céda aux désirs de sa femme. C'était ce qu'elle attendait. Jean reparut à Constantinople; grâce aux intelligences adroitement ménagées par Théophano dans son entourage, les deux amants se revirent au palais même, sans que Nicéphore se doutât de rien, et ils concertèrent les préparatifs de leur complot. Il ne s'agissait de rien moins que d'assassiner le basileus. Parmi les généraux mécontents, Jean

trouva aisément des complices; entre les conjurés, entre Tzimitzès et l'impératrice, de nombreux colloques eurent lieu; finalement, grâce aux complicités du gynécée, des hommes armés furent introduits jusque dans le palais et cachés dans les appartements de l'Augusta.

On était, raconte Léon Diacre, qui nous a laissé un récit tout à fait saisissant du drame, aux premiers jours de décembre. Le meurtre avait été fixé pour la nuit du 10 au 11. Dans la journée précédente, plusieurs des conjurés, cachés sous des habits de femmes, pénétraient au Palais Sacré avec l'aide de Théophano. Cette fois, un avis mystérieux fut donné à l'empereur, et Nicéphore ordonna à l'un de ses officiers de faire fouiller le quartier des femmes; mais, soit que l'on cherchât négligemment, soit que l'on ne voulût rien trouver, on ne découvrit personne. Entre temps, la nuit était venue : pour frapper, on n'attendait plus que Tzimitzès. Une crainte vint alors aux conspirateurs : si l'empereur s'enfermait dans sa chambre, s'il fallait forcer sa porte, s'il s'éveillait au bruit, tout n'allait-il pas manquer? Théophano, avec un sang-froid qui épouvante, se chargea d'écarter l'obstacle. Elle alla sur le tard retrouver Nicéphore dans son appartement, elle causa avec lui amicalement; puis, sous prétexte d'aller voir encore quelques jeunes femmes bulgares en visite au Palais, elle sortit, disant qu'elle allait revenir dans un court moment et priant son mari de laisser sa porte ouverte : elle se chargerait de la fermer en rentrant. Nicéphore dit oui, et demeuré seul, il pria un peu, puis s'endormit.

Il était environ onze heures du soir. Dehors il nei-

geait, et, sur le Bosphore, le vent soufflait en tempête. Dans une petite barque, Jean Tzimitzès gagna la grève déserte qui s'étendait sous les murailles du château impérial du Boucoléon. Au moyen d'un panier fixé au bout d'une corde, on le hissa dans le gynécée, et les conjurés, leur chef à leur tête, pénétrèrent dans la chambre du souverain. Il y eut là un court moment d'effarement : le lit était vide. Mais un eunuque du gynécée, au courant des habitudes de Nicéphore, montra aux conspirateurs le basileus gisant dans un coin, dormant sur sa peau de panthère. Furieusement on se jette sur lui. Au bruit, Phocas se réveille, se dresse. D'un grand coup d'épée, l'un des conjurés lui fend la tête du sommet du crâne jusqu'à l'arcade sourcilière. Tout ensanglanté, l'infortuné criait : « Theotokos, secours-moi ! » Sans l'entendre, les meurtriers le traînent aux pieds de Tzimitzès, qui grossièrement l'injurie, et d'un geste brutal lui arrache la barbe ; et à l'exemple de leur chef, tous s'acharnent sur le malheureux, râlant et à demi mort. Finalement, d'un coup de pied, Jean le renverse, et tirant l'épée, il lui en décharge un coup formidable sur le crâne ; d'un dernier coup, un autre des assassins l'achève. L'empereur tombe mort, baigné dans son sang.

Au bruit de la lutte, les soldats de la garde accoururent enfin, trop tard. Par une fenêtre, on leur montra, entre des torches, la tête coupée et sanglante de leur maître. Ce tragique spectacle calma du coup toutes les velléités de résistance. Le peuple fit comme l'impératrice : il se donna à Tzimitzès et l'acclama empereur.

IV

Théophano, qui avait tout préparé, qui avait comme par la main conduit les assassins, comptait bien profiter du meurtre. Mais l'histoire a de la morale quelquefois : la basilissa en fit sans tarder l'expérience.

Une fois encore, le patriarche Polyeucte fit paraître son indomptable énergie. Il était ouvertement brouillé avec le défunt basileus. Pourtant, lorsque Jean parut aux portes de Sainte-Sophie pour ceindre dans la Grande Église la couronne impériale, inflexible, le prélat lui en refusa l'entrée, comme souillé du sang de son parent et de son maître, et il lui signifia qu'il ne pourrait point pénétrer sous les voûtes saintes, tant que les meurtriers n'auraient pas été punis et que Théophano n'aurait point été chassée du palais. Entre le trône et sa maîtresse, Tzimitzès n'hésita pas un instant. Il nia impudemment sa participation au crime, et, pour se mieux disculper, conformément aux ordres de Polyeucte, il dénonça ses complices et sacrifia Théophano. Elle avait rêvé d'épouser l'homme qu'elle aimait, de partager avec lui ce pouvoir qui lui était si cher : ce fut son amant lui-même qui décida sa chute; il l'envoya en exil aux îles des Princes, dans un des monastères de Proti.

Mais, énergique comme elle était et se sentant toujours belle, — elle avait à peine vingt-neuf ans, — Théophano ne voulut point se résigner à sa disgrâce. Quelques mois plus tard, elle s'évadait de sa prison, et courait se réfugier dans l'asile de Sainte-Sophie. Comptait-elle sur l'affection de son amant? espérait-

elle que les premières difficultés une fois accommodées, Tzimitzès reconnaissant la reprendrait? se flattait-elle d'un regard de ses beaux yeux de le reconquérir? C'est probable. Mais le ministre tout-puissant qui dirigeait la politique du nouveau règne, le parakimomène Basile, mit bon ordre à l'audacieuse tentative de la séduisante souveraine. Sans respect pour la sainteté du lieu, il la fit arracher de la Grande Église et décida qu'elle serait envoyée en Arménie, dans un plus lointain exil. Tout ce qu'elle obtint, ce fut, avant de partir, de revoir une dernière fois l'homme pour qui elle avait tout sacrifié et qui l'abandonnait. Cette suprême entrevue, à laquelle le parakimomène prit la précaution d'assister en tiers, fut, paraît-il, d'une extraordinaire violence. Théophano injuria Tzimitzès cruellement, puis, au paroxysme de la rage, elle se jeta à poings fermés sur le ministre. Il fallut l'arracher de force de la salle d'audience. Sa vie était finie.

Que devint-elle dans son triste exil? que souffrit-elle dans le lointain monastère où elle traînait sa vie, loin des splendeurs de la cour, loin des élégances du Palais Sacré, avec la rancœur de ses espoirs déçus et le regret de son pouvoir perdu? On l'ignore. En tout cas, si elle avait été coupable, elle expia alors durement ses fautes. Elle languit six années dans sa solitude, jusqu'au jour où Tzimitzès mourut. A ce moment, en 976, elle fut rappelée à Constantinople auprès de ses fils devenus les détenteurs effectifs de l'autorité suprême. Mais, soit que son orgueil fût brisé et son ambition éteinte, soit plutôt que le parakimomène Basile, demeuré tout-puissant, eût imposé cette condition à son retour, elle semble n'avoir plus

joué aucun rôle dans l'État. Elle mourut obscurément au palais, on ne sait même pas à quelle date, et ainsi jusqu'à la fin la destinée de cette ambitieuse, séduisante et perverse princesse garde quelque chose d'énigmatique et de mystérieux.

CHAPITRE X

ZOÉ LA PORPHYROGÉNÈTE

I

Au mois de novembre 1028, Constantin VIII, empereur de Byzance, se sentant fort malade et étant d'ailleurs âgé de près de soixante-dix ans, s'avisa qu'il était temps de songer à régler sa succession. On s'étonnera peut-être qu'étant le dernier représentant mâle de la dynastie de Macédoine, Constantin VIII n'eût pas pensé plus tôt à terminer une affaire aussi importante et aussi nécessaire. C'est que Constantin VIII, toute sa vie durant, n'avait jamais pensé à rien.

Associé depuis l'enfance à son frère Basile II, il avait pendant cinquante ans vécu dans l'ombre de cet énergique et puissant souverain, ne s'inquiétant nullement des affaires publiques, ne prenant du pouvoir que les avantages et les plaisirs. Puis, quand la mort de Basile avait fait de lui le maître unique de l'empire, il n'avait pu se résoudre à renoncer à de vieilles et chères habitudes, et il avait, comme auparavant, continué à se laisser vivre et à laisser tout à

l'abandon. Grand dépensier, il avait gaspillé à pleines mains les économies qu'avait patiemmént accumulées la prudence de son frère. Fort ami du plaisir et de la table — il excellait à régler l'ordonnance d'un repas et il ne dédaignait pas à l'occasion d'inventer des sauces de sa façon, — il s'était avec tant d'entrain donné à ces divertissements qu'il était, à ce régime, devenu goutteux au point de ne pouvoir presque plus marcher. Par surcroît, il adorait l'Hippodrome, se passionnait pour les disputes du cirque, était follement épris des combats de bêtes et des spectacles. Il aimait le jeu enfin, et quand il avait les dés en mains, il oubliait tout le reste, les ambassadeurs qu'il devait recevoir et les affaires qu'il devait traiter; il en oubliait jusqu'à son plaisir favori, la table, et il passait à jouer les nuits tout entières. On conçoit qu'entre tant d'occupations absorbantes, il ait oublié aussi qu'il était le dernier homme de sa race et qu'il ne laissait pour héritières que trois filles non mariées.

Elles s'appelaient Eudocie, Zoé et Théodora. De l'aînée, Eudocie, l'histoire dit peu de chose. C'était une personne de goûts simples, d'intelligence moyenne, de beauté moyenne également : une maladie qu'elle avait eue tout enfant lui avait abîmé le visage pour jamais. Aussi de bonne heure entra-t-elle dans un monastère et oncques plus ne fit-elle parler d'elle. Ses deux sœurs étaient d'autre sorte, et tout autrement intéressantes; toutes deux pourtant, par un singulier accident, avaient lentement mûri dans l'obscurité du gynécée. Ni leur oncle Basile, qui les aimait bien cependant, mais qui avait, semble-t-il, quelque mépris des femmes, — lui-même ne se maria jamais, — ni leur père Constantin ne s'étaient préoc-

cupés de les établir. Et c'étaient en 1028 des filles très majeures : Zoé avait cinquante ans, Théodora pas beaucoup moins.

C'est à ces deux princesses un peu mûres que devait revenir le trône après Constantin VIII. Mais quoique, depuis l'avènement de la maison de Macédoine, le principe de la légitimité eût fait assez de progrès à Byzance pour que nul ne prît ombrage de voir l'empire passer à des mains de femmes, le basileus s'avisa pourtant qu'en ces conjonctures délicates, un homme ne serait point de trop au palais, et en toute hâte il chercha pour sa fille Zoé, qu'il préférait et qui lui semblait mieux faite pour le pouvoir, un mari qui, aux côtés de la souveraine, tînt le rôle de prince-époux. Il songea à un noble Arménien, qui s'appelait Constantin Dalassène, et il le fit mander. Mais Constantin était dans ses terres, loin de la capitale; et le temps pressait. Changeant d'idée, l'empereur s'adressa alors au préfet de la ville, Romain Argyre. C'était un homme de haute race et de belle mine, encore qu'il eût soixante ans sonnés; malheureusement il était marié, il aimait sa femme et celle-ci l'adorait. Cette difficulté n'arrêta pas Constantin VIII. Il avait, quand il voulait quelque chose, des procédés expéditifs et des arguments sans réplique : il donna le choix à Romain entre le divorce et la perte des yeux; et pour faire fléchir plus vite sa résistance et celle de sa femme surtout, il ordonna, feignant une colère violente, d'arrêter incontinent le préfet. A cette nouvelle, la femme de Romain, tout émue, comprit qu'elle n'avait qu'à disparaître, si elle voulait sauver son époux; elle se jeta au cloître, et Romain épousa Zoé. Trois jours après, Constantin VIII mourait,

l'âme tranquille, et ses deux filles avec son gendre prenaient possession de l'empire.

Pendant près d'un quart de siècle, Zoé la Porphyrogénète allait remplir le palais impérial de ses scandaleuses aventures, et son histoire est assurément l'une des plus piquantes que nous aient conservées les annales byzantines, et l'une des mieux connues. Tandis que, pour la plupart des souveraines qui se succédèrent au Palais Sacré, nous sommes si imparfaitement renseignés qu'à grand'peine pouvons-nous tracer d'elles d'assez pâles esquisses, il se trouve au contraire que Zoé nous apparaît en une éclatante lumière. Elle a eu en effet cette bonne fortune — pour nous — d'avoir pour historien l'un des hommes les plus intelligents, les plus remarquables que Byzance ait produits : c'est Michel Psellos, dont on a publié, voilà quelque trente ans, la chronique ou plutôt les mémoires qu'il composa sur l'histoire de son temps.

Familier de l'impératrice, initié comme grand chambellan et comme ministre à toutes les intrigues de la cour, curieux de tous les spectacles, avide de tous les commérages, indiscret et bavard à plaisir, Psellos a dévoilé avec une complaisance admirable, et parfois avec une liberté de langage prodigieuse, tout ce qu'il a vu ou entendu dire autour de lui. Il n'est pas un secret qu'il n'ait pénétré, pas un détail, et le plus intime même, qu'il n'ait trouvé moyen d'apprendre; et comme il avait infiniment d'esprit, d'humour, de malice, le récit qu'il a fait de ces événements est une des choses les plus piquantes et les plus savoureuses qui se puissent rencontrer. Sans doute il ne faut point prendre à la lettre tout ce qu'il

raconte : il lui arrive d'altérer parfois les faits étrangement, lorsque la politique, où il joua un grand rôle, se mêle trop directement à l'histoire; mais à cela près, il est très véridique, et comme sa badauderie naturelle, toujours à l'affût du moindre événement, lui a fait de bonne heure ouvrir les yeux fort attentivement, il est en général parfaitement informé. Et puis, c'est une telle bonne fortune, parmi tant de secs et ennuyeux chroniqueurs, de trouver enfin un homme de talent qui sait voir et qui sait écrire, un maître dans l'art difficile de peindre des portraits et d'animer des figures, un incomparable conteur de piquantes anecdotes. On a pu sans trop d'exagération dire de Psellos qu'il fait penser à Voltaire; et, en effet, comme Voltaire, il a touché à tout, il a écrit sur tout. On a de lui, outre son histoire, des centaines d'opuscules sur les sujets les plus divers, des discours et des poésies, des lettres et des pamphlets, des traités de philosophie et des ouvrages de physique, des travaux d'astronomie, de physiologie et même de démonologie. Et partout, comme Voltaire, il a porté une verve caustique, un esprit endiablé et une curiosité universelle. Par la hardiesse de sa pensée, par l'originalité de ses idées, Psellos a été l'un des hommes les plus éminents de son temps; par son amour de l'antiquité classique et de la philosophie platonicienne, il est, en plein XIe siècle, comme un précurseur de la Renaissance.

Et sans doute, chez lui, le caractère ne vaut point l'esprit. Par sa médiocrité d'âme, par son goût de l'intrigue, par ses flatteries serviles, ses brusques et scandaleuses volte-face, et la bassesse de ses palinodies, par sa vanité puérile et maladive aussi, Psellos

est un représentant trop complet de ce monde de cour, de cette Byzance pourrie où il vécut. Mais il nous a fait en revanche si bien connaître cette société, qu'il est par là vraiment inestimable. C'est à son livre qu'en ce récit sans cesse il faudra revenir, et c'est à son livre aussi qu'il me faudra parfois renvoyer le lecteur, lorsque ses anecdotes, spirituelles toujours et plaisantes, seront trop malaisées décidément à conter en français.

II

Au moment où, avec Romain son époux, Zoé montait sur le trône de Byzance, elle était, dit-on, malgré ses cinquante ans, charmante encore absolument. Psellos, qui l'a bien connue, a tracé d'elle un portrait fort intéressant, Elle ressemblait, paraît-il, à son oncle Basile : elle avait de grands yeux, qu'ombrageaient d'épais sourcils, le nez légèrement aquilin, des cheveux blonds admirables. Son teint, et tout son corps, étaient d'une blancheur éblouissante; toute sa personne révélait une grâce et une harmonie incomparables. « Qui n'eût pas su son âge, dit Psellos, aurait cru voir une toute jeune fille. » Elle n'avait pas une ride : « Tout en elle, selon le mot de l'historien, était bien plein et poli ». De taille moyenne, mais svelte et bien prise, elle avait une ligne tout à fait élégante. Et quoique plus tard elle épaissît un peu, sa figure, jusqu'à la fin, demeura prodigieusement jeune. A soixante-douze ans, alors que ses mains tremblantes et son dos voûté dénonçaient sa vieillesse, « son visage, déclare Psellos, brillait d'une beauté

toute fraîche ». Elle avait grand air enfin, une allure vraiment impériale. Pourtant, elle ne se plaisait point outre mesure aux exigences du cérémonial. Très soucieuse de sa beauté, elle s'aimait mieux en des toilettes simples qu'en ces lourdes robes brochées d'or qu'imposait l'étiquette, que sous la parure pesante du diadème et des bijoux somptueux; « d'une robe légère, selon l'expression de son biographe, elle enveloppait son beau corps ». En revanche, elle adorait les parfums et les cosmétiques; elle en faisait venir de l'Ethiopie et de l'Inde, et son appartement, où de grands feux flambaient toute l'année pour la préparation des pâtes et des aromates que lui fabriquaient ses femmes de chambre, ressemblait à un laboratoire. Et c'est là d'ailleurs qu'elle vivait le plus volontiers; elle aimait peu l'air vif du dehors, les promenades au travers des jardins, tout ce qui peut ternir l'éclat emprunté d'un visage et altérer une beauté déjà obligée à se défendre.

Moyennement intelligente, et parfaitement ignorante, Zoé était, au moral, vive, emportée, colère. D'une main insouciante et légère, elle décidait de la vie et de la mort, prompte à prendre parti et à changer d'avis, sans beaucoup de logique ni de fermeté, et elle traitait les affaires d'État avec la même frivolité que les amusements du gynécée. Malgré sa belle mine, c'était en somme une souveraine assez incapable, un peu sotte, fort vaniteuse, puérile, capricieuse, versatile, très accessible à la flatterie. Un compliment la ravissait d'aise. Elle était enchantée qu'on lui parlât de l'antiquité de sa famille et de la gloire de son oncle Basile, plus enchantée encore qu'on lui parlât d'elle-même. Et c'était devenu un

jeu parmi les courtisans de lui faire accroire qu'on ne pouvait la voir sans recevoir tout aussitôt le coup de foudre. Dépensière pour elle-même, sottement généreuse pour les autres, elle affectait une prodigalité insensée ; mais à l'occasion elle savait être inexorable et cruelle. En bonne Byzantine enfin, elle était pieuse, mais de cette piété tout extérieure qui brûle de l'encens devant les icônes et allume des cierges aux autels. Et surtout elle était profondément paresseuse. Les affaires publiques l'ennuyaient ; les ouvrages de femmes ne l'intéressaient pas davantage. Elle n'aimait ni broder, ni tisser, ni filer ; elle restait de longues heures inoccupée, béatement. Et, à la voir ainsi, on conçoit que son oncle Basile, si actif, si infatigable, tout en l'aimant bien, la méprisât un peu.

Cette blonde, molle et sotte personne avait par surcroît des hérédités assez inquiétantes. Petite-fille de ce Romain II, qui mourut jeune pour avoir trop vécu, et de la fameuse et perverse Théophano, fille de cet amuseur qu'était Constantin VIII, elle avait de qui tenir ce beau tempérament d'amoureuse qu'elle allait bientôt révéler. Très fière de sa beauté, persuadée qu'elle était irrésistible, furieuse d'avoir perdu au gynécée les plus belles années de sa jeunesse, pleine d'ardeurs insatisfaites et séduite par l'attrait de l'inconnu, elle allait, à cinquante ans sonnés, remplir la ville et la cour du bruit de ses aventures, avec tant de fougue et si peu de retenue que les contemporains ont douté parfois du parfait équilibre de sa raison.

Marié à cette femme capiteuse et curieuse de sensations nouvelles, Romain Argyre considéra qu'il

devait à lui-même, à Zoé, au défunt empereur son beau-père et à la raison d'État de donner au plus tôt un héritier à l'empire. Et il me faut ici déjà renvoyer le lecteur à Psellos, pour y voir par quels moyens — magiques et physiologiques tour à tour, — par quelle savante combinaison d'onguents, de frictions et d'amulettes, Romain et Zoé s'appliquèrent à réaliser leur désir. Mais, à ces jeux, l'empereur s'avisa bien vite qu'il avait soixante ans, ce qui est beaucoup, et que l'impératrice en avait cinquante, ce qui est trop; et laissant là la raison d'État et sa femme, il se contenta de bien gouverner la monarchie.

Ce n'était point le compte de la dame. Vivement froissée, dans son orgueil d'abord, d'être ainsi dédaignée, Zoé était mécontente pour d'autres raisons encore, qui n'avaient rien à démêler avec l'amour-propre ni avec la raison d'État; par surcroît, comme pour combler la mesure, Romain, en même temps qu'il la délaissait, avait eu l'idée de mettre brusquement un frein à ses folles dépenses. Furieuse, et sentant plus vif que jamais en elle l'attrait de l'aventure, Zoé chercha des consolations, et sans peine elle les trouva. Elle distingua Constantin, qui remplissait à la cour les fonctions de grand panetier, et après lui un autre Constantin, de la grande famille des Monomaques, que sa parenté avec l'empereur avait introduit au palais. Tous deux lui plurent un moment par leur bonne mine, leur grâce, leur jeunesse; mais leur faveur dura peu. Bientôt le choix de Zoé se fixa sur un autre amant. Parmi les familiers de Romain III, il y avait un eunuque nommé Jean, homme intelligent, corrompu, et très avant dans la faveur du prince. Ce Jean avait un frère, qui s'appelait Michel,

garçon d'une beauté remarquable, à l'œil vif, au teint clair, à la taille élégante, et dont les poètes du temps s'accordent à vanter le charme enveloppant et séducteur. Jean le présenta à la cour : il plut à l'empereur, qui l'attacha à son service; il plut davantage encore à l'impératrice, qui du coup s'enflamma pour lui d'une grande passion. Et « comme elle était, dit Psellos, incapable de gouverner ses désirs », elle n'eut de cesse que le beau Michel ne la payât de retour.

Ce fut alors au palais une comédie tout à fait amusante, que Psellos a racontée, non sans quelque malice. Autrefois Zoé détestait cordialement l'eunuque Jean; maintenant, pour avoir l'occasion de parler de celui qu'elle aimait, elle lui faisait bon visage, le mandait auprès d'elle et le chargeait de dire à son frère qu'il trouverait, chaque fois qu'il se présenterait, bon accueil chez sa souveraine. Le jeune homme, qui ne comprenait rien à cette bienveillance subite et extraordinaire, s'en venait faire sa cour à Zoé, l'air assez embarrassé, la mine troublée et rougissante. Mais la princesse l'encourageait; elle lui souriait d'un air aimable, elle relâchait en sa faveur la rigueur de son terrible sourcil, elle allait jusqu'à faire des allusions discrètes aux sentiments qu'elle éprouvait. Michel, d'ailleurs stylé par son frère, finit par comprendre. Il devint audacieux; des gestes tendres il passa aux baisers; bientôt il osa encore davantage, « moins séduit peut-être, dit l'impertinent Psellos, par les charmes de cette dame un peu mûre que flatté en son orgueil de la gloire d'une aventure impériale ». Zoé, très sérieusement éprise, commit alors toutes les imprudences. On la vit en public embrasser son

amant, s'asseoir avec lui sur la même chaise-longue. Naturellement elle se plaisait à parer son favori comme une idole, elle le couvrait de bijoux et de vêtements somptueux, elle le comblait de cadeaux magnifiques. Elle fit mieux : elle eut un jour l'idée de le faire asseoir sur le propre trône de l'empereur, diadème en tête et sceptre en main, et se pressant contre lui, elle l'appelait des noms les plus tendres : « Mon idole, ma fleur de beauté, joie de mes yeux, consolation de mon âme ». Un des familiers du palais, qui entra par hasard, faillit, devant ce spectacle imprévu, tomber en faiblesse de saisissement; mais Zoé, sans se déconcerter, lui ordonna de se prosterner aux pieds de Michel : « C'est lui, déclarait-elle, qui est dès maintenant, et c'est lui qui un jour sera vraiment l'empereur ».

Toute la cour connaissait la liaison de Michel et de Zoé. Seul, naturellement, Romain ne s'apercevait de rien. Quelques-uns de ses familiers, et sa sœur Pulchérie, qui détestait l'impératrice, crurent devoir l'éclairer. Mais l'empereur ne voulut rien croire : et comme c'était un prince plutôt débonnaire, il se contenta de faire venir Michel dans son cabinet, et lui demanda ce qu'il y avait de vrai dans toute cette histoire. L'autre protesta qu'il était la victime innocente d'odieuses calomnies; et le basileus persuadé l'aima encore plus qu'auparavant. Il en vint, pour lui marquer sa confiance, jusqu'à l'introduire dans l'intimité de la chambre impériale; le soir, quand il était couché dans son lit aux côtés de Zoé, il appelait le jeune homme dans la ruelle et le priait de lui frictionner les pieds. « Est-il croyable, dit un chroniqueur un peu prude, qu'en ce faisant il ne lui soit jamais arrivé

de toucher les pieds de la basilissa? » Romain ne s'en inquiétait guère; cet empereur n'était pas un jaloux.

Aussi bien quelque chose achevait de le rassurer, s'il en était besoin. Le beau Michel souffrait d'une maladie très fâcheuse : il avait des attaques d'épilepsie. « Vraiment, déclarait le souverain, un tel homme ne saurait aimer ni être aimé. » Pourtant, à la longue, Romain ne put plus guère douter de son infortune; mais, étant philosophe, il préféra s'obstiner à ne rien voir. Il connaissait Zoé; il savait que, s'il lui enlevait Michel, il risquait fort de la lancer en de nouvelles et plus nombreuses aventures; et jugeant que pour la dignité impériale une liaison unique et durable valait mieux qu'une succession de scandales éclatants, systématiquement il fermait les yeux à l'évidence. « Et la liaison de l'impératrice, dit Psellos, était ouvertement déclarée, et elle semblait avoir acquis force de loi. »

Cependant Romain changeait à vue d'œil. Il ne mangeait plus, il dormait mal; son caractère s'altérait. Il devenait violent, colère, désagréable; il ne riait plus, il se défiait de tout le monde, il se fâchait pour un rien; surtout il dépérissait lamentablement. Il s'obstinait à faire consciencieusement son métier d'empereur; mais, sous ses beaux habits de parade il avait l'air d'un mort, le visage ravagé, le teint jaune, le souffle court et haletant; ses cheveux tombaient par larges plaques. Il paraît que Michel et Zoé avaient fait prendre à l'infortuné souverain, pourtant bien peu gênant, un poison lent qui devait les débarrasser de son importune présence. Mais les choses n'allaient point assez vite encore au gré de l'impératrice amoureuse. En conséquence, comme, le

matin du jeudi saint, l'empereur étant allé prendre un bain, au moment où, selon son habitude, il plongeait la tête dans l'eau de la piscine, quelques serviteurs avertis la lui maintinrent dans cette position un peu plus longtemps qu'il n'eût fallu ; on le retira de l'eau évanoui et aux trois-quarts asphyxié. On le porta sur son lit, respirant à peine ; il ne pouvait plus parler ; cependant, revenu à lui, il cherchait encore à exprimer par signes ses volontés. Mais, voyant qu'on ne le comprenait pas, il ferma les yeux tristement, et après quelques râles il expira. Zoé, dans ces circonstances, n'avait pas même pris la peine de dissimuler ses sentiments. Accourue, au premier bruit de l'accident, dans la chambre impériale, afin de se rendre compte par elle-même du point où en était son mari, elle ne jugea pas utile d'assister à son heure dernière. Elle avait de plus pressants soucis.

III

Zoé ne songeait qu'à une chose : assurer l'empire à Michel. Vainement les gens de la cour, les vieux serviteurs de son père Constantin, l'exhortaient à réfléchir un peu, à ne donner sa main qu'au plus digne, à ne point surtout se mettre trop pleinement dans la dépendance de son nouvel époux. Elle ne pensait qu'à son amant. L'eunuque Jean, d'autre part, fin politique, la pressait de se décider au plus vite : « Nous sommes, lui disait-il, tous perdus, si l'on tarde » Sans plus attendre donc, dans la nuit même du jeudi au vendredi saints, Zoé fait appeler Michel au palais ; elle lui fait revêtir l'habit impérial, lui met la couronne

sur la tête, l'installe sur le trône, prend place à ses côtés, et ordonne à tous les assistants de le reconnaître pour leur souverain légitime. Le patriarche, mandé en pleine nuit, accourt en toute hâte. Il croyait rencontrer Romain; à sa place il trouva, dans le grand Triclinium d'or, Zoé et Michel en costumes de parade, et l'impératrice lui demanda de bénir sans délai son mariage avec le nouveau basileus. Le prélat hésitait : pour le convaincre, on lui fit un riche cadeau de cinquante livres d'or, et on lui promit une somme égale pour son clergé : devant ces arguments il s'inclina et obéit. Le lendemain matin, le Sénat était convoqué à son tour pour offrir ses hommages au maître du jour et rendre les derniers devoirs à celui de la veille. Et pendant que l'on emportait, à visage découvert, selon l'usage, Romain III méconnaissable et déjà décomposé, — Psellos, qui a vu passer le cortège, a fait de ce spectacle un tableau d'un réalisme tout à fait saisissant, — au Palais Sacré, les grands dignitaires se prosternaient respectueusement devant Michel et baisaient la main de l'heureux parvenu. Zoé n'avait pas mis vingt-quatre heures à devenir veuve et à se remarier.

L'âme du nouveau gouvernement fut l'eunuque Jean, le frère de l'empereur. C'était un homme à l'esprit vif, à la décision prompte, au regard hautain et dur, un politique remarquable et un financier de premier ordre. Admirablement instruit des affaires publiques, parfaitement informé de tout ce qui se passait dans la capitale et dans l'État, il poursuivait jusque dans le bruit des fêtes et le tumulte des banquets la réalisation de ses idées et de ses ambitions. Dans la chaleur même des festins, il surveillait

attentivement ses convives, et il avait cette faculté précieuse de garder, même lorsqu'il était gris, le souvenir exact de tout ce qu'autour de lui on avait dit après boire. De sorte qu'il inspirait à tous une terreur salutaire et qu'on le redoutait plus encore peut-être quand il était ivre que lorsqu'il était à jeun. Absolument dévoué à son frère qu'il adorait, ambitieux pour lui seul, il mettait à son service son intelligence, son habileté, sa profonde connaissance des hommes. C'est lui qui jadis avait jeté Michel dans les bras de Zoé; maintenant que, grâce à elle, il l'avait fait empereur, il jugeait que la reconnaissance était chose superflue à l'égard de la souveraine. Au lendemain de son élévation, le basileus s'était montré d'abord fort aimable pour Zoé, docile à toutes ses volontés, cherchant toutes les occasions de lui plaire. Sous l'influence de son frère, il ne tarda pas à changer d'attitude : « Je ne puis, dit Psellos, l'en louer ni l'en blâmer. Je n'approuve point assurément qu'on se montre ingrat pour sa bienfaitrice. Et, cependant, je ne puis lui reprochèr d'avoir craint qu'elle lui fît subir le même sort qu'à son premier mari ». Michel connaissait trop Zoé pour n'être point tenté de se défier d'elle.

Il commença par envoyer en exil les favoris qu'elle avait distingués autrefois. Puis, sur les conseils de son frère, résolument il prit en main le pouvoir, et il ordonna à l'impératrice de se renfermer dans le gynécée et de s'abstenir désormais de paraître dans les processions officielles. En même temps il lui enlevait ses eunuques, les plus fidèles de ses femmes, et à leur place, pour la surveiller, il installait auprès d'elle des dames de sa propre parenté. Un officier dévoué à Michel fut chargé du service d'honneur de

la souveraine, et elle fut bientôt à ce point séquestrée qu'elle ne put plus recevoir personne, à moins qu'on ne sût au préalable quel était le visiteur et ce qu'il avait à dire à la basilissa. On lui défendit même de sortir de son appartement, de se promener, d'aller au bain, sans l'autorisation expresse de l'empereur. Zoé était exaspérée de ces traitements, mais elle n'avait nul moyen de résistance. Faisant donc contre mauvaise fortune bon cœur, elle affecta une inaltérable douceur et une parfaite résignation; elle supporta sans se plaindre les outrages et les humiliations qu'on lui infligeait, n'adressant aucun reproche à Michel, ne récriminant contre personne, gracieuse pour les geôliers mêmes qu'on avait préposés à sa garde. Mais, après tout ce qu'elle avait fait pour son ancien amant, le coup était dur autant qu'inattendu.

Ce qui lui était plus pénible encore, c'est que ce Michel, que jadis elle avait tant aimé, maintenant s'éloignait d'elle avec horreur et ne voulait même plus la voir. Outre qu'il éprouvait quelque embarras d'avoir répondu à ses bienfaits par tant d'ingratitude, il se sentait devenir de plus en plus malade; ses crises d'épilepsie augmentaient de fréquence et d'intensité, et il redoutait sans cesse qu'il lui en survînt une en présence de Zoé. Puis, comme ce n'était pas un mauvais homme, il avait des remords et il cherchait à expier ses péchés. Il ne vivait plus que dans la société des moines, il s'entourait au palais d'ascètes en haillons ramassés dans la rue, et humblement, pour faire pénitence, il se couchait à leurs pieds, le corps étendu sur une planche, la tête reposant sur une pierre. Il bâtissait des hôpitaux, des églises; il vouait un culte spécial

à Démétrius, le grand saint de Thessalonique; il avait une dévotion particulière pour Cosme et Damien, les saints médecins, qui avaient la réputation à Byzance de guérir les maladies les plus incurables. Mais rien ne calmait ses souffrances ni ses inquiètes agitations. Alors ses directeurs de conscience, à qui il avait confessé ses folies et ses crimes, lui avaient ordonné de rompre toutes relations charnelles avec sa femme. Et dévotement il obéissait à leurs injonctions.

A la longue pourtant, Zoé, sevrée de tout ce qu'elle aimait, se révolta. Elle se savait populaire dans la capitale, comme femme et comme héritière légitime de la monarchie, et aussi pour les largesses qu'elle avait toujours libéralement répandues. Elle s'insurgea donc contre le traitement qu'on lui faisait subir; bientôt elle osa davantage : elle essaya, dit-on, de faire empoisonner le premier ministre, comptant bien qu'une fois soustrait à cette fatale influence, Michel, qu'elle aimait toujours, lui reviendrait docilement. Sa tentative échoua, et le seul résultat qu'elle obtint fut une aggravation de ses peines. Et les choses durèrent ainsi jusqu'à la mort de l'empereur. De plus en plus malade, affaibli encore par le sursaut d'énergie qui l'avait mis debout un instant pour dompter la révolte des Bulgares, Michel se voyait mourir. Bourrelé de remords, désireux d'achever au moins sa vie pieusement, il se fit, au mois de décembre 1041, transporter dans un couvent qu'il avait fondé, et, selon l'usage de beaucoup de Byzantins, il y revêtit, pour finir en sainteté, la robe noire des moines. Quand cette nouvelle parvint au gynécée impérial, Zoé, folle de douleur, voulut revoir une

dernière fois ce mari, cet amant, qu'elle ne pouvait oublier et, au mépris de l'étiquette, sans souci du décorum, elle courut à pied au monastère, pour lui dire un suprême adieu. Mais Michel, avide de mourir en paix, refusa froidement de recevoir la femme qui l'avait adoré et perdu. Peu après, il expirait.

IV

Depuis longtemps, en prévision de cet événement, l'eunuque Jean avait pris ses précautions. La mort de Michel IV, en rendant nécessairement à Zoé la plénitude et la libre disposition de l'autorité suprême, devait forcément ruiner toutes les espérances que ce grand ambitieux avait formées pour les siens. Aussi avait-il suggéré à son frère d'associer en son vivant à l'empire un de leurs neveux, qui s'appelait également Michel, et de profiter de la popularité de Zoé pour donner à cet intrus une investiture légitime, et lui frayer ainsi le chemin du pouvoir. On avait donc proposé à la vieille impératrice d'adopter ce jeune homme; et, chose étrange, malgré les avanies qu'on lui avait faites, Zoé avait été trop heureuse de consentir au désir que lui exprimait son mari. Solennellement, dans l'église des Blachernes, en présence du peuple assemblé, elle avait déclaré devant les saints autels qu'elle prenait pour fils le neveu de son époux, après quoi le nouveau prince impérial avait reçu le titre de César et le rang d'héritier présomptif.

Comme tous les gens de sa famille, Michel V était de fort modeste origine. Son père avait même exercé sur le port le métier de calfat, et c'est pourquoi le

peuple de la capitale, toujours prompt à la raillerie, donna bien vite au jeune César le sobriquet de Michel Calaphate ou le calfat. Lui-même était un assez triste sire, méchant, ingrat, dissimulé, plein d'une sourde rancune contre tous ses bienfaiteurs. Son oncle l'empereur Michel, qui le connaissait bien, l'aimait peu, et quoiqu'il l'eût approché du trône, il le tenait à l'écart des affaires et de la cour. Son oncle l'eunuque Jean, quoique son neveu affectât pour lui une profonde déférence, se défiait de lui également. Il allait amplement justifier toutes les craintes qu'il inspirait.

La transmission du pouvoir se fit toutefois sans difficultés, quand Michel IV mourut. La vieille Zoé, avec son âme faible, si « facile à prendre », comme dit Psellos, se prêta à tout ce qu'on voulut. L'eunuque Jean, son ennemi et son persécuteur d'autrefois, n'eut qu'à lui témoigner de grands respects; il se jeta à ses pieds, lui déclara que rien dans l'État ne pouvait être fait sans elle; il lui jura que son fils adoptif, s'il montait sur le trône, n'aurait que le nom d'empereur, et qu'elle détiendrait toute la réalité du pouvoir. Fascinée par cette habile comédie, ravie de ce retour imprévu de politesses et d'influence, elle consentit, selon son habitude, à tout ce qu'on souhaitait d'elle, et Michel V fut proclamé basileus.

Le nouveau prince récompensa mal tous ceux qui l'avaient élevé. Il commença par se débarrasser de son oncle Jean, et à sa place il installa comme premier ministre, avec le titre de *nobilissime*, un autre de ses oncles, Constantin. Puis il s'avisa que Zoé le gênait. Lui aussi, comme jadis Michel IV, avait marqué d'abord de grands égards à sa mère adop-

tive : « C'est mon impératrice, répétait-il en parlant d'elle, c'est ma souveraine. Je suis tout à elle! » Mais bientôt il la tint à l'écart, lui rognant l'argent nécessaire à ses dépenses, lui refusant les honneurs dus à son rang, la reléguant dans le gynécée sous une étroite surveillance, lui enlevant ses femmes, se moquant d'elle ouvertement. Autour de lui, ses familiers déclaraient à l'envi qu'il ferait sagement de détrôner la vieille princesse, s'il ne voulait pas subir le sort de ses prédécesseurs. Michel V se jugea de force à tenter l'aventure. Il se croyait populaire dans la capitale : ne l'avait-on point, aux récentes fêtes de Pâques, accueilli dans les rues avec un enthousiasme indescriptible, au point que, sous les pieds de son cheval, les routes étaient jonchées de tapis précieux? Confiant dans son étoile, fier de ce qu'il osait entreprendre, méprisant tous les conseils, le 18 avril 1042, il se résolut à chasser sa bienfaitrice.

Dans la nuit du dimanche au lundi, Zoé fut arrêtée dans son appartement, sous le prétexte qu'elle avait voulu empoisonner l'empereur, et malgré ses cris et ses protestations, embarquée précipitamment, avec une seule femme de chambre pour la servir, sur un navire qui la conduisit à l'île voisine de Prinkipo. Là, conformément aux ordres du basileus, elle fut enfermée dans un monastère, revêtue de l'habit des religieuses, et les ciseaux firent tomber ses longs cheveux, gris maintenant, qu'on porta à Michel V, pour lui marquer que ses volontés avaient été exécutées. Ainsi débarrassé de l'impératrice, et la croyant pour jamais morte au monde, le prince rassembla le Sénat et proclama solennellement la déchéance de la souveraine. Mais il avait compté sans

l'attachement traditionnel du peuple pour la maison de Macédoine. Aussitôt que se répandit dans la ville la nouvelle de l'attentat, une agitation très vive se manifesta; ce n'étaient partout que visages en deuil, mines irritées, conversations inquiètes, rassemblements tumultueux, que dispersaient à grand'peine les soldats de la garde; les femmes, en particulier, se montraient très excitées et remplissaient les rues de leurs clameurs. Aussi, lorsque, sur le Forum de Constantin, le préfet de la ville apparut pour donner lecture à la foule du message impérial qui annonçait l'événement, à peine avait-il terminé sa communication qu'une voix cria brusquement : « Nous ne voulons point du calfat pour empereur! Nous voulons l'héritière légitime, notre mère Zoé! » Une clameur immense répondit à ces paroles : « Mort au calfat! » La révolution éclatait.

En hâte, le peuple s'arme de tout ce qui lui tombe sous la main, et le flot déchaîné roule à travers la cité. Les prisons sont forcées, les maisons incendiées ou mises au pillage. Le palais bientôt est attaqué. Sur le conseil de son oncle Constantin, qui bravement, avec les gens de sa maison, s'était porté au secours du basileus et avait organisé la défense, Michel V se résolut à faire une concession aux émeutiers. En hâte, on alla chercher Zoé dans son monastère, et on la ramena au Palais Sacré, fort inquiète de ce qui allait lui arriver. Précipitamment, sans même lui laisser le temps de quitter ses vêtements de religieuse, on la conduisit dans la loge impériale à l'Hippodrome, et avec elle Michel V se présenta à la foule soulevée. Mais, à la vue de la souveraine dépouillée de l'habit impérial, l'exaspéra-

tion du peuple, qu'on avait espéré calmer, ne fit que grandir. Vainement, l'empereur essaya de haranguer les révoltés : on lui répondit par des injures et des pierres ; et rentrant au palais avec la vieille princesse, le malheureux ne songeait plus qu'à assurer son salut par la fuite, lorsque son oncle Constantin, remontant son courage, le décida à résister.

Pendant ce temps, à Sainte-Sophie, un événement imprévu apportait à la sédition une force nouvelle.

Zoé, on le sait, avait une sœur, Théodora. Associée à l'empire à la mort de Constantin VIII, cette princesse n'avait pas tardé, encore que le protocole l'eût placée à un rang un peu subordonné, à sembler importune à une aînée qui la détestait. Mise d'abord au palais même sous une discrète surveillance, elle fut accusée ensuite de conspirer contre le pouvoir établi, et, sous ce prétexte, on l'éloigna de la cour et on l'exila dans le monastère du Pétrion. Puis, quelques mois plus tard, alléguant qu'il était impossible autrement, selon le mot d'un chroniqueur, de mettre fin « aux intrigues et aux scandales », Zoé, de sa personne, se transportait au couvent et faisait, en sa présence, raser les cheveux de Théodora. La vie de la princesse semblait finie. Elle-même, au reste, s'accommodait sans trop de peine de son sort, satisfaite des honneurs extérieurs que lui avait conservés la bienveillance de l'empereur Romain son beau-frère, et peu à peu, dans le cloître où elle était recluse, Théodora tombait dans l'oubli. Michel IV la traita comme il traitait Zoé, assez mal. Michel V fit mieux : il ne paraissait même plus se douter qu'il existât, en dehors de Zoé, une descendante légitime de Constantin VIII, et on l'eût fort embarrassé en lui

demandant si Théodora était vivante ou morte.

La révolution de 1042 remit brusquement au premier rang cette nonne oubliée. Quand Michel V renversa sa bienfaitrice, les insurgés cherchant, pour l'opposer à l'usurpateur, un représentant de la légitimité, se souvinrent de Théodora. Elle avait d'ailleurs, parmi les anciens serviteurs de son père, et au Sénat même, conservé des amis. Ces politiques comprirent que la tendre et versatile Zoé pourrait bien, aussitôt rétablie sur le trône, rendre toute sa faveur à l'homme qui l'avait dépouillée et qu'il importait, si l'on voulait tirer tout son effet de la révolution, d'associer à la vieille et indulgente basilissa une plus énergique souveraine. On court donc au monastère du Petrion, on offre l'empire à la recluse, et comme elle hésitait et se défendait, la foule l'enlève presque de force. On lui jette sur les épaules l'habit impérial, on la hisse sur un cheval, et parmi les épées nues, au bruit des acclamations populaires, elle traverse la ville et se rend à Sainte-Sophie. Le patriarche, très dévoué à la famille de Macédoine, l'y attendait pour la proclamer. L'émeute avait une impératrice.

C'était le lundi soir. Le nouveau gouvernement constitué dans la Grande Église eut pour premier soin de prononcer la déchéance de Michel V, et de nommer, pour s'assurer la capitale, un nouveau titulaire à la préfecture de la ville. Mais, rien n'était gagné tant que le palais tenait. Pendant toute la journée du mardi, on se battit autour de la résidence impériale, et dans les sanglants assauts qu'on lui donna, plus de trois mille victimes tombèrent. Au soir pourtant, sous l'effort des assaillants, les portes forcées cédèrent, et tandis que la multitude s'attar-

dait au pillage des appartements, l'empereur, avec son oncle le *nobilissime* et quelques familiers, eut le temps de se jeter dans une barque et de gagner par mer le couvent vénéré du Stoudion. Les deux vaincus, le basileus et le ministre, y revêtirent l'habit des moines, espérant par là sauver leur vie.

Le peuple victorieux était dans la joie. « Les uns, dit Psellos dans un curieux passage, consacraient des offrandes à Dieu ; d'autres acclamaient l'impératrice; les gens du commun formaient des chœurs de danse sur les places et chantaient des complaintes sur les événements. » Zoé, que Michel V avant de fuir avait remise en liberté, et qui avait repris tout aussitôt le pouvoir au palais, n'était pas moins heureuse, et en conséquence toute disposée à pardonner. Mais à Sainte-Sophie, dans l'entourage de Théodora, on inclinait moins à l'indulgence, et la multitude, qui avait déjà obligé Zoé à reconnaître sa sœur comme associée, réclamait impérieusement maintenant l'exécution des coupables. Vainement Zoé essaya de persuader le Sénat de l'opportunité de la clémence; vainement, d'un balcon du palais, elle harangua la foule et la remercia. Quand elle vint à parler de l'empereur déchu et demanda ce qu'il fallait faire de lui, un cri unanime lui répondit : « A mort le scélérat, l'infâme! Empale-le! crucifie-le! aveugle-le! »

Pendant que Zoé hésitait, Théodora, sûre de sa popularité, agissait. Par ses ordres, le préfet de la ville arrachait du sanctuaire du Stoudion, parmi les huées de la populace, l'empereur détrôné et le *nobilissime*, et dans la rue même, sous les yeux des spectateurs, acharnés « comme des bêtes féroces » sur

leurs victimes, il leur faisait crever les yeux. Puis on les exila. La révolution était accomplie.

Dans cette crise décisive, c'était Théodora qui, par son intervention, son énergie, sa décision, avait vraiment sauvé la situation et, selon le mot de Psellos, « renversé la tyrannie ». Aussi, quoiqu'elle en eût, Zoé dut-elle partager avec sa sœur les fruits de la victoire. Certes, à cette associée qu'elle haïssait elle eût préféré n'importe qui, elle eût mieux aimé, dit Psellos énergiquement, voir sur le trône un valet d'écurie que d'y faire place à Théodora : et c'est pourquoi elle avait mis à sauver Michel V autant de zèle que les partisans de sa rivale en avaient apporté à l'exécuter. Mais Zoé n'avait pas le choix. Le Sénat, le peuple, se déclaraient pour sa sœur. Elle céda. Elle se réconcilia avec Théodora, la serra dans ses bras, lui offrit la moitié du pouvoir, et en grande pompe elle la fit chercher à Sainte-Sophie pour l'installer au Palais Sacré. Théodora, toujours modeste, ne voulut accepter l'empire qu'à la condition de laisser à son aînée la première place, et l'on vit alors cette chose étrange, que Byzance n'avait jamais connue jusqu'ici, le gynécée devenant le centre officiel des affaires publiques, et l'empire gouverné par deux vieilles femmes. Et, chose plus étrange encore, ces deux vieilles femmes surent se faire obéir.

Rarement pourtant deux proches parentes furent, au physique et au moral, plus dissemblables que ces deux sœurs. Autant Zoé était jolie, bien faite, élégante, autant Théodora, un peu plus jeune cependant, était disgraciée de la nature : elle était laide, et sur son corps trop long, sa tête trop petite faisait une étrange dissymétrie. Autant Zoé était vive,

emportée, légère, autant Théodora était posée, calme, lente à prendre une décision. Zoé jetait l'or à pleines mains, gaspilleuse, dépensière, follement généreuse. Théodora comptait fort exactement : très économe, — peut-être parce qu'elle n'avait jamais, avant de régner, eu beaucoup d'argent entre les mains, — elle aimait à entasser ses richesses dans de vastes coffres-forts; elle dépensait peu pour elle-même, n'ayant aucun goût de luxe, et moins encore pour les autres, étant peu encline à donner. Autant enfin Zoé était ardente et passionnée, autant Théodora était chaste, correcte, irréprochable : elle avait toujours énergiquement refusé de se marier. Bonne personne au demeurant, d'abord aimable, d'accueil souriant, réservée, effacée, modeste, elle semblait faite pour les deuxièmes rôles et s'en accommodait volontiers. Elle avait une qualité pourtant; elle parlait bien, et elle aimait à le faire, et elle était aussi, à l'occasion, on l'a vu, capable de quelque énergie. Au total, comme Zoé, elle était médiocre, sans grande fermeté, sans esprit de suite. Mais, malgré cette médiocrité commune, ces deux sœurs étaient trop différentes pour s'aimer beaucoup et s'accorder longtemps.

Psellos a tracé un tableau fort curieux de l'aspect qu'offrait la cour à cette époque. Chaque jour, conformément à l'étiquette, les deux impératrices, en costumes de parade, venaient s'asseoir côte à côte sur le trône des basileis. Auprès d'elles, leurs conseillers se tenaient; et tout autour, formant un double cercle, se rangeaient les huissiers, les porte-glaives, les Varangs armés de la lourde hache à deux tranchants, tous baissant les yeux vers la terre, par respect pour le sexe de leurs souveraines. Et les deux princesses

jugeaient, recevaient les ambassadeurs, traitaient les affaires de l'État, prenant parfois la parole d'une voix douce pour donner un ordre ou faire une réponse, se risquant même de temps en temps à avoir des volontés personnelles. Et civils et militaires s'inclinaient sous ces souples et adroites mains de femmes.

Mais, comme toutes deux étaient assez incapables en somme, ce régime ne pouvait durer. Le luxe de la cour, — tout le monde, comme par un brusque changement de décor, rivalisait de magnificence, — les prodigalités folles de Zoé avaient bien vite fait de vider le trésor. L'argent manquant, la fidélité se relâchait, et de plus en plus le besoin d'une main ferme, d'une main d'homme, se faisait sentir impérieusement. Puis, entre les deux sœurs ennemies, le tête-à-tête, en se prolongeant, devenait embarrassant, et la cour, entre elles, se partageait en deux partis hostiles. Pour mettre fin à cette situation, Zoé pensa qu'il n'y avait qu'une chose à faire, se remarier une troisième fois. Elle avait alors soixante-quatre ans.

V

Sa résolution prise, — et il faut dire, si étrange que la chose puisse paraître, qu'autour d'elle tout le monde l'y encouragea, — la vieille impératrice se mit en quête d'un époux. Elle songea d'abord à ce Constantin Dalassène, que Constantin VIII jadis avait voulu lui donner pour mari. Mais ce grand seigneur, d'humeur ambitieuse, et qu'on avait même à plusieurs reprises soupçonné de préparer un coup

d'État, ne montra point la souplesse et la déférence qui convenaient à la situation d'un prince-époux. Il parla net, fit ses conditions, annonça de grands projets de réformes, des résolutions viriles et fermes. Ce n'était pas un empereur de cette sorte qu'on demandait au palais : on renvoya ce gêneur dans sa province. Zoé pensa alors à un de ses anciens favoris, le grand panetier Constantin, que la jalousie de Michel IV avait éloigné de Constantinople. Par le caractère, celui-là eût fait l'affaire; malheureusement, comme jadis Romain Argyre, il était marié, et sa femme était moins accommodante que celle de Romain : plutôt que de céder son époux à une autre, elle aima mieux l'empoisonner.

Finalement, après plusieurs essais infructueux, la basilissa se souvint d'un de ses amis d'autrefois, Constantin Monomaque. Parent par alliance de Romain III, il avait, douze ou treize ans auparavant, tenu une grande place à la cour, et par sa beauté, son élégance, son beau langage, l'art qu'il avait d'amuser la souveraine, il avait tant plu à Zoé, qu'on avait beaucoup parlé d'elle et de lui, et que le premier soin de Michel IV, aussitôt monté sur le trône, avait été d'expédier en exil ce familier compromettant. Mais Zoé ne l'avait point oublié : elle avait profité de la révolution de 1042 pour le tirer de disgrâce, et le nommer au poste de gouverneur de Grèce; elle eut l'idée maintenant de l'élever plus haut ; et comme son choix agréa fort à son entourage, — toute la cour en effet se passionnait pour cette question du mariage, — elle se décida pour lui.

Un des chambellans de l'Augusta fut chargé d'aller porter au nouveau favori les ornements impériaux,

symbole et gage de sa haute fortune, et de le ramener à Constantinople sans délai. Il y fit, le 11 juin 1042, une entrée solennelle, parmi les acclamations du peuple enthousiaste; puis, en grande pompe, le mariage fut célébré au palais; et quoique le patriarche n'eût point cru pouvoir bénir en personne ces troisièmes noces que réprouvait l'Église grecque (Zoé, on le sait, était deux fois veuve, et Constantin aussi avait été marié deux fois), un prélat byzantin était en général trop bon courtisan et trop fin politique pour tenir longtemps rigueur aux puissances. « Cédant aux circonstances, dit malicieusement Psellos, ou plutôt à la volonté de Dieu », il embrassa cordialement, après la cérémonie, les nouveaux époux. « Était-ce là un acte très canonique, ajoute ironiquement l'écrivain, ou bien était-ce flatterie pure? Je ne sais trop. » Quoiqu'il en soit, Byzance avait un empereur.

Au physique, le nouveau souverain justifiait amplement le choix de l'impératrice. C'était un fort bel homme. « Il était, dit Psellos, beau comme Achille. La nature avait fait de lui un modèle achevé. » Son visage était charmant : il avait le teint clair, des traits fins, un sourire exquis, un rayonnement de grâce répandu sur toute sa figure. Admirablement proportionné, il avait la taille élégante et bien prise, des mains fines et jolies. Pourtant une singulière robustesse se dissimulait sous ces apparences un peu molles. Entraîné à tous les exercices du corps, beau cavalier, excellent coureur, lutteur solide, Constantin cachait en lui des réserves de force. Ceux dont il s'amusait à serrer le bras s'en ressentaient plusieurs jours durant, et il n'y avait

corps si dur qu'il ne brisât d'un effort de ses main délicates et bien soignées.

C'était un grand séducteur. C'était par surcroît un homme charmant. Sa voix était douce et il parlait bien. Naturellement aimable, il était toujours gai, toujours souriant, toujours disposé à s'amuser et à amuser les autres. C'était essentiellement un bon garçon, nullement hautain, nullement vaniteux, sans pose et sans rancunes, toujours prêt à faire plaisir à tout le monde. Il avait d'autres qualités encore. Quoique assez prompt à s'emporter, au point qu'à la moindre émotion le sang lui montait au visage, il était arrivé à se dominer absolument; et toujours maître de lui, il se montrait équitable, humain, bienveillant, pardonnant à ceux-là même qui conspiraient contre lui. « Je n'ai jamais vu, dit Psellos, d'âme plus sympathique. » Il était généreux, jusqu'à la prodigalité, et il disait volontiers, à peu près comme Titus, que quand il n'avait point fait acte d'humanité ou de libéralité, il avait perdu sa journée. A la vérité, son indulgence confinait parfois à la faiblesse : pour faire plaisir à ses favoris, il lui arrivait de distribuer au hasard les plus hautes charges de l'État. Sa générosité allait souvent jusqu'au gaspillage, tant il aimait à voir autour de lui des gens heureux et des visages contents. Il ne savait rien refuser, ni à sa femme, ni à ses maîtresses, la main toujours ouverte, l'humeur toujours prête à s'amuser, et il déclarait volontiers que c'est un devoir pour tout sujet fidèle de participer aux plaisirs de la cour.

Sans être un fort savant homme, Constantin était intelligent; il avait l'esprit vif, il se plaisait à la

société des lettrés. Il admit dans son entourage des savants tels que Constantin Lichoudis, Xiphilin, Jean Mauropous, Psellos; sur leurs conseils, il rouvrit l'Université de Constantinople, et y créa une École de droit pour assurer le bon recrutement de l'administration publique. Il fit plus. Au lieu de distribuer les emplois d'après la noblesse des candidats, il voulut les donner au mérite; et pour réaliser cette réforme, lui-même confia le pouvoir aux gens de lettres ses amis. Lichoudis fut premier ministre, Psellos grand chambellan et secrétaire d'État, Xiphilin garde des sceaux, Mauropous conseiller intime. Par tout cela, Constantin s'était rendu très populaire. Enfin il avait du courage. Peut-être, à la vérité, cette vertu, chez lui, provenait-elle surtout de ce fond d'indifférence un peu fataliste dont il faisait volontiers profession et qui l'induisait à ne vouloir point, même pendant la nuit, de gardes à la porte de son appartement. Mais, quelle qu'en fût l'origine, ce courage était réel et se manifesta en mainte occasion. Et si l'on considère au total que, sous le règne de Constantin Monomaque, l'empire byzantin, plus d'une fois victorieux et généralement paisible, conserva dans le monde tout son prestige d'antan, peut-être en conclura-t-on que ce prince ne fut point en somme un si mauvais souverain que le dirent plus tard ses détracteurs.

Malheureusement, des défauts graves gâtaient ces incontestables qualités. Monomaque aimait le plaisir, les femmes, la vie facile et luxueuse. Parvenu à l'empire par un coup de chance, il vit surtout dans le pouvoir suprême le moyen de satisfaire ses fantaisies. « Échappé à une violente tempête, dit joliment

Psellos, il avait abordé aux rives heureuses et au port tranquille de la royauté, et il ne se souciait pas d'être rejeté en pleine mer. » Aussi s'inquiétait-il peu des affaires publiques, en laissant le soin à ses ministres. Le trône n'était pour lui, selon le mot de Psellos, que « le repos de ses fatigues et la satisfaction de ses désirs ». Comme l'a dit un historien moderne, « après un gouvernement de femmes, on avait un gouvernement de viveur et de jouisseur[1] ».

De tempérament fort amoureux, Constantin avait toujours aimé les aventures et il en avait eu, avant son avènement, quelques-unes d'assez retentissantes. Deux fois marié et resté deux fois veuf, il s'était consolé en s'éprenant d'une jeune fille, nièce de sa seconde femme, et qui appartenait à l'illustre famille des Skléros. Elle s'appelait Sklérène; elle était jolie, intelligente; Psellos, qui l'a connue, a fait d'elle un portrait tout à fait séduisant : « Ce n'était pas, dit-il, qu'elle fût d'une beauté irréprochable; mais elle plaisait par une conversation exempte de malice et de médisance. Telle était la douceur et l'aménité de son caractère qu'elle eût pu attendrir des rochers. Elle avait une voix incomparable, une diction harmonieuse et presque oratoire; il y avait sur sa langue un charme naturel, et quand elle parlait, des grâces inexprimables l'accompagnaient. Elle aimait, ajoute l'homme de lettres, à m'interroger sur les mythes helléniques, et mêlait à sa conversation ce qu'elle avait appris des hommes de science. Elle possédait, à un degré que nulle femme n'a jamais atteint, le talent de savoir écouter[2] »

1. Rambaud, *Michel Psellos* (*Rev. hist.*, t. III, 1877).

2. J'emprunte pour ce passage la traduction qu'en a donnée M. Rambaud dans l'article précédemment cité.

Comme à Psellos, elle plaisait à tous. La première fois qu'elle parut dans la procession impériale, un courtisan, qui avait de l'esprit et des lettres, la salua, d'une délicate et jolie flatterie, en citant les deux premiers mots de l'admirable passage d'Homère, où les vieillards troyens, assis sur les murailles, disent, en voyant passer la radieuse beauté d'Hélène : « Non, ce n'est point chose blâmable que les Troyens et les Grecs endurent tant de maux pour une femme aussi belle ». L'allusion était fine et flatteuse ; tout le monde la saisit au vol et y applaudit. Et n'est-ce point la preuve d'un singulier raffinement de culture dans cette société byzantine du XIe siècle, qui par certains traits nous semble si barbare, et que cette anecdote nous montre si pleine des grands souvenirs de la Grèce classique, si capable d'intelligence subtile, de goût littéraire, de gracieuses et délicates pensées?

Au début de sa liaison avec Sklérène, Constantin Monomaque l'eût épousée volontiers. Mais l'Église grecque, on le sait, était fort rigide pour les troisièmes noces, surtout quand ceux qui les voulaient contracter étaient de simples particuliers ; Constantin n'osa braver ses défenses. Il vécut donc avec sa maîtresse, et ce fut la grande passion de sa vie. Les deux amants ne pouvaient se passer l'un de l'autre ; le malheur même ne les sépara point. Quand Monomaque fut exilé, Sklérène le suivit à Lesbos, mettant toute sa fortune à sa disposition, consolant sa disgrâce, relevant son courage abattu, le berçant de l'espoir des revanches futures, lui assurant qu'il serait empereur un jour, et que ce jour-là un mariage légitime les unirait tous deux pour jamais. Avec lui,

sans regrets et sans défaillances, l'élégante jeune femme passa sept années dans cette île lointaine, et naturellement, lorsque la fortune mit Constantin sur le trône, il n'eut garde d'oublier celle qui l'avait tant aimé.

Jusque dans les bras de Zoé, il pensait à Sklérène. Il fit tant et si bien que, malgré la jalousie notoire de l'impératrice, malgré les prudents conseils de ses amis et de sa sœur Euprépia, il parvint à rappeler sa maîtresse à Constantinople. Dès le soir de son mariage, il avait parlé d'elle à Zoé, avec une adroite discrétion d'ailleurs, et comme d'une personne à ménager, à cause de sa famille; bientôt il obtint de sa femme qu'elle écrivît à Sklérène pour l'inviter à venir au palais, en l'assurant de toute sa bienveillance. La jeune femme, qui se doutait bien que la basilissa ne l'aimait guère, n'était qu'à demi rassurée sur ce que cachait ce message; mais elle adorait Constantin; elle revint. Tout aussitôt l'empereur ordonna de construire pour la favorite un palais somptueux; et chaque jour, sous prétexte de suivre les progrès de la construction, il allait passer de longues heures avec Sklérène. Les gens de la suite impériale, qu'on faisait pendant ces visites manger et boire abondamment, favorisaient de toutes leurs forces ces entrevues, et les courtisans, lorsque, au cours des cérémonies officielles, ils reconnaissaient à l'air ennuyé du souverain le désir qu'il avait d'aller retrouver sa maîtresse, s'ingéniaient à qui mieux mieux à trouver des moyens qui lui permissent de s'échapper vers la bien-aimée.

Bientôt la liaison fut ouvertement déclarée. L'empereur constitua à Sklérène une maison et une garde;

il la combla de cadeaux merveilleux : c'est ainsi qu'il lui envoya une fois une immense coupe de bronze, ornée de ciselures admirables et toute remplie de bijoux; et chaque jour c'était un nouveau présent, pour lequel il vidait les réserves du trésor. Finalement il la traita comme une épouse reconnue et légitime. Elle eut son appartement au palais, où Constantin allait librement à toute heure, et elle reçut le titre de *sébaste*, qui lui donna rang immédiatement après les deux vieilles impératrices.

Contrairement à ce que tout le monde attendait, Zoé prit la chose avec beaucoup de philosophie : « Elle avait un âge, dit Psellos assez indiscrètement, où l'on n'est plus très sensible à de telles souffrances ». Elle vieillissait, et en vieillissant elle changeait beaucoup. Elle n'aimait plus la toilette, elle n'était plus jalouse, elle devenait pieuse sur le tard. Elle passait de longues heures maintenant aux pieds des saintes images, les serrant dans ses bras, leur parlant, les appelant des noms les plus tendres; et, tout en larmes, elle se roulait devant les icônes en des accès de passion mystique, donnant à Dieu les restes de cet amour qu'elle avait tant prodigué à d'autres. Elle consentit donc sans trop de peine aux plus étranges compromis. Elle rendit à Constantin sa liberté, l'autorisa à cesser toutes relations intimes avec elle, et un acte officiel, qu'on appela « le contrat d'amitié », fut signé à cet effet entre les deux époux et dûment enregistré par le Sénat de l'empire. Sklérène eut rang à la cour; elle parut dans les processions officielles; on l'appela des noms de souveraine et de basilissa. Zoé regardait tout cela enchantée, souriante; elle embrassait affectueusement sa rivale et, entre

ses deux femmes, Constantin Monomaque était heureux. On imagina même, pour la commodité du ménage, un arrangement charmant. Les appartements impériaux furent partagés en trois parties. L'Empereur se réserva le centre; Zoé et Sklérène occupèrent l'une les appartements de droite, l'autre ceux de gauche. Et par une convention tacite, Zoé n'entra plus désormais chez le prince que quand Sklérène n'était point auprès de lui et qu'elle savait le rencontrer seul. Et cette combinaison discrète semblait à tout le monde une merveille d'ingéniosité.

Seul, le peuple de la capitale prit moins bien cette étrange association. Un jour que Constantin allait aux Saints-Apôtres, une voix cria dans la foule, au moment où l'empereur sortait du palais : « Nous ne voulons pas de Sklérène pour impératrice! Nous ne voulons pas qu'à cause d'elle on fasse mourir nos mères Zoé et Théodora! » La multitude fit chorus, une bagarre s'ensuivit, et sans l'intervention des vieilles porphyrogénètes, qui se montrèrent au balcon de la résidence et calmèrent le populaire, Monomaque eût bien pu laisser sa vie dans l'aventure.

Jusqu'au jour où elle mourut, Constantin demeura fidèle à Sklérène. Quand une maladie subite l'emporta, il fut inconsolable de sa perte. Gémissant comme un enfant, il étala avec ostentation sa douleur; il fit faire à l'aimée des funérailles somptueuses, il ordonna de lui construire un magnifique tombeau. Puis, comme il était homme, il chercha d'autres maîtresses. Finalement, après plusieurs fantaisies, il s'éprit d'une petite princesse d'Alanie, qui vivait comme otage à la cour de Byzance. Elle n'était point, paraît-il, très jolie, mais elle avait, au jugement de Psellos, deux

choses admirables, la peau très blanche et des yeux incomparables. Du jour où l'empereur aperçut cette jeune barbare, il abandonna pour elle toutes ses autres conquêtes; et sa passion en vint à ce point que, lorsque Zoé fut morte, il songea sérieusement, après avoir déclaré publiquement sa maîtresse, à l'épouser en justes noces. Pourtant, il n'osa aller jusque-là, par peur des foudres de l'Église et aussi par crainte des reproches de sa rigide belle-sœur Théodora. Mais du moins il donna à sa favorite le titre de *sébaste*, le même qu'il avait jadis accordé à Sklérène; il l'entoura de toute la pompe de l'appareil impérial, il la combla de bijoux et d'or. Et l'on vit la petite Circassienne, la tête et la gorge couvertes d'or, des serpents d'or autour des bras, de lourdes perles aux oreilles, une ceinture d'or et de pierreries enserrant sa taille menue, présider, en vraie beauté de harem, à toutes les fêtes du palais. Pour elle, pour les parents qui chaque année venaient lui rendre visite de l'Alanie lointaine, l'empereur vida ce qui restait d'argent dans le trésor, et à tout venant il la présentait comme sa femme et comme l'impératrice légitime. Elle devait d'ailleurs étrangement attrister les derniers jours du souverain si follement épris de ses beaux yeux.

VI

Ainsi, vers le milieu du XIe siècle, sous le gouvernement de Constantin Monomaque et de Zoé, le palais et la cour de Byzance offraient vraiment un curieux et assez étrange spectacle.

A mener la vie qu'il aimait, l'empereur s'était usé vite. Ce n'était plus le beau Monomaque d'autrefois, si élégant, si robuste. Maintenant il souffrait de l'estomac, et surtout il avait la goutte. Les accès en étaient si violents que ses mains déformées et tordues ne pouvaient plus tenir un objet, que ses pieds douloureux et gonflés se refusaient à le soutenir. Parfois, quand il devait donner audience, il était incapable de se mettre debout; il recevait alors étendu sur son lit; encore la position couchée lui devenait-elle vite intolérable, et sans cesse ses domestiques devaient le déplacer d'un côté sur l'autre. Parler même lui faisait mal souvent. Mais c'est surtout quand il fallait paraître dans les processions officielles que son aspect devenait lamentable. Il se faisait hisser sur un cheval, et il se mettait en route, flanqué de deux solides serviteurs qui soutenaient son équilibre; sur tout le trajet qu'il devait parcourir, soigneusement on enlevait les pierres, pour lui éviter de brusques et trop dures secousses, et le basileus s'en allait ainsi, le visage altéré, la respiration haletante, laissant flotter les rênes qu'il ne pouvait plus prendre en ses mains. Il faut ajouter, à la louange de Constantin, qu'il supportait son mal avec courage, l'air toujours souriant, l'humeur toujours joviale. Il disait en plaisantant que Dieu lui avait assurément envoyé cette maladie pour servir de frein à ses passions trop ardentes, et il s'amusait à philosopher sur ses souffrances. D'ailleurs, aussitôt qu'il allait mieux, il ne se privait ni d'un plaisir ni d'une maîtresse.

Auprès du souverain, vivaient les deux vieilles porphyrogénètes, devenues un peu maniaques avec l'âge · Zoé passant son temps à fabriquer des par-

fums, s'enfermant été comme hiver dans des appartements surchauffés, et ne s'arrachant à son occupation favorite que pour brûler de l'encens devant ses chères images et les interroger sur l'avenir; Théodora comptant et recomptant l'argent entassé dans ses coffres, se désintéressant à peu près du reste, toute confite en pureté et en dévotion. Autour d'elles évoluaient les maîtresses en titre, Sklérène, la petite princesse d'Alanie et les autres, les courtisans, les favoris, gens d'assez basse extraction souvent, dont s'engouait l'empereur, et qu'il élevait alors aux plus hautes charges de l'État. Et tout ce monde s'amusait énormément et s'efforçait d'amuser le basileus.

Constantin, en effet, aimait à rire. Quand on voulait l'entretenir de quelque affaire sérieuse, le meilleur moyen, le seul, de forcer son attention, c'était de lui débiter d'abord quelque bonne plaisanterie. Un visage grave lui faisait peur; un bouffon conquérait du coup ses bonnes grâces. Au vrai, ce qui le divertissait surtout, c'étaient les grosses farces, les lourdes facéties, les calembredaines un peu extravagantes. La musique, le chant, la danse l'ennuyaient; il voulait des amusements d'autre sorte, et d'un goût souvent assez contestable. Psellos nous a conservé quelques exemples de ces plaisanteries, et il faut avouer que, si elles semblaient drôles au XI[e] siècle, elles nous paraissent plutôt médiocres aujourd'hui. C'est ainsi qu'un des grands plaisirs de l'empereur était d'entendre quelqu'un bégayer, s'épuiser en vains efforts pour faire sortir les mots distinctement, et on raconte qu'un courtisan eut un très grand succès au palais en simulant une aphonie complète, qui peu à peu se résolvait en cris inarti-

culés et en lamentables bégaiements. Il enthousiasma à ce point Constantin par ce joli talent qu'il devint le favori en titre du prince, et on le vit désormais entrer à toute heure familièrement chez l'empereur, lui serrer les mains et l'embrasser à pleines lèvres, s'asseoir en riant sur son lit à côté de lui, et parfois même, en pleine nuit, l'aller réveiller pour lui conter quelque histoire plus ou moins comique et généralement lui extorquer, à cette occasion, une faveur ou un cadeau.

Ayant partout ses entrées libres, le bouffon s'introduisait jusque dans le gynécée impérial, et il faisait la joie de la cour par les récits qu'il y débitait. Il imaginait des histoires sur la chaste Théodora elle-même, affirmant qu'elle avait eu des enfants, donnant mille détails grivois sur l'aventure et, pour finir, il mimait les prétendues couches de la princesse, imitant les gémissements de l'accouchée, les vagissements de l'enfant nouveau-né, mettant dans la bouche de la vieille et correcte souveraine toutes sortes de propos drôles et risqués. Et tout le monde se pâmait de rire, et Théodora elle-même, et notre homme était la coqueluche du gynécée. Seuls, les gens sérieux souffraient un peu, mais, en bons courtisans, ils faisaient comme les autres. « Nous étions forcés de rire, dit Psellos avec quelque amertume, quand il y avait plutôt lieu de pleurer. »

Sûr de la complaisance universelle, l'étrange favori fit mieux encore. Il se prit d'une belle passion pour la jeune princesse d'Alanie, et comme il était amusant, il eut, paraît-il, assez de succès auprès de la petite barbare. Grisé par cette bonne fortune, et d'ailleurs fort sérieusement amoureux de la belle, il

eut alors l'idée, dans un transport de jalousie, d'assassiner l'empereur son rival et de se mettre à sa place. On le trouva un soir, un poignard en main, à la porte de la chambre à coucher de Monomaque. On l'arrêta tout aussitôt, et le lendemain, sous la présidence du basileus, un tribunal fut réuni pour le juger. Mais voici le beau de l'aventure. Quand Constantin vit paraître son cher ami chargé de chaînes, son indulgente faiblesse s'émut à ce spectacle, et les larmes lui vinrent aux yeux : « Mais déliez-moi donc cet homme, s'exclama-t-il, mon âme souffre à le voir ainsi ». Puis il demanda doucement au coupable d'avouer franchement ce qui avait bien pu lui donner l'idée de son crime. L'autre expliqua que c'était le désir immodéré qu'il éprouvait de revêtir les ornements impériaux et de s'asseoir sur le trône des basileis. A cette déclaration, Constantin pouffa de rire, et tout aussitôt il ordonna que le caprice de l'homme fût satisfait. Puis, se tournant vers son favori : « Je vais te mettre le diadème en tête, lui dit-il, je te passerai l'habit de pourpre. Rends-moi seulement, je t'en prie, ton visage ordinaire et ton air aimable de tous les jours ». A ces mots, toute l'assistance, et les juges eux-mêmes, ne purent tenir leur sérieux, et un grand festin scella la réconciliation de l'empereur et de son ami.

Encouragé par cette indulgence, notre homme continua naturellement ses entreprises sur la maîtresse du prince. En présence de toute la cour, sous les yeux mêmes du maître, il lui adressait des sourires et lui faisait des signes d'intelligence. Mais Constantin ne faisait que rire de ce manège. « Regarde-le, disait-il à Psellos, le pauvre homme! Il l'aime tou-

jours, et ses malheurs passés ne lui ont pas servi de leçon. » Voilà un « pauvre homme! », qui eût fait plaisir à Molière!

Pendant que le frivole empereur perdait son temps à ces niaiseries, — le mot est de Psellos, — pendant qu'il gaspillait en prodigalités vaines, en fastueuses constructions, en fantaisies enfantines et ruineuses l'argent de l'État, négligeant l'armée, rognant sur la solde, réduisant les effectifs, les événements les plus graves se préparaient pour un avenir prochain. Déjà montaient à l'horizon les deux orages qui allaient bientôt fondre sur l'empire, les Normands à l'Occident, les Turcs en Orient. A l'intérieur, le mécontentement du parti militaire, lassé des faiblesses du pouvoir civil, irrité de la disgrâce des plus illustres généraux, se manifestait en de dangereuses tentatives de pronunciamientos. Et enfin, profitant de l'incurie de Monomaque, un patriarche ambitieux, Michel Céroularios, consommait la rupture entre Byzance et Rome.

VII

En 1050, à l'âge de soixante-douze ans, Zoé la porphyrogénète terminait sa longue et tumultueuse existence. Constantin Monomaque son époux, qui, depuis huit ans, s'était, on l'a vu, passablement désintéressé d'elle, crut de son devoir, lorsqu'il la perdit, de la pleurer consciencieusement. Il fit mieux : il prétendit la mettre au rang des saintes, et il s'appliqua à découvrir toutes sortes de miracles accomplis sur sa tombe, afin de prouver à tous que son âme était parmi les anges C'était faire beaucoup d'hon-

neur à cette vieille femme sensuelle et passionnée, qui avait si tristement troublé la ville et la cour du scandale de ses mariages et de ses amours. Aussi Monomaque n'insista-t-il pas plus qu'il ne fallait sur cet essai de béatification; il se consola vite, on le sait, et trouva surtout dans la mort de Zoé une occasion favorable pour déclarer sa plus récente favorite. Lui-même mourait d'ailleurs peu d'années après, le 11 janvier 1055, au monastère de Saint-Georges-de-Manganes, qu'il avait fondé, et où il s'était retiré vers la fin de sa vie.

C'est alors que, pour la dernière fois, Théodora, la sœur de Zoé, rentra en scène. Depuis le troisième mariage de Zoé, Théodora avait vécu à la cour, associée nominalement à l'empire, ne jouant en fait qu'un rôle très effacé. Tout au plus, depuis la mort de l'impératrice, avait-elle repris un peu plus d'influence, et son beau-frère Monomaque semble avoir eu quelque peur des algarades de la vieille dame. Pourtant cette dernière descendante de la dynastie de Macédoine semblait compter si peu, que Monomaque, sans souci des droits certains qu'elle avait à l'empire, avait songé à désigner un autre héritier pour le trône. Alors, une fois encore, se réveillèrent dans les veines de Théodora le sang fougueux et la fière énergie des grands empereurs ses ancêtres. Résolument, pendant que Constantin Monomaque agonisait, elle prit possession du Grand Palais, forte des droits de sa naissance et du prestige que lui donnaient dans le peuple les souffrances de sa longue vie. Les régiments de la garde se déclarèrent pour elle, le Sénat suivit l'armée. A soixante-dix ans sonnés, la vieille princesse saisit d'une main ferme le pouvoir.

Instruite par l'exemple de sa sœur, et sachant combien peu il fallait compter sur la reconnaissance des hommes qu'une basilissa associe au trône, Théodora, à la stupéfaction générale, refusa de prendre un époux. Elle prétendit gouverner seule, et comme elle eut la sagesse de se laisser guider par un bon ministre, il semble qu'elle gouverna bien. Sa verte vieillesse excitait au reste l'admiration universelle. La taille toujours droite, l'esprit toujours vif, elle était capable de travailler sérieusement avec ses conseillers, capable de faire ces longs discours qu'elle aimait; et volontiers elle se laissait persuader par ses amis les moines qu'il lui était réservé de dépasser les bornes ordinaires de la vie humaine.

Pourtant, à la longue, dans la capitale et dans l'empire, tout le monde se lassait de ce gouvernement de femmes, qui durait depuis plus de vingt-cinq ans. Le patriarche Céroularios, devenu depuis la consommation du schisme comme le pape de l'Église orientale, déclarait ouvertement qu'il était fâcheux qu'une femme gouvernât l'empire romain. Le parti militaire, mécontent de la place que tenait la bureaucratie dans l'État, exaspéré par l'injurieuse défiance que la cour marquait aux généraux, s'agitait. Et beaucoup de bons citoyens qui se piquaient, comme Psellos, d'être des patriotes, se souvenant des jours glorieux de Basile II, jugeaient sévèrement ces princesses dont la folle prodigalité, la vanité puérile, les fantasques caprices, l'esprit médiocre, avaient préparé la ruine de la monarchie et introduit dans l'organisme robuste et sain de l'empire les germes mortels de la décadence. Tout le monde réclamait un homme et un soldat. Théodora eut la bonne fortune

de mourir à temps pour ne point voir éclater la crise menaçante. Elle termina sa vie le 31 août 1056.

Avec elle finissait cette maison de Macédoine qu'avait, deux siècles auparavant, installée sur le trône ce Basile dont j'ai dit précédemment les aventures et l'ambition. A la fin du IXe siècle, l'énergie sans scrupules de cet habile homme avait, en arrachant la monarchie à la décadence menaçante, assuré à Byzance deux siècles de gloire et de prospérité. Au milieu du XIe siècle, la mort de sa dernière descendante replongeait à nouveau l'empire dans l'anarchie. Mais, au XIe siècle comme au IXe, cette anarchie devait être de courte durée : cette fois encore, un homme se rencontra qui, en fondant la dynastie des Comnènes, donna à l'État byzantin un nouveau siècle de splendeur. Ainsi, dans chaque crise décisive, Byzance a toujours trouvé des sauveurs; à chacune de ses apparentes décadences a succédé une renaissance imprévue, où, selon, le mot d'un chroniqueur, « l'Empire, cette vieille femme, apparaît comme une jeune fille, parée d'or et de pierres précieuses ». De tels retours de fortune peuvent surprendre peut-être ceux qui, dans l'histoire byzantine, ne considèrent que la vie corrompue de la cour et les tumultueuses agitations de la capitale : c'est pourquoi il importe de dire que, si vivant et si pittoresque que puisse être le récit des événements qui s'y accomplissent, Constantinople et le Palais Sacré ne sont point à eux seuls tout l'empire.

Par delà les intrigues et les conspirations de cour, par delà les soulèvements militaires et les discordes civiles, par delà les caprices scandaleux ou puérils de

ces empereurs dépravés et de ces souveraines perverses, par delà ce monde pourri de viveurs, d'ambitieux et de courtisans, il y a dans la bourgeoisie des grandes villes, dans la grande aristocratie féodale et militaire qui peuple les provinces, chez les rudes paysans de Macédoine ou d'Anatolie, des réserves de sérieux, d'énergie et de force qui longtemps demeurèrent inépuisables. C'est à ces classes moyennes que l'empire byzantin, à tant de tournants de son histoire, a dû ses saluts inespérés ; c'est par elles, par leurs mâles vertus, que la monarchie byzantine a pu subsister durant tant de siècles ; c'est vers elles enfin qu'il faut tourner les yeux, si l'on veut connaître vraiment cette société byzantine, dont l'étude reste à faire presque entière. Sans doute le destin des manuscrits nous a conservé trop rarement les documents qui permettent de reconstituer avec précision ces choses : il en existe pourtant, et c'est d'eux que sont tirés les derniers chapitres de ce livre.

CHAPITRE XI

UNE FAMILLE DE BOURGEOISIE A BYZANCE AU XIe SIÈCLE

Celle dont je voudrais faire ici le portrait diffère par deux points essentiels des femmes byzantines que l'on nous représente d'ordinaire : elle était de bourgeoisie moyenne, et ce fut une femme honnête. Et si par là elle est moins pittoresque peut-être, moins amusante à regarder vivre que les Théophano, les Zoé et leurs émules, peut-être donne-t-elle aussi, mieux que ces grandes dames d'allures un peu exceptionnelles, une idée exacte et juste du temps où elle vécut. Elle s'appelait Théodote, et c'est la mère de ce Michel Psellos, dont j'ai dit précédemment[1] les qualités éminentes; elle nous est parfaitement connue grâce à un curieux petit livre, l'éloge funèbre qu'écrivit en son honneur ce fils qui l'adorait[2]. Et sans doute elle n'a joué aucun rôle dans les

1. Voir le chapitre x.
2. Le texte a été publié en 1876 par Sathas au tome V de sa *Bibliotheca graeca Medii Aevi*.

événements du siècle où s'écoula sa vie; rien ne fut plus uni, plus calme, plus modeste, et en un certain sens plus banal que son existence : c'est par là justement qu'elle présente à nos yeux un intérêt particulier. Par elle nous pénétrons un peu dans la vie intime et familière de cette société disparue, et son portrait prend une valeur en quelque sorte représentative. Elle nous offre comme le type de ces milliers de bourgeoises byzantines, ses contemporaines, qui ne sont pas plus qu'elle montées au grand soleil de l'histoire, mais qui vécurent comme elle, pieusement, humblement, dignement, en braves femmes qu'elles étaient; et ainsi elle nous fait, par un exemple particulier, admirablement connaître ce qu'étaient les occupations, les soucis et les joies d'une famille de bourgeoisie à Byzance au XIe siècle.

I

Théodote était née à Constantinople, vers les dernières années du Xe siècle, de parents modestes, simples et vertueux. Elle était l'aînée de plusieurs enfants, et, dans le milieu étroitement uni où elle grandit, elle semble avoir été fort admirée et fort aimée. Toute petite, elle montra une précoce beauté; jeune fille, elle était charmante; et quoique la fortune ne lui permît guère les toilettes somptueuses et que son goût personnel ne l'y portât point, par la grâce de sa taille bien prise, la beauté de sa chevelure, la splendeur de son teint, l'éclat de ses yeux fiers, elle excitait l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. « Elle était, dit Psellos dans le petit

livre que j'ai cité, comme une rose qui n'a point besoin de beauté empruntée. »

Au moral, elle avait du bon sens, de la décision, un esprit net et ferme, qui se marquait rien qu'à la façon calme et posée dont elle parlait. Comme les jeunes filles de sa condition, elle reçut dans la maison paternelle l'essentiel de son éducation, et, selon l'usage du temps, ce fut assez peu de chose On la forma aux ouvrages domestiques, on lui apprit à filer, à broder, à tisser; avec cela, on lui donna quelques rudiments de lettres, dont elle travailla par elle-même à compléter l'insuffisance. Et peut-être, dans l'ordre des choses intellectuelles, cette femme intelligente eût-elle souhaité davantage : elle regrettait parfois de n'être point un homme, et que son sexe lui interdît de fréquenter les écoles et de se mêler aux entretiens savants. Elle était pieuse enfin et allait volontiers aux églises, nourrissant dès ce moment, dans sa jeune âme pure, une ardente et mystique dévotion. Et, malgré les conquêtes que faisait sa beauté, elle semblait peu disposée au mariage et se prêtait mal aux suggestions que sa famille ne lui ménageait guère sur ce point. Finalement, son père, ayant usé vainement toute son éloquence, prit le parti de se fâcher, et il menaça Théodote, si elle ne choisissait pas un époux, de lui donner sa malédiction. Elle céda, et, parmi les prétendants empressés autour d'elle, elle accorda sa main à celui qui devait être le père de Psellos.

C'était un homme d'assez bonne race, qui se piquait de compter parmi ses ancêtres des patrices et des consuls; mais c'était un noble quelque peu ruiné. Heureusement pour les siens, on n'avait point alors

à Byzance les préjugés aristocratiques de nos sociétés d'Occident : ce patricien n'avait point rougi de travailler pour vivre et il avait cherché dans le commerce de quoi nourrir sa famille. Au physique, c'était un beau garçon, bien planté, droit et grand « comme un cyprès de belle venue »; il avait, sous des sourcils bien dessinés, des yeux clairs et rieurs; une expression avenante et gracieuse était répandue sur tout son visage. Au moral, c'était un homme honnête et simple, d'humeur égale et douce; jamais on ne le vit en colère, jamais il ne s'emporta à frapper personne. Il était actif, laborieux : il aimait à faire les choses par lui-même. Il n'était pas, à la vérité, « très prompt à la parole »; pourtant, quand il le fallait, il parlait, et non sans quelque agrément. C'était, en un mot, une âme candide, un bon garçon un peu médiocre. « Rien qu'à le regarder, dit Psellos, avant même qu'on l'entendît parler, les gens qui se piquent d'être physionomistes auraient affirmé qu'il gardait en notre siècle comme une étincelle de la simplicité antique. » Ce brave homme simple devait toujours faire peu parler de lui. « Il parcourut la vie, selon la jolie expression de son fils, légèrement, sans faire un faux pas, d'une marche toujours égale, semblable à l'huile qui coule sans bruit. »

Sa femme était d'autre sorte. Elle avait toutes les qualités fortes qui manquaient à son mari. Lui était timide, un peu apathique; elle avait de la décision et de l'initiative pour deux. Elle fut vraiment l'homme de la maison. « La Providence, dit Psellos, avait donné en elle à mon père, non pas seulement une aide et une collaboratrice, mais un chef, un guide qui prenait l'initiative de toutes les grandes choses. »

Seulement, comme elle était fine, Théodote n'avait garde d'étaler aux yeux de son faible époux la profonde influence qu'elle exerçait sur lui. Ce brave homme qui ne faisait peur à personne, elle affectait de le traiter très respectueusement; elle lui parlait comme une inférieure, feignant de le consulter et de lui obéir en tout, « moins, écrit Psellos avec une pointe d'irrévérence, par considération pour son caractère que par respect des antiques traditions de la famille ».

Elle le rendit, en tout cas, parfaitement heureux. D'humeur gaie, de visage souriant, toujours aimable et douce, elle fut une femme d'intérieur admirable, gouvernant sagement sa maison et la faisant prospérer, dirigeant ses servantes, s'occupant aux travaux usuels et aux petits ouvrages qui remplissaient l'existence du gynécée. Mais il y avait en elle des qualités plus hautes. Sensée, calme, raisonnable, capable même d'esprit critique, elle savait parler avec mesure et se taire quand il le fallait. Surtout, elle savait se conduire et vouloir : « bien plus ferme que son mari », — c'est Psellos qui l'affirme, — elle avait vraiment « une âme virile ». Avec cela, elle restait femme pourtant. Elle était réservée, modeste, d'une grâce chaste et sage, charmante et bonne pour tous ceux qui l'entouraient. Pour ses vieux parents elle avait mille attentions exquises, les soignant quand ils étaient malades, les veillant, les consolant. Pour ses enfants, on le verra tout à l'heure, elle sera une mère incomparable. Quoiqu'elle fût jolie, elle n'aimait point le monde. Le luxe de la table, la richesse des ameublements, la splendeur des toilettes aux couleurs éclatantes, tout cela la laissait tout à fait indifférente.

Ne vivant que pour les siens, elle se désintéressait de presque tout le reste, ne sachant rien des bruits de la ville et de la cour, insoucieuse des commérages du quartier, ignorante même des tumultes et des émeutes qui troublaient la capitale. « Aucune des femmes de son temps, dit son fils, n'aurait pu lui être comparée. » Bourgeoise ordonnée, rangée, un peu méthodique et rigide, elle inspirait à tous ceux qui la voyaient et aux siens même une sorte de respect. C'était une manière d'être supérieure, et, dans la famille, on la nommait volontiers « la loi vivante ».

Elle n'eût point été complète si elle n'avait été charitable et pieuse. Elle aimait à recevoir les pauvres à sa table, mais non point pour se faire honneur de ses libéralités et humilier ceux à qui elle donnait. Elle savait la manière de donner. Elle recevait en personne ses misérables hôtes, leur lavait les pieds, voulait les servir elle-même, « comme s'ils eussent été de grands seigneurs »; de ses mains elle leur présentait les plats et leur versait à boire. Sans cesse lisant les Saintes Écritures, s'abîmant matin et soir en d'ardentes prières, son âme s'envolait vers Dieu en de dévotes extases. De tout temps elle avait aimé la vie monastique, les haillons de bure des solitaires, les austérités des ermites; elle eût souhaité « vivre toute pure pour le Dieu de pureté ». Mais, sur ce point, son mari était intraitable. « Me séparer de ma femme, déclarait-il, me serait chose pire que me détacher de Dieu même. » Théodote, obligée de rester dans le monde, se consolait en fréquentant les moines et les religieuses, en couchant comme eux sur la dure, en s'imposant toutes sortes de mortifications. Et peut-être cette piété un peu exaltée eût-elle versé à la

longue en de fâcheux excès, si la femme intelligente et sensée qu'était Théodote n'avait trouvé, pour l'occuper tout entière, ses enfants à élever et à aimer.

II

Du mariage de Théodote une fille d'abord était née. Puis vint un second enfant, et ce fut une fille encore. Celle-ci, il faut l'avouer, fut accueillie dans la famille avec une certaine froideur : tout le monde souhaitait, attendait un garçon. Il naquit enfin en l'année 1018, et ce fut Psellos. Ardemment désiré, bien des fois demandé à Dieu en de ferventes prières, le nouveau-né, qui reçut au baptême le nom de Constantin, entra dans la vie parmi les cris de joie et les chants de triomphe. Sur sa jeune tête se concentrèrent toutes les espérances des siens, et sa mère en particulier, qui voulut elle-même le nourrir, conçut pour l'avenir de ce fils chéri les plus hautes ambitions.

Attentivement Théodote s'occupa d'élever ses enfants. « Elle ne prit point, dit Psellos, comme la plupart des femmes, occasion de sa maternité pour se détourner de la vie active et mener une existence de paresse. Plus fortifiée qu'affaiblie par l'événement, elle n'en organisa que plus fermement sa vie et sa pensée. » Elle partageait également ses soins entre ses filles et son fils, tendre pour eux et sévère tour à tour; et ses enfants, qui voyaient en elle le modèle de toutes les vertus, lui marquaient une admiration et un respect sans bornes. Au fond du cœur pourtant, Théodote avait quelque secrète préférence pour le garçon, sur la tête duquel elle mettait tant de bril-

lantes et flatteuses espérances. Mais elle se gardait bien de lui manifester une tendresse plus spéciale : cette femme un peu rigide eût tenu pour faiblesse de trop laisser voir ses affections. Elle adorait son fils: mais elle prenait sur elle, de peur qu'en se montrant pour lui trop facile et trop tendre, elle le rendît moins docile et moins obéissant. Seulement le soir, quand elle croyait l'enfant endormi, elle allait doucement le prendre dans ses bras, et alors elle l'embrassait à pleine bouche, et elle lui parlait ainsi : « Mon enfant désiré, combien je t'aime, et je ne puis cependant t'embrasser plus souvent ». Est-il besoin d'ajouter que ces soirs-là le petit Psellos ne dormait que d'un œil? C'est lui-même qui nous a conservé ce joli tableau d'intimité familiale.

C'est avec la même ferme raison que Théodote dirigea l'éducation de ce fils adoré. Elle ne voulut laisser à personne le soin de former son esprit et son cœur, et elle s'attacha à faire de lui, dès son jeune âge, un enfant honnête, pieux et raisonnable. Aussi n'entendait-elle point qu'on lui contât, pour l'endormir le soir, des contes de nourrices, qu'on lui farcît la tête de sottes histoires de monstres et de démons. Elle lui faisait, au contraire, de pieux et édifiants récits, elle lui racontait l'histoire d'Isaac conduit par son père au sacrifice et soumis en tout à la volonté paternelle, celle de Jacob béni par son père à cause de l'obéissance qu'il témoignait à sa mère, et encore celle du Christ enfant, docile à tous les ordres de ses parents; et de ces anecdotes elle tirait une morale appropriée à l'âge de l'enfant. Mais plus encore elle s'occupa de son éducation intellectuelle.

Le jeune Psellos était un petit garçon sage,

appliqué, extraordinairement intelligent. Tout enfant, il comprenait et retenait tout ce qu'on disait autour de lui, et déjà il adorait le travail et l'étude, aimant mieux apprendre que jouer à n'importe quel jeu de son âge. La mère, qui avait elle-même toujours eu du goût pour les choses de l'esprit, n'eut garde de négliger ces heureuses dispositions. Dès cinq ans, elle mit son fils à l'école, et tout de suite il y réussit brillamment. Mais quand il sortit des classes primaires — il avait alors huit ans — une question plus grave se posa : convenait-il de lui laisser poursuivre ses études? Les parents et alliés, réunis en une sorte de conseil de famille, étaient d'avis qu'on lui fît apprendre quelque métier, et qu'on lui donnât ainsi — les lettres ne nourrissant guère leur homme — un moyen plus facile et plus sûr de gagner sa vie. Contre ces sages avis, d'une prudence un peu terre à terre, vivement Théodote s'insurgea, et les raisons par lesquelles elle convainquit ses proches sont tout à fait caractéristiques de la société de ce temps.

Nul peuple n'a, plus que les Byzantins, cru à la valeur des songes comme présages de l'avenir. Psellos lui-même, qui est un esprit fort, qui ne croit point à l'astrologie et refuse nettement d'admettre « que nos destinées soient gouvernées par le cours des astres », Psellos, qui se moque sans pitié des gens qui se piquent de prédire l'avenir et qui traite de balivernes ridicules toutes les formules et toutes les pratiques de la magie, Psellos croit aux songes et à leur vertu révélatrice. A plus forte raison, ses contemporains ne doutaient-ils point de la signification prophétique des rêves. Aussi bien avait-on vu tant de songes se réaliser. Quand la mère de Basile le Macédonien

rêvait que de son sein sortait un arbre d'or qui ombrageait le monde entier, quand le prieur du couvent de Saint-Diomède rêvait que l'homme qui dormait à la porte de son église était un futur empereur, l'histoire n'avait-elle point justifié leurs songes en plaçant sur le trône le fondateur de la dynastie de Macédoine? Avant que tant d'autres parvenus s'élevassent au pouvoir suprême, des rêves ne leur avaient-ils point présagé leurs futures destinées? Il existait toute une littérature spéciale, dont nous avons conservé plusieurs curieux monuments, pour l'interprétation des oracles et des songes. On conçoit donc aisément que la mère de Psellos, en bonne Byzantine qu'elle était, aït trouvé là, elle aussi, des garanties du brillant avenir réservé à son enfant.

Elle expliqua au conseil de famille les rêves qu'elle avait eus. On discutait en sa présence ce qu'il convenait de faire de l'enfant, et, ébranlée par les objurgations de ses proches, elle allait céder à leurs conseils, quand elle avait vu tout à coup un saint homme lui apparaître, qui ressemblait à saint Jean Chrysostome, le saint de l'éloquence; et le prélat lui avait parlé en ces termes : « Femme, ne te laisse pas troubler, et résolument consacre ton fils aux lettres. Je le suivrai comme son pédagogue, et comme un maître je le remplirai de science ». Une autre nuit, elle avait rêvé qu'elle entrait dans l'église des Saints-Apôtres, fort révérencieusement escortée, comme une personne de qualité, d'une foule de gens qu'elle ne connaissait point. Arrivée devant l'iconostase, elle avait vu une belle dame venir à sa rencontre, et celle-ci lui avait ordonné de l'attendre un moment. Elle obéit, et la dame, étant revenue, avait dit à deux hommes qui

l'accompagnaient : « Remplissez de science le fils de cette femme, car vous voyez combien elle m'aime ». Ayant alors regardé les deux personnages à qui parlait la dame, Théodote avait reconnu sans peine les deux apôtres Pierre et Paul, et dans l'interlocutrice elle-même la Théotokos, la Vierge toute-puissante chère au cœur de tout Byzantin. Tels étaient les songes de la mère de Psellos. Devant de semblables arguments, les parents, superstitieux comme tous les gens de leur temps, s'inclinèrent. On décida que l'enfant continuerait ses études.

Il y réussit de façon admirable : c'est lui du moins qui nous le dit. Il apprit l'orthographe, il sut par cœur l'Iliade entière, et bientôt il fut capable d'en expliquer la prosodie et les tropes, d'y sentir la beauté des métaphores et l'harmonie de la poésie. On l'initia également à la rhétorique et à la musique. Il avait alors dix ou onze ans. Assidûment la mère suivait les progrès de cet enfant précoce; quand il rentrait de l'école, elle-même lui servait de répétiteur. « O ma mère, écrit Psellos, tu n'étais pas seulement a mes côtés comme une sage conseillère, tu étais ma collaboratrice et mon inspiratrice. Tu m'interrogeais sur ce que j'avais fait à l'école, sur ce que m'avaient enseigné mes maîtres, sur ce que j'avais appris de mes camarades. Puis, tu me faisais réciter mes leçons, et l'on eût dit que rien n'était plus agréable à écouter qu'une leçon d'orthographe ou de poésie, les règles de l'accord des mots ou de la construction. Je te revois encore, avec des larmes d'admiration, lorsque tu veillais avec moi bien avant dans la nuit, tombant de sommeil sur ta couche, à m'entendre réciter, et que tu me soufflais le courage et la persé-

vérance, mieux que Minerve ne faisait à Diomède[1]. »

La scène est charmante; elle devenait touchante parfois. La mère de Psellos, on le sait, n'avait point fait de bien fortes études, et des difficultés se rencontraient souvent où l'enfant se butait, ne comprenant plus, où Théodote s'évertuait vainement à lui faire répéter le passage, sans arriver à le tirer d'embarras. « Alors, continue Psellos, levant tes mains vers Dieu, te frappant la poitrine à coups redoublés, tu demandais au ciel dans tes prières de résoudre par l'inspiration d'en haut la difficulté qui m'embarrassait. » Et c'est avec raison que l'écrivain a pu dire de cette femme admirable qu'elle ne fut pas seulement sa mère selon la chair, mais vraiment sa mère spirituelle, celle qui donna à son esprit la parure des lettres. « J'ai contracté, écrit-il encore, une double dette envers toi; non seulement tu m'as donné le jour, mais tu m'as illuminé des splendeurs de la science; tu n'as pas voulu t'en reposer sur des maîtres; tu as voulu toi-même la semer dans mon cœur[2]. » Et ce ne sont pas là, comme on pourrait croire, des exagérations d'oraison funèbre. Anne Comnène, la savante fille de l'empereur Alexis, parle, dans un passage de son histoire, de la mère de Psellos, et nous la montre de même tendrement dévouée à ce fils qu'elle adorait, passant de longues heures prosternée dans les églises, à prier et à pleurer pour lui.

Aussi bien une fort étroite union liait tous les membres de la famille. Entre Psellos et sa sœur aînée

1. J'ai cité ce passage d'après la traduction qu'en a donnée M. A. Rambaud dans un intéressant article sur Michel Psellos (*Revue historique*, 1877).
2. Traduction de M. A. Rambaud.

— la cadette semble n'avoir point vécu — existait une vive et profonde amitié. C'était une jeune fille charmante. Avec ses beaux cheveux d'or, son teint clair, elle était jolie comme sa mère, à qui elle ressemblait, tandis que son frère au physique tenait plutôt du côté paternel. Comme la mère, elle adorait le jeune Psellos ; en intime communion d'idées avec lui, soigneusement elle aussi le formait à la sagesse ; lui, lui obéissait en toutes choses et la respectait fort. Et, entre cette grande sœur attentive et cette mère dévouée, doucement l'enfant prodige grandissait.

Au sujet de cette sœur tant aimée, Psellos nous raconte une jolie anecdote, qui montre bien quels étaient le ton et les mœurs de cette pieuse et honnête maison. Tout près de l'endroit où habitaient les parents de Psellos, demeurait une fort jolie femme, dont le visage fardé disait amplement la conduite douteuse ; et, en effet, elle avait des amants par douzaines. La sœur de Psellos lui faisait de la morale et s'efforçait de la ramener au bien. Mais l'autre s'obstinait, et à tous les bons conseils qu'on lui donnait elle opposait cette objection candide : « Sans doute : mais si je renonce à faire la courtisane, comment vivrai-je ? » La charitable jeune fille lui promit qu'elle ne la laisserait manquer de rien, et elles convinrent, l'une de ne plus regarder désormais les hommes, l'autre de partager, avec sa pénitente, maison, nourriture, vêtements et toilette. Et elle se réjouissait fort d'avoir arraché une âme au démon. On la blâmait même un peu dans sa famille de l'étrange sauvetage qu'elle avait entrepris : à toutes les observations qu'on lui faisait, elle répondait par un sourire et laissait dire. Et pendant quelque temps en effet, la

petite voisine se tint fort bien; elle baissait modestement les yeux, elle avait l'air honnête, elle allait à l'église, elle cachait sa figure sous un voile et, quand un homme la regardait, elle rougissait énormément. Plus de toilettes, plus de bijoux, plus de beaux souliers aux couleurs éclatantes : la conversion semblait définitive.

Malheureusement elle dura peu. Sur ces entrefaites, la sœur de Psellos s'était mariée; ignorant la rechute de sa pénitente, qu'elle avait un peu perdue de vue, elle continuait à s'occuper d'elle affectueusement. Une circonstance assez tragique allait lui révéler combien elle avait mal placé sa bienveillance. La jeune femme allait être mère, et les couches étaient laborieuses. Avec d'autres femmes de la parenté, sa jolie amie l'assistait, et la malade ne semblait avoir d'yeux et de bonne grâce que pour elle. Si bien qu'à la fin une des assistantes, impatientée et un peu jalouse, s'exclama : « Ce n'est pas étonnant que rien ne marche. Une femme enceinte n'a pas le droit de donner des soins à une accouchée. C'est la loi du gynécée ». Étonnée, la sœur de Psellos demande à qui s'adresse l'allusion : on lui démontre, — de façon trop brutale pour qu'on la puisse dire, — combien elle avait inconsidérément égaré son amitié. Déçue, profondément navrée, elle chasse de sa présence l'amie indigne; et tout aussitôt l'accouchement se termina le plus heureusement du monde.

Malgré les petites tristesses de cette sorte, ces gens en somme étaient heureux. Les enfants avaient grandi : la fille était établie; le fils, qui avait seize ans maintenant, venait de trouver un emploi dans l'administration ; et, quoiqu'il éprouvât quelque regret à

quitter ses chères études, il se réjouissait à la pensée de courir le monde. « Alors, remarque ce bourgeois de Byzance, étrangement casanier, pour la première fois je sortis de la ville, et je vis le mur d'enceinte; pour la première fois je découvris la campagne. » Un grand malheur allait brusquement ruiner cette félicité.

III

C'était en 1034. Brusquement la sœur de Psellos tomba malade, et en quelque jours elle mourut, fauchée dans sa fleur, et si belle encore jusque dans la mort même, que, sur le passage du cortège funèbre, tout le monde s'arrêtait pour contempler une dernière fois la jolie morte, couchée dans la parure de ses beaux cheveux d'or. Psellos était alors absent de Constantinople. Ses parents, qui savaient la profonde affection qu'il avait pour sa sœur, craignant que la brusque annonce du malheur qui les frappait n'entraînât peut-être une autre catastrophe, résolurent de rappeler sous un prétexte le jeune homme auprès d'eux, afin de le préparer doucement à leur deuil et de consoler son affliction. On lui écrivit donc de revenir à Byzance, afin d'y reprendre ses études interrompues; comme à l'ordinaire, la lettre lui donnait de bonnes nouvelles de sa sœur. Le hasard allait déjouer brutalement toutes ces affectueuses précautions. Il faut laisser ici la parole à Psellos, tant il y a dans ce passage, l'un des plus beaux assurément de l'éloge funèbre, d'émotion vraie et de douleur sincère, tant il y a plaisir à retrouver ici sous l'écrivain un homme, tant on y rencontre enfin de renseigne-

ments intéressants sur les mœurs byzantines, toutes pénétrées encore, malgré le christianisme, de souvenirs classiques et païens.

« Je venais, dit Psellos, de franchir le mur d'enceinte, j'étais en ville et je me trouvais près du cimetière où reposait le corps de ma sœur. C'était justement le septième jour après ses funérailles, et beaucoup de nos parents s'étaient rassemblés là pour pleurer la défunte et offrir à ma mère des consolations. J'avisai l'un d'entre eux, un brave homme sans malice, qui n'était pas dans le secret du pieux artifice dont mes parents avaient usé pour me rappeler. Je lui demandai des nouvelles de mon père et de ma mère et de quelques-uns des miens. Lui, sans chercher d'ambages ni de détours, me répondit tout franc : « Ton père fait les lamentations funèbres sur la tombe » de sa fille; ta mère est à ses côtés, inconsolable, » comme tu le sais, de son malheur ». Il dit, et je ne sais plus ce qu'alors j'éprouvai. Comme frappé du feu du ciel, inerte et sans voix, je tombai à bas de mon cheval. La rumeur qui s'éleva autour de moi frappa l'oreille de mes parents; une autre lamentation éclata, les gémissements recommencèrent plus violents encore à mon sujet, comme un brasier mal éteint qu'un coup de vent a rallumé. Ils me regardèrent d'un air égaré, et, pour la première fois, ma mère osa lever son voile, sans souci d'exposer son visage aux regards des hommes. On se penchait sur moi, chacun s'efforçait de me toucher, cherchant à me rappeler à la vie par ses gémissements. On m'enleva à demi mort et on me transporta près du tombeau de ma sœur [1]. »

1. J'ai, pour ce passage, encore emprunté la traduction de M. Rambaud

On voit tout ce qui persistait, dans cette Byzance chrétienne du XIe siècle, des vieux usages de l'antiquité hellénique. Ces parents qui, sept jours après les funérailles, se rassemblent pour pleurer sur la tombe d'une morte aimée, c'est la scène même que nous voyons représentée sur tant de beaux vases funéraires attiques, et il n'est point rare de rencontrer sur les lécythes blancs des nécropoles athéniennes l'épisode même que Psellos nous a retracé, le jeune homme revenant de l'étranger, que la vue de ses proches groupés autour d'un tombeau informe brusquement du malheur qui a frappé sa famille en son absence. Ce n'est point aux portes de Constantinople, dans l'ombre des églises qui avoisinent la grande muraille, que nous transporte le récit de l'écrivain byzantin; c'est bien plutôt dans cet admirable et mélancolique cimetière du Céramique d'Athènes, parmi les hautes stèles sculptées, que les survivants viennent parer de bandelettes et de guirlandes de fleurs. Et voici qui n'est guère moins antique : c'est la lamentation funèbre que Psellos, revenu à lui, improvise, parmi les parents assemblés, sur le tombeau de sa sœur morte.

« Lorsque j'ouvris les yeux et que je vis le tombeau de ma sœur, je compris toute l'étendue de mon malheur, et, revenant à moi, je versai sur sa cendre, comme des libations funéraires, les ruisseaux de mes larmes :

« O ma douce amie! m'écriai-je, — car je ne la traitais pas seulement de sœur, je l'appelais de tous les noms les plus tendres et les plus affectueux, — ô beauté merveilleuse, nature incomparable, vertu sans rivale, belle statue douée d'une âme, aiguillon de la

persuasion, sirène des discours, grâce invaincue! O toi qui es tout pour moi, et plus que mon âme! comment es-tu partie abandonnant ton frère? comment as-tu pu t'arracher à celui qui a grandi avec toi? comment as-tu pu te résigner à cette cruelle séparation? Mais dis-moi : quel séjour t'a reçue? dans quelles demeures te reposes-tu? au milieu de quelles prairies? de quelles grâces, de quels jardins peux-tu récréer tes yeux? Quelle est donc la félicité que tu as préférée à ma vue? Par quelles fleurs es-tu séduite? par quelles roses, par quels ruisseaux murmurants? Quels rossignols te charment de leurs doux chants, quelles cigales de leurs concerts[1]? De ta beauté reste-t-il quelque chose, ou bien la mort a-t-elle tout effacé? l'éclat de tes yeux s'est-il évanoui, la fleur de tes lèvres a-t-elle disparu, ou bien le sépulcre garde-t-il ta beauté comme un trésor? »

Autour de l'improvisateur les parents pleurent, la foule accompagne de ses larmes la lamentation funèbre. Et sans doute il y a dans ce morceau une part de rhétorique; à la mort de son père, à la mort de sa mère, Psellos dira sa douleur en des termes assez semblables et avec les mêmes recherches de bel esprit; mais l'émotion n'en est pas moins sincère, et que de traits intéressants pour l'histoire des idées on peut relever dans ce passage. Ce n'est point le paradis chrétien que Psellos évoque ici à nos yeux : ces jardins pleins d'ombrages et de fleurs, où les âmes mortes errent parmi les chants d'oiseaux et le murmure des eaux courantes, ce sont toujours les Champs Élysées.

1. Traduction de M. Rambaud.

Mais voici, à côté des souvenirs du paganisme, reparaître Byzance chrétienne. Lorsque, à grand'-peine, les parents arrachent enfin leur fils du tombeau, en le suppliant d'avoir pitié de leur propre douleur, Psellos tout à coup regarde sa mère, et son émotion redouble. Théodote est vêtue du manteau noir, de la robe sombre des religieuses; ses cheveux sont coupés. Au chevet de sa fille mourante, à l'instant même où la jeune femme vient d'expirer, la tête doucement appuyée sur le sein maternel, Théodote, tout en pleurs, après avoir fermé les yeux de la morte, s'est résolue à se consacrer désormais à Dieu. Auprès d'elle, son mari, effondré de douleur, se lamente et gémit, comme un faible homme qu'il est. Elle, au contraire, se ressaisit, elle exhorte son époux à chercher avec elle la consolation au cloître, elle l'oblige à souscrire au vœu qu'elle formait depuis si longtemps. Près de l'endroit où sa fille était enterrée, s'élevait un monastère de femmes : elle s'y retire, afin d'être plus près de sa chère morte et de Dieu. Elle renonce au monde, aux affections terrestres, et, à son exemple, son mari se réfugie également dans un couvent. De tels renoncements n'étaient point chose rare à Byzance. Dans cette société profondément empreinte de mysticisme, le cloître était l'asile ordinaire des grandes douleurs comme des grandes disgrâces. On n'était point, au reste, pour y vivre, obligé de recevoir les ordres, ni contraint de prononcer des vœux éternels. Entre le couvent et le monde, la séparation n'était point absolue, la barrière point infranchissable. Après y être entré par quelque coup de dépit ou de désespoir, on en sortait sans trop de peine; et de l'intérieur même du monastère, on ne perdait point tout contact

avec la vie du dehors. Dans sa retraite, Théodote n'eut garde d'abandonner le fils qui lui restait, et qu'elle aimait tant.

IV

Ce que fut au cloître la vie de cette femme, de tout temps portée à la dévotion et plus exaltée encore par une grande douleur, on n'a point de peine à le deviner. Comme tous les ascètes, elle eut pour souci principal de dompter la chair, « d'asservir la bête », selon l'expression de Psellos, de refréner en elle toute imagination intempestive, tout raisonnement déplacé, toute vaine pensée de gloire mondaine, tout sentiment matériel enfin, afin de vivre toute en Dieu, comme un pur esprit. Elle couchait sur la terre nue, jeûnait, ne buvait que de l'eau; toujours strictement voilée, elle passait de longues heures en prières, espérant trouver dans ces effusions mystiques un moyen de saisir plus pleinement la divinité; et Psellos nous la peint à ces moments, ravie en quelque sorte en extase, ne bougeant plus, ne remuant plus ni mains, ni pieds, ni tête, semblable aux immobiles icônes qui tapissaient les murailles de l'église, ne se rattachant plus à la terre que par l'éclair de vie qui brillait dans ses yeux. Pourtant, par un point toujours, cette femme était ramenée vers le monde, par la sollicitude qu'elle gardait pour son fils. Près des deux monastères où ses parents s'étaient retirés, le jeune Psellos continuait ses études, et on le voit leur y rendre des visites fréquentes, avoir avec eux de longs entretiens philosophiques ou religieux, chercher sans cesse,

surtout auprès de Théodote, des conseils et des consolations. Et la clôture était si peu rigide que bien des fois, dans ce couvent de femmes le jeune homme venait dîner et passer la nuit.

Et de même, persistante et étroite, l'union de la famille, malgré la séparation de ses membres, se retrouvait dans toutes les circonstances solennelles ou douloureuses. Un jour, subitement, le père de Psellos tombe malade, et le fils, qui semble avoir entrevu sur le tard tout ce qu'il y avait en ce bon homme de simplicité charmante, accourt tout éploré auprès de lui. Mais Théodote aussi est au chevet du mourant ; elle console ses derniers moments, reçoit ses derniers conseils, et, avec une douleur sincère, elle pleure la perte de son époux. Et voyez quelles sont les recommandations suprêmes, et si touchantes, qu'adresse le mourant à son fils : « Je m'en vais, mon enfant, faire le grand voyage. Prends sur toi de ne pas trop pleurer et console bien ta mère ». Et auprès du lit du mort, le fils et la mère tombent aux bras l'un de l'autre, et, malgré sa piété, malgré son détachement des choses de la terre, Théodote change de couleur et pleure, et ce n'est point sans combat qu'elle se ressaisit enfin. Sans doute alors les enseignements de l'Église lui reviennent à la mémoire ; elle se raisonne, elle se dit que maintenant pour la première fois son mari, délivré des liens du monde, est véritablement affranchi, elle explique à son fils que les larmes qu'il verse prouvent simplement qu'il ne s'est point encore évadé de sa prison terrestre, qu'il n'a point encore trouvé le port, qu'il erre encore sur la mer orageuse de la vie. Mais ce n'est là que le second mouvement, et il ne me déplaît point de voir l'immo-

bile icône s'émouvoir d'abord et s'attendrir comme une femme. Sa piété, si grande fût-elle, n'avait point oblitéré en elle tout autre sentiment.

Après cette nouvelle épreuve, la dévotion pourtant se fit plus ardente encore dans cette âme passionnée. Dans son désir de retrancher de sa vie tout le superflu, elle supprimait même le nécessaire et son corps devenait, à ce régime, fluet, diaphane, presque aérien. Vainement les siens blâmaient les excès de son ascétisme; vainement son vieux père lui faisait des reproches et la pressait de changer d'existence. Si parfois elle se laissait fléchir à ces tendres représentations, si elle se résignait, pour faire plaisir à ses proches, à ordonner un repas plus copieux, au moment de se mettre à table elle se reprenait, sentait la profondeur du péché qu'elle allait commettre, et vite elle commandait qu'on cherchât dans la rue quelque pauvresse, pour manger à sa place le dîner préparé; et toute joyeuse d'avoir échappé à la tentation, elle appelait son invitée de hasard sa bienfaitrice et sa libératrice. Mais, à ce régime, elle allait s'affaiblissant de jour en jour; maintenant, pour se rendre à l'église et s'y tenir debout pendant l'office, il lui fallait le bras de deux servantes. Et par tout cela, Théodote avait acquis un grand renom de sainteté.

Pourtant elle n'avait toujours pas pris l'habit des religieuses, se jugeant en sa modestie indigne d'un tel honneur, et cependant, se sentant mourir, elle aspirait ardemment à ce suprême bien. Cette fois encore, chose curieuse, ce fut un rêve qui détermina sa décision. Une de ses amies du couvent eut un songe. Il lui sembla qu'elle était à l'Hippodrome,

dans la loge impériale, et qu'elle y voyait, autour d'un mystérieux trône d'or, si éblouissant qu'à peine on le pouvait regarder, d'autres trônes, également en or ou en ivoire, rangés en demi-cercle; parmi eux, un peu à l'écart sur la droite, était placé un trône fait d'une matière spéciale et inconnue, sombre et brillante tout ensemble. Et comme elle demandait à qui ce beau siège était destiné, une voix lui répondit que c'était le trône de Théodote. « L'empereur — entendez le roi des cieux — a ordonné qu'on le prépare, car elle doit venir s'y asseoir bientôt. » C'était l'avertissement de la mort prochaine, et l'annonce aussi de la future sainteté. Théodote se résolut à prendre le voile.

Ce fut une solennelle et émouvante cérémonie. L'église du monastère était parée comme pour une fête; les religieuses remplissaient l'abside; le prêtre était à l'autel, Psellos aussi était présent, au premier rang de la foule assemblée. A l'étonnement général, la professe, si affaiblie d'ordinaire, si épuisée qu'on s'attendait à la voir apporter en litière, par un suprême effort d'énergie, se remit debout pour ce grand jour. Illuminée d'une beauté surnaturelle, « comme une fiancée qui va vers l'époux, » elle apparut sans personne pour la soutenir, s'avança d'un pas ferme vers l'autel, et, durant tout le long office de la consécration, elle se tint debout sans fléchir. Elle reçut des mains du prêtre l'anneau d'or, les sandales, la croix; puis elle communia. Psellos, très ému, était tombé aux pieds de la sainte femme. Alors, se tournant vers lui, la mère lui dit d'une voix douce : « Puisses-tu, toi aussi, mon fils, rencontrer un jour tous ces biens ». En même temps, son visage chan-

geait d'aspect, une clarté surnaturelle s'allumait dans ses regards. C'était la fin. Elle voulut prendre alors un moment de repos et s'assit sur un siège bas. Puis, tout à coup, comme si elle eût aperçu sur sa droite quelque chose d'invisible aux regards des hommes, elle eut un sursaut et s'affaissa évanouie. Quand elle revint à elle, une dernière fois elle appela son fils chéri, elle le réclama avec instance, et elle mourut doucement, fidèle jusqu'à la fin aux deux sentiments qui avaient rempli et dominé sa vie : l'amour maternel et l'amour de Dieu.

Ce que fut la douleur de Psellos, arrivé trop tard pour recevoir le baiser suprême de sa mère, on le devine, et lui-même nous l'a dit. « Je tombai par terre comme mort, écrit-il, ne sachant plus rien de ce qui m'entourait, jusqu'au moment où les assistants, me jetant de l'eau froide au visage et me faisant respirer des parfums, m'eurent rappelé à la vie. » Je passe sur la lamentation funèbre qu'avec son ordinaire facilité il improvisa devant le cercueil de la morte. Il vaut mieux dire quelles funérailles Constantinople fit à Théodote. La ville entière s'y associa, chacun voulant toucher une dernière fois le corps, les mains, le visage de la pieuse femme. Les assistants déchirèrent, pour s'en partager les morceaux et les conserver comme des reliques, la dernière robe qu'elle avait portée, et le vieux père de la défunte, debout près du lit où reposait le cadavre, pouvait dire justement à sa vieille mère qui sanglotait : « Crois-moi, femme, tu as donné le jour à une sainte et à une martyre ».

V

Ce n'est point cependant par sa fin pieuse, par les dernières années de sa vie dévote, que Théodote est surtout intéressante. Elle l'est bien davantage par le grand amour qu'elle eut pour son fils. Toute sa vie, Psellos demeura persuadé que, du haut du ciel, celle qui avait dirigé sa jeunesse continuait à veiller tendrement sur lui, et plus d'une fois le philosophe se reprocha d'avoir trompé quelque peu les espérances de la sainte femme, en embrassant d'autres idées que celles qu'elle eût aimées. Il y a assurément quelque chose de paradoxal à ce que le brave homme, dont la vie s'écoula « comme l'huile qui coule sans bruit », à ce que le bon bourgeois « peu prompt à la parole » ait eu pour fils le plus remuant, le plus actif, le plns intrigant des courtisans et le plus loquace des orateurs, et à ce que cette mère pieuse, morte en odeur de sainteté, ait donné le jour à l'esprit le plus libre, le plus ouvert, le plus scientifique de son temps. Psellos sentait bien ce contraste, et à quel point il différait de ses parents. Mais l'amour de la science était chez lui le plus fort. « Je devrais, dit-il quelque part, ne penser qu'à Dieu seul. Mais mon caractère, l'impérieux désir qu'a mon âme de toute connaissance, m'ont entraîné vers la science. » Ce qu'était cette science, et combien vaste et profonde, lui-même nous l'a complaisamment expliqué : il nous a dit comment, à vingt-cinq ans, il savait tout ce qu'on peut savoir, rhétorique et philosophie, géométrie et musique, droit et astronomie, médecine, physique, sciences occultes même, et com-

ment du néoplatonisme et de « l'admirable Proclus », il s'était élevé peu à peu jusqu'à « la pure lumière de Platon ». Au fond, malgré les scrupules qu'il en éprouvait parfois, ce libre et grand esprit ne regrettait point sa science, et sa mère aussi, tout compte fait, devait, du haut du ciel, être contente de lui. C'est parce qu'il était un savant éminent que cet homme de lettres parvint à la cour et se haussa jusqu'au poste de premier ministre : et ainsi, quoique d'une autre manière, il remplit en somme les grandes ambitions et réalisa les beaux rêves que sa mère avait formés jadis pour lui au bord de son berceau.

CHAPITRE XII

ANNE DALASSÈNE

UNE FAMILLE DE L'ARISTOCRATIE BYZANTINE AU XIe SIÈCLE

Entre les grandes familles féodales et militaires de l'aristocratie byzantine, une des plus célèbres, vers le milieu du xie siècle, était la famille des Comnènes A sa richesse, à l'étendue de ses vastes domaines asiatiques, au nombre de ses vassaux et de ses clients s'ajoutait, pour accroître son prestige, l'éclat des services rendus par ses membres : son chef, Isaac, était alors un des plus illustres généraux de la monarchie. Aussi, lorsqu'en 1057 les grands chefs militaires, lassés des dégoûts dont les abreuvait le pouvoir civil, se décidèrent à un pronunciamiento, d'un accord unanime ils proclamèrent le Comnène basileus des Romains. Ainsi Isaac préludait à la grandeur future de sa maison.

Pourtant, deux ans à peine après être monté sur le trône, le nouveau prince, découragé, impuissant à faire le bien qu'il rêvait, et par surcroît malade, se décidait à abdiquer. Il songea un moment à passer le

pouvoir à son frère Jean, qu'il avait élevé déjà aux hautes charges de curopalate et de grand domestique; mais celui-ci, effrayé de la lourdeur de la tâche impériale, se récusa obstinément. Vainement sa femme, Anne Dalassène, essaya de relever son courage; vainement elle lui représenta les périls futurs auxquels il exposait les siens, forcément suspects à tout gouvernement comme des candidats éventuels à la couronne; vainement, mêlant les reproches et les larmes, elle railla en termes amers ce désintéressement philosophique et cette dangereuse modération Elle ne put rien obtenir. Au refus de Jean, le trône échut au président du Sénat, Constantin Doukas Mais toute sa vie Anne Dalassène devait garder la mémoire de ces tragiques entretiens du mois de novembre 1059. Jamais elle ne se consola d'avoir vu lui échapper ce diadème impérial qu'un mot de son mari pouvait placer sur sa tête; jamais elle ne pardonna aux Doukas de l'avoir supplantée sur ce trône où elle pensait s'asseoir. Désormais elle proposa un but unique à sa vie : ce fut de retrouver l'occasion perdue, de prendre sur la destinée sa revanche, de reconquérir pour les siens ce pouvoir suprême qu'elle avait cru tenir : et comme elle était habile et opiniâtre autant qu'ambitieuse, Anne Dalassène réussit. Le coup d'État de 1081, qui assura pour plus d'un siècle l'empire à la dynastie des Comnènes, fut l'effet indirect, mais certain et logique, de sa tenace énergie, du souci passionné qu'elle avait de la gloire de sa maison, du dévouement maternel, profond, inaltérable, qu'en toute circonstance elle montra pour ses enfants.

I

Si l'on fait abstraction de la différence des conditions sociales, la grande dame qu'était Anne Dalassène ressemble fort à la bourgeoise que fut la mère de Psellos. Comme elle, elle était pieuse, charitable, vertueuse; comme elle, elle se plaisait dans la société des prêtres et des moines, et rêvait de finir ses jours en quelque monastère; comme elle, elle passait en veilles pieuses une bonne partie de ses nuits, alternant les prières avec le chant des psaumes, et dans le monde elle portait un visage sévère et grave, qui inspirait aux gens frivoles un respect mêlé de crainte. Comme elle aussi, elle joignait à cet ardent amour de Dieu un amour passionné de ses enfants. Dans un acte officiel, son fils, l'empereur Alexis, lui a rendu plus tard un témoignage qu'il faut citer. « Rien n'est comparable, écrit le basileus, à une mère tendre et qui aime ses enfants. Il n'est point au monde de plus ferme appui, soit qu'un danger se lève à l'horizon, soit qu'un ennui soit à redouter. Si elle donne un conseil, son conseil est bon; si elle prie, sa prière toute-puissante assure à ceux qui en sont l'objet une invincible protection. Telle m'est apparue, dès mon plus jeune âge, ma mère et souveraine vénérée, qui fut en toutes circonstances pour moi mon instituteur et mon guide. Nous n'étions qu'une âme en deux corps, et, par la grâce de Dieu, cette belle et étroite union dure encore aujourd'hui. »

Il est certain qu'Anne Dalassène exerça sur ses fils une profonde et décisive influence. Comme dans la famille de Psellos, c'est elle qui, au palais Com-

nène, était l'homme de la maison ; et lorsque, en 1067, la mort de son mari la laissa veuve avec huit enfants, cinq garçons et trois filles, son rôle, déjà grand, ne put que s'accroître encore. C'est elle qui vraiment éleva tous les siens, qui fit d'eux les hommes remarquables qu'ils furent, capables de remplir les hautes destinées qu'elle rêvait pour eux et où elle les achemina. Elle écoutait volontiers, au reste, ceux qui lui promettaient l'empire pour ses enfants, mais surtout elle n'épargna rien pour faire de ces prophéties une réalité. « Ce sont ses prières, écrit encore son fils Alexis, qui, montant sans cesse aux oreilles du Seigneur, nous ont élevé au faîte du pouvoir suprême. » Et c'est à juste titre que l'histoire l'appelle « la mère des Comnènes ».

La seule différence qu'il y ait entre ces deux mères également passionnées, la mère de Psellos et celle des Comnènes, c'est qu'Anne Dalassène devait à sa naissance, à sa richesse, au prestige de son nom, de pouvoir mettre au service de ses ambitions des moyens d'action que n'avait point la bourgeoise Théodote. Issue d'une grande famille, fille d'un père qui avait rempli de hautes fonctions dans le thème d'Italie, appartenant par sa mère à cette illustre maison des Dalassènes, dont la renommée avait inquiété plusieurs empereurs, mariée à un Comnène, alliée à ce que l'aristocratie byzantine comptait de plus fameux, elle avait toujours vécu dans le monde et à la cour, et elle y avait appris l'art des intrigues, qu'elle pratiquait avec une habileté extrême, apportant une dextérité prodigieuse à se jouer de toutes les difficultés, une maëstria sans pareille à évoluer dans les passes les plus périlleuses.

A ces adresses précieuses, mais un peu subalternes, Anne joignait d'ailleurs des qualités d'esprit tout à fait éminentes, Son fils Alexis, sa petite-fille Anne Comnène ne parlent jamais d'elle qu'avec une admiration sans mélange. Elle avait une intelligence de premier ordre, « un esprit puissant, vraiment royal et digne du trône ». Dès sa jeunesse, elle avait montré une volonté énergique et forte, un ferme bon sens; dans son cerveau lucide et bien ordonné, une pensée active était en mouvement sans cesse. « C'était merveille, écrit Anne Comnène, de trouver dans ce corps de jeune femme la raison d'un vieillard, et il suffisait de la regarder pour découvrir tout ce qu'il y avait en elle de sérieux et de mérite. » C'était une âme d'homme d'État. Elle possédait une admirable expérience des affaires, une connaissance approfondie des choses de la politique; elle eût été capable de gouverner un monde. Elle était servie enfin par des dons naturels remarquables, une parole aisée, concise, qui toujours trouvait le mot juste et sans effort s'élevait à l'éloquence. « Sans son intelligence, sans sa raison, a dit d'elle son fils, la monarchie eût été perdue. » Et Anne Comnène la proclame supérieure à tous les hommes d'État de son temps. « Elle était, écrit-elle encore, l'honneur de son sexe, la gloire de la nature humaine. » Avec cela, courageuse, pleine d'audaces hautaines, capable pour ses fils de tous les dévouements et de toutes les habiletés, c'était d'un mot une femme supérieure, qui justifiait par ses hautes qualités les ambitions immenses qu'elle nourrissait. impérieuse et intrigante tour à tour, avisée et souple quand il fallait, hardie et brave quand il était nécessaire, et toujours intelligente infiniment, c'est elle

assurément qui fonda la grandeur de sa famille, et l'on conçoit, à la voir telle, l'ascendant prodigieux que jusqu'à sa mort elle garda sur ses fils reconnaissants.

II

Au moment où, en 1067, la mort de son mari faisait d'Anne Dalassène le chef de la famille, trois de ses fils étaient grands déjà. Manuel, l'aîné, servait dans l'armée impériale; Isaac et Alexis étaient des jeunes gens de dix-neuf à vingt ans; seuls, Adrien et Nicéphore étaient des enfants encore. De même, de ses trois filles deux étaient établies, mariées à des hommes de noble race; l'une avait épousé Michel Taronite, l'autre Nicéphore Mélissène. Achever l'éducation des plus jeunes, pousser les autres et assurer leur fortune, tel fut le double objet que la mère se proposa désormais.

Les circonstances la servirent à merveille. En ce temps, le trône de Byzance était une fois encore occupé par une femme, Eudocie, la veuve de Constantin Doukas, qui exerçait la régence au nom de son jeune fils Michel VII. C'était une princesse intelligente, instruite, lettrée même : encore qu'on lui ait attribué à tort la composition du poème mythologique intitulé le « *Violarium* », ou « le champ de violettes », il est certain qu'elle aimait à écrire; elle est l'auteur de plusieurs morceaux en vers, sur la chevelure d'Ariane, sur les occupations qui conviennent à une princesse, et d'un traité sur la vie monastique, qui suffisent à attester ses goûts et ses prétentions littéraires. Mais plus encore c'était une

femme énergique, ambitieuse, avide de gouverner : « J'entends bien, disait-elle, mourir sur le trône » Aussi son mari, qui appréciait ses qualités, lui avait-il, avant de mourir, assuré par acte exprès le pouvoir suprême, non sans lui avoir toutefois fait prendre en échange, par une étrange précaution d'époux amoureux et jaloux, l'engagement écrit de ne jamais se remarier. Eudocie avait consenti, et la promesse signée par elle avait été solennellement confiée à la garde du patriarche Jean Xiphilin.

Malheureusement pour les dernières volontés du basileus Constantin X, la situation où se débattait l'empire était singulièrement difficile pour une femme ; le besoin d'une main d'homme se faisait impérieusement sentir ; et puis, d'autre part, Eudocie, quoiqu'elle frisât la quarantaine, était une personne de tempérament qui supportait mal son veuvage. Elle venait justement de s'éprendre passionnément du beau Romain Diogène, un général qui, à la mort du souverain, avait essayé un soulèvement militaire : vaincu, amené prisonnier à Constantinople, il attendait son jugement, quand, à la grande surprise des gens de cour, l'impératrice lui accorda sa grâce ; et bientôt elle ne pensa plus qu'à l'épouser. Une chose la gênait pourtant : c'était le malencontreux document remis aux mains du patriarche. Fort adroitement la régente circonvint le prélat ; elle feignit d'éprouver pour le frère de Xiphilin un violent amour ; et celui-ci, en bon parent, afin de ne point contrarier la fortune qui souriait à sa famille, consentit à restituer à Eudocie le papier qui contenait sa promesse. Une fois rentrée en possession de son engagement, la basilissa jeta le masque et épousa Romain Diogène.

« L'homme, dit philosophiquement Psellos en contant cette aventure, est un animal changeant, surtout lorsqu'il trouve à ses changements des prétextes spécieux. » Mais tout le monde ne prit point la chose avec autant de philosophie. Le César Jean Doukas, frère de l'empereur défunt, qui se voyait écarté des affaires, le patriarche Xiphilin, furieux d'avoir été joué, ne cachèrent point leur mécontentement; et Psellos lui-même, qui avait été le ministre favori de Constantin X et qui était le précepteur du jeune Michel VII, finit par prendre quelque déplaisir à la politique nouvelle qui s'inaugurait. C'était en effet le triomphe de l'armée qu'assurait l'avènement de Romain, et le parti civil, inquiet, exaspéré, nettement faisait opposition à un prince qui menaçait de le déposséder de son influence.

C'est cela précisément qui rapprocha les Comnènes de la cour. Outre qu'Eudocie était un peu leur parente, ils étaient, par leur nom, par le souvenir de l'empereur Isaac leur oncle, considérés comme les représentants les plus illustres et les plus fermes partisans des idées de réorganisation militaire et d'action énergique, que symbolisait l'élévation de Romain; en outre, Anne Dalassène était trop enchantée de la chute de ses ennemis les Doukas pour marchander son concours et refuser sa sympathie au nouveau régime. Toute la famille se trouva donc en grande faveur au palais. Anne Dalassène maria la dernière de ses filles à Constantin Diogène, proche parent du basileus; pour son fils Manuel, elle obtint les plus hautes dignités. Il reçut le commandement en chef de l'armée d'Orient : il fut fait protoproèdre, puis curopalate, et, à la tête des troupes, il se signala

par de brillants exploits. Grâce à lui, le nom des Comnènes redevenait populaire dans les camps, et Anne Dalassène souriait à ses espérances, quand, brusquement, le jeune général tomba malade gravement en Bithynie.

A cette nouvelle, la mère épouvantée accourt en hâte au chevet de son fils; par un suprême effort de volonté, Manuel, presque mourant déjà, se lève de son lit pour la recevoir; il se jette dans ses bras, ayant à peine la force de dire quelques mots; puis il retombe, et, après avoir exprimé le vœu d'être enseveli dans le même tombeau où reposerait un jour sa mère bien-aimée, il défaille et meurt. Rien ne prouve mieux que cette anecdote le respect profond et la tendre affection que cette femme avait su inspirer à ses enfants; rien non plus ne montre mieux que ce qui suit la rare énergie de son âme. La mort de Manuel était plus qu'un deuil cruel, c'était la ruine de toutes les espérances qu'elle fondait sur cette jeune gloire. Malgré la grandeur de sa perte et de son désespoir, Anne Dalassène pourtant se ressaisit sous le coup qui l'accablait. Un Comnène disparaissait : il fallait qu'un autre continuât la tradition et assurât les destinées de la race. Elle décida d'envoyer incontinent à l'armée son troisième fils, le jeune Alexis. Mais l'empereur se montra plus pitoyable que la mère. Quand le Comnène vint lui demander l'autorisation de partir : « Il ne faut point, lui répondit-il, qu'en une telle tristesse ta mère demeure seule, et je ne veux point à la douleur de la perte d'un fils ajouter celle de l'éloignement d'un autre ». Et il renvoya le jeune homme à Anne Dalassène.

La révolution de 1071 détruisit d'un seul coup l'œuvre que patiemment Anne échafaudait. On sait comment la défaite de Romain IV, battu à Mantzikiert par les Turcs et tombé aux mains du sultan, déchaîna à la cour toutes les haines dès longtemps amassées contre l'infortuné souverain, et comment le parti des Doukas, après avoir proclamé sa déchéance, n'hésita pas, quand le basileus fut délivré de sa captivité, à lui faire la guerre comme à un ennemi. Avec son ordinaire courage, Anne Dalassène demeura obstinément fidèle à cet empereur mis au ban de l'empire. Elle ne tarda pas à être accusée d'être avec lui en correspondance secrète; on la cita devant un tribunal; d'avance sa condamnation semblait certaine. Alors on vit cette femme, toujours ferme et hautaine, tirer brusquement de sous son manteau un crucifix, et le brandissant à la face des juges déconcertés : « Voilà, s'exclama-t-elle, mon juge et le vôtre. Pensez à lui en rendant votre sentence et prenez bien garde qu'elle soit digne du juge suprême qui voit le secret des cœurs ». A cette sortie inattendue, le tribunal se trouva tout décontenancé. Quelques-uns déjà inclinaient pour l'acquittement; le plus grand nombre pourtant eut peur de la colère du nouveau maître. On s'en tira par une lâcheté, que les amis des Comnènes rapprochèrent, d'un mot heureux, du « jugement de Caïphe ». Anne Dalassène fut condamnée à l'exil et reléguée avec ses fils dans une des îles de l'archipel des Princes.

III

La disgrâce des Comnènes fut courte cependant. Leur grand adversaire, le César Jean Doukas, qui avait remplacé Romain et Eudocie dans le gouvernement, ne tarda pas à se brouiller avec son neveu l'empereur Michel VII, et dut quitter la cour pour se retirer dans ses terres d'Asie. Les Comnènes étaient, malgré leur chute, de trop puissants seigneurs pour que les nouveaux ministres ne sentissent point, en cette conjoncture, l'intérêt qu'il y avait à se concilier leur appui. On les rappela d'exil. Bientôt, pour mieux encore s'assurer leur concours, on fit épouser à Isaac, le chef de la maison, une cousine de l'impératrice Marie d'Alanie, et on lui donna peu après le commandement en chef de l'armée d'Orient, qu'avait eu jadis son frère Manuel. En partant Isaac emmena avec lui dans les camps son cadet Alexis. Désormais la fortune de la famille n'allait plus cesser de grandir.

Alexis Comnène, le futur empereur, avait alors vingt-trois ou vingt-quatre ans; Isaac était à peine plus âgé. Tous deux étaient des soldats admirables, passionnés des choses de la guerre, et d'une bravoure qui, chez l'aîné, allait parfois jusqu'à la plus folle témérité. On le voyait alors se précipiter sur l'ennemi « comme la foudre », et plus d'une fois, par ses imprudences, il tomba aux mains des infidèles. Alexis, quoique également courageux, était de caractère plus posé et plus calme. C'était, au physique, un homme de stature médiocre, mais solidement charpenté et très robuste; avec son teint hâlé, ses cheveux noirs, ses yeux sombres et étincelants, il avait

fort bonne mine et un air tout à fait séduisant. Entraîné à tous les exercices du corps, il était grand chasseur, cavalier élégant et infatigable, avide de mouvement et d'aventures guerrières. Mais à cette activité corporelle il joignait, au moral, une rare maîtrise de soi et une singulière habileté dans l'intrigue. Intelligent, instruit, beau parleur, il cachait en son âme une volonté tenace et ferme; seulement, comme il était naturellement d'humeur douce, il aimait mieux atteindre le but par l'adresse que par la violence. Très tendrement attaché, comme tous ses frères, à sa mère, il était l'objet des préférences secrètes d'Anne Dalassène; elle le jugeait en effet plus propre que les autres à réaliser ses ambitieuses espérances, et c'est pourquoi, de très bonne heure, elle l'avait poussé vers la carrière des armes et donné ensuite comme lieutenant à son aîné Isaac. En tout cela, Anne Dalassène voyait juste. En peu de temps, par leur bravoure éclatante et leurs exploits, les deux Comnènes allaient couvrir leur nom d'une incomparable renommée.

Vers ces années 1072-1073, la situation de l'empire était d'une gravité extrême. Sur la frontière d'Asie, les Turcs étaient menaçants : à ce péril, la révolte d'un chef de mercenaires, le Normand Roussel de Bailleul, ajoutait une complication de plus. Obligés de soutenir la lutte contre les infidèles avec des forces très diminuées par ce soulèvement, les deux frères pourtant firent merveille. A en croire les chroniques de famille, qui célèbrent avec un enthousiasme sans doute un peu partial leur bravoure et leur étroite amitié, — ils étaient unis, dit Anne Comnène, comme Oreste et Pylade, — leurs exploits furent ceux de pala-

dins. Un jour, dans un engagement, Isaac eut son cheval tué sous lui et tomba aux mains des Turcs. A grand'peine Alexis s'efforçait de sauver l'armée et de couvrir la retraite, lorsque, prises de panique, les troupes se débandent, laissant presque seul leur jeune général. Obligé de fuir, serré de près par les musulmans, Alexis n'échappe que par miracle à ceux qui le poursuivent; et après un court séjour dans un village perdu, enfin, avec quelques hommes, il réussit à atteindre Ancyre. N'ayant alors qu'une pensée, délivrer au plus vite son frère chéri, il court à Constantinople ramasser la rançon nécessaire; il eut la surprise, à son retour, de trouver Isaac déjà libre; la noblesse de Cappadoce s'était généreusement cotisée pour racheter l'héritier d'un si grand nom. Ensemble les deux frères reprennent alors la route de la capitale; de nouveau, aux alentours de Nicomédie, ils sont assaillis par un parti de Turcs et cernés. A grands coups d'épée ils s'ouvrent un passage, accomplissant dans la bataille des exploits prodigieux, et finalement ils se tirent d'affaire, et, malgré une poursuite acharnée, ils ramènent intact tout leur monde en lieu sûr. Quand, après cette chevauchée épique, ils rentrèrent à Constantinople, la foule enthousiaste leur fit un accueil triomphal, et, avec des yeux attendris et charmés, la multitude contemplait celui qu'elle nommait affectueusement « le beau jeune homme doré » (ὁ χρυσοῦς νεανίας Ἀλέξιος).

Une renommée si éclatante devait forcément inquiéter en haut lieu : on s'efforça de se débarrasser de ces jeunes gens trop populaires. Isaac fut, comme duc d'Antioche, envoyé aux confins de la lointaine Syrie; Alexis, promu au rang de stratopédarque, eut

mission de combattre et de réduire Roussel de Bailleul. Mais, pour cette entreprise difficile, on lui donna peu de soldats et point d'argent. Malgré les répugnances de sa mère, qui craignait de lui voir compromettre sa jeune gloire dans une aventure vouée à l'insuccès, Alexis accepta pourtant le commandement qu'on lui offrait. Et telle fut l'habileté de sa tactique et l'adresse de sa diplomatie que, dans une affaire où il semblait devoir se perdre, il trouva moyen de se grandir encore. Il commença par couper les vivres au rebelle, puis il sut, par une trahison subtilement ménagée, se le faire livrer, et triomphalement il ramena à Constantinople cet adversaire tant redouté. L'empereur Michel VII reçut le jeune héros avec une grâce extrême : « Bienvenu, lui dit-il, soit celui qui, après Dieu, est notre bras droit ». A ce moment, en 1074, Alexis était un des personnages les plus en vue à Byzance.

Or, à cette date même, un mécontentement universel s'élevait contre le basileus. L'avidité éhontée du premier ministre épuisait les finances et causait une disette dans l'empire; l'armée, qui ne recevait plus sa solde, se mutinait. Des ambitieux profitaient du désarroi où s'agitait le faible gouvernement de Michel; en Europe, Nicéphore Bryenne se proclamait empereur; en Asie, Nicéphore Botaniate prenait la pourpre, soutenu par la grande noblesse féodale, et même par une partie du Sénat. Entre le gouvernement et les prétendants rivaux, Alexis Comnène fort adroitement se ménageait, et ne faisant le jeu de personne, il fortifiait d'autant sa propre situation : et bientôt il sembla à ce point l'homme indispensable, que tous les partis sollicitaient son alliance et s'effor-

çaient de le conquérir. Très habilement il tira parti des événements pour consolider sa fortune.

Alexis, peu de temps auparavant, avait perdu sa femme. Pour la remplacer, on lui proposait deux partis également brillants et utiles. L'empereur lui faisait offrir la main de sa sœur Zoé, le César Jean Doukas songeait à lui donner en mariage sa petite-fille Irène. Ayant à choisir entre ces deux unions, le Comnène comprit sans peine les avantages de la seconde qui, confondant les intérêts des deux plus illustres familles de l'aristocratie byzantine, assurait à ses ambitions futures un inappréciable appui. Il se décida pour les Doukas. Mais, de divers côtés, le projet rencontra une opposition violente. L'empereur, blessé d'avoir vu rejeter son alliance, s'y montrait résolument hostile; chose plus extraordinaire, Anne Dallassène elle-même résistait à présent au désir de son fils : la vieille haine tenace qu'elle gardait aux Doukas obscurcissait ce jour-là l'habituelle netteté de son jugement et lui faisait oublier l'intérêt évident de sa maison. C'est ici qu'apparurent le sens politique et l'habile fermeté d'Alexis. Tout en protestant qu'il ne ferait jamais rien contre la volonté de sa mère, il se garda de céder à ses objurgations; patiemment, subtilement, il entreprit de la faire revenir sur ses préventions et, aidé par l'adroite diplomatie de sa future belle-mère, il finit par lever toutes les difficultés. Anne Dalassène, non sans répugnance, donna son consentement; on arracha de même l'agrément du basileus, et, à la fin de 1077, le mariage fut célébré. Anne Dalassène, on le verra plus loin, devait garder à sa bru une rancune opiniâtre, et d'autant plus vive sans doute qu'en cette circonstance elle avait dû, pour

la première fois de sa vie, incliner sa volonté devant celle de son fils.

Il faut avouer cependant qu'en ce débat Alexis avait raison contre sa mère : la suite des événements le prouva bien. L'alliance des Doukas était dans son jeu un appoint formidable; elle lui permit, entre les partis en présence, de porter son appui là où était son avantage et de devenir le maître véritable de la situation. Il resta fidèle d'abord au gouvernement établi : au commencement de 1078, il battit en Macédoine Nicéphore Bryenne. Mais lorsque, un peu après, Botaniate détrôna Michel VII, le Comnène jugea plus profitable de se rallier au nouveau régime. Une adhésion si précieuse reçut la récompense qu'elle méritait : Alexis obtint la charge de grand domestique des scholes, le titre de nobilissime, et il fut vraiment le défenseur attitré et le meilleur soutien du basileus. Une seconde fois il défit Nicéphore Bryenne, puis il écrasa un autre prétendant, Basilacès, et il les ramena tous deux captifs aux pieds de l'empereur. Une dignité de plus paya ces succès : il fut nommé proèdre. Mais surtout sa popularité s'en accrut merveilleusement. Par l'éclat de ses victoires, il était l'idole des soldats, qui l'acclamaient en toute circonstance et ne voulaient pas d'autre chef que lui. Par son mariage, il avait rallié à sa fortune la plus grande partie de l'aristocratie féodale, dont il incarnait les revendications, et il avait gagné en outre l'appui du patriarche, aveuglément dévoué aux Doukas. Par sa belle mine enfin, par l'auréole de gloire qui entourait son nom, il plaisait à la foule. Alexis Comnène était en droit de tout espérer.

IV

Or, à ce moment même, l'empereur Nicéphore Botaniate se rendait de plus en plus impopulaire. Ses ministres, comme jadis ceux de Michel VII, gaspillaient l'argent ramassé à grand'peine et, la détresse du trésor étant extrême, les exactions de la bureaucratie impériale accroissaient encore le mécontentement. L'armée, de plus en plus lassée du faible gouvernement qui dirigeait l'État, s'irritait d'être négligée, mal payée, sacrifiée sans cesse aux intérêts de l'administration civile. Les régiments d'Asie murmuraient; dans la capitale, les Varangues, ceux des soldats de la garde qui semblaient le plus sûrs, se révoltaient, et on apaisait difficilement leur mutinerie. Botaniate, par surcroît, était vieux, sans énergie, un peu ridicule. De toutes parts on réclamait une dynastie nouvelle, et la révolte de Nicéphore Mélissène, qui prit la pourpre en Asie, était le signe évident de la crise menaçante et prochaine.

Naturellement le parti civil était fort inquiet de cette situation, et les ministres ses chefs vivement préoccupés de la popularité des Comnènes, qui apparaissaient comme les chefs désignés du parti militaire et féodal. Déjà ils avaient marqué à Alexis leur défiance, en lui interdisant, après sa victoire sur Bryenne, d'entrer en triomphateur dans la capitale. Maintenant ils s'efforçaient de le compromettre chez l'empereur, représentant à Botaniate que le prétendant asiatique était le propre beau-frère des Comnènes, rappelant qu'Alexis — fort prudemment au reste — venait de refuser le commandement des

troupes envoyées contre son parent, s'efforçant de le montrer d'accord avec l'usurpateur et de le perdre définitivement. Mais Alexis, on le sait, était passé maître au jeu subtil des intrigues; aux trames de ses ennemis il répondit par d'autres trames et, par un coup de partie, il trouva moyen, au palais même où on machinait sa ruine, de se ménager un tout-puissant appui.

Au temps où Michel VII était encore empereur, il avait épousé la princesse Marie d'Alanie. C'était une très jolie femme, grande, élégante, au teint de neige, aux yeux clairs et charmants, d'une grâce et d'une séduction sans pareilles. « Ni Apelle, ni Phidias, dit Anne Comnène, n'ont rien fait qui soit aussi beau qu'elle. » « C'était, lit-on ailleurs, une statue vivante, que ne pouvaient se lasser d'admirer ceux qui aiment le beau, ou plutôt c'était l'Amour incarné et descendu sur la terre. » Cette belle personne, comme bien l'on pense, avait fait autour d'elle de grandes passions. Nicéphore Botaniate lui-même, lorsqu'il monta sur le trône, n'avait point été insensible à ses charmes, et quoiqu'il ne fût plus très jeune et qu'il fût déjà veuf deux fois, il s'était mis en tête de l'épouser. Il y avait bien une difficulté : le mari de la jeune femme, l'empereur déchu Michel VII, vivait encore; mais on l'avait fait entrer dans un monastère, il pouvait être considéré comme mort au monde, et son mariage tenu pour dissous. Un moment pourtant Nicéphore hésita et, comme il était avant tout soucieux de légitimer son usurpation par une union impériale, il songea à prendre pour femme la veuve de Constantin X et de Romain Diogène, Eudocie, qui volontiers eût consenti à partager le pouvoir avec lui. C'était là un

mariage raisonnable, bien assorti par la parité des âges; mais Marie était tout autrement belle et séduisante : Botaniate n'y résista pas. Malgré les répugnances de l'Église à sanctionner cette union doublement incorrecte, le basileus franchit le pas des troisièmes noces et épousa la femme de son prédécesseur.

Marie d'Alanie avait consenti sans enthousiasme au désir de Nicéphore, uniquement pour sauvegarder les intérêts de son jeune fils Constantin, âgé alors de quatre ans; mais elle ne pouvait aimer le vieux mari qui s'était imposé à elle. Alexis Comnène au contraire, était, on le sait, fort séduisant; il semble bien que l'impératrice ne tarda pas à éprouver pour lui un sentiment très tendre, et bientôt le bruit courut dans la capitale qu'elle était du dernier bien avec lui. Le fait paraît assez vraisemblable; en tout cas, il est certain que la basilissa prit nettement le parti des Comnènes et leur accorda toute sa faveur. Aussi bien, par le mariage de sa cousine avec Isaac, le chef de la famille, était-elle un peu leur parente; et, grâce à cette alliance, Isaac, qui pour lors était à Constantinople, avait ses entrées libres chez la souveraine. Il en profitait pour pousser son frère, pour lui concilier les bonnes grâces du gynécée, où tout le monde travaillait pour lui; et Anne Dalassène elle-même, par haine de sa belle-fille Irène Doukas, considérait sans déplaisir la liaison d'Alexis et aidait de tout son pouvoir les manœuvres de ses fils. Toutes ces intrigues aboutirent à un résultat assez imprévu : Marie d'Alanie adopta Alexis Comnène. Par là, il entrait dans la famille impériale, et, officiellement admis dans l'intimité du palais, il se trouva

plus aisément encore au courant de ce qu'on y tramait contre lui.

Circonvenu par ses ministres, l'empereur venait de prendre une grave résolution : il avait désigné pour son successeur son neveu Synadènos. Quand Marie d'Alanie sut ce choix, qui méconnaissait si brutalement les droits de son fils au trône, sa colère ne connut plus de bornes; avertis par elle aussitôt, les Comnènes, bien stylés par leur mère, soufflèrent encore sur son indignation. Les conseillers de l'empereur se décidèrent alors à un acte décisif; pour en finir, ils résolurent de faire crever les yeux aux deux frères. Mais, depuis longtemps, Isaac et Alexis se défiaient, à ce point qu'ils avaient, dit-on, pris la précaution de ne jamais se trouver tous deux en même temps au palais. Avisés, sans doute par l'impératrice, de ce qui se préparait, ils brusquèrent les choses et jouèrent le tout pour le tout.

Dans la nuit du 14 février 1081, Isaac et Alexis, accompagnés de leurs principaux partisans, s'enfuirent de la capitale, et ayant pris soin de s'emparer des chevaux des écuries impériales, ils gagnèrent sans être poursuivis les cantonnements de l'armée de Thrace. Leur départ fut si précipité, et leur fuite si rapide qu'ils durent laisser derrière eux toutes les femmes de leur parenté. C'est ici qu'Anne Dalassène retrouva toute sa coutumière énergie. En femme de tête qu'elle était, elle courut, dès le petit jour, se réfugier dans l'inviolable asile de Sainte-Sophie, emmenant avec elle ses filles, ses brus, ses petits-enfants; et lorsque Nicéphore Botaniate la fit sommer de venir au Palais Sacré, elle refusa net et, s'accrochant à l'iconostase, elle déclara qu'il faudrait

lui trancher les mains pour l'en détacher. Contre tant de fermeté, l'empereur n'osa employer la force; il négocia et finalement promit la vie sauve, quoiqu'il advînt, aux parentes des rebelles. On se contenta par précaution de les enfermer dans un monastère du Petrion, où la belle-fille du César Jean Doukas, belle-mère d'Alexis Comnène, ne tarda pas à venir les rejoindre. Et, anxieusement, toutes ces femmes attendirent l'issue des événements.

Elles n'eurent pas à attendre longtemps. Les conjurés, auxquels le César Jean Doukas avait apporté l'appui de son nom et de ses richesses, s'apprêtaient à les délivrer. Au camp de Schiza, sans tarder, ils avaient proclamé empereur Alexis Comnène, en faveur de qui Isaac, son frère ainé, s'était généreusement désisté; puis, en armes, on avait marché sur la capitale. Pendant ce temps, le faible Botaniate s'abandonnait à sa destinée : il hésitait, il ne prenait nulle mesure utile; d'avance, il se résignait à son sort. La trahison d'un mercenaire livra aux rebelles une des portes de la ville. Rien pourtant n'était décidé encore. Il fallut se battre dans les rues, et Constantinople connut toutes les horreurs d'une prise d'assaut. Peut-être même, dans cette lutte désordonnée, Botaniate, s'il avait tenté quelque effort vigoureux, aurait pu vaincre; il ne le voulut pas, ou ne l'osa pas. La défection de la flotte, qui se déclara pour les Comnènes, acheva de l'abattre. Pour arrêter l'inutile effusion du sang, le basileus, sur les instances du patriarche, se décida à abdiquer. Il entra dans un monastère et ne trouva que ce mot à dire : « Ce qui m'ennuie, c'est que je ne mangerai pas de viande. A part cela, tout le reste m'est indifférent ».

V

Anne Dalassène pouvait être heureuse : son fils était empereur. Et de même que c'était elle qui lui avait préparé les chemins du trône, ainsi son influence se marqua de façon prépondérante dans l'installation de la nouvelle dynastie.

Alexis Comnène avait à un haut degré l'esprit de famille. Son premier soin, dès qu'il fut maître du pouvoir, fut de combler d'honneurs tous ses proches ; pour ses frères, pour ses beaux-frères, il créa des dignités nouvelles et retentissantes et distribua entre eux les plus hautes charges de l'État. Pour sa mère, il fit davantage encore. Dès son jeune âge il avait professé un profond respect pour elle et pris l'habitude en toute circonstance de se gouverner d'après ses avis : devenu basileus, il voulut de même l'associer à tous ses conseils. Il lui décerna le titre d'impératrice, il la mit au courant de toutes les affaires, il la consulta en tout. Pour plaire à cette pieuse femme, il s'imposa, en expiation du pillage de la capitale, une pénitence de quarante jours, que tous les siens durent partager. Pour lui être agréable, il faillit prendre une résolution bien plus grave : il pensa à divorcer.

Malgré la chute de Nicéphore Botaniate, l'impératrice Marie était restée au Palais Sacré avec son fils Constantin; et ce traitement de faveur faisait fort jaser à Constantinople. Il semblait confirmer les bruits qui depuis longtemps déjà couraient sur les relations intimes d'Alexis avec la belle princesse; il offrait surtout un étrange contraste avec la manière

dont, à ce moment même, le basileus se comportait à l'égard de sa femme légitime. Tandis qu'avec sa mère et tous ceux de sa parenté, le nouveau souverain s'était installé au palais haut du Boucoléon, Irène, avec sa mère, ses sœurs et son grand-père, avait été invitée à prendre quartier dans le palais d'en bas, comme si, entre Comnènes et Doukas, on eût voulu marquer une différence et préparer une rupture prochaine. A la cour et à la ville, on commentait fort cette séparation, et beaucoup s'en inquiétaient. Nul n'ignorait qu'Anne Dalassène détestait les Doukas, qu'elle n'avait jamais approuvé, au fond de son cœur, le mariage de son fils avec Irène. Et comme on la voyait exercer sur Alexis une influence toute-puissante, comme l'empereur ne dissimulait guère l'éloignement qu'il éprouvait pour sa femme, le bruit courut bientôt que le divorce impérial était proche, et qu'Anne Dalassène y poussait de tout son crédit. Il est certain que l'impératrice-mère intriguait chez le patriarche Cosmas et s'efforçait de le prévenir contre sa belle-fille, et il est certain aussi que, l'ayant trouvé obstinément fidèle au parti des Doukas, elle songeait à le renverser, pour mettre à sa place un prélat plus complaisant et plus souple. Un dernier incident acheva de troubler les esprits. Alexis se fit couronner seul, sans associer Irène à la cérémonie. Tout cela semblait significatif, et les Doukas étaient très préoccupés.

Au vrai, Alexis Comnène était fort embarrassé entre les trois femmes qui l'entouraient. Marie d'Alanie lui plaisait infiniment; il n'avait jamais beaucoup aimé Irène, épousée surtout par politique; et ses sentiments personnels ne s'accordaient que trop avec

les conseils d'une mère impérieuse, à laquelle il avait de longue date pris l'habitude d'obéir. Mais il y avait un sérieux danger par ailleurs à s'aliéner les Doukas : leurs partisans étaient nombreux et déclaraient hautement qu'ils avaient, dans le coup d'état, travaillé pour Irène bien plus que pour Alexis. Le patriarche Cosmas ne s'exprimait pas en termes moins énergiques : « Je ne descendrai point, disait-il, du trône patriarcal avant d'avoir, des mains que voici, couronné Irène ». Cette fois encore, Alexis montra la supériorité de son génie politique : il refoula ses sympathies secrètes, il fit entendre raison aux passions de sa mère; et devant cette ferme volonté, devant ce bon sens pratique, tout le monde finalement céda. On accorda aux Doukas la satisfaction qui garantissait leur alliance; sept jours après son mari, Irène fut couronnée basilissa des Romains.

C'était, pour Marie d'Alanie, la fin de ses espérances : elle se retira au palais de Manganes, après avoir, par acte formel, fait reconnaître les droits au trône de son fils Constantin. Pour Anne Dalassène aussi, c'était un désappointement et un échec. Son fils la consola en lui donnant, à défaut de vengeance, la plénitude du pouvoir. Il lui accorda la disgrâce du patriarche qui s'était permis de lui résister; il lui fit dans le gouvernement une place chaque jour grandissante. Lorsque, au mois d'août 1081, il dut quitter Constantinople pour aller combattre en Illyrie les Normands de Robert Guiscard, il confia à sa mère, par une solennelle bulle d'or, l'autorité la plus absolue pendant la durée de son absence.

Anne Comnène nous a conservé le texte de ce précieux document; il n'est point de preuve plus écla-

tante de la gratitude qu'Alexis gardait à sa mère et de la profonde influence qu'elle exerçait sur lui. Après avoir rappelé, dans les termes que j'ai cités déjà, tout ce qu'il lui doit, le prince confie « à sa sainte et vénérée mère » le soin de toute l'administration de l'empire : justice, finances, gouvernement des provinces, nomination à tous les emplois, à toutes les dignités, tout est soumis à son contrôle et remis à sa décision. « Tout ce qu'elle ordonnera, dit l'empereur, par écrit ou verbalement, devra être tenu pour exécutoire. » Elle eut son sceau, qui nous est parvenu, et sur lequel on lit : « Seigneur, protège Anne Ire Dalassène, la mère du basileus ». Et telle fut sa puissance que, selon le mot d'Anne Comnène, « l'empereur semblait renoncer aux rênes du pouvoir et courir en quelque façon à côté du char impérial où elle était assise, se contentant du seul titre de basileus ». Et la princesse s'étonne respectueusement qu'on ait pu accorder au gynécée tant de place dans l'État et tant d'influence : « Elle ordonnait, écrit-elle, et son fils obéissait comme un esclave. Il avait les apparences du pouvoir; mais c'est elle qui possédait l'autorité ».

C'était pour Anne Dalassène une belle revanche de la déception cruelle qu'elle avait éprouvée en 1059. Elle avait caressé alors l'espoir d'être impératrice : elle réalisait son rêve. Pendant vingt années environ, par la volonté de son fils, elle demeura associée à l'empire, et on lui doit cette justice qu'elle gouverna bien. Elle remit de l'ordre dans le gouvernement, attentive à suivre et à régler le détail des moindres affaires. Elle réforma les mœurs relâchées du Palais Sacré et lui imposa l'air austère et décent d'un

monastere. Désormais, dans la demeure impériale, un programme sévère détermina les heures des repas, des offices, et tout le monde dut obéir à la règle qu'elle prescrivit. Elle-même aussi bien donnait l'exemple. Anne Comnène nous a dit l'emploi que sa grand'mère faisait de ses journées. Une partie de la nuit se passait en pieuses oraisons; puis la matinée était consacrée aux audiences et à la signature des dépêches; l'après-midi, elle allait, dans la chapelle de Sainte-Thècle, suivre les offices sacrés, et de nouveau, jusqu'au soir, elle s'occupait des affaires publiques.

En tout cela, un souci unique la guidait. Absolument dévouée à son fils, elle ne songeait qu'à assurer la prospérité et la gloire de son règne; mais comme, en avançant en âge, elle devenait plus impérieuse et plus opiniâtre que jamais, elle finit par faire sentir un peu lourdement le poids de sa tutelle, et Alexis paraît en avoir plus d'une fois éprouvé quelque irritation. Elle avait d'ailleurs la main trop dure pour n'être pas assez promptement devenue fort impopulaire. La vieille princesse eut l'intelligence de comprendre, à ces symptômes, que la fin de son crédit était proche. Elle n'attendit point qu'on l'écartât brutalement du pouvoir : vers l'an 1100, volontairement, elle se retira au monastère du Pantépopte. C'est là que, vers 1105, elle mourut assez tristement, laissant à tous ceux qui l'avaient approchée le souvenir d'une femme éminente, et à ses fils celui d'une mère admirable.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimé en France à l'Imp. Willaume à St-Germain-lès-Corbeil en janvier 1948.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt légal effectué dans le 1er trimestre 1948.
Date du 1er Dépôt légal : 3 mars 1906. No d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : 481. No d'ordre dans les travaux de l'Imp Willaume 269.